

ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES,

DEPUIS 1780 JUSQU'A NOS JOURS.

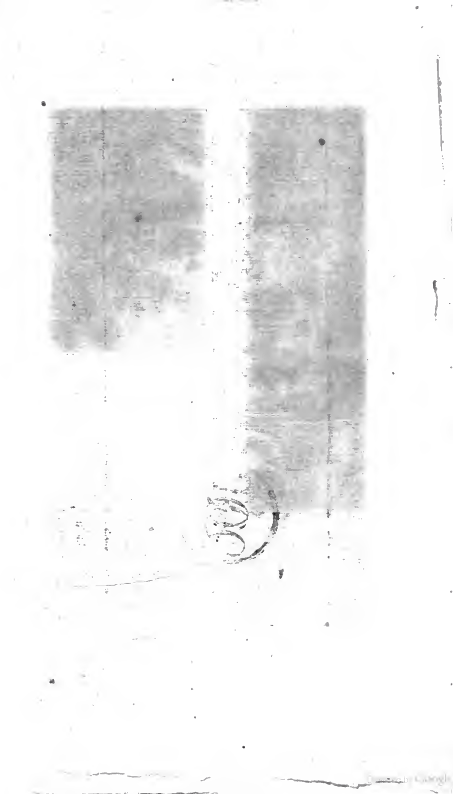
XIII.

IMPRIMERIE DE MARCHAND DU BREUIL,
rue de la Harpe, n°. 80.

Tom. XIII. Pag. 65.

Offrande à Bouddha.





ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES,

DEPUIS 1780 JUSQU'A NOS JOURS,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les pays où les voyageurs ont pénétré; les mœurs des habitans, la religion, les usages, arts et sciences, commerce et manufactures.

PAR M. EYRIÈS,

l'un des principaux rédacteurs des Annales des Voyages, etc.

TOME TREIZIÈME.



A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N°. 9.

1824.

ABRÉGÉ
DES
VOYAGES MODERNES.

LIVRE VI.

VOYAGES EN ASIE.

ILES LIEOU-KIEOU.

Lorsque *l'Alceste* et *la Lyre* eurent débarqué à l'embouchure du Peï-ho lord Amherst et sa suite, ces deux bâtimens firent voile pour la côte de Corée qui borne à l'est la mer Jaune. Comme il n'était pas nécessaire qu'ils arrivassent à Canton avant que l'ambassade y fût parvenue, les capitaines résolurent de consacrer le temps dont ils pouvaient disposer, à la reconnaissance de plusieurs points de ces parages sur lesquels l'on n'avait à cette époque que des renseignemens imparfaits.

Le 1er septembre 1816 on partit : bientôt on eut

connaissance de la côte de Corée à l'est, et l'on découvrit plusieurs îles; un détachement débarqua, aussitôt les habitans s'avancèrent en corps, et par tous les moyens possibles, firent entendre aux Anglais qu'ils devaient se rembarquer; ils les prirent même un peu rudement par le bras et les poussèrent. On ne montra aucune impatience de ce traitement peu civil, parce qu'on voulait se concilier leur amitié; mais l'on n'y gagna rien : on tâcha vainement de se faire entendre de ces gens; un Chinois qui accompagnait les Anglais n'y réussit pas; il ne put lire ce qu'ils écrivirent, quoiqu'ils fissent usage de caractères chinois; quand ils parlèrent, leurs discours furent inintelligibles pour lui.

On s'éloigna de ces îles que M. Maxwell, capitaine de *l'Alceste*, nomma groupe de sir James Hall, en l'honneur du président de la société royale d'Edinbourg, et père du capitaine Hall, commandant *la Lyre*. Elles sont situées par 37° 50′ de latitude nord et 122° 26′ de longitude est.

On continua le jour suivant à naviguer entre des îles; on jeta l'ancre, on descendit à terre, on ne fut pas mieux reçu que dans la première île que l'on avait voulu visiter; les insulaires forcèrent par leurs cris, leurs huées et leurs gestes, les Anglais à se rembarquer. Quand ceux-ci prirent ce parti, les naturels témoignèrent leur joie

et leur donnèrent la main pour les empêcher de glisser en marchant sur les pierres du rivage; voyant même qu'un des canots était échoué, plusieurs se déshabillèrent, sautèrent dans l'eau et le poussèrent au large.

Le 4 on mouilla dans une baie du continent. Le pays paraissait très-peuplé; on essaya encore de débarquer, les habitans témoignèrent leur mécontentement, et sortirent dans leurs canots au-devant des Anglais; leur chef vint à bord de *la Lyre*, il s'assit sur le pont, et parla long-temps et avec beaucoup de calme, comme s'il eût été persuadé que tout le monde comprenait ses discours. Son secrétaire tenait la plume. Quand il eut fini, celui-ci remit son papier au chef qui le présenta au capitaine, et qui eut l'air très-surpris et très-chagrin quand il s'aperçut qu'on ne pouvait interpréter sa note.

Ce chef était un vieillard d'un extérieur respectable, sa barbe lui descendait plus bas que la ceinture, il était vêtu d'une robe extrêmement ample; les rebords de son chapeau avaient plus de trois pieds de largeur.

Satisfait de l'accueil qu'il avait reçu, il quitta *la Lyre* et dit à ses gens d'accoster *l'Alceste*. Le capitaine Maxwell le fit entrer dans la chambre. S'étant assis, il dicta de nouveau une note à son secrétaire, et la présenta au capitaine; celui-ci,

pour lui montrer qu'elle était inintelligible pour lui, écrivit ces mots en anglais sur un morceau de papier : « Je ne comprends pas un mot de ce que vous dites ; » puis remit le papier au vieillard qui examina les caractères, et finit par faire signe qu'il n'en pouvait rien déchiffrer ; M. Maxwell imita ses gestes pour le papier écrit en coréen.

Alors le chef coréen eut recours aux signes et n'employa pas d'autre langage. Il était fort gai et paraissait charmé des soins que l'on prenait pour lui plaire. Il but et mangea avec les Anglais à leur manière et fut très-poli ; il examina toutes les parties du vaisseau avec beaucoup d'attention ; cependant, pour satisfaire sa curiosité, il fut obligé dans quelques endroits de quitter son chapeau de cérémonie ; ce qu'il ne faisait qu'avec répugnance.

Il revint le lendemain, et les Anglais devinrent si pressans dans leurs demandes de lui rendre leur visite à terre, qu'il fut obligé d'y consentir ; mais à peine on eut débarqué, sa physionomie changea ; bientôt il fondit en larmes, on marcha vers un village qui était en vue, le vieillard pleura plus fort, sanglota et finit par pousser des hurlemens. Les Anglais le supplièrent de leur apprendre la cause de cette affliction terrible ; il leur adressa un long discours auquel ils ne comprirent rien

excepté le signe de passer à plusieurs reprises sa main en travers de son cou, ce qui signifiait, à ce que l'on supposa, que sa vie était en danger. Tous les efforts pour apaiser sa douleur ayant été inutiles, l'on n'eut d'autre parti à prendre que de retourner à bord des vaisseaux; alors il parut honteux de sa conduite; mais il ne leur adressa aucune invitation de se promener à terre.

Les bâtimens naviguèrent ensuite au sud, et reconnurent, à leur grande surprise, que ce que l'on avait regardé jusqu'alors comme la côte de Corée, était réellement un amas de petites îles dont l'existence avait été inconnue; leur nombre est incalculable. Du haut d'une éminence sur laquelle on put gravir dans un des îlots, on conta cent vingt îles en vue, et pendant une course de près de cent milles, la mer en parut constamment couverte. Il n'y a peut-être pas, sur la surface du globe, un archipel aussi nombreux. Partout où les Anglais abordèrent, on leur manifesta le même empressement pour qu'ils eussent à se rembarquer; de sorte qu'il est très-probable que le gouvernement de Corée n'est pas moins opposé que ceux du Japon et de la Chine à l'admission des étrangers.

Le 13 septembre les Anglais, après s'être éloignés de la Corée, signalèrent l'île de Soufre; le gros vent et les brisans les empêchèrent d'y aborder.

Le volcan sulfureux d'où l'île tire son nom est sur la côte du nord-ouest; il répand une fumée blanche, et l'odeur du soufre est très-forte sous le vent du cratère. Les rochers voisins du volcan sont d'un jaune pâle avec des raies brunes.

En continuant à naviguer au sud, on aperçut le 14 la grande Lieou-kieou. Pendant que l'on cherchait un port, le long de la côte occidentale, on fut accosté par plusieurs pirogues des indigènes. On n'avait pas encore vu des gens si doux et si bienveillans. Du moment qu'ils furent le long du bord, dit le capitaine Hall, l'un d'eux nous tendit une jarre d'eau, et l'autre un panier de patates bouillies, sans avoir l'air d'attendre rien en retour. Leurs manières étaient polies et respectueuses, ils se découvraient la tête en notre présence, nous faisaient une inclination quand ils nous parlaient; et quand nous leur donnions du rum, ils ne le buvaient que quand ils avaient salué chaque personne qui les entourait. Une autre pirogue aborda *l'Alceste*, on jeta une corde aux insulaires, ils y attachèrent un poisson et s'en allèrent. Cette conduite nous laissait concevoir des espérances, et nous était surtout agréable après la réception froide et repoussante des Coréens.

« Le 16 on parvint à doubler les récifs de corail dont l'île est entourée, et l'on jeta l'ancre dans la

rade de Napakiang, sur la côte occidentale. » Nous fûmes bientôt, dit le capitaine Hall, entourés de pirogues remplies de naturels, qui vinrent en foule à bord avec leurs enfans. Ils étaient vêtus d'une robe flottante attachée autour de la ceinture; leurs cheveux étaient relevés tout autour de la tête, et formaient sur le sommet un nœud fixé par deux longues aiguilles de métal. Une heure après, un homme qui paraissait d'un rang supérieur aux autres, arriva au vaisseau, et nous reconnûmes, avec une extrême satisfaction, qu'il comprenait notre domestique chinois, qui ne nous avait été d'aucune utilité sur la côte de Corée. Le capitaine Maxwell, apprenant qu'il y avait sur le rivage des mandarins d'un rang supérieur à celui de cet insulaire, s'excusa de recevoir sa visite, tant pour engager les principaux personnages à se rendre à bord, que pour conserver sa dignité, point très-important chez les Chinois et chez les nations qui dépendent d'eux, et qui toutes répondent à la condescendance par des manières hautaines.

« Avant de retourner à terre, cet homme nous demanda pourquoi nous étions venus dans ce port. Nous répondîmes, par l'intermédiaire de notre interprète, que nos vaisseaux ayant souffert du mauvais temps et de leur long séjour à la mer, exigeaient des réparations qui ne pouvaient se faire que dans un port sûr; nous ajoutâmes que nous

donnerions de plus amples explications aux mandarins supérieurs. Nous étions préparés d'avance à ces questions, d'après la réception que l'on nous avait faite en Corée, et d'après ce que l'on sait du caractère des peuples qui habitent ce coin du globe. Il était donc, en quelque sorte, heureux que *l'Alceste* eût réellement besoin de se radouber. Car, si nous avions donné, pour motif de notre arrivée, la curiosité et le désir de faire de nouvelles découvertes, des peuples auxquels de pareilles idées sont tout-à-fait étrangères, nous auraient probablement supposé des intentions dangereuses.

« A la fin du jour, il vint du large un grand nombre de pirogues de pêche, et toutes nous accostèrent; des pêcheurs montèrent à bord, arrangèrent nos lignes et garnirent les hameçons. Tout le rivage était couvert de spectateurs; l'affluence était plus grande sur les deux moles formant l'entrée du port : la variété infinie de couleurs qu'offraient leurs vêtemens, présentait un coup-d'œil très-animé.

« Dans la soirée, le capitaine Maxwell et moi, nous sommes allés reconnaître le mouillage; les écueils n'y étaient pas nombreux : en même temps un officier fut envoyé pour examiner l'intérieur du port; il trouva l'entrée beaucoup trop basse pour la frégate.

« A mon retour à bord, M. Clifford, mon lieutenant, m'apprit qu'il avait régalé plusieurs insulaires d'un extérieur recommandable, qui lui avaient fait une visite. Ayant compris son désir de connaître les noms de différentes choses en leur langue, il en a recueilli un grand nombre. Nous trouvons, avec surprise, que le mot tobacco (tabac), a la même signification dans leur idiome que dans le nôtre.

« J'allai à bord de *l'Alceste* le 17 dans la matinée; deux mandarins attendaient que le capitaine pût les recevoir. Bientôt on annonça que le ta-jin (titre usité en Chine et dans les îles Lieou-kieou, pour désigner les personnes d'un rang supérieur), demandait à voir les mandarins; ils furent introduit en cérémonie dans la grande chambre. Ils refusèrent d'abord de s'asseoir, faisant en même temps des révérences profondes; ils pliaient le corps et portaient à leur visage leurs mains appliquées l'une sur l'autre. On parvint à vaincre leurs scrupules; le premier mandarin s'assit à la gauche de M. Maxwell, le second à ma gauche, et le troisième auprès de celui-ci : tous observaient le silence le plus respectueux. M. Maxwell leur dit que les vaisseaux sous son commandement appartenaient au roi d'Angleterre, qu'ils avaient transporté en Chine un ambassadeur, chargé d'offrir des présens à l'empereur, et qu'en retour-

nant à Canton, ils avaient éprouvé de très-gros temps, qui les avaient forcés de relâcher sur cette rade pour se radouber et se ravitailler.

« Les mandarins exprimèrent d'abord leur empressement à nous aider autant que cela dépendait d'eux, puis nous dirent que leur port n'était pas assez profond pour un grand vaisseau comme le nôtre, et nous indiquèrent celui de King-ching comme sûr et commode, et seulement éloigné de quelques lieues de notre mouillage actuel ; ils finirent par nous promettre un pilote et un canot pour nous y conduire. M. Maxwell, qui répugnait à quitter ce mouillage avant d'être sûr d'en trouver un meilleur, proposa d'envoyer *la Lyre* examiner celui dont il était question. Après un moment de réflexion, les chefs répondirent qu'ils ne pouvaient pas prendre sur eux de fournir des pilotes à la corvette sans consulter le grand personnage à terre. Nous étions fort curieux de savoir quel était ce personnage ; ils éludèrent toutes nos questions à ce sujet. Alors M. Maxwell demanda où résidait le roi, annonçant son désir de lui rendre ses devoirs : ils combattirent fortement cette idée, ajoutant de plus qu'il était impossible, puisque le monarque demeurait à plus de mille milles de distances. Ils parurent ne pas s'apercevoir de l'inconséquence de leurs discours, lorsqu'ensuite ils dirent qu'ils pourraient recevoir, dans quelques

heures, une réponse de la cour relativement aux pilotes dont *la Lyre* avait besoin.

« L'air de franchise et de bonté de tous ces insulaires nous avait fait espérer qu'on ne nous imposerait aucune gêne ; nous fûmes donc d'autant plus contrariés lorsque nous remarquâmes, que chaque fois que nous parlions d'aller à terre, ou que nous faisions quelque question sur leur roi, les mandarins montraient de l'inquiétude et répondaient avec mystère. Cependant nous nous consolions, en supposant qu'une plus ample connaissance dissiperait leur défiance.

« La conférence terminée, les mandarins furent invités à se promener autour de la chambre, ce qu'ils acceptèrent avec un plaisir manifeste. Jusqu'alors ils avaient conservé une gravité conforme à la circonstance, sans montrer la moindre curiosité, quoique entourés d'objets nouveaux pour eux. Dès que nous fûmes levés, ils mirent de côté toute espèce de cérémonial, et examinèrent tout avec attention, notamment les globes, les livres et les miroirs. Leurs manières étaient polies et modestes, ils témoignaient le désir de tout voir, et cependant y mettaient une discrétion remarquable. Leur habillement était singulièrement gracieux ; il consiste en une robe flottante, à grandes manches ; elle est retenue autour de la taille par une large et riche ceinture de soie bro-

dée ; un bonnet cylindrique jaune, des sandales de paille très-proprement tressées, et mises par dessus des espèces de bottines en coton. Deux de ces mandarins étaient vêtus de robes d'un jaune clair ; le troisième, d'une robe bleu foncé, rayée de blanc ; le tout de coton. Tous trois avaient des éventails ; ils les placent à la ceinture, ainsi qu'une petite pipe et un sac à tabac. En nous quittant, ils nous promirent de revenir dans la soirée, aussitôt que la réponse du grand personnage serait arrivée.

« Pendant toute cette matinée, l'espace qui nous séparait de la côte fut couvert de pirogues contenant chacune environ dix personnes. La scène était très-animée, car aucune des bandes qui venaient à bord de nos vaisseaux n'y restait long-temps, de sorte que les pirogues étaient continuellement en route ; le nombre de ceux qui firent le voyage dut être prodigieux. Tous parurent enchantés de la permission qui leur fut accordée de parcourir les bâtimens ; aucun n'en abusa. Les manières de ces peuples, même parmi les gens de la classe la plus basse, sont décentes et polies ; sa curiosité est renfermée dans les bornes de la discrétion : son langage est d'une douceur extrême. Nous vîmes dans une pirogue plusieurs insulaires qui prenaient des dessins de nos vaisseaux ; ils cachaient leur ouvrage quand

ils s'apercevaient qu'on les observait. Comme nous avions dit que *l'Alceste* avait besoin d'être radoubée, ils y envoyèrent des ouvriers ; mais leurs outils étaient d'une petitesse disproportionnée avec le travail à faire.

« Nous fûmes frappés de la variété qui existait dans la couleur et dans la coupe des vêtemens des insulaires. Tous les habillemens étaient de coton, la couleur bleue dominait. Les enfans étaient généralement vêtus avec plus de recherche que les hommes faits ; quant aux femmes, nous n'en pouvons rien dire, nous n'en vîmes aucune. Ces insulaires se rasent le sommet de la tête, mais la manière dont ils relèvent leurs cheveux, cache l'endroit dégarni. Ils laissent croître leur barbe et leurs moustaches, et les soignent beaucoup. Ils sont de petite taille et bien proportionnés ; leur démarche gracieuse s'accorde parfaitement avec la forme de leurs vêtemens. A peu d'exceptions près, ils ont le teint cuivré, et quelques-uns l'on très-foncé ; d'ailleurs leur physionomie est remarquable par une expression de douceur et d'intelligence ; ils ont les yeux noirs, le regard tranquille, les dents régulières et d'une blancheur éclatante. Leur maintien est modeste, timide, respectueux ; ils nous ont paru un peuple aimable et intéressant.

« Les deux mandarins que nous avions vus le

matin, et qui d'après ce que nous apprîmes, se nommaient Oukouma et Jima, revinrent à bord dans la soirée, pour nous annoncer que n'ayant pas reçu de réponse du grand personnage, ils ne pouvaient envoyer des pilotes à l'houni-goua, ou petit vaisseau; ils étaient accompagnés d'un autre mandarin, qu'à son extérieur nous prîmes pour un Chinois; d'ailleurs il comprenait très-bien notre interprète, ses manières cérémonieuses et son air défiant nous déplurent. Ils nous dirent que l'on avait envoyé aux vaisseaux un présent de vivres. Nous leur parlâmes de notre intention d'aller à terre le lendemain pour faire une visite au grand personnage; ils répliquèrent que personne dans l'île ne méritait cette qualification. Ils mirent également de côté tous les autres prétextes que l'on pût alléguer pour descendre à terre, de sorte que M. Maxwell pour couper court aux objections, dit que sa santé exigeait qu'il y allât: alors le nouveau venu offrit de lui envoyer son médecin; le capitaine répliqua qu'il en avait un à bord, et que c'était lui qui lui avait prescrit une promenade à cheval dans l'île. Ils se mirent à rire et parlèrent d'autre chose.

« Voyant leur éloignement pour nos projets de débarquement, l'on n'en parla plus, afin de ne pas les indisposer. Avant leur départ, M. Maxwell montrant du doigt des pipes leur demanda

s'ils voulaient fumer, ils furent très-reconnaissans de cette attention, cependant ils ne voulurent commencer que lorsque nous leur eûmes donné l'exemple, ils parurent plus à leur aise qu'auparavant, et nous nous séparâmes très-bons amis.

« Le lendemain M. Maxwell me fit dire que son intention était de débarquer à quelque distance de la ville, afin d'observer la hauteur méridienne du soleil avec un horizon artificiel ; au moment où je partais pour l'accompagner, je reçus la visite de deux mandarins, l'un venait pour inspecter le mesurage de *la Lyre*, l'autre qui paraissait d'un rang inférieur, s'informa pourquoi tous les présens de vivres et d'autres provisions que l'on nous avait envoyés n'étaient pas venus à la fois.

« Ce délai m'empêcha d'arriver à temps pour l'observation. Je trouvai M. Maxwell avec Oukouma et d'autres mandarins, entourés d'une foule immense. A notre demande, Oukouma, qui paraissait jouir d'une grande autorité, fit asseoir tout le monde en rond ; les physionomies de tous les spectateurs exprimaient un grand étonnement de nos opérations qui sans doute étaient regardées comme magiques.

« Nos instrumens excitèrent leur attention ; quand on versa dans un bassin du mercure qui dut leur paraître du métal fondu, la foule répéta

à demi-voix « ji-ji-ji-ji » pour exprimer son étonnement; ensuite elle garda le silence pendant que nous prîmes la hauteur du soleil. Oukouma et d'autres à qui nous permîmes de regarder le soleil avec le télescope, ne pouvaient revenir de leur surprise; chacun la manifestait d'une manière différente.

« Nous étions à peu près à cent cinquante pieds d'un rocher au sommet duquel s'était posté un groupe de femmes portant des paniers sur leurs têtes; malheureusement nous n'étions pas assez près pour distinguer leurs traits ni la manière dont elles étaient vêtues; toutefois elle nous parut se rapprocher beaucoup de l'habillement des hommes, excepté que la robe était un peu plus courte, et sans ceinture autour de la taille.

« La côte est bordée de rochers de corail escarpés et raboteux, percés d'une quantité d'excavations grossières de forme carrée; nous crûmes d'abord qu'elles étaient naturelles, ensuite nous y reconnûmes les traces évidentes de la main de l'homme; la plupart sont fermées par un mur en pierres sèches; on trouva dans l'une, dont l'entrée était ouverte, des ossemens humains mêlés avec le sable; en écartant une pierre qui fermait l'ouverture d'une autre, on vit dans l'intérieur un vase d'une forme élégante. Les insulaires nous

expliquèrent que c'étaient les restes des morts ; ils ne s'opposèrent point à ce que nous en fissions la visite, quoiqu'ils n'en fussent certainement pas satisfaits.

« Une foule de petits garçons ayant remarqué que de temps en temps nous cueillions des fleurs et des plantes, se mirent à en ramasser pour nous de côté et d'autre, et après nous les avoir présentées avec beaucoup de politesse, s'enfuirent en riant, comme pour se moquer de notre curiosité.

« Au lieu de retourner directement à bord, nous longeâmes la côte dans nos canots, ce qui nous donna la facilité de bien voir un pont en pierre qui joint les deux parties de la ville. Au sud du pont nous passâmes devant un grand espace, probablement réservé pour un cimetière. Il y avait un certain nombre de sépultures en forme de fer-à-cheval, comme celles des Chinois, blanchies et en bon état. Néanmoins, la plupart des tombeaux sont de petits monumens carrés avec des toits en pyramide surbaissée.

« L'aspect de cette île est plus agréable à l'œil que celui des terres voisines de l'équateur, où la végétation, trop forte et trop abondante, couvre tout d'une verdure uniforme. Lieou-kieou offre plus de variété ; les nombreux bosquets de pins rappellent quelquefois l'Angleterre ; cependant l'ensemble porte le caractère des paysages des tropiques. »

Aucune réponse n'étant parvenue aux Anglais, le 19, ils commencèrent à craindre qu'on ne voulût les traiter à la chinoise, c'est-à-dire les renvoyer bientôt. Ils cherchèrent en vain à savoir si le roi résidait encore dans l'île. Ils apercevaient, sur un monticule à peu près à quatre milles du rivage, un grand palais près duquel s'élevaient deux mâts de pavillons. Supposant que c'était la demeure du roi, ils questionnèrent les insulaires, qui refusèrent constamment de leur donner les éclaircissemens que l'on demandait.

Chaque fois qu'un homme bien mis venait à bord, on le faisait entrer dans la chambre, et on le régalait d'eau de cerise et de vin de Constance. On profitait de la conversation pour apprendre le nom des objets que l'on avait sous les yeux.

Le vent était très-fort, l'on n'eut que peu de visites le 19; vers le soir il s'apaisa un peu, et Oukouma, Jima et quatre autres mandarins vinrent à bord avec un présent considérable en vivres. Chayoun, celui de ces officiers qui, par son rang, était immédiatement au-dessous d'Oukouma, parut le plus spirituel de tous; son regard annonçait beaucoup de vivacité et d'intelligence.

Le capitaine Maxwell leur adressa des observations sur les difficultés, qui, à ce qu'ils prétendaient, s'opposaient à ce qu'ils reçussent des réponses de la cour; il leur fit entendre qu'il ne trouvait pas que

l'on traitât le roi d'Angleterre avec beaucoup de respect, en refusant à ses officiers la permission d'aller à terre ; il leur rappela qu'ils avaient promis d'envoyer un pilote, et qu'il n'en était pas venu, et que leurs autres promesses étaient restées sans effet. Il chargea l'interprète de leur dire qu'il n'était pas du tout satisfait de leurs discours contradictoires et dont certainement quelques-uns ne pouvaient pas être exacts. Ils avaient d'abord dit que les présens en vivres étaient un don de leur part, ensuite qu'ils étaient envoyés par le grand personnage, et finalement qu'il n'y avait pas de grand personnage dans ce lieu : il les pria instamment de leur déclarer la vérité sur tous ces points. Ils firent répéter six fois par l'interprète ce que M. Maxvell lui avait ordonné de leur dire ; se consultèrent long-temps entre eux, et enfin assurèrent que le lendemain on aurait une réponse aux communications faites au gouvernement.

Comme on avait reçu beaucoup de provisions, on leur offrit un sac de piastres, en les priant de se payer eux-mêmes ; ils s'y refusèrent. Alors on leur dit que les vaisseaux appartenant au roi d'Angleterre, les capitaines ne pouvaient recevoir des présens si considérables de la part de particuliers. Là-dessus ils affirmèrent que ces provisions avaient été fournies par ordre du gouvernement de Lieou-kieou, quand il avait appris que

les bâtimens d'un monarque étranger venaient d'arriver, et que, par conséquent, ils ne pouvaient recevoir de paiement. Le capitaine fut satisfait de cette explication ; cependant il parut évident que leur but était d'empêcher les Anglais d'ouvrir des communications avec leur gouvernement, et ils semblèrent tellement décidés sur ce point, que l'on craignit d'échouer dans le projet que l'on avait formé.

La réponse n'arriva pas davantage le 20, ce qui détermina M. Maxvell à changer de mouillage pour en prendre un plus sûr, parce qu'auparavant il était trop près d'un récif. Par ces nouvelles dispositions les Anglais se trouvèrent tout près du pont dont il a été question précédemment, et *la Lyre* n'était pas à plus d'un quart de mille de la ville. Les insulaires faisaient bonne garde le long de la côte; dès qu'un canot s'éloignait du bord, ses mouvemens étaient soigneusement observés. L'ordre avait été donné de sonder le mouillage; avec exactitude : chaque fois que les canots s'approchaient de terre en suivant leur opération, une foule d'habitans, avec un officier à sa tête, accourait sur le rivage, et faisait signe aux Anglais de s'éloigner.

Le lendemain, la frégate ayant été remorquée un peu plus près de terre, la plage et toutes les hauteurs furent couvertes de spectateurs, stupéfaits, sans doute, de ce que le vaisseau se mou-

vait sans le secours des voiles. Une pirogue aborda *l'Alceste*, on apprit indirectement que le grand personnage était arrivé ou attendu incessamment dans la ville; et il se répandit un bruit que le roi était venu déguisé à bord, ce qui parut peu probable. .

Un télescope placé sur une table, à l'arrière de *la Lyre*, donnait la facilité d'observer tout ce qui se passait à terre. Le grand pont de pierre parut être très-fréquenté, plusieurs routes y aboutissent; personne ne le traversait sans s'arrêter pour regarder les vaisseaux, et une foule d'oisifs y avait pris position, ainsi que dans les environs. On voyait un grand nombre de femmes arriver de la campagne avec des paniers sur la tête. D'une extrémité du rivage à l'autre, une foule de curieux observaient les Anglais, quelquefois ils se formaient en groupes.

On remarqua le 22 que les mâts des navires mouillés dans le port étaient pavoisés; on supposa qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire à terre. L'après-midi, un grand nombre de canots s'avancèrent en bon ordre vers *l'Alceste*; on distingua, dans celui qui était en tête, quelqu'un que l'on supposa être le grand personnage dont il avait été question. Il monta sur la frégate, tout son monde le suivit, de sorte que les ponts furent bientôt encombrés de monde. Il était vêtu d'un robe de soie

de couleur pourpre, et coiffé d'un bonnet de même étoffe, d'une teinte moins foncée. Il se fit répéter toute notre histoire, dit M. Hall, et l'écouta avec beaucoup d'attention ; M. Maxwell la termina en disant que la frégate faisait eau, ce qui obligeait de pomper souvent. Le chef demanda à voir l'opération; c'était précisément ce que nous désirions ; les préparatifs nécessaires furent aussitôt ordonnés.

« Observant que nous nous apercevions qu'il était un peu sourd, il s'efforça de nous faire comprendre que c'était un effet de l'âge. Il paraissait avoir une soixantaine d'années ; sa barbe était blanche comme la neige, il était fort gai et très-vif pour un vieillard. Tout en lui, et surtout l'extrême aisance de ses manières, annonçait une supériorité d'éducation et de rang sur les autres mandarins.

« Les pompes étant prêtes à jouer, on le conduisit sur le pont. Voyant la grande quantité d'eau qu'elles amenaient, le vieux mandarin parut s'apitoyer sur notre sort ; le pont fut en un instant inondé jusqu'à l'endroit où il était assis, ce qui lui causa une espèce d'inquiétude ; des matelots l'ayant observé enlevèrent le fauteuil sur lequel il était, et le placèrent sur un point plus sec. Surpris et satisfait, il répondit par un geste gracieux aux profonds saluts des matelots.

« On retourna ensuite dans la chambre où nos



hôtes furent, suivant l'usage, régalés d'eau de cerise et d'autres liqueurs ; puis nous leur offrîmes des pipes ; cette partie du cérémonial terminée, on sollicita du vieux mandarin la permission de débarquer les barriques et le grêment de *l'Alceste*, afin de pouvoir boucher la voie d'eau et faire les autres réparations. Cette requête occasiona une longue discussion entre les mandarins; le vieillard n'y prit pas une part très-active ; toutes les fois que les autres parlaient, ils se tenaient debout et s'adressaient à lui de la manière la plus respectueuse. Leur entretien fini, ils dirent au capitaine que son ancrage actuel ne convenait pas à l'opération qu'il voulait faire, et nous recommandèrent d'aller à Oun-Tching, où nous pourrions mettre à terre tout ce que nous voudrions. Nous étant informés si ce port était assez profond pour que la frégate y entrât, ils discutèrent sur ce point, comme s'ils eussent craint de nous exagérer les avantages de ce lieu. Enfin, le vieux chef nous proposa d'y envoyer le petit vaisseau (*la Lyre*), pour voir s'il nous conviendrait; M. Maxwell y consentit, et demanda seulement un pilote pour nous y conduire. Quoique rien ne fût plus simple, ils délibérèrent encore longuement sur cet objet, et la réponse fut remise au lendemain.

« Pendant qu'ils se consultaient sur le port, le vieillard avait tracé sur une feuille de papier une

carte de l'île, et nous montra la position de ce hâvre; nous trouvâmes qu'elle était parfaitement exacte lorsque nous reconnûmes les côtes de l'île; je découvris alors ce port, que je nommai *Port Melville*, et je regrettai beaucoup que l'esquisse du vieillard eût été égarée.

« Quand on eut cessé de parler d'affaires, le vieux mandarin parut encore plus à son aise qu'auparavant; il examina avec beaucoup d'attention les globes, les livres et les tableaux; M. Maxwell essaya de lui faire comprendre sur la sphère la route que nous avions suivie. Après quoi nous parcourûmes la frégate avec lui et avec tous les gens de sa suite qui consistait en son porte-pipe, un porte-siége, un homme portant un morceau d'étoffe rouge destiné à couvrir le siége; enfin un autre chargé d'une boite ronde en laque pour son bonnet; deux porte-éventails se relevaient alternativement pour l'éventer, et soutenaient leur maître par-dessous les bras et les épaules chaque fois qu'il changeait de place, ce qui était probablement de pure étiquette, car la frégate n'éprouvait presque pas de mouvement. Ces porte-évantails s'acquittaient à merveille de leurs fonctions, car ils rafraîchissaient non-seulement le visage et le cou du vieux mandarin, mais soulevaient ses grandes manches pour lui éventer les bras. En rentrant dans la chambre, il vit M. Clifford

mettre ses gants, il lui demanda aussitôt la permission de les essayer, celui de la main droite alla bien; les ongles de la main gauche ayant près d'un pouce de longueur, ce fut un peu plus embarrassant. Ces gants lui semblèrent la chose la plus singulière, il ne cessait de les montrer en riant aux autres mandarins.

« Il avait apporté un présent de vivres pour les deux bâtimens; en se levant pour partir, il s'inclina vers moi, et me dit qu'il désirait me faire une visite à mon bord, je pris ce discours pour une politesse, et je le priai de ne pas se donner cette peine.

« On avait préparé le grand canot de l'ambassade pour le reconduire à terre. Quand il s'aperçut de ce dont il s'agissait, il déclara qu'il ne pouvait retourner à l'île que dans son canot. Comme on supposa qu'il ne parlait ainsi que par discrétion, on insista; il descendit dans le canot, fit un salut à M. Maxwell, puis rentra dans son embarcation, et s'éloigna pendant que les vaisseaux le saluaient chacun de trois coups de canon.

« Il ne fut pas question, en présence des mandarins réunis, de notre désir de rendre au grand personnage sa visite, de crainte qu'ils ne voulussent s'y opposer formellement. Au moment où le dernier s'embarquait, nous lui fîmes dire, par notre interprète, comme une chose toute naturelle, que

nous leur rendrions leur visite le lendemain ; ainsi que nous l'avions prévu, ils n'approuvèrent pas ce projet, et s'efforcèrent de nous y faire renoncer. Quoique notre interprète s'exprimât en chinois, à peu près aussi mal qu'en anglais, il était intelligent et avisé : il ne voulut pas leur céder, et ils s'en allèrent. »

Au moment de s'embarquer pour aller à terre, on se trouva embarrassé pour savoir quel présent on offrirait au principal mandarin, car on n'était pas préparé à une telle aventure. M. Maxwell décida qu'on lui porterait quelques douzaines de bouteilles de vin, des livres, des verres, diverses bagatelles, et une grande pièce de drap bleu. On prit aussi quelques objets pour les autres officiers. A une heure on s'embarqua dans le grand canot portant le grand pavillon ; il ventait bon frais, on eut bientôt atteint le port ; une foule immense s'y était rassemblée. Les arbres, les murs, les maisons, tout était couvert de curieux, dont l'ensemble formait un coup-d'œil aussi extraordinaire qu'animé. Quand on entra dans le port, plusieurs mandarins s'avancèrent pour faire signe de doubler un mole formant le port intérieur où l'on trouverait un lieu de débarquement commode.

« Les mandarins, dit M. Hall, nous aidèrent à mettre pied à terre, et chacun d'eux s'empara de

l'un de nous, et nous accompagna en nous prenant la main et la soutenant à peu près à la hauteur de l'épaule; tandis que la foule, dans le plus profond silence, formait la haie pour nous laisser passer; les enfans au premier rang, ceux qui étaient derrière eux se tenaient assis afin que ceux qui étaient derrière pussent nous voir. Le grand mandarin nous attendait à la porte d'un temple situé à près de cinq cents pieds du rivage; il prit M. Maxwell par la main, et le conduisit dans l'édifice qui était en partie ouvert de chaque côté, et avait des portiques profonds, ce qui rendait l'intérieur très-frais. Le vieillard s'assit à une extrémité d'une grande table en laque, et plaça M. Maxwell à sa gauche.

« Il exprima d'abord la satisfaction que lui causait notre visite, puis s'informa de nos âges, et si nous étions mariés. Ces insulaires jugeaient de nos âges par notre taille, ce qui leur fit commettre quelques méprises. L'on nous servit alors un repas en commençant par du saki chaud; on apporta ensuite des œufs durs, coupés en tranches, d'excellent poisson frit, des tranches de porc fumé et de foie de porc; enfin du thé qui fut suivi des pipes et du tabac; un homme assis derrière chacun de nous emplissait et allumait nos pipes. Pendant que nous mangions, on versa constamment du saki dans nos tasses; un mets

fort étrange vint ensuite ; ce fut une espèce de sucre noir et grossier, enveloppé de pâte crue et saupoudrée de farine de riz teinte en jaune ; à ce plat succédèrent des gâteaux de différentes formes et une sorte de fromage. La plupart de ces choses étaient si bonnes, que nous satisfîmes notre appétit avec plaisir et promptitude ; cependant les domestiques apportaient toujours de nouveaux plats. Le vieux chef voyant que nous ne mangions plus, nous pressa de boire du saki il y faisait lui-même parfaitement honneur, ses yeux devinrent brillans, et s'apercevant que nous avions trop chaud, il nous invita à nous découvrir, et nous montra l'exemple. Alors il prit le chapeau à trois cornes du médecin et s'en coiffa, et celui-ci en fit autant avec le bonnet du vieillard. Cet échange assez burlesque excita une gaîté générale dans l'assemblée ; elle fit surtout beaucoup rire les deux fils du vieillard, jolis enfans qui s'étaient tenus debout près de sa chaise pendant tout le festin ; ils étaient vêtus de robes à bouquets de couleurs très-vives, et avaient leurs cheveux relevés avec beaucoup de soin.

« Dès le commencement du banquet, nous avions fait hommage de nos présens au vieux mandarin, qui nous en témoigna sa satisfaction, en s'écriant que c'était trop, et que nous lui faisions trop d'honneur. De notre côté, nous exprimâmes



nos regrets de ne pouvoir faire mieux. Les mandarins subalternes ne paraissaient pas moins charmés des objets qu'ils avaient reçus, et parcouraient la foule pour les montrer à leurs amis.

« L'appartement où se donnait le festin n'était d'abord, comme je l'ai déjà dit, ouvert que de deux côtés, ensuite on enleva les cloisons des deux autres; elles sont arrangées de manière à pouvoir glisser dans des coulisses, et ainsi une chambre s'agrandit ou se diminue à volonté. Quand la cloison qui était derrière nous fut poussée, nous vîmes paraître plusieurs figures étranges; ils avaient la barbe et les cheveux rasés, leur habillement différait un peu de celui des autres insulaires. Leurs robes étaient plus courtes, moins amples et moins flottantes, et attachées seulement par un cordon autour de la taille; un baudrier semblable à celui d'un tambour, et brodé, leur pendait sur l'épaule; les uns étaient vêtus de noir, d'autres de jaune, d'autres de violet foncé. Ils avaient un air craintif, patient, soumis, un sourire languissant, une physionomie un peu hagarde; ils étaient de petite taille, et paraissaient mal portans; ils étaient plus ou moins courbés, leurs manières étaient sans grâces; il y avait dans toute leur personne quelque chose qui inspirait le mépris. Nous apprîmes que c'étaient des bonzes ou prêtres; il y avait avec eux plusieurs

jeunes gens que nous prîmes d'abord pour leurs fils, parce qu'ils leur ressemblaient, méprise qui provenait apparemment de ce que ces jeunes gens étaient vêtus comme les bonzes, car ceux-ci doivent garder le célibat. Nous étions dans l'intention de les traiter avec la considération que l'on accorde chez nous aux ministres de la religion, et déjà nous leur faisions des saluts, lorsque les mandarins nous dirent de ne pas nous embarrasser d'eux.

« Pendant tout le temps que nous restâmes à table, nous fûmes l'objet de l'avide curiosité de la foule, qui grimpait jusque sur les toits des maisons voisines pour nous apercevoir. Nous voulûmes profiter de la bonne humeur de nos hôtes, pour obtenir du vieux mandarin la permission de nous promener dans la ville, mais dès que nous en eûmes dit les premiers mots, tous les visages se rembrunirent à l'instant, il n'en fut donc plus question. Au bout de deux heures, nous dîmes adieu au vieillard et aux autres mandarins, et nous retournâmes à nos canots dans le même ordre que nous étions venus. Ce fut inutilement que dans la foule nos yeux cherchèrent à apercevoir des femmes : nous n'en découvrîmes que quelques-unes, réunies à une grande distance de l'autre côté du port; plusieurs descendirent sur le môle pour nous voir passer; elles furent effrayées de se trouver si près

de nous, et se retirèrent à la hâte ; il nous sembla qu'elles étaient jolies.

« Oukouma et ses collègues voulaient nous accompagner dans un de leurs canots, la violence du vent les empêcha de s'embarquer. La tourmente continua pendant toute la journée du 24. Le lendemain Oukouma, Jima et un autre mandarin nous apportèrent un présent de vivres, et nous témoignèrent obligeamment la joie du vieillard de ce que nos vaisseaux n'avaient pas souffert du mauvais temps. On profita de ces dispositions bienveillantes pour leur dire que notre santé exigeait que nous fissions une promenade à terre ; ils en délibérèrent entre eux, puis nous répondirent qu'ils nous donneraient une décision le lendemain.

« Ils ne vinrent cependant pas, et pour passer le temps nous examinâmes le récif qui forme la partie septentrionale de notre mouillage : c'est un banc de corail d'environ un demi-mille carré, qui est à sec de mer basse, et sur lequel la lame brise avec force en venant du nord. Ce corail est si dur qu'il produit des étincelles sous le marteau, et en peu de temps met ces outils hors de service. Nous avons eu l'idée de profiter de cette grande surface unie pour mesurer une base servant à déterminer la position de notre mouillage.

« Ayant envoyé un message officiel aux man-

darins qui étaient à bord, pour leur représenter que les deux bâtimens avaient besoin d'eau fraîche, et que nous serions obligés d'envoyer nos canots à terre avec des barriques; un instant après, un certain nombre de pirogues arrivèrent le long du bord, avec de grands barils pleins d'eau. On prévenait ainsi nos désirs, mais en même temps on nous ôtait tout prétexte d'aller à terre.

« Un homme âgé, qui paraissait appartenir à une classe supérieure, quoiqu'il ne fût pas un mandarin, vint à bord le 27, avec son secrétaire. Il nous demanda la permission de parcourir la frégate; son secrétaire prenait note de tout ce qui attirait son attention. Ils restèrent près de six heures sur le pont à faire et à rédiger leurs observations. Les matelots, charmés de l'air respectable de ce vieillard, s'empressaient de l'aider dans ses recherches. Il entra ensuite dans la chambre, passa longtemps à examiner les livres et les meubles, et augmenta le vocabulaire de M. Clifford de plusieurs mots nouveaux, et en corrigea d'autres qui n'étaient pas écrits correctement. Il ne consentit à accepter en présent que des échantillons de cordes, de toiles à voile et de drap. Il revint le lendemain à bord de *la Lyre*, et ne termina son examen que le surlendemain.

« Le 28, au lever du soleil, nous partîmes pour aller à l'île du banc de corail, qui était à peu près



à six milles de notre mouillage. Nous ne savions comment aborder avec notre grand canot, parce que la marée était basse. Heureusement il y avait une pirogue à l'ancre; nous nous en servîmes pour débarquer. Nous aperçûmes près d'une cabane une douzaine de naturels, qui, malgré nos signes d'amitié, s'enfuirent à notre approche. Cependant, quelque temps après, un vieillard et un jeune homme revinrent, et se prosternèrent devant nous, en donnant des marques évidentes de crainte. Le vieillard ne fut rassuré que lorsque nous lui eûmes fait boire un verre de rum. On lui donna des boutons, du pain et de la viande, qu'il reçut des deux mains, puis les fit toucher à sa tête, puis il se retira en nous saluant profondément.

« En finissant de déjeuner, nous vîmes près de notre tente une douzaine d'insulaires, ressemblant en tout aux habitans de Napa-kiang, excepté qu'ils n'étaient pas si bien vêtus, et qu'ils avaient les cheveux flottans. Bientôt nous nous séparâmes en différentes bandes, les uns pour chasser, les autres pour faire des observations. Il était presque nuit lorsque nous revînmes à bord.

Le 29 fut pour nous un jour remarquable; ce fut le premier où l'on nous permit d'aller à terre. A une heure plusieurs mandarins vinrent nous prendre et nous accompagnèrent au rivage. Nous

y avons débarqué au milieu d'une foule immense ; on nous avait prévenus que nous ne pourrions, ni aller dans la ville, ni pénétrer dans l'intérieur de l'île. Oukouma et les autres nous donnaient le bras par politesse. La chaleur de l'air et la profondeur du sable, dans lequel nous marchions, nous rendirent bientôt cette attention incommode; nous les avons priés de s'en dispenser, ils n'y ont consenti qu'avec peine. Au bout d'un quart d'heure, fatigués de cette promenade, nous avons témoigné aux mandarins notre surprise de cette réception, ajoutant qu'il était fort désagréable de rester ainsi au soleil. Alors ils nous conduisirent dans une grotte formée par des rochers; une natte y fut étendue, et nous fûmes engagés à prendre du thé à l'ombre, puisque nous n'aimions pas à être au soleil. Leur ayant représenté que notre but en venant à terre, avait été, non pas de prendre du thé, mais de nous promener près des arbres pour notre santé, ils déployèrent toute leur éloquence pour nous persuader que nous ne pouvions être nulle part plus agréablement ; enfin M. Maxwell témoigna le désir d'aller au sommet de quelques collines que l'on voyait à une certaine distance, mais il leur dit que ne voulant pas faire un pas sans leur permission, il retournerait à l'instant à son bord, s'ils persistaient à le confiner sur la grève.

Cette nouvelle demande donna lieu à une longue consultation entre les mandarins, ils s'adressèrent fréquemment à des hommes âgés dont l'opinion paraissait avoir un grand poids pour eux. Ils finirent par acquiescer à notre requête, et envoyèrent aussitôt deux messagers devant eux, apparemment pour prévenir les femmes qui pouvaient se trouver sur notre route.

Les flancs du coteau que nous gravîmes sont assez escarpés; on les a coupés en terrasses horizontales qui parurent cultivées et arrosées avec beaucoup de soin. Arrivés au sommet de la colline, nous nous y assîmes à l'ombre des arbres. Nous découvrions une large vallée dont l'aspect était ravissant. Du côté opposé, nous apercevions le grand édifice dont il a été question plus haut, et que nous prenions pour le palais du roi; nous eûmes beau faire des questions à ce sujet, les mandarins y répondaient toujours d'une manière évasive, et avec une répugnance évidente; il fallut donc s'abstenir d'en parler.

Nous demeurâmes là près d'une heure, buvant du thé, fumant, et nous amusant beaucoup de l'étonnement des mandarins en allumant leurs pipes avec un verre ardent. Un des vieillards qui les accompagnaient, s'imaginant qu'il y avait là-dessous quelque supercherie, exposa sa main au foyer du verre; il fut bientôt puni de son in-

crédulité, au grand divertissement de l'assemblée. Nous offrîmes ensuite au mandarin Djirou ce verre, objet de leur curiosité et de leur étonnement. Nous voulions nous concilier sa bienveillance; il ne s'attendait pas à cette marque de notre estime, il la reçut avec de grands témoignages de reconnaissance.

Voyant passer près de nous un homme à cheval, nous avons insinué aux mandarins que cet exercice serait ce qui nous conviendrait le mieux; ils se hâtèrent de tourner la chose en plaisanterie; des tentatives pour varier notre promenade en retournant vers le rivage furent inutiles; quand nous en approchâmes, les mandarins nous invitèrent à prendre part à un festin préparé pour nous dans un temple voisin; les mets furent à peu près les mêmes que ceux du repas précédent; la fête fut gaie et même bruyante.

Au moment de nous rembarquer, nous avons invité, à leur grande satisfaction, Djirou et deux autres mandarins à venir à bord. Le dîner était servi, ils firent d'abord des façons pour s'asseoir; après avoir observé en silence la manière dont nous nous servions de nos cuillers pour manger la soupe, ils nous imitèrent sans trop de gaucherie; ils manièrent la fourchette et le couteau avec plus de difficulté, cependant ils finirent par s'en tirer assez bien.

Ils montrèrent dans cette circonstance un sentiment des convenances d'autant plus remarquable, qu'il contrastait jusqu'à un certain point avec notre conduite dans une occasion semblable. Lorsque nous avions dîné chez eux, la nature de leurs mets, la forme de leurs plats, leur manière de manger, étaient souvent l'objet de nos plaisanteries; eux, au contraire, ne s'en permirent aucune; ils manifestèrent involontairement de la surprise à la vue de ce qui était nouveau pour eux, puis cherchèrent aussitôt à se conformer à nos usages; ils mangèrent de tout, assaisonnant leurs mets de beaucoup de sel, dont ils admirèrent la finesse et la blancheur; ils burent du vin; comme ils nous témoignaient la crainte qu'il ne les enivrât, nous leur fîmes voir comment l'on pouvait y mêler de l'eau, ils en furent charmés, et usèrent si largement de cet expédient, qu'ils coururent le risque de tomber dans l'inconvénient qu'ils voulaient éviter. En s'embarquant, ils nous régalèrent, à notre demande d'une chanson que nous crûmes analogue à la circonstance; mais nous n'en pûmes rien comprendre.

Comme il paraissait que les mandarins ne trouvaient pas mauvais que *l'Alceste* restât mouillée où elle était, l'on décida que *la Lyre* irait seule faire une reconnaissance au nord, le long de la côte de l'île. Quand elle fut partie, les



mandarins arrivèrent très-agités à bord de *l'Alceste*, et demandèrent à M. Maxwell où était allé le petit vaisseau. Il leur répondit qu'ils l'avaient amusé si long-temps en lui refusant la permission de débarquer ses barriques et son grément, qu'il avait dû chercher un autre endroit plus convenable pour radouber son vaisseau. Ce discours lui fit obtenir ce qu'il désirait ; on le supplia de ne pas quitter Napakiang ; on lui offrit de grands canots pour y déposer tout ce qu'il voudrait, et on lui offrit des magasins à terre pour serrer son grément ; enfin, ils lui accordèrent la permission de débarquer avec ses officiers, et d'aller au sommet de la colline, sans être gardés comme la première fois ; les matelots purent aller à terre pour laver leurs hardes.

La Lyre ne s'était pas beaucoup éloignée, des récifs de corail l'avaient constamment empêchée de s'approcher de la côte. Quand elle revint, les mandarins s'informèrent avec empressement de ce qu'elle avait vu ; on n'eut pas de peine à garder le secret sur le résultat du voyage. Alors ils eurent recours à tous les argumens possibles pour engager le capitaine Hall à ne pas s'éloigner de nouveau ; ils prétendirent que la partie du nord de l'île était habitée par des sauvages.

La permission que les Anglais obtinrent de se promener à terre, quoique dans des limites cir-

conscrites, leur donna la facilité de faire quelques observations sur une île si peu connue.

Avant de la quitter, les Anglais reçurent la visite d'un prince du sang, homme très-poli. Ayant manifesté le désir d'être présentés au roi, il leur dit que l'usage du pays s'y opposait, à moins qu'ils ne fussent venus avec une mission expresse de leur souverain. On lui demanda si d'autres étrangers étaient venus à Lieou-kieou, il répondit qu'une vingtaine d'années auparavant, un navire y avait abordé, et qu'il était parti aussitôt sans avoir aucune communication avec les naturels; ce devait être la goëlette dans laquelle le capitaine Broughton avait paru à Napakiang au mois de juillet 1797, après son voyage sur l'île de Taï-pin-san.

Le 28 octobre les Anglais quittèrent la rade de Napakiang, et le 2 novembre suivant, ils arrivèrent à l'embouchure du fleuve de Canton. Le capitaine Maxwell n'ayant pas obtenu la permission de remonter plus haut, se fraya le chemin à coups de canon; le gouvernement chinois s'empressa ensuite de lui accorder tout ce qu'il demandait.

« Les naturels des îles Lieou-kieou, dit le capitaine Hall, sont un peuple très-intéressant, ils paraissent par leurs mœurs et leur état politique, tenir le milieu entre les Chinois et les habitans de l'Archipel asiatique. Ils réunissent les bonnes

qualités de ces peuples, sans avoir leurs défauts ; tout nous a fait croire qu'ils ne connaissent ni les armes, ni l'argent monnayé. Nous n'avons eu qu'à nous louer de leur honnêteté. Admis dans toutes les parties de nos vaisseaux et dans le temple où nous avions serré nos agrès, pendant qu'on radoubait *l'Alceste*, jamais ils n'ont dérobé la moindre chose. Ils sont gais, ils ont le caractère sociable ; ils paraissent timides et naturellement défians envers les étrangers. »

Si nous en jugeons par ceux avec lesquels nous avons eu des rapports, ils ont des manières aisées ; ils connaissent peu la contrainte et une réserve déplacée. Une de leurs coutumes est assez agréable, c'est de porter avec soin son dîner dans une boîte, et de faire des pique-niques partout où l'on se trouve.

Leur religion est celle de Fo ou Bouddah. La polygamie n'est pas permise chez eux comme à la Chine. Le roi est le seul auquel la loi permette d'avoir des concubines. Les femmes ne sont pas aussi bien traitées qu'on serait porté à le croire d'après la douceur de caractère des hommes et leur façon de penser libérale. Celles des classes supérieures sont à peu près toujours confinées chez elles ; celles des classes inférieures sont chargées des travaux les plus rudes de l'agriculture. Un mandarin nous dit qu'on ne leur permet pas de

se servir d'éventails ; quand les hommes les rencontrent dans la rue, ils ne font pas attention les uns aux autres, quel que soit d'ailleurs le dégré de parenté ou d'intimité qui existe entre eux. La persévérance avec laquelle ces insulaires dérobèrent les femmes à nos regards est vraiment singulière, elle nous fit croire que leur coutume est de les tenir constamment à l'écart.

Nous ne pûmes apprendre que peu de chose sur la littérature de ce peuple. Il paraît qu'il n'a qu'un petit nombre de livres dans sa langue, et que la plupart de ceux qui existent dans l'île sont chinois. Les jeunes gens de familles distinguées sont quelquefois envoyés en Chine pour y recevoir leur éducation.

Quoique nous n'ayons vu chez ces insulaires aucun instrument de musique, ils en connaissent cependant l'usage. La plupart d'entre eux chantent ; nous avons entendu plusieurs airs fort doux et généralement plaintifs ; ils ont aussi des chansons fort gaies.

Suivant ce qu'ils nous ont dit, les étoffes de soie dont ils se vêtissent sont chinoises ; quant aux toiles de coton, elles sont faites chez eux et dans les îles voisines. Les dessins n'en sont pas dépourvus de goût. Nous n'avons pas vu de métiers à tisser, ce qui n'est pas surprenant, puisque nous ne sommes entrés que dans un petit

nombre de maisons. Les pièces de toile de coton ont trente-six pieds de long, et seulement quatorze pouces de large. Les pipes et les éventails sont faits à Lieou-kieou ainsi que les urnes funéraires. Il y en a une manufacture à Napakiang, d'où elles sont expédiées à Ounting et dans d'autres parties de l'île. Quelques-unes des poches que les mandarins portaient à la main étaient de drap qui, disaient-ils, venait de Chine, il ressemblait au nôtre. Nous ne pûmes savoir quelles sont les marchandises qu'ils envoient en Chine en échange des soiries ; le soufre et l'étain, qui sont des produits de ces îles, suivant ce que l'on nous a assuré, en font peut-être partie. Quoi qu'il en soit, le nombre de jonques qui entrent continuellement dans le port et qui en sortent, nous fait croire qu'ils font un commerce quelconque ; mais nos questions sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres, quoique souvent réitérées, restèrent sans réponse satisfaisante ; ce qui venait probablement plutôt de la difficulté de nous faire comprendre que d'un dessein de ne pas nous donner les renseignemens que nous aurions désirés ; car ils parlaient librement de tout, excepté de ce qui concernait le roi et la famille royale.

Nous ne pouvons rien dire de bien instructif sur la population. Les insulaires ont toujours argué de leur ignorance sur ce point ; nous n'avions

aucune donnée positive, nos évaluations n'auraient donc pu être que fort inexactes. Bornons-nous donc à parler de ce que nous avons observé. Depuis la pointe méridionale de l'île jusqu'à Napakiang, c'est-à-dire sur une étendue de près de dix-huit milles, le pays est très-bien cultivé, et presque entièrement couvert de villages. Il en est de même autour du port d'Ounting. Au contraire, dans les cantons du nord, du nord-est et de l'est, la population est moins considérable, et il y a plus de terres en friche. Nous n'avons aperçu aucun indice de pauvreté ou d'infortune; tous les insulaires que nous avons rencontrés paraissaient contens et heureux; il n'y en avait pas de difformes, ni qui eussent l'air affligés de maladie; quelques-uns seulement étaient marqués de la petite vérole.

La manière de cultiver la terre est bien entendue, et ressemble à celle des Chinois, notamment pour les engrais et l'irrigation; celle-ci a lieu particulièrement pour les cannes à sucre; on récolte en outre du tabac, du froment, du riz, du maïs, du millet, des patates, et beaucoup d'autres végétaux. Les champs, soigneusement disposés en carrés, sont entourés de sentiers commodes sur les berges élevées qui les environnent. Le bambou et le rotin croissent à une hauteur considérable sur les coteaux et autour des

villages. Le pin est l'arbre le plus remarquable, il y devient très-grand et très-gros; ce que nous avons supposé en voyant des canots construits avec des planches qui avaient plusieurs pieds de large. En plusieurs endroits nous avons aperçu des pipales ou figuiers des Banians; le plus beau ombrageait le petit temple de Napakiang; nous ne pûmes apprendre si de même que dans l'Inde cet arbre est regardé comme sacré.

Les bœufs qui sont noirs et d'une petite race, sont exclusivement réservés pour l'agriculture. Les chevaux sont également petits, les insulaires s'en servent pour les monter, ils aiment beaucoup cet exercice; ils les emploient aussi à porter des fardeaux; nous n'avons vu aucune espèce de voitures; les chemins sont nombreux, ils ont de six à dix pieds de large et sont bien entretenus. La principale nourriture des insulaires consiste en cochons, chèvres, volailles, riz, et une grande diversité de plantes potagères.

COCHINCHINE.

L'AMBASSADE anglaise qui en 1792 alla en Chine, relâcha le 25 mai dans la baie de Touron sur la côte de la Cochinchine.

« En partant de Batavia, dit M. Barrow, nous étions restés sous l'équateur plus long-temps que nous ne l'aurions voulu, car la santé de l'équipage en souffrit beaucoup. S'il avait été en notre pouvoir de le faire, nous aurions quitté avec grand plaisir les côtes basses et marécageuses de Sumatra, et en même temps le détroit de Banca dans lequel nous nous étions engagés. Nous ne fûmes donc pas trop fâchés, après une vaine tentative pour mouiller dans une baie de Poulo-linghin, située précisément sous la ligne, nous ne fûmes pas trop fâchés de la dépasser; car on dit que la chaleur y est excessive. »

Comme nous ne pouvions compter sur les moussons favorables, et que l'état de nos malades nous forçait de descendre à terre, on jeta l'ancre dans une baie spacieuse de la côte orientale de Poulo-Condor. La vue de nos grands vaisseaux causa une telle frayeur aux habitans, qu'ils

se retirèrent dans l'intérieur de l'île, laissant le peu qu'ils avaient de vivres exposé aux portes de leurs cabanes, et nous priant, par un billet écrit en caractères chinois, de nous contenter de prendre ce qu'ils possédaient, et d'épargner leurs chétives habitations. L'état de cette île nous fit hâter notre départ, et nous fîmes voile vers une partie du continent asiatique moins connue qu'elle ne mérite de l'être.

Le 24 mai nous étions en vue de la baie de Han-san que nos cartes nomment Touron. N'ayant aucune carte de cette côte de la Cochinchine à consulter, et apercevant une quantité de bateaux pêcheurs, un canot fut détaché du bord pour prendre un pilote. Les pêcheurs, en le voyant venir à eux, hissèrent leurs voiles et s'enfuirent vent arrière; cependant on finit par s'emparer d'une barque sans voiles. On en tira un pauvre vieillard; ses yeux hagards et sa maigreur, ses vêtemens qui tombaient en lambeaux, annonçaient l'excès de la misère, et ne donnaient pas une idée favorable du pays que l'on venait visiter. Ce malheureux, en arrivant sur le vaisseau, se mit à genoux en versant un torrent de larmes; on eut beaucoup de peine à calmer ses craintes; enfin on lui fit comprendre la nature du service qu'il pouvait rendre : alors il montra du doigt l'entrée de la baie qui n'est pas facile à trouver

pour ceux qui ne la connaissent pas. Le temps était orageux ; ce ne fut que le lendemain au soir que nous pûmes y mouiller.

La principale raison qui nous avait engagés à relâcher dans cette baie, était le déplorable état dans lequel les fièvres et la dyssenterie avaient réduit nos malades. On peut juger du déplaisir que nous ressentîmes, en apprenant de Manuel Duomé, capitaine d'un navire portugais qui se trouvait dans la baie, que la guerre civile désolait la Cochinchine, et que tout le pays était affligé d'une telle disette, qu'il ne pourrait nous offrir les vivres frais dont nous avions un si pressant besoin. L'apparence du vieux pêcheur, l'aspect général des lieux, en un mot, tout ce que nous apercevions ne semblait que trop confirmer le triste récit de Duomé. Peu de naturels du pays s'approchaient du vaisseau, tous paraissaient craintifs et défians ; quand nous descendîmes à terre, ils avaient l'air de nous éviter. Aucun ne vint à bord nous offrir des vivres ; nous ne pûmes nous procurer qu'avec beaucoup de peine à terre des poules, quelques fruits et des racines.

Toutefois le marché fut mieux garni dès le second jour. Quelques jours après, quand les naturels virent que nous leur donnions de leurs denrées le prix qu'ils en demandaient, ils apportèrent abondamment toutes sortes de provisions de

bouche. Les principaux personnages du lieu commencèrent à se faire voir, firent attention à nos demandes, et se montrèrent polis. Enfin ils nous rendirent visite sur le vaisseau, et invitèrent les officiers à un banquet.

Dès ce moment nos liaisons avec les Cochinchinois furent constantes et amicales, une confiance mutuelle s'établit entre nous. Il en résulta une découverte peu honorable pour Manuel Duomé. Ce marchand portugais avait par jalousie de commerce éveillé les soupçons des Cochinchinois, en leur insinuant que très-probablement une escadre anglaise ne venait mouiller chez eux que dans des intentions hostiles. Il se donna beaucoup de peine pour les entretenir dans ces idées, espérant que s'ils nous fermaient leurs marchés, nous ne tarderions pas à partir, et il resterait maître du trafic de cette côte. Pour expliquer les circonstances qui donnèrent à ses calomnies quelque chose de spécieux, il est nécessaire de dire quelques mots sur la situation où ce malheureux pays se trouvait depuis 1775.

La dynastie des Nguyen régnait paisiblement sur la Cochinchine, lorsque dans la trente-cinquième année de Caou-choung, une révolte bouleversa le royaume. Les rebelles s'emparèrent de la personne du roi, de celle de son neveu qui lui avait succédé, et les firent périr avec toutes les

personnes de leur famille dont ils purent s'emparer. A cette époque, un missionnaire français, Pierre-Joseph-Georges Pigneau, évêque d'Adran, était à la Cochinchine. Il avait manifesté un vif attachement pour la famille royale dont il recevait toutes sortes de marques de considération et d'amitié. L'évêque d'Adran, dès que les troubles éclatèrent, avait recueilli chez lui Nguyen-Anh, frère cadet du dernier roi. Ce prince resta un mois caché dans la maison du prélat, ensuite il profita de l'éloignement des rebelles pour sortir de sa retraite, et rassembla quelques soldats. Son parti grossissant de jour en jour, il se vit bientôt maître de toute la Cochinchine méridionale, et fut proclamé roi en 1779. Ce souverain qui n'avait pas oublié le dévouement que lui avait montré l'évêque d'Adran, appela ce prélat à sa cour; il le consultait fréquemment dans les affaires les plus importantes.

En 1782 le chef des rebelles qui avait usurpé le titre d'empereur, pénétra dans les provinces méridionales, et força le roi légitime à prendre de nouveau la fuite. L'évêque d'Adran fut également obligé de quitter la Cochinchine et de se retirer au Camboge. Le roi s'était réfugié à Poulo-vai, petite île du golfe de Siam. Bientôt il y fut joint par douze cents hommes. L'usurpateur découvrit sa retraite et résolut d'envoyer une escadre à sa

poursuite. Nguyen-Anh qui en fut informé, jugea que la prudence lui ordonnait d'aller chercher un asile chez le roi de Siam.

Ce dernier était alors en guerre avec les Barmans qui avaient envahi une partie considérable de ses états. Nguyen-Anh offrit ses services au roi de Siam; avec sa petite troupe il manœuvra si habilement, qu'il vainquit les ennemis; ils furent contraints de demander la paix; le roi de Siam le combla de marques d'estime et de riches présens. Cette bonne intelligence ne dura pas long-temps. Le mérite de Nguyen-Anh avait excité la jalousie des généraux siamois; ils formèrent un complot contre sa vie; averti de l'orage qui le menaçait, le prince quitta cette cour, et regagna sa retraite de Poulo-vai où il se fortifia. L'évêque d'Adran y arriva vers la fin de 1784, et trouva le roi dans la situation la plus déplorable, accompagné d'un petit nombre d'amis fidèles. Le roi lui raconta la duplicité des Siamois qui, sous le prétexte de le rétablir dans ses états, n'avaient cherché qu'à se servir de son nom pour piller ses sujets. Dans le désespoir où ses revers l'avaient réduit, ce souverain projetait d'aller à Batavia ou à Goa pour y solliciter un refuge, au défaut des secours que la compagnie des Indes hollandaise et la reine de Portugal lui avaient fait offrir. En 1779 les Anglais avaient proposé à ce prince deux vaisseaux armés

en guerre pour l'aider à se rétablir sur son trône, ou bien un asile au Bengale dans le cas où ce secours ne serait pas suffisant.

L'évêque d'Adran qui vit l'insuffisance et le motif intéressé de toutes ces offres, conçut l'idée de réserver à son pays l'honneur et l'avantage qui devaient résulter d'une pareille entreprise. Il donna au roi l'espoir d'être puissamment secouru par la France, ranima son courage, lui inspira assez de confiance pour le déterminer à suspendre ses premières résolutions, et à lui confier son fils aîné, âgé de six ans, sur la promesse que fit l'évêque de le conduire en France pour réclamer l'appui de ce pays. Au lieu d'instructions écrites qui pouvaient être mal interprétées, le roi remit à l'évêque d'Adran son sceau principal, afin que dans tous les cas la cour de France fût assurée des pouvoirs illimités de ce prélat, et il y joignit une délibération de son conseil qui expliquait ses intentions. L'évêque d'Adran passa aussitôt le golfe de Siam avec son pupille, deux mandarins et trente-six Cochinchinois qui devaient former sa maison et sa garde.

Le 27 février 1785 cette troupe attérit à Pondichéri. L'évêque avait formé le projet d'élever le jeune prince dans la religion catholique, et il prévoyait d'ailleurs que les bons traitemens qu'on aurait pour lui et les secours qu'on accorderait à

son père, serviraient les intérêts des Français dans le cas où ce dernier remonterait un jour sur le trône. Peu de jours après son arrivée, il écrivit au ministre de la marine pour lui faire part de sa mission. Cette lettre et celles qui lui succédèrent étant restées sans réponse, il prit le parti au mois d'août 1786 de repasser en France, et d'y mener avec lui le jeune prince avec un petit nombre de Cochinchinois. En débarquant à Lorient au commencement de février 1787, il donna de suite avis de son arrivée au maréchal de Castries, ministre de la marine. Celui-ci, à qui l'on avait inspiré des préventions peu favorables sur la mission de l'évêque d'Adran, répondit qu'il eût été à désirer qu'il n'eût pas pris la peine d'amener le prince de la Cochinchine avant d'être informé des intentions du roi, mais que dans l'état des choses il pouvait venir à Paris avec lui; du reste on lui annonça que les ordres avaient été donnés pour tenir à sa disposition les sommes dont le prince pourrait avoir besoin.

Le spectacle extraordinaire qu'offrait l'arrivée en France d'un prince de la Cochinchine, venant y implorer l'appui du roi, aurait vivement frappé le public à tout autre époque, mais déjà les mouvemens qui s'annonçaient dans le corps social attiraient exclusivement toute l'attention. Cependant les politiques éclairés virent promptement les

avantages qui pourraient résulter pour la France d'un établissement à la Cochinchine, surtout depuis que les Anglais avaient pris un empire presque absolu dans l'Inde. Les renseignemens que l'évêque d'Adran fournit aux ministres, les preuves qu'il leur donna de l'opinion favorable que les négocians de Pondichéri et de l'île de France avaient conçue de son projet pour l'avantage du royaume, firent disparaître toutes les préventions. En effet, les Français de l'Inde avaient voulu donner à l'évêque d'Adran les vaisseaux et l'argent nécessaires pour l'exécution de ses desseins : mais ils ne pouvaient offrir que six cents soldats au plus.

Un traité fut signé le 28 novembre 1787 par le comte de Montmorin, au nom de Louis XVI et par l'évêque d'Adran en vertu des pouvoirs qu'il avait reçus du roi de Cochinchine. Par ce traité, le roi de France s'engageait à envoyer sans délai sur les côtes de la Cochinchine quatre frégates portant un corps de douze cents hommes d'infanterie, deux cents hommes d'artillerie et deux cent cinquante soldats cafres, ainsi que tout l'attirail de guerre, et notamment l'artillerie compétente. Le roi de Cochinchine cédait aux Français Hoi-an ou Touron, port principal de ses états, et Poulo-Condor, île située plus au sud, avec la faculté de faire sur le continent tous les établissemens qu'ils jugeraient utiles pour leur navigation et leur com-

merce. La propriété du port de Touron devait appartenir concurremment au roi de France et à celui de Cochinchine. Les Français devaient jouir en Cochinchine d'une entière liberté de commerce à l'exclusion de toutes les autres nations européennes, dont les bâtimens ne pourraient être admis que sous pavillon français : les deux monarques devaient en outre se secourir mutuellement dans le cas où les possessions de l'un d'eux en Asie seraient attaquées. Ce traité devait être ratifié par les deux souverains, et les ratifications échangées dans l'espace d'un an.

Le jour de la signature, Louis XVI nomma l'évêque d'Adran son ministre plénipotentiaire auprès du roi de Cochinchine, et ce prélat fut chargé de remettre à ce monarque le portrait du roi de France. Il reçut pour lui-même des présens magnifiques, et s'embarqua au mois de décembre 1787 sur une frégate qui portait les instructions du comte de Montmorin pour le comte de Conway, gouverneur général des établissemens français dans l'Inde. Suivant ces instructions, Conway commandait l'expédition projetée, dont il avait la faculté de surseoir ou de hâter l'exécution selon qu'il le jugerait convenable, d'après les renseignemens qu'il se serait procurés et ceux que lui aurait fournis M. de Richery, envoyé en Cochinchine.

L'évêque d'Andran arriva en mars 1788 avec son auguste pupille à Pondichéri; il apportait à Conway le cordon rouge qu'il avait sollicité pour lui. Il paraîtrait qu'il ne trouva pas chez ce gouverneur l'ardeur qu'il aurait désiré, et qu'il ménagea trop peu son amour-propre. Il en résulta que, craignant de courir les risques d'une entreprise dont le succès lui paraissait douteux, et dont il ne voulait cependant pas laisser le commandement à De Fresne, colonel du régiment de Bourbon, avec lequel il était en querelle ouverte, Conway résolut de la faire échouer, et dans ses rapports au ministère, en exagéra les inconvéniens qu'il ne regardait pas comme suffisamment compensés par les avantages que l'on en pouvait espérer. De son côté l'évêque d'Adran écrivit au ministère pour demander un autre commandant.

Les affaires intérieures qui absorbaient toute l'attention en France, et le mauvais état des finances, ne permirent pas de s'occuper d'intérêts si lointains. Ces mesures dilatoires de Conway furent approuvées, et l'on répondit à l'évêque d'Adran que ce gouverneur n'avait pu ni dû agir autrement qu'il n'avait fait. Au mois de mars 1789, le prélat ayant reçu des nouvelles de la Cochinchine, en communiqua le contenu à Conway : elles portaient que le monarque s'était remis en possession de cinq provinces méridio-

nales Saï-gon, Dong-naï, Mi-tho, Long-ho et Nha-trang; qu'il était en état de lever une armée d'environ quatre-vingts mille hommes, et qu'il aurait, au mois de mai suivant, cinquante galères, deux vaisseaux et près de cinq cents bateaux de guerre. Le roi de Cochinchine écrivait en même temps au roi de France une lettre de remercîment, et ratifiait tout ce qui avait été fait par l'évêque d'Adran. Celui-ci ne put néanmoins obtenir de Conway une frégate et les bâtimens nécessaires pour transporter trois cents hommes de troupes, cinquante hommes d'artillerie, cinquante Cafres et six pièces de canon.

« Sans cet événement, s'écrie M. Barrow, on ne sait trop quelles conséquences le traité aurait pu avoir pour nos possessions dans l'Inde, et pour le commerce de notre compagnie avec la Chine. »

Les circonstances malheureuses qui avaient arrêté l'expédition ne purent abattre la résolution de l'évêque d'Adran. Il prit le parti de recourir aux habitans et aux négocians de Pondichéri, qui s'étaient déjà fortement prononcés en faveur de ses projets, ils frétèrent deux petits bâtimens chargés de munitions, de fusils et d'autres armes. On pense que le prélat avait reçu du roi de France un secours d'environ deux millions pour l'expédition. Plusieurs officiers français s'embarquèrent sur

ces vaisseaux, entre autres Dayot qui depuis a formé la marine du roi de la Cochinchine. Cet armement faible si l'on considère le nombre d'hommes qui le composaient, mais redoutable par la valeur et le talent, fut d'une grande utilité au roi de Cochinchine.

Vers la fin d'octobre 1789, l'évêque d'Adran accepta la proposition de Conway de le faire reconduire à la Cochinchine avec le jeune prince. Tous deux partirent sur la frégate *la Méduse*, commandée par M. de Rosily. Ils arrivèrent auprès du roi à la fin de l'année.

Dans une lettre que ce souverain écrivit en janvier 1790, à Louis XVI, pour le remercier de l'accueil qu'il avait fait à son fils, il attribue la non exécution du traité conclu par l'évêque d'Adran, non à la mauvaise volonté du roi, mais à l'irrésolution du gouverneur des établissemens français dans l'Inde. « En réunissant le père et l'enfant, ajoute-t-il, vous avez remis dans l'eau un poisson qui en était sorti : l'éloignement quel qu'il puisse être, ne pourra jamais me faire oublier de si grands bienfaits. »

Pendant l'absence de l'évêque d'Adran, ce prince, doué du plus grand courage, éclairé par le malheur, et échappé comme par miracle à la fureur de ses ennemis et aux embûches du roi de Siam, son prétendu allié, profita des divi-

sions qui avaient éclaté entre les chefs rebelles pour rentrer en possession des provinces voisines du Camboge. Il soutenait la guerre contre les révoltés qui étaient maîtres du reste de la Cochinchine et du Tonkin.

L'arrivée de l'héritier présomptif, de l'évêque d'Adran et des secours qu'il amenait, rendit la confiance au parti du roi. Les officiers français lui organisèrent promptement, à l'européenne, un corps de 6,000 hommes, auquel ils enseignèrent la manœuvre, l'attaque et la défense des places; ils établirent des fonderies, et construisirent des vaisseaux; en 1792 le roi brûla toute la marine du rebelle Nhac dans le port de Ki-nhou, sa capitale; il se fût emparé de la ville s'il eût suivi les conseils de l'évêque d'Adran et des officiers européens qui voulaient qu'au lieu de traîner le siége en longueur, on profitât de la consternation des assiégés pour livrer l'assaut. Un secours qu'ils reçurent força l'armée royale à se retirer dans la basse Cochinchine.

Les succès obtenus ensuite furent tels qu'à l'époque de l'arrivée de l'ambassade anglaise dans la baie de Touron, le roi était en possession de toute la partie méridionale de ses états et à la tête d'une armée de 140,000 hommes.

« Alors, dit M. Barrow, l'usurpateur tenait encore le centre du pays, qui comprenait le

territoire voisin de la baie de Touron et les îles adjacentes ; il n'est donc pas surprenant que nos vaisseaux aient inspiré tant d'effroi et toute la défiance dont le capitaine portugais s'était hâté de tirer parti. Il paraît que les Cochinchinois avaient d'abord imaginé que nous étions au service du souverain légitime, et que nous venions de Saïgon avec l'intention de nous rendre maîtres de Touron. Dans cette persuasion, ils avaient rassemblé près de la ville un corps de troupes considérable et des éléphans de guerre.

Quand les alarmes que nous avions causées eurent été dissipées, nous eûmes de fréquentes relations avec les Cochinchinois. Comme il n'y avait pas dans le village de maison assez vaste pour donner à dîner à une compagnie aussi nombreuse que la nôtre, le gouverneur fit construire une grande salle en claies de bambous, elle fut achevée en quelques heures ; elle pouvait contenir commodément vingt-quatre personnes. Les Chinois couvrent entièrement les petites tables placées devant chaque convives de jattes qui contiennent les mets. Les Cochinchinois ont renchéri sur cet usage ; car ils placent trois rangs de jattes les unes sur les autres. Pendant tout le repas, on ne nous donnait absolument rien à boire, après le repas on nous servait du seouchou dans de petites tasses de porcelaine.

Le gouverneur de Touron ne nous faisait pas l'honneur de se mettre à table avec nous. Il se tenait ordinairement couché à l'extrémité de la salle sur un carreau étalé sur une natte, et fumait du tabac, ou mâchait du betel; deux domestiques le rafraîchissaient de temps en temps en agitant de grands éventails de plumes de paon.

Ordinairement nous passions de la table à la salle de spectacle : de même qu'en Chine, on trouve toujours des acteurs qui sont prêts à jouer à toutes les heures du jour; ils sont engagés pour la journée. Les spectateurs ne paient jamais pour entrer au spectacle; les comédiens donnent des représentations chez des particuliers pour une somme fixe, ou bien ils jouent pour le public sous un hangar dont l'entrée est libre. Dans ce cas, au lieu de les encourager par des applaudissemens stériles, quand on est content d'eux, on leur jette de petites pièces de monnaie. Les Cochinchinois ont des drames réguliers, des intermèdes mêlés de chants et de danses, et des chœurs accompagnés du son d'instrumens très-bruyans.

Un jour de fête générale nous eûmes occasion de voir les divertissemens des Cochinchinois. D'un côté des jeunes gens jouaient au ballon avec une vessie; d'un autre on en voyait qui déployaient leur agilité à sauter par-dessus un bâ-

ton placé horizontalement à une certaine hauteur; ici on regardait des combats de coqs, de cailles et même de sauterelles; là on jouait aux cartes ou aux dés. Ce qui attira le plus notre attention fut une troupe de jeunes gens qui se renvoyaient un ballon les uns aux autres, en le frappant uniquement avec la plante des pieds. Il n'y a peut-être pas un peuple plus vif et plus leste que les Cochinchinois. Un de nos matelots s'étant pris de querelle avec l'un d'eux, voulut absolument se battre avec lui; tandis qu'il déployait ses bras pour boxer, et fixait de l'œil le point où il frapperait son adversaire, celui-ci lui rit au nez, fit une pirouette sur un talon, et appliqua l'autre si vigoureusement sur la mâchoire du matelot que le pauvre diable en resta ébahi; puis le Cochinchinois se retournant très-froidement, abandonna son antagoniste aux ris et aux plaisanteries de la foule.

Les Cochinchinois ont dans les mains une dextérité non moins remarquable. Les bateleurs font preuve de leurs talens au grand plaisir du peuple, et avec un grand profit pour eux-mêmes. Nous apprîmes à nos dépens que ceux mêmes qui n'exercent pas ouvertement la profession d'escamoteurs, n'en sont pas moins habiles dans l'art de fouiller dans les poches. Quand nous retournions au vaisseau, il arrivait presque toujours

que quelqu'un de nous ne retrouvait pas son mouchoir ; ils paraissaient avoir un goût particulier pour cet objet. Tous étaient des mendians importuns.

La plupart des coutumes, l'écriture, la religion, les cérémonies des Cochinchinois décèlent qu'ils sont d'origine chinoise ; cette analogie est encore plus fortement marquée dans les provinces du nord que dans celles du midi ; on ne remarque de différence que dans l'habillement. Celui des Cochinchinois consiste en une veste et un caleçon, quelques-uns entourent leur tête d'un mouchoir en guise de turban, d'autres ont des bonnets de formes différentes ; ils rassemblent leurs longs cheveux noirs en touffe au sommet de la tête, comme faisaient les Chinois avant la conquête de leur pays par les Tartares ; ils vont ordinairement nu-jambes et nu-pieds.

Les femmes, n'ayant pas les pieds estropiés comme à la Chine, vont et viennent en toute liberté comme dans les autres pays ; à Touron, on les voyait dans la campagne occupées à divers travaux ; elles étaient toute la journée dans l'eau jusqu'aux genoux, occupées à transplanter le riz ; celles de la ville surveillaient les ouvriers qui construisaient les maisons, dirigeaient les manufactures de poteries, conduisaient des bateaux, épluchaient et filaient le

coton ; elles en fabriquaient des toiles. Les hommes allaient à la pêche ou bien à la recherche des nids de salangane. Ils façonnaient des bois pour la construction des jonques et des canots ; ils en construisaient ou les radoubaient.

Les lois ni la coutume ne fixent pas le nombre des femmes et des concubines qu'un homme peut avoir : la première en date a, comme à la Chine, la préséance sur les autres. Les mariages et les divorces ont lieu avec une facilité égale.

Une chemise de grosse toile de coton bleue ou brune, qui descend presque au milieu des cuisses, et un ample caleçon de nankin noir composent ordinairement l'habillement des femmes ; celles du premier rang portent des espèces de sandales ou des pantoufles grossières. Une dame, quand elle est parée, met quatre chemises de couleurs différentes, celle de dessus est la plus courte. Elles rassemblent quelquefois en nœud au haut de la tête leurs longs cheveux noirs, ou bien les laissent pendre derrière le dos en tresses qui souvent touchent la terre.

Pour se préserver du soleil, on se sert de parasols en papier fort de Chine, ou d'éventails de feuille, de palmier ou de plumes.

La baie de Touron n'est entourée que de petits villages dont les cabanes sont en bambous et couvertes de chaume. Des ruines de bâtimens

considérables montrent que ces lieux ont beaucoup souffert dans les dernières révolutions; on aperçoit des restes de jardins et de vergers. Les chaumières de Touron sont propres et mettent également à couvert de la chaleur et des grandes pluies.

Les denrées sont abondantes, nous avons vu peu de bœufs, une assez grande quantité de cochons, beaucoup de canards et de volaille. On mange du chien comme à la Chine. La mer est très-poissonneuse; les mollusques et plusieurs végétaux marins sont regardés comme des mets friands. Les fruits sont très-communs et excellens.

On ne fait que deux repas par jour, l'un vers dix heures du matin, l'autre au coucher du soleil. On donne aux petits enfans du riz, des cannes à sucre et des melons d'eau. Dans la belle saison chacun mange devant la porte de sa chaumière.

La religion des Cochinchinois est une modification de la doctrine de Bouddha. Ce peuple manifeste sa gratitude envers la Divinité, en lui offrant les prémices de leurs troupeaux et de leurs récoltes; elles sont déposées dans son sanctuaire. J'eus le plaisir d'être témoin d'une de ces offrandes. Dans une belle soirée, étant entré dans une petite grotte, je vis un homme la tête nue

et fraîchement rasée s'avançant d'un pas mesuré vers un arbre grand et touffu ; quelques paysans le suivaient. Ils s'arrêtèrent tous au pied de l'arbre qui était un pipal. Au haut du tronc principal, j'aperçus une sorte de grande cage en treillage avec deux portes en claire-voie, attachée entre deux branches, et en partie cachée par le feuillage. Elle renfermait une statue de Bouddha en bois. Un enfant tenait à la main un vase de cuivre rempli de charbons ardens ; un des paysans portait une échelle de bambou qu'il plaça contre l'arbre ; un autre y monta, et déposa devant l'idole deux jattes de riz, une de sucre et une de sel. En même temps le prêtre, levant les mains et les yeux au ciel, prononça une prière à voix basse. L'homme qui avait apporté l'échelle se prosterna neuf fois, des femmes et des enfans restaient à une certaine distance dans une attitude respectueuse.

On voit dans tous les bocages près de Touron de petits coffres de bois ou des corbeilles suspendus à des branches d'arbres ; elles contiennent des idoles en bois, ou des images en papier peint et doré, avec des inscriptions sur des planchettes en caractères chinois. Souvent les Cochinchinois ont dans de petites boîtes pas plus grandes que nos tabatières, la figure de leur divinité de prédilection. Ils sont très-superstitieux.

Lorsque le prince qui occupait la ville de Huè, située à quarante milles au nord de Touron, eut appris que nos intentions n'étaient pas hostiles, il envoya à lord Macartney un des principaux mandarins pour l'inviter à venir à sa cour. L'ambassadeur ne jugea pas à propos d'accepter cette marque d'attention pour plusieurs raisons, dont la principale était le retard que ce voyage dans l'intérieur apporterait à notre expédition. La lettre du prince était remplie des expressions de sa haute considération pour la nation anglaise; et pour en donner un petit témoignage, il remarquait qu'il envoyait un petit présent pour l'équipage du vaisseau. Ce petit présent consistait en dix jeunes bufles, cinquante cochons, trois centaines de canards et de poules avec une quantité de fruits et d'herbes potagères. Ces provisions qui nous venaient fort à propos, arrivèrent dans un grand canot à voiles, précédé d'un bateau à rames bien peint, et décoré de flammes et de banderoles; il portait les officiers. Lord Macartney accompagna sa réponse d'un beau fusil à deux coups, d'une paire de pistolets à baïonnettes, d'une épée à poignée de cuivre doré, et de plusieurs pièces d'étoffe et de drap rouge. Le mandarin porteur de la dépêche royale, était d'abord vêtu d'une robe de soie avec des broderies qui représentaient des tigres

et des dragons. Avant de passer sur *le Lion*, il quitta cet habit, et prit trois longues robes de mousseline blanche qu'il mit les unes sur les autres.

Une indiscrétion de notre part troubla momentanément la bonne intelligence qui régnait entre les Cochinchinois et nous. Comme nous voulions lever une carte exacte de la baie et du port de Touron, quelques-uns de nous s'embarquèrent un matin dans un canot, et gagnèrent la rive occidentale sur laquelle ils descendirent pour mesurer une base et prendre des angles; nous pensions que l'heure matinale que nous avions choisie et la rapidité de notre course nous avaient dérobés aux regards des naturels; mais un officier cochinchinois ne tarda pas à venir nous témoigner, de la part du gouverneur, son mécontentement de notre conduite, et nous prévenir de ne plus mesurer le terrain.

Une autre maladresse confirma le soupçon que nous avions des desseins cachés. Un officier du *Lion* qui, pendant la nuit, sondait avec plus de zèle que de prudence, le fleuve qui mène à Faïfou, fut pris avec le canot et tout son équipage, et détenu prisonnier dans une espèce de petit fort. Ne ne le voyant pas revenir le soir, nous crûmes que le canot avait coulé bas, et que personne ne s'était sauvé. Quelques jours après, des

mandarins vinrent à bord pour nous instruire du fait, et se plaignirent amèrement de ce que nous n'agissions pas franchement avec eux. L'ambassadeur déclara que la chose s'était faite à son insu, et demanda que l'officier fût relâché à l'instant et renvoyé à bord du vaisseau pour être examiné sur sa conduite par son capitaine, aux ordres duquel il avait osé désobéir. Celui-ci jugea que son indiscrétion avait été assez punie.

Le mandarin aux mains duquel cet officier avait été remis, était presque continuellement ivre; dans cet état, il se faisait amener devant lui cet officier, et de temps en temps, pour se divertir, il agitait devant sa tête un large cimeterre; d'autrefois il lui mettait autour du cou la cangue, lourde pièce de bois garnie de fer, qui est réservée pour les criminels. Cependant l'affaire finit par être arrangée à notre commune satisfaction, et nous pûmes nous flatter que les soupçons défavorables que l'on avait conçus à notre arrivée sur les motifs qui nous amenaient dans la baie de Touron étaient dissipés, et que l'on était bien convaincu qu'ils ne pouvaient être de nous mêler en rien des affaires du pays.

Le jeune prince qui régnait à Huè écrivit à l'ambassadeur une seconde lettre dans laquelle il lui faisait quelques ouvertures pour établir un commerce réglé avec le nord de la Cochinchine.



Les présens qui accompagnaient ce message consistaient en dents d'éléphans et dix corbeilles de poivre pour l'ambassadeur, et en trois mille corbeilles de riz, pesant chacune soixante-dix livres pour l'équipage.

Les bons effets que l'abondance des vivres frais, la bonne eau, un ciel serein et la salubrité de l'atmosphère produisirent sur les malades de l'escadre, nous mirent bientôt en état de continuer notre voyage. Les 16 juin nous sortîmes de la baie de Touron, et nous fîmes voile pour la Chine. »

Parlons maintenant de ce qui se passa en Cochinchine après le départ des Anglais.

Le chef des rebelles ne survécut pas long-temps à la destruction de sa flotte. Il mourut vers la fin de 1793. Les uns disent que ce fut d'un transport au cerveau que lui avaient causé la rage et le désespoir de voir les succès du roi légitime, d'autres prétendent que son humeur était devenue si intraitable, qu'on se défit de lui par le poison.

Au mois d'août 1794, les rebelles parurent devant le port de Nha-Thang avec une flotte considérable, et cherchèrent à s'emparer de la ville; mais l'évêque d'Adran qui y était renfermé, sut tellement ranimer la confiance des troupes, et M. Ollivier, officier français, auquel le roi de Cochinchine doit la création de son artillerie, fit

de si bonnes dispositions, que les ennemis prirent la fuite; ils se rapprochèrent de la ville quelques jours après, et envoyèrent un espion pour reconnaître la place. Conduit devant l'évêque d'Adran, celui-ci lui montra l'état des choses, et lui dit d'un ton ferme : « Tu n'es point un soldat; et ton général ne veut pas se rendre au roi comme tu le prétends : c'en est fait des Tay-sou, ils ne sont venus à Nha-Thang que pour y trouver leur perte; si quelqu'un veut se rendre, qu'il se hâte; demain au soir il ne sera plus temps. Tu as mérité la mort comme un espion; mais nous te pardonnons : va dire à tes mandarins ce que tu as vu, et ajoute que nous nous moquons d'eux. » Ce stratagème produisit son effet, et le siége fut levé.

Malgré les services qu'il avait rendus, l'évêque d'Adran était toujours en butte à la jalousie des grands, qui voulurent encore, en 1795, lui faire retirer l'éducation du prince, par zèle pour la religion du pays. Le roi lui remit l'écrit des mandarins et voulut en châtier les auteurs; il en fut détourné par l'évêque qui demanda sa retraite et ne put l'obtenir.

En 1799 le roi résolut d'attaquer Ki-nhon, boulevard des rebelles, et le seul endroit fortifié de la partie moyenne de la Cochinchine. Le fils de l'usurpateur n'avait pas moins de cent mille

hommes à lui opposer ; Nguyen-Anh, avec des forces bien inférieures, le défit complètement. Il fit bloquer la ville par une forte armée, et alla avec ses gardes, les troupes du prince et sa marine, à deux journées plus loin, fermer les passages par terre et par mer, afin d'empêcher que la ville pût recevoir aucun secours. Au bout de deux mois elle fut obligée d'ouvrir ses portes. Le vainqueur y entra suivi de plus de cent éléphans dont il s'était emparé sur les ennemis ; près de cinquante mille hommes abandonnèrent les drapeaux des rebelles pour se ranger sous les siens.

On rapporte à cette occasion un trait de magnanimité de Nguyen-Anh, bien extraordinaire, surtout chez les monarques de l'orient. Quand le prince passait la deruière porte, on lui tira un coup de fusil du haut du rempart. L'assassin fut pris aussitôt et amené, les mains liées derrière le dos, au monarque ; il fut reconnu pour un officier général de la famille de l'usurpateur ; le roi lui dit qu'au lieu de lui faire trancher la tête comme il le méritait, il voulait bien, en considération de son rang, lui permettre de choisir lui-même le genre de son supplice entre le poison, le lacet de soie et le poignard qui lui seraient présentés. « Si tu n'as pas peur de moi, lui dit le chef rebelle, tu me feras relâcher à l'instant : je te préviens qu'ayant juré de ne jamais vivre sous tes lois, si tu oses

faire ce que je te demande, je me retire à l'instant à Huè, où mon rang et ma réputation me procureront le commandement d'une armée à la tête de laquelle je me ferai gloire de me mesurer avec toi. » Le roi frappé de sa hardiesse et de sa franchise, le fit relâcher, et lui donna une escorte pour le conduire aux frontières. L'année suivante cet homme fut tué en combattant.

L'évêque d'Adran, aux sages conseils duquel le roi devait une grande partie de ses succès à la guerre, son retour dans ses états et les améliorations de son pays dans les intervalles de paix, ne vécut pas assez pour voir Nguyen-Anh entièrement rétabli sur son trône. Une dyssenterie opiniâtre l'enleva le 9 octobre 1799, après trois mois des douleurs les plus aiguës. Pendant sa maladie le roi lui avait non-seulement envoyé ses médecins; il était souvent venu lui-même le visiter, ainsi que le prince royal et les grands mandarins. Lorsque l'évêque eut cessé d'exister, les madarins et toute l'armée témoignèrent, par leurs cris déchirans, combien la perte qu'ils faisaient leur était sensible. Le roi, la reine et le jeune prince, surtout, paraissaient inconsolables. Son corps, embaumé par ordre du monarque, fut porté à Say-gon et exposé pendant deux mois dans un cercueil magnifique, au milieu du palais épiscopal; le 6 décembre le roi assista à ses funérailles

avec toute sa cour et tous les mandarins. Le prince royal fit construire un grand bâtiment dans la cour de ce palais, pour y recevoir les mandarins et tous ceux qui venaient rendre les honneurs funèbres à son maître. Les chrétiens et les idolâtres y accouraient en foule, ainsi que les mandarins, revêtus de leurs habits de cérémonie. Tous montraient une vive douleur et le plus grand recueillement. Le roi qui avait exigé que les ecclésiastiques catholiques fissent pour l'évêque d'Adran tout ce que leur religion permettait, et qui avait fait mettre à leur disposition tout ce dont ils pourraient avoir besoin, assista lui-même à ses funérailles avec les mandarins des différens ordres. Chose étrange! la mère, la reine, la sœur, les concubines du roi allèrent toutes jusqu'au tombeau du prélat. La garde du monarque, composée de plus de douze mille hommes, etc., y marchait sous les armes; plus de cent éléphans, avec leur escorte ordinaire, précédaient ou suivaient le convoi que le prince royal dirigeait en personne, par ordre de son père. On y traîna des canons de campagne pendant toute la marche qui dura depuis une heure après minuit jusqu'à neuf heures du matin; quatre-vingts hommes choisis portaient le corps placé dans un superbe palanquin. Il se trouvait à ce convoi environ cinquante mille hommes, sans compter les spectateurs qui couvraient les deux côtés du

chemin l'espace d'une demi-lieue. Imitant la conduite des chrétiens, le roi jeta un peu de terre dans la fosse, et fit, en versant un torrent de larmes, les derniers adieux au ministre qu'il venait de perdre. Après que les cérémonies des prêtres chrétiens eurent été terminées, ce prince voulut honorer d'une manière particulière à son pays *le maître illustre*, c'est ainsi qu'il l'appelait constamment, qui l'avait soutenu dans l'infortune et guidé dans la prospérité. Ce nom de *maître illustre* est réservé en Chine pour Confucius.

Pour se conformer aux dernières volontés de l'évêque d'Adran, Nguyen Anh le fit enterrer dans un petit jardin que le prélat possédait près de Say-gon, et ordonna de lui élever un monument dont un artiste français composa les dessins et soigna l'exécution. Un détachement de gardes du roi est continuellement placé dans le jardin, et l'on regarderait en Cochinchine comme un profanateur quiconque voudrait l'habiter.

Par son testament, l'évêque d'Adran légua tout ce qu'il possédait au roi, au prince, son héritier présomptif, et aux autres membres de la famille royale, afin de les rendre favorables aux missionnaires et aux chrétiens. Lorsque Nguyen Anh vit les bijoux et les présens que lui laissait l'évêque d'Adran, il dit au missionnaire qui les lui présentait : « Voilà de bien belles choses, des ouvrages

bien travaillés; mais mon cœur n'y porte pas envie. Je ne désire qu'une seule chose, c'est un petit portrait du maître pour mettre avec celui du roi de France (Louis XVI), et le porter sur mon cœur tous les jours de ma vie. Si vous pouviez me le procurer, je serais content. » On ne put lui donner qu'un portrait d'une grande dimension; il le fit encadrer et exposer dans son palais. Il chargea l'un des missionnaires de faire parvenir à la famille du prélat un brevet qu'il lui avait destiné, dans lequel il loue son mérite, ses talens, rappelle tous les services qu'il a rendus, l'amitié qui les unissait si étroitement, et lui donne, outre la qualité d'instituteur du prince héritier, la première dignité après la royauté, et le surnom de *parfait*.

Ce souverain avait ordonné à son fils de porter le deuil du prélat et défendit toute espèce de réjouissance pour rendre grâce aux génies du royaume du succès de la dernière expédition, prohibition inouïe en Cochinchine.

On a vu d'après ce qui a été dit précédemment que l'évêque d'Adran n'eut pas toujours une tâche facile à remplir. Comme conseil du roi et instituteur de son fils, il dut naturellement être un objet de jalousie pour tous les mandarins. Il y eut souvent des complots contre lui; on hasarda fréquemment des remontances au roi sur l'impolitique et le peu

de convenance de confier l'éducation de l'héritier présomptif du trône à un étranger qui ne reconnaissait pas la loi, et ne professait pas la religion des ancêtres du monarque. On fit valoir la nécessité pressante de remettre le jeune prince aux mains et sous la direction des lettrés du pays, instruits dans la seule véritable doctrine contenue dans les livres de Confucius. Dans toutes ces occasions, le roi rejeta constamment les représentations des mandarins, avec la plus grande fermeté, et quelquefois il ne fut pas difficile de voir sa détermination de renoncer plutôt aux services de ses ministres qu'à l'amitié de l'évêque qui ne cessa pas un moment, jusqu'à sa mort, de jouir de sa plus entière confiance.

On a représenté la reine comme une princesse d'une vertu exemplaire qui soutint et consola le roi dans ses plus grands revers. Ce prince avait besoin d'une épouse semblable, car depuis 1789, qu'il était revenu en Cochinchine, jusqu'en 1800, il n'eut que deux années de paix, qui furent 1797 et 1798 : ces deux années furent probablement les plus importantes de ce règne trop orageux. Sous les auspices de l'évêque d'Adran qu'il consultait comme un oracle dans toutes les grandes circonstances, le roi donna tous ses soins à l'amélioration de son pays ; il établit une manufacture de salpêtre à Fen-tan, le Tsiampa des cartes. Il ouvrit

des routes de communication entre les villes les plus considérables et les postes militaires; il les fit planter de chaque côté d'arbres qui les ombragent. Il encouragea la culture de la noix d'arek et du betel, dont les plantations avaient été détruites par les armées de l'usurpateur : il accorda des récompenses pour la propagation des vers à soie, fit préparer beaucoup de terres pour la multiplication des cannes à sucre, et enfin établit des ateliers pour la fabrication de la poix, du goudron et de la résine. Il fit fabriquer plusieurs milliers de fusils à mèche; il ouvrit une mine de fer, et construisit des fourneaux de fusion : il distribua ses troupes en régimens réguliers, et créa des écoles militaires où des instituteurs européens enseignaient aux officiers les principes de l'artillerie. L'évêque d'Adran traduisit en chinois un traité de tactique pour l'usage de ses armées. Dans le cours de ces deux années, Nguyen Anh fit construire au moins trois cents barques canonnières, cinq lougres et une frégate sur le modèle d'un vaisseau européen. Il introduisit un nouveau système de tactique navale, et fit instruire ses officiers de marine dans la connaissance et l'usage des signaux. Un Anglais, qui était à Say-gon en 1800, vit une flotte de douze cents voiles, commandée par ce prince en personne, lever l'ancre, et descendre la rivière dans le plus bel ordre, en

trois divisions séparées, se former en ligne de bataille, ouvrir et serrer les rangs, et exécuter les différentes manœuvres d'après les signaux.

Dans ce même intervalle de paix, Nguyen Anh entreprit aussi de réformer le système de jurisprudence, et vraisemblablement l'évêque d'Adran lui prêta, pour cette opération, un puissant secours. Le roi abolit plusieurs espèces de tortures ordonnées par les lois; il mitigea les supplices qui ne paraissaient pas proportionnés aux crimes auxquels ils étaient appliqués; il établit des écoles publiques où les parens étaient obligés d'envoyer leurs enfans dès l'âge de quatre ans sous peine d'amende; il détermina un système régulier d'intérêts pour les affaires commerciales, fit construire des ponts sur les rivières et placer des balises à la mer, et des indications à terre dans les endroits dangereux des côtes; il envoya des lettres dans le territoire montagneux de l'occident de ses états, habité par des peuples barbares qu'il voulait amener à un état de civilisation et de gouvernement réglé. Enfin, ce monarque qui, par son application infatigable à tout ce qui était bon et utile, égala Pierre-le-Grand sans avoir ses défauts, excita comme lui l'énergie de sa nation, et n'épargna rien pour régénérer son pays. Pour bien apprécier son activité et son génie, il suffit de considérer que lorsqu'il rentra dans ses états, il n'avait qu'un

seul vaisseau, et qu'en moins de dix ans, il créa une flotte nombreuse et bien armée.

On l'a représenté comme un soldat parfait ; on dit qu'il se tenait beaucoup plus honoré du titre de général que de celui de souverain ; on le dépeint comme brave sans rudesse, fécond en expédiens dans l'occasion. Ses conceptions étaient généralement justes, jamais les difficultés ne le rebutaient, ni ne le faisaient rétrograder. Prudent dans ses décisions, prompt et vigoureux dans l'exécution de ce qu'il avait résolu, toujours au poste le plus remarquable dans une bataille ; à la tête de ses armées, il se montrait constamment d'une humeur gaie et agréable : poli et attentif pour tous les officiers, il évitait soigneusement de marquer pour personne une faveur particulière : sa mémoire était si sûre, qu'il connaissait par leurs noms presque tous les soldats de son armée : il prenait un plaisir singulier à causer avec eux et à leur rappeler leurs actions d'éclat : il s'informait avec un soin particulier de leurs familles, leur demandait s'ils envoyaient régulièrement leurs enfans aux écoles, et ce qu'ils comptaient en faire quand ils seraient grands ; enfin il entrait avec un intérêt particulier dans les plus petits détails de ce qui concernait leur ménage.

Sa conduite avec les étrangers était pleine d'affabilité et de complaisance. Il marquait la plus

haute estime aux officiers français qui étaient à son service : il les traitait avec une politesse, une bonté, une familiarité inexprimables, jamais il ne faisait une partie de chasse, ou ne prenait un divertissement sans y inviter l'un d'eux. Il déclara hautement son estime pour les principes du christianisme ; il le toléra de même que les autres religions. Il observait avec le respect le plus scrupuleux les maximes de la piété filiale ; il se tenait devant sa mère dans l'attitude la plus respectueuse. Il était très-versé dans la connaissance des meilleurs auteurs chinois. A l'aide des traductions que l'évêque d'Adran avait faites en chinois de beaucoup d'articles de l'encyclopédie, il s'était instruit dans les arts et les sciences de l'Europe, et s'était surtout attaché à tout ce qui tenait à la construction des navires et à la navigation. Pour joindre la pratique à la théorie de l'architecture navale, il acheta un vaisseau portugais, uniquement pour le dépiécer de ses mains, et le reconstruire ensuite.

L'énergie de son esprit égalait sa vigueur et la force de son corps. Il était le principal mobile de tout ce qui se faisait dans son empire, rien ne s'entreprenait, rien ne s'exécutait sans son avis et ses instructions. Pour vaquer plus sûrement aux fonctions du gouvernement, il s'était assujéti à un plan de vie fixe et réglé. A six heures du matin, il se levait et prenait un bain froid ; à sept

heures, les mandarins étaient introduits; toutes les dépêches étaient ouvertes: les secrétaires d'état enregistraient ses décisions et ses ordres; il allait ensuite à l'arsenal de la marine examiner tout ce qui s'était fait, parcourait le port dans son canot, inspectait ses vaisseaux de guerre, et visitait la fonderie de l'artillerie. A midi ou une heure, il déjeunait au chantier avec un peu de riz bouilli et de poisson sec. A deux heures, il se retirait dans son appartement et dormait jusqu'à cinq; ensuite il donnait audience aux officiers de mer et de terre, aux chefs des tribunaux et des administrations. Les affaires de l'état l'occupaient ainsi jusqu'à minuit. Alors il rentrait dans son cabinet et faisait des notes et des apostilles sur les objets qu'on lui avait soumis; ensuite il faisait un léger repas, et passait une heure avec sa famille: il ne se couchait guère avant deux ou trois heures du matin. Ainsi, ce prince ne prenait guère que six heures de repos sur vingt-quatre heures.

Il ne buvait jamais de vin de la Chine ni aucune liqueur spiritueuse. Il ne mangeait que fort peu de viande. Un peu de poisson, de riz, de légumes, des fruits, quelques pâtisseries et du thé, voilà à peu près ce qui faisait sa nourriture: comme il se vantait d'être un véritable descendant de la famille impériale des Ming qui avait régné en Chine, il prenait toujours ses repas seul: ni sa femme,

ni personne de sa famille ne pouvaient s'asseoir à sa table.

Nguyen-Anh était de taille moyenne ; il avait le visage régulier et agréable. Il avait le teint rougeâtre et très-bruni par le soleil. Il eut sept enfans ; les deux aînés furent confiés à l'évêque d'Adran pour leur éducation. L'héritier présomptif, qui avait paru adopter les principes du christianisme, n'osa cependant pas se faire baptiser : il ne fut pas plutôt de retour dans son pays, qu'il revint à la religion de ses pères. Malgré les soins de l'évêque pour le bien élever et le rendre digne du trône, il n'avait pu en faire qu'un homme vertueux. Ce jeune prince, doux, obligeant, affable, était doué de toutes les qualités qui honorent un particulier, il manquait absolument de celles qui sont nécessaires à l'homme que sa naissance destine à gouverner ses semblables. Il ne survécut pas long-temps à son instituteur. Il mourut de la petite-vérole, en 1801.

Nguyen-Anh a régné jusqu'en 1820. On nous pardonnera d'être entré dans un si grand détail sur ce prince, en faveur des grandes actions qui lui ont mérité une gloire immortelle. C'est un phénomène au milieu des despotes de l'Asie, la plupart lâches et efféminés ou féroces et cruels, qu'un prince dont la vie entière offre un exemple frappant et une leçon utile à ceux qu'une desti-

née malheureuse a placés dans des circonstances semblables. On voit tout ce que l'on peut attendre de la réunion des talens, de l'énergie et du courage bien dirigés. Un roi chassé de ses états, forcé de dérober sa tête au fer d'un usurpateur assassin, ne s'est pas laissé abattre par les plus rudes épreuves de l'adversité. Dans l'espace d'une douzaine d'années, il reconquit les états de son père et y ajouta même le Tonkin que ses ancêtres avaient possédé; le Laos, une partie du Camboge. Après avoir terminé ces conquêtes en 1802, il prit le titre d'empereur, et changea le nom d'An-nam, que portait depuis long-temps l'ensemble de ses états, en celui de Viet-nam; il désigna son règne par celui de Giao-long. Ce grand prince mourut le 25 janvier 1820.

Il a eu pour successeur Min-menh, fils d'une de ses concubines, quoique l'élève de l'évêque d'Adran eût laissé des enfans d'une comédienne; Min-menh a de l'énergie et du courage; il fut trois ans simple soldat, cinq ans caporal et sergent, il fit toute la guerre et avança en grade; en 1797 il fut élevé à celui de lieutenant-colonel, et l'année suivante nommé gouverneur d'une province méridionale; en 1800, il fut créé général, et commanda une armée de trente-cinq mille hommes. Cette même année, il remporta une victoire très-importante sur les rebelles du nord. Ce fut par

des exploits semblables qu'il mérita d'hériter du trône.

Nous devons aux relations récentes des missionnaires des éclaircissemens précieux sur le pays que gouverne ce prince ; ils les ont recueillis dans le pays, il n'y a donc rien de plus authentique.

La partie de la presqu'île orientale de l'Inde, qui s'étend depuis les frontières méridionales de l'empire chinois jusqu'à la pointe de Camboge et des rivages de la mer de Chine aux limites du pays des Barmans et du royaume de Siam, est partagée par les géographes européens en cinq parties principales ; le Tonkin au nord, la Cochinchine plus au midi, le Lao à l'ouest de ces deux pays, Camboge et Ciampa à l'extrémité méridionale ; mais cette distribution qui n'est fondée ni sur des limites naturelles, ni sur la distinction des races d'hommes qui habitent ces contrées, a en outre l'inconvénient de ne s'appliquer ni à leur état politique actuel, ni à leur état ancien. De plus, les dénominations en usage chez nous ont été inventées ou altérées par les voyageurs, et diffèrent beaucoup de celles qui ont cours dans le pays même, ce qui contribue à augmenter l'embarras et la confusion. Ces divers royaumes ont souvent été soumis aux Chinois, quelquefois réunis entre eux, d'autres fois séparés ; la suite de ces révolutions, les époques où elles

ont eu lieu sont entièrement inconnues. Tout ce qu'on en savait venait des mémoires rédigés par les missionnaires d'après les écrivains chinois. Depuis peu, l'on a obtenu des détails puisés dans les annales tonquinoises.

Le Tonkin, maintenant réuni à la Cochinchine, est nommé par les habitans du pays *Kiao-Tchi* ou *An-nam* : le premier de ces noms qui signifie *orteils croisés*, a été inventé par les Chinois, qui ont cru remarquer une disposition particulière dans les orteils des Tonkinoises; l'autre nom, qui signifie *midi pacifique*, est un de ces titres d'honneur que les empereurs de la Chine accordent aux états voisins de leurs frontières, et qui, dans le système de leur politique, expriment toujours les rapports de soumission de ces états à l'égard de l'empire. Du nom d'An-nam, transcrit par les Portugais, se sont formées les dénominations d'Annamites et Annamitiques que les anciens missionnaires ont mises en usage; c'est parce que le mot *An* (paix) se trouvait faire partie du *petit nom* du roi, que ce prince a changé le nom d'An-nam en celui de Viet-nam (en chinois Toueï-nam), qui est le véritable nom actuel de ce royaume. Celui de Tonkin n'est point usité en chinois; on le trouve dans quelques ouvrages japonais; mais les géographes chinois n'en font point usage : on peut croire que les Japonais l'ont

emprunté des Européens. Ce nom est même tout à fait impropre pour désigner ce pays; car on l'exprime par deux mots chinois *Tong King* qui signifient *cour orientale ;* or, on ne voit nulle raison pour que les Chinois aient donné ce nom à une contrée située précisément au sud de leurs frontières; et l'on n'a jamais parlé chinois dans les pays tels que le Laos, Ava et Siam, à l'égard desquels le Tonkin est oriental.

Le Tonkin est divisé en onze tchou (en chinois tchéou) ou provinces. La capitale, nommée *Thang-long-thanh* (ville du dragon jaune), n'appartient à aucune de ces provinces; mais elle sert de noyau ou de centre commun aux quatre premières qui sont appelées les provinces du sud, de l'est, du nord et de l'ouest, suivant la position qu'elles occupent relativement à cette ville. Cette capitale que l'on désigne aussi par le nom de *Ké-tcho* fut fondée sous celui de *La* (en chinois *Lo*) au septième siècle, du temps que le Tonkin n'était encore qu'une province de la Chine. Chaque province a un gouverneur général militaire nommé *Kouan-tran* ou *tran-thou*, et un juge civil nommé *hiep-tran ;* elle est en outre divisée en plusieurs *fou* ou départemens, qui ont chacun un préfet militaire et un préfet civil. Chaque fou est encore subdivisé en un certain nombre de *huyen* ou arrondissemens, dont chacun est aussi

régi par un commandant militaire (kouan-fân-soucât), et un officier civil (kouan-fan-tri). Les huyen sont composés de plusieurs *tang* ou cantons, et chaque canton renferme plusieurs *cha* qui sont comme nos communes ou municipalités. Il y en a un grand nombre qui sont partagées en *thôn* ou sections, lesquelles ont chacune leur maire ou président. La ville royale forme à elle seule un fou, partagé en deux kouyen, qui ont chacun dix-huit fouong ou quartiers.

Dans l'état actuel, la Cochinchine ne forme plus un état distinct de celui du Tonkin. Le nom qu'on lui donne dans nos géographies, lui vient des Portugais, qui l'ont formé de la dénomination de Kiao-tchi (orteils croisés), jointe au nom de la Chine, et non pas comme des missionnaires l'ont cru, d'une ville de Khétché, ni d'un prétendu mot japonais de *Kotchi*, qui signifierait la même chose qu'An-nam, c'est-à-dire *pays méridional.* Les limites qui séparent la Cochinchine du Tonkin au nord, et du Ciampa au sud, ont beaucoup varié, et sont difficiles à fixer pour chaque époque. Ce qu'on peut dire de plus exact, c'est que le nom de Cochinchine s'applique aux parties méridionales du Tonkin, et celui de Ciampa aux parties méridionales de la Cochinchine. Ce dernier royaume est divisé en quinze provinces, toutes rangées le long de la

côte. On sait que le littoral de la Cochinchine est aussi bien et peut être mieux connu que certaines parties de l'Europe depuis la publication des belles cartes de M. d'Ayot. Quant à l'intérieur, il est à peu près inconnu, et les missionnaires eux-mêmes ne nous donnent que très-vaguement le nom et la position des provinces. Fou-chouan, capitale de tout le royaume, est dans la province de Houé, ou de la cour, à 16° 30′ de latitude nord. Elle est bâtie dans une île formée par plusieurs bras d'un fleuve que d'assez grands vaisseaux peuvent remonter, mais dont l'entrée est difficile. Les fortifications de cette ville ont été construites à l'européenne en 1804. Il en est de même de Say-gon, fortifiée en 1790 par le colonel Victor Olivier, et de quelques autres villes. A Fou-chouan, il n'y a dans l'intérieur des fortifications que le palais du roi, les casernes de sa garde et les tribunaux : le peuple et une grande partie des magistrats demeurent dans les communes environnantes, situées de l'autre côté du fleuve.

Le Ciampa, dont on trouve la première mention dans Marc Pol, et dont les missionnaires de la Cochinchine parlent fort souvent dans leurs lettres, était autrefois un royaume considérable, que les Européens n'ont connu qu'au moment de sa décadence, et qui n'existe plus maintenant.

Avant le quinzième siècle de l'ère chrétienne, il était borné au nord par le Tonkin, et au sud par le Camboge. Il renfermait donc tout ce qui était connu sous les noms de Cochinchine et de Ciampa.

Le Ciampa est nommé par les Tonkinois et les Cochinchinois *Tchiem-thanh.* Ce nom est la prononciation tonkinoise de celui de Tchan-tching par lequel on a pensé que les Chinois désignaient la Cochinchine. Ainsi ce dernier royaume et le Ciampa sont un seul et même état. Le roi du Tonkin, quatrième de la deuxième dynastie Lé, s'empara, vers la fin du quinzième siècle, d'une grande partie du royaume de Ciampa, la réunit à ses états, et en forma deux provinces qu'il nomma *Thuan-hoa* et *Kouang-nam.* Les anciens habitans sont maintenant réduits à un très-petit nombre; ils vivent retirés dans les montagnes de la seule province de Binh-thouan, dont ils ont abandonné toutes les côtes aux Cochinchinois. Ainsi le nom de Ciampa doit à l'avenir disparaître de nos cartes, ou du moins se borner au canton qui est à l'ouest de la baie de Fan-ran, au-dessous du port de Camraigne. Les restes de ce peuple conservent leurs anciens usages. Ils ont un chef de leur nation qui est subordonné au gouverneur cochinchinois de la province de Binh-thouan. Il avait encore, il n'y a pas long-temps, le titre de roi; il n'a plus maintenant que celui de trân, qui signifie gouverneur.

Les montagnes à l'ouest de Camboge sont habitées par les sauvages nommés Moï, Ro-moï ou Ké-moï. Le Camboge est maintenant appelé Kao-mien ou Kao-men par les Tonkinois; plus anciennement ils le nommaient Tchan-lap, ce qui est la même chose que le Tchin-la des Chinois.

Le Lao ou Mi-lao des Tonkinois est un pays très-peu connu. Il paraît que c'est un plateau, ou pour mieux dire une grande vallée dont le sol, considérablement élevé, est baigné par divers bras d'une grande rivière qui l'inondent une partie de l'année. Le riz y abonde dans les plaines, les montagnes présentent des forêts immenses : les éléphans et les buffles y sont communs.

Le Kan-kao, appelé *Ha-tien* par les Cochinchinois et Palmérinha, par les Portugais, est une petite souveraineté, située à l'extrémité méridionale du Camboge, sur la côte orientale du golfe de Siam. Le chef de cette souveraineté ne prend point le titre de roi; il se contente de celui de gouverneur. Il relevait d'abord des rois de Camboge ; maintenant il est tributaire du roi de Cochinchine. Ses états contigus à la Basse-Cochinchine sont censés faire partie de ce pays. La ville de Kan-kao ou Ha-tien, qui est la résidence du gouverneur, est située par 10 degrés de latitude nord, à l'embouchure d'une rivière qui communique avec le grand fleuve du Camboge.

Les historiens tonkinois placent en tête de leur histoire une dynastie de Hong-mang, laquelle ayant été fondée par un arrière-petit-fils de Chinnoung, empereur de la Chine, régna pendant dix-huit générations. Cette première liste de rois peut être regardée comme suspecte, puisque l'on y trouve un fondateur issu d'un de ces anciens empereurs de la Chine, dont l'existence historique est pour le moins douteuse.

Aux rois des dix-huit générations succédèrent deux petites dynasties, celle de Touk et celle de Trieou, dont les durées réunies mènent de l'an 252 à l'an 106 avant J.-C. C'est au premier prince de la seconde, Vou-dé, que Kao-ti, fondateur de la dynastie impériale des Han, donna, pour la première fois, le titre de roi de Nam-viet (Nan y oueï en chinois). Après le règne de Thouât-Douong, son quatrième successeur, le Tonkin fut soumis immédiatement à la Chine, et gouverné par des vice-rois jusqu'au dixième siècle. Toute cette époque est remplie par quelques révoltes et d'autres événemens qui annoncent un état d'agitation intérieure. Vers le milieu du dixième siècle, la dynastie des Ngo fut fondée par le gendre d'un général chinois, et dura vingt-neuf ans. Alors commencèrent proprement les dynasties tonkinoises, dont la première, celle des Diah, fut fondée en 968 par un pâtre nommé

Bo-linh, et la deuxième, celle des Lé, fut établie en 981 par Daï-Kanh. Viennent ensuite la dynastie Ly, fondée en 1010; celle de Tran qui commença en 1226; la deuxième dynastie Lé, établie en 1428; le règne des usurpateurs cochinchinois Taï-sou de 1788 à 1802, et enfin la dynastie des rois de Cochinchine, nommés Nguyen, dont le dernier mort, Gia-Long, a laissé le trône à son fils Min-menh.

Le plus remarquable des événemens qui depuis le seizième siècle ont amené tous ces changemens de dynasties, est l'institution d'une charge de généralissime, devenue héréditaire dans la famille d'un général, bientôt disputée à ses descendans, et arrachée par une autre famille, qui forma dans l'état un pouvoir rival de celui du roi, et donna naissance à une double ligue de souverains, les uns de droit sous le titre de Voua (roi), les autres de fait sous le titre de Kioue (seigneur); les guerres avec les rois de Cochinchine, devenues peu après indépendans des rois de Tonkin, furent une autre source de révolution. Pendant tout le dix-septième et une partie du dix-huitième siècle, le Tonkin et la Cochinchine formèrent deux états réellement distinct, et dont les peuples, par l'effet des guerres continuelles, devinrent ennemis l'un de l'autre, malgré leur commune origine.

On a déjà dit qu'en 1802 le roi de Cochinchine

entra dans le Tonkin. Il s'en rendit maître, et ayant fait mettre à mort tous les chefs de la famille Taï-sou, il réunit sous sa domination les deux états. Il fut reconnu roi par l'empereur de la Chine en 1804. Son successeur, installé le 15 février 1820, a donné à son règne le nom de Min-menh (en chinois Ming-ming) qui signifie brillante providence.

EMPIRE BARMAN.

SYMES. — COX.

De toutes les parties du globe où la civilisation et les arts ont fait des progrès, dit le major Symes, les moins connues sont celles qui s'étendent entre l'embouchure du Gange et la Chine. Les anciens n'ignoraient pas l'existence de l'Inde au-delà du Gange ; mais c'est presque tout ce qu'ils en savaient. Quoiqu'ils ne nous aient transmis aucune notion satisfaisante sur la population, les productions, l'étendue et la position géographique de ces contrées, nous sommes à peu près certains que du temps de Ptolémée, les ports de la péninsule orientale de l'Inde étaient fréquentés par des navigateurs étrangers, et faisaient un commerce florissant : car cet écrivain donne aux plus remarquables de ces ports le nom de marché.

Depuis cette époque, les pays situés au-delà du Gange furent oubliés, et un voile ténébreux cacha les événemens qui s'y passaient, jusqu'au moment où le génie hardi d'Emmanuel, roi de Por-

tugal, ouvrit à l'Europe une nouvelle source de richesse. D'après les historiens portugais, il paraît que dans le milieu du seizième siècle les états les plus considérables de la presqu'île au-delà du Gange, dans la partie qui se rapproche le plus de l'Hindoustan, étaient les royaumes d'Arracan, d'Ava et de Pegou.

L'Arracan, dont le véritable nom est Yi-Kein, est limitrophe de la province de Tchittagong qui appartient à l'Hindoustan anglais, et comprend la côte et les îles qui la bordent jusqu'au cap Negrais.

Le nom d'Ava, qui est celui de l'ancienne capitale des Barmans, a été généralement donné par les Européens à tout le pays que les indigènes nomment Miamma. Cet empire se trouve à l'est du royaume d'Arracan et a pour limites de ce côté-là une chaîne de montagnes qu'on appelle Anoupectoumion, c'est-à-dire le grand pays des monts occidentaux. Au nord-ouest, le royaume d'Ava est séparé de celui de Cassay par le cours du Kin-douem; au nord, il est borné par des montagnes et par de petits états indépendans qui sont limitrophes du pays d'Assam. Au nord et à l'est, il touche à la Chine et au royaume de Siam. Au sud, ses limites ont souvent changé, il confine au Pégou.

Le Pégou, appelé par ses habitans Bagou, est au sud de l'Ava: il renferme dans ses limites la

côte jusqu'à Martaban, dont le vrai nom est Mondimaa. Siam le borne à l'est.

Les Barmans habitaient d'abord les montagnes sur la frontière occidentale du Pégou, ils s'étendirent ensuite le long de la côte du golfe de Bengale, conquirent vers le milieu du seizième siècle le Pégou, qu'ils perdirent dans le siècle suivant ; ils furent aussi attaqués par le roi d'Arracan, et enfin, en 1752, soumis par le roi de Pégou. Bientôt les Barmans, indignés de vivre sous le joug des étrangers, se rallient sous les auspices d'Alompra, fils d'un jardinier, recouvrent leur indépendance, s'emparent du Pégou, et se rendent maîtres de l'Arracan.

Ces pays étaient visités par les Européens depuis le seizième siècle. Les Portugais aidèrent les Barmans à combattre les Pégouans. Tant qu'ils conservèrent leur prépondérance dans l'Inde, ils jouirent d'un grand crédit chez ces deux peuples, et encore plus chez les Arracanais. Au commencement du dix-septième siècle, ils furent supplantés par les Hollandais ; les Anglais obtinrent aussi la permission de s'établir dans divers lieux de l'empire barman. Les uns et les autres avaient des comptoirs à Syriam. La conduite insolente des Hollandais en fit chasser tous les Européens. Longtemps après, les Anglais furent réinstallés dans leurs divers comptoirs, et, en 1687, ils prirent

possession de l'île Négrais. Les Français fondèrent une loge à Syrian en 1751. Ces établissemens éprouvèrent beaucoup de vicissitudes, et procurèrent aux Européens les moyens de recueillir diverses notions sur l'Arracan, l'Ava et le Pégou. Ces renseignemens étaient incomplets : un événement, survenu vers la fin du dix-huitième siècle, fournit l'occasion d'en prendre de plus étendus.

Des pirates arracanais, poursuivis par les tribunaux barmans, s'étaient réfugiés sur le territoire anglais; le roi, sans en prévenir les autorités britanniques, fit entrer un corps de troupes dans la partie orientale du Bengale pour se saisir de ces forbans. Cette aggression inattendue surprit beaucoup le gouverneur général du Bengale, qui en ignorait la cause; il fit marcher un fort détachement pour la repousser. A l'approche de ce corps, le général barman envoya un parlementaire au général anglais, pour proposer un arrangement, dont la première condition était qu'on lui livrerait les trois transfuges, qui étaient des scélérats consommés. L'Anglais répondit qu'il ne pouvait rien écouter avant que les Barmans eussent évacué le territoire britannique, et promit qu'alors il ferait rechercher les brigands. Les deux généraux eurent une entrevue; les Barmans se retirèrent en observant la plus stricte discipline. Les trois fugitifs furent arrêtés; les Anglais ins-

truisirent leur procès suivant les lois européennes, et les ayant reconnus coupables, les livrèrent aux Barmans qui les envoyèrent au supplice.

L'accord qui termina ce différend passager fit sentir l'importance de mieux connaître un peuple puissant qui, par ses rapports commerciaux avec l'Hindoustan, méritait de fixer l'attention. C'est dans l'Ava et le Pégou que les marchands vont acheter le bois de tek, si précieux pour les constructions navales. En conséquence, le gouverneur-général du Bengale, dans le but d'éviter à l'avenir toute mésintelligence, de fonder des relations commerciales sur des principes d'une juste réciprocité, et d'établir des liaisons de bienveillance et d'amitié, telles qu'elles doivent exister entre deux grandes nations voisines, jugea qu'il convenait d'envoyer un ambassade à l'empereur des Barmans.

Le major Symes fut nommé ministre plénipotentiaire; il avait pour secrétaire et adjoint M. Wood, et pour médecin le docteur Buchanan. Un havildar ou sergent cipaye, un naïk ou caporal, et quatorze Cipayes formaient sa garde. Un pandit était son interprète; il avait de plus un mounchi, ou maître de langue arabe; sa suite était composée de soixante-dix personnes.

Le 21 février 1795 il partit de Calcutta. Quand on fut sorti du Gange, on profita d'un vent favo-

rable pour faire voile au sud-est; le 5 mars on entra dans le port de la grande Andaman, une des îles qui forment une chaîne s'étendant du cap Négrais à la pointe septentrionale de Sumatra. On passa cinq jours dans ce havre. Le 10 on en sortit : le 18 on se trouva devant l'embouchure du Syrian. Bientôt on remonta le fleuve, et on laissa tomber l'ancre devant Rangoun.

Rangoun est une ville considérable; elle renfermait près de 5,000 maisons et à peu près 30,000 habitans : elle est depuis long-temps le refuge des débiteurs insolvables de tous les pays de l'Inde. Accueillis généreusement par les Barmans, ces étrangers sans fortune font quelque petit négoce, de sorte que ceux qui se conduisent avec prudence vivent assez à l'aise. Sentant tout l'avantage que le commerce pouvait procurer à leur pays, mais inhabiles à en profiter, les Barmans avaient depuis quelques années invité toutes les nations à fréquenter leurs ports. Ils tolèrent toutes les religions; libres des préjugés qui établissent une différence entre les castes, ils ont permis aux étrangers d'épouser des femmes barmanes, et de jouir dès-lors des mêmes droits que les naturels. Des aventuriers de toutes les contrées de l'orient se rendirent en foule à Rangoun, ils y furent accueillis avec une hospitalité généreuse. Ceux qui avaient des talens et de l'activité acquirent de

grandes richesses. Les Parsis, les Arméniens, et un petit nombre de Musulmans s'emparèrent de tout le commerce. C'est parmi eux que le gouvernement choisissait souvent les hommes auxquels il confiait les emplois qui mettent en rapport avec les étrangers. Il n'est donc pas surprenant que le gouverneur qui était un Arménien, et l'intendant du port un Portugais, vissent avec jalousie l'arrivée de l'ambassade anglaise. Ils causèrent tant de désagrémens à M. Symes, que celui-ci menaça de s'en retourner; et d'un autre côté, ils semèrent la défiance dans l'esprit des Barmans, leur répétant sans cesse de se tenir en garde contre l'audace et les ruses des Anglais.

Les Barmans témoignèrent donc de la froideur aux Anglais, tout en leur montrant les plus grands égards. D'un autre côté, le gouverneur fut alarmé de la menace de M. Symes, parce que l'empereur étant déjà instruit de l'arrivée de l'ambassade anglaise, ne pourrait qu'être très-mécontent de la conduite de ceux qui l'auraient forcée à une retraite précipitée. Les espions qui avaient été placés à bord du vaisseau de l'ambassadeur furent donc retirés, celui-ci put recevoir la visite des navires de sa nation qui se trouvaient à Rangoun; enfin il eut la liberté de se promener dans la ville et dans les environs.

« La prospérité du commerce et l'accroissement

de population qui en est la suite nécessaire, dit M. Symes, ont étendu Rangoun bien au-delà des limites marquées par Alompra, son fondateur. La cité ou le Miou est carrée et entourée d'une haute palissade. C'est dans cette enceinte que demeurent les principaux marchands. Les maisons sont, comme dans tout le pays, élevées de quelques pieds au-dessus du sol : les petites sur des bambous, les grandes sur de gros pieux. Les ouvriers habitent le faubourg.

« Les rues sont étroites, mais propres et bien pavées ; les eaux de la pluie s'écoulent par des canaux couverts de gros madriers pour faciliter les communications. Les cochons parcourent les rues ; ils n'appartiennent à personne en particulier, et rendent service en dévorant beaucoup d'ordures. On voit aussi dans les rues une immense quantité de chiens, car les Barmans les aiment infiniment ; ils sont très-petits et extrêmement bruyans.

« Le Syrian joint à l'avantage de parcourir des cantons très-abondans en bois de tek, celui d'être très-commode pour la construction des navires. La marée monte à Rangoun jusqu'à vingt pieds. Le rivage y est doucement incliné, de sorte que l'on peut facilement y creuser des bassins, ou y mettre sur les chantiers des vaisseaux de toute grandeur ; pendant mon séjour, j'en vis plusieurs de six cents à mille tonneaux. Les charpentiers

qui dirigeaient l'ouvrage et les ouvriers étaient des Barmans; ils travaillaient sur des modèles de vaisseaux français, parce que c'est la nation française qui a donné aux Pégouans les premières leçons de cet art. Les charpentiers barmans sont robustes, laborieux et intelligens, et finissent avec un soin infini tout ce qu'ils entreprennent. »

Le 30 avril M. Symes alla par eau à Pégou. Le pays que traverse le Syrian est une plaine immense; on y remarque des traces d'une grande population et d'une culture florissante; les guerres dont elle a été le théâtre l'ont presque changée en un désert. Le lendemain on arriva sous les murs de Pégou; M. Symes fut accueilli avec distinction par le vice-roi. Les habitans montrèrent une curiosité très-vive, mais paisible, et furent très-polis. Un grand nombre d'hommes et de femmes entourait du matin jusqu'au soir la palissade qui entourait le logement des Anglais. Les gens de la classe moyenne entraient quelquefois après en avoir obtenu l'agrément, le plus souvent sans le demander. Accoutumés à vivre entre eux avec une grande liberté, ces peuples ne se font pas scrupule d'aller chez les étrangers sans la moindre cérémonie. Il est vrai qu'en revanche ils ne trouvent pas mauvais que les étrangers aillent chez eux avec la même facilité. Toutefois ils ne se présentent que dans l'appartement où l'on reçoit

tout le monde. Jamais ils n'essaient de pénétrer dans une chambre dont la porte est fermée; un rideau derrière lequel on se retire devient pour eux une barrière inviolable; à peine ils sont dans une maison qu'ils prennent une posture respectueuse. « Ceux qui venaient chez nous, dit M. Symes, commençaient toujours par s'asseoir les jambes croisées sur la natte qui couvrait le parquet; ils ne se mêlaient pas de ce que nous faisions; dès qu'on leur disait de sortir, ils s'en allaient sans murmurer. »

Les Anglais étaient arrivés la veille d'une grande fête qui avait attiré un concours immense; des gens étaient venus de très-loin pour y assister. Les divertissemens de cette journée consistèrent en combats à la lutte et au pugilat. Les lutteurs déployèrent plus d'adresse que les pugilistes. Le second jour, il y eut des feux d'artifice; ils n'offrirent de remarquable que des fusées volantes: elles avaient pour étui des troncs d'arbres, dont quelques-uns avaient près de sept pieds de long sur trois pieds de circonférence; ils s'élevaient à une prodigieuse hauteur, et, en éclatant, ils lançaient des feux très-éclatans et très-variés.

La foule était immense; elle se livrait à une joie sans bornes; il n'y eut pas le moindre désordre commis; les Anglais ne virent pas un seul homme ivre, ce qui fut pour eux un sujet d'étonnement et d'admiration.

L'année solaire des Barmans était près de sa fin. Les trois derniers jours de l'année sont toujours consacrés à des fêtes et à des réjouissances. Les Anglais furent invités pour la soirée du 10 avril à la représentation d'une pièce de théâtre: elle était, dit-on, extraite du Rayamana, drame indien. Pendant les entr'actes, un buffon, vêtu en paysan, amusait les spectateurs par ses quolibets; il excita une gaîté générale parmi les spectateurs. Le théâtre était en plein air, et parfaitement bien éclairé avec des flambeaux et des lampes; une foule immense l'entourait.

Le 12 avril, dernier jour de l'année des Barmans, le vice-roi invita les Anglais à une cérémonie fort gaie qui se pratique dans tout l'empire. Pour faire disparaître toutes les souillures de l'année qui finit, les femmes jettent de l'eau sur tous les hommes qu'elles rencontrent; les hommes ont le droit de leur rendre la pareille; c'est un combat fort plaisant; il occasione une joie universelle.

En arrivant au palais, une heure avant le coucher du soleil, les Anglais trouvèrent trois grandes jarres de porcelaine pleines d'eau, ainsi que des jattes et de grandes cuillers. La femme du gouverneur ayant annoncé qu'elle ne pouvait pas prendre part à la fête, elle fut remplacée par une vingtaine de jeunes filles qui inondèrent, sans

pitié, les trois Anglais et le vice-roi : elles paraissaient fort contentes du désordre dans lequel elles avaient jeté leurs antagonistes; car la partie n'était pas égale. « Quand tout le monde fut bien fatigué et bien trempé, dit M. Symes, nous revînmes à notre logis pour changer de vêtemens. Beaucoup de jeunes filles que nous vîmes sur notre chemin aspergeaient les passans; toutefois elles ne s'adressèrent pas à nous, parce que nous ne les provoquions pas; elles s'en dédommagèrent par de copieuses libations sur les Barmans qui nous accompagnaient. Tout cela se passe avec la plus grande décence : il en est de même des autres amusemens des Barmans. »

« Les fêtes et les divertissemens publics cessèrent le dernier jour de l'année, ce qui nous fit grand plaisir; car, pour y assister, nous nous étions souvent exposés à l'ardeur d'un soleil brûlant qui, dans cette saison, est très-dangereux; la chaleur était excessive depuis midi jusqu'à cinq heures du soir : les matinées avaient une fraîcheur agréable, les nuits étaient presque froides.

« Je profitais ordinairement du matin pour monter à cheval ou me promener à pied dans la ville et dans les environs. Les restes du fossé et du rampart qui l'entouraient montrent quelle fut jadis son étendue. Elle formait un carré de près d'un mille et demi sur chaque face. Le fossé

est comblé en partie par l'éboulement de ses parois ou par les décombres que l'on y a jetés. L'intérieur de ces murs présente une image frappante de la grandeur abattue et des ravages de la guerre. Lorsqu'Alompra s'empara de Pégou en 1757, il en fit raser toutes les maisons, dispersa une partie des habitans, et réduisit les autres en captivité, les temples furent seuls exceptés. Il ne restait que des ruines de tant de magnifiques édifices qui avaient causé l'admiration de tant de voyageurs. Cependant un avenir plus heureux commençait à luire pour cette cité malheureuse.

« Minderaghi-prâ, empereur actuel, a eu un règne plus tranquille que ses prédécesseurs : il s'est attaché à gouverner ses sujets avec douceur, et à leur inspirer plutôt de l'amour que de la crainte pour sa personne. Il avait donné des ordres pour rétablir Pégou et inviter les descendans des anciens habitans de cette ville à y revenir; il avait fait réparer le grand temple.

Pour mieux réussir dans son projet Minderaghiprá avait fixé à Pégou la résidence du vice-roi qui était auparavant à Rangoun. Ces sages mesures avaient eu en partie le succès qu'on en espérait. Une nouvelle ville avait été bâtie sur les ruines de l'ancienne; mais les riches marchands montraient de la répugnance à quitter Rangoun qui est si avantageusement située par rapport au com-

merce. Les habitans de la nouvelle ville, qui occupe à peu près la moitié de l'espace de l'ancienne, étaient des rhahaans occupés au service du temple, des officiers de la cour du vice-roi, et de pauvres familles taliennes ou pegouanes heureuses de vivre dans le lieu qui fut si florissant du temps de leurs pères. Ceux qui avaient vu Pégou dans toute sa splendeur, étaient presque tous morts, et leurs enfans étaient dispersés.

On pouvait espérer que la vénération des Taliens pour le chou-madou ou grand temple, et les encouragemens donnés à toutes les personnes qui reviendraient dans leur ancienne patrie, tendraient à faire réussir les projets bienfaisans du monarque. Il y manquait encore beaucoup de maisons; mais chaque jour on en construisait de nouvelles.

Le temple de chou-madou (du dieu d'or) est construit sur deux terrasses; un des côtés de l'extérieure est long de 1391 pieds. Ce temple est une pyramide construite en briques et en mortier; elle forme une masse compacte, il ne s'y trouve ni vide ni ouverture; sa base est octogone, il s'arrondit en s'élevant, et diminue très-promptement; on a comparé cet édifice à un porte-voix: le sommet est orné d'un ti ou parasol en fer, surmonté d'une aiguille et d'une girouette dorées. Les ornemens de ce temple sont légers, agréa-

bles et délicats; ils manquent de dignité. Des sonnettes sont suspendues autour du ti; agitées par le vent, elles font entendre un carillon continuel. La hauteur de ce monument est de 361 pieds au-dessus du sol. Le ti est doré; on disait que l'empereur a l'intention de faire dorer toute la pyramide.

Le 26 avril M. Symes et ses compagnons quittèrent Pégou pour retourner à Rangoun. Après avoir passé quelques jours dans cette ville, ils obtinrent la permission d'aller à Amérapoura, capitale de l'empire barman. Le 29 mai M. Symes s'embarqua pour cette ville; on entra de la rivière Rangoun dans l'Iraouaddy que l'on remonta en traversant un pays dont les bords étaient très-bien cultivés et très-peuplés. Ses eaux étaient couvertes de bateaux. On passa par un grand nombre de villages et de villes; les principales de celles-ci étaient Panlang, Promé, Mieïday, Lounghi et Pagahm. On trouva la température moins chaude que sur le bord de la mer, ce qui fut fort agréable; toutefois on fut d'abord très-tourmenté par les maringouins.

On vit en quelques endroits de grands magasins en bois et couverts en chaume, qui appartiennent à l'empereur, ils sont toujours pleins de grain prêt à être transporté dans toutes les parties de l'empire qui peuvent en avoir besoin, notam-

ment dans les provinces de l'intérieur qui éprouvent quelquefois des disettes, parce que les pluies n'y sont ni si abondantes ni si régulières que dans les autres. « Cette sage et bienfaisante précaution, dit M. Symes, montre que le monarque barman ne perd pas de vue le bien-être de son peuple.

A mesure que l'on avançait vers le nord, on apercevait un pays entrecoupé de collines et de vallées; plus loin, des montagnes s'étendaient dans l'ouest; tantôt le terrain était découvert, tantôt bien boisé.

A Promé, où l'on n'avait jamais vu un Européen, M. Symes descendit à terre, et fut l'objet de la curiosité générale. « Les hommes me contemplaient d'un air effaré, dit-il, les enfans me suivaient, les femmes riaient aux éclats, et frappaient des mains pour exprimer leur surprise. Partout où je portais mes pas, la foule s'écartait respectueusement devant moi; cette nation est singulièrement bienveillante envers les étrangers.

A Pagahm on observa des moulins fort simples qui servent à presser la graine du sesame pour en extraire de l'huile. Le bétail de ce canton était très-gras, ce qui fit penser qu'on le nourrissait avec les gâteaux que forme la graine en sortant du pressoir.

Quoique la population parût plus considérable, et l'agriculture plus florissante à mesure que l'on s'avançait au nord, cependant le pays était aride; de grands espaces étaient couverts de plantes fanées, de longues crevasses indiquaient l'excessive sécheresse du sol; le bétail était maigre, on attendait la pluie avec impatience.

On jeta en passant un coup-d'œil sur Ava qui fut long-temps la capitale de l'empire; cette ville présentait un tableau complet de désolation. Comme ses maisons, de même que la plupart de celles de ce pays, ne consistaient qu'en bois et en bambou, un ordre de l'empereur a suffi pour les faire transporter dans la nouvelle cité; quoique le terrain où elles étaient soit presque entièrement couvert d'herbes et de halliers, on y distingue encore la trace des rues, des ramparts, du palais impérial, de la salle du grand conseil. Les voyageurs entrèrent dans deux grandes maisons en briques qui avaient été destinées aux étrangers; elles n'étaient peuplées que de chauve-souris qui les frappèrent de leurs ailes en volant; il sortait une odeur infecte de ces habitations délaissées. Des touffes de bambous, des ronces et quelques bananiers cachaient la plus grande partie de l'emplacement occupé par cette cité naguère florissante. Les temples auxquels, par respect, les Barmans n'avaient pas osé toucher,

éprouvaient les effets des ravages rapides du temps.

En quittant Ava, le fleuve fait un coude. On découvrit, sur la rive opposée, les tours et les pyramides d'Amérapoura qui forment un contraste prodigieux avec les restes d'Ava, et consolent de la tristesse que ces ruines ont inspirée.

A quatre milles au nord-est d'Ava, les débordemens du fleuve ont formé, dans les temps de pluie, le lac de Tounzeman; c'est sur sa rive septentrionale que la nouvelle capitale fut fondée. Sur le bord opposé se trouve le village de Tounzeman dans lequel logea l'ambassade. « Quand nous entrâmes dans le lac, dit M. Symes, le grand nombre de bateaux qui s'y étaient réfugiés pour éviter le danger que leur aurait fait courir le débordement du fleuve, la singularité de leur construction, la hauteur des eaux qui semblaient menacer d'inonder la ville, l'amphithéâtre formé par les montagnes dont elle était environnée, tout nous présentait une scène nouvelle et imposante.

« L'empereur était à une de ses maisons de plaisance; il devait revenir sous peu de jours. On nous avertit que l'étiquette de la cour exigeait qu'un envoyé étranger ne se montrât pas en public avant d'avoir été présenté au monarque; l'on ajouta très-honnêtement qu'étant habitués à

prendre de l'exercice, nous pourrions nous promener à cheval dans les plaines qui s'étendaient entre notre logement et les montagnes. »

Les Anglais étaient fort bien logés ; on leur fournit avec une grande munificence tout ce dont ils avaient besoin, et l'on distribua même de l'argent aux personnes de la suite de l'ambassadeur pour acheter les objets de première nécessité ou de fantaisie qui se vendaient dans leur voisinage.

Au bout de quelques jours, le retour de l'empereur fut annoncé par une quantité de fusées volantes. Le 30 août fut fixé pour l'audience publique de l'ambassade anglaise. La veille au soir M. Symes, qui avait pris des renseignemens sur le cérémonial à observer, sut que les Barmans n'ayant pas le même degré d'estime que nous pour la profession de médecin, il n'était pas d'usage qu'un docteur fût admis dans la grande salle du conseil. M. Symes vint à bout de surmonter cette difficulté, il fut convenu que le docteur Buchanan serait reçu ; mais en même temps on stipula que dans le cortége, il monterait un cheval et non un éléphant.

Le 30 août à huit heures du matin, l'ambassade s'achemina vers les bords du lac où elle trouva trois canots de guerre qui en vingt minutes la transportèrent de l'autre côté, où une foule immense l'attendait. Un éléphant était préparé

pour M. Symes. Les gens de qualité parmi les Barmans conduisent eux-mêmes cet animal en s'asseyant sur son cou entre les oreilles ; M. Symes ayant annoncé qu'il ne saurait pas se tenir de cette manière, on avait placé sur le dos de l'animal un grand panier d'osier ressemblant en quelque sorte à la caisse d'une voiture découverte ; il était attaché par des chaînes de fer qui passaient sous le ventre de l'éléphant. M. Wood et M. Buchanan montèrent de petits chevaux fringans très-bien enharnachés. Tout étant arrangé, on s'avança à petit pas, on entra dans une belle rue très-large pavée en briques, bordée de maisons basses construites en bois et couvertes en tuiles ; pour l'occasion actuelle elles étaient nouvellement blanchies et ornées de branchages et de fleurs ; de belles marchandises étaient étalées sur le devant des boutiques. Des balcons couverts et formant des saillies de quatre pieds en avant des maisons, étaient remplis de spectateurs ; des petits garçons étaient assis sur les toits ; les rues étaient tellement pleines de monde qu'il ne restait au cortége que la place suffisante pour avancer. Quand le cortége paraissait, chaque spectateur s'asseyait sur ses talons pour lui faire honneur, et restait ainsi jusqu'à ce qu'il fût passé ; dans ce concours immense il n'y avait pas le moindre désordre ni le moindre bruit.

On marcha ainsi par plusieurs rues larges et bien alignées. A deux milles du lieu du débarquement, on arriva au fort qui renferme le palais impérial et les demeures des principaux personnages de l'état. Le rempart entouré d'un fossé et revêtu d'un mur en briques a vingt pieds de haut, outre le parapet où il y a des embrasures pour du canon et des meurtrières pour la mousqueterie. Les Barmans regardent cette forteresse comme imprenable. M. Symes ne voulut pas mortifier leur vanité en leur disant qu'une batterie de douze canons réduirait en peu d'heures leurs murailles en un monceau de ruines.

Après plusieurs détours dans les rues que forment les maisons du fort, on mit pied à terre, et l'on marcha jusqu'au rhoum, salle immense où l'on n'entra qu'après avoir ôté ses souliers. Les Anglais s'y assirent sur des tapis, le visage tourné vers la porte du palais ; on leur dit d'attendre l'arrivée des princes de la famille royale. Les fils du roi parurent bientôt, et passèrent successivement, accompagnés chacun d'une suite nombreuse et brillante qui augmentait en raison du degré de leur naissance et de leur dignité. L'enghi-tekien (héritier présomptif), vint le dernier. Le plus grand ordre régnait dans ces pompeux cortéges, ce qui en rendait l'effet plus imposant. Quoique ce spectacle nouveau intéressât beaucoup

les Anglais, toutefois, comme ils restèrent deux heures dans le rhoum à voir défiler tout ce monde, ils trouvèrent le temps un peu long, et remarquèrent même qu'on avait en quelques points montré peu d'égard pour eux.

Ils sortirent ensuite du rhoum, traversèrent une cour intérieure où une troupe de sauteurs faisait des tours de force, et de jeunes filles étalaient leurs grâces en dansant au son d'une musique peu harmonieuse. On les fit monter dans le lotoun, salle vaste et magnifique. La cour y était réunie et y déployait toute la splendeur imaginable. La salle est soutenue par soixante-dix-sept colonnes dorées distribuées en onze rangs. Au fond de la salle il y a une haute jalousie dorée qui prend toute la largeur de l'édifice, et au centre de cette jalousie une porte dorée qui, lorsqu'elle est ouverte, laisse voir le trône. Tous les princes et les principaux personnages de l'empire étaient assis sur le parquet. « Lorsque nous eûmes pris possession des places qui nous étaient destinées, on nous avertit très-poliment de ne pas tourner nos pieds vers le siége de l'empereur. Nous fîmes nos efforts pour nous asseoir dans la posture de ceux qui nous environnaient; notre maladresse à ce genre d'exercice fit rire quelques-uns de nos voisins. »

Huit prêtres récitèrent d'abord une longue

prière au pied du trône, ensuite M. Symes remit la lettre du gouverneur général du Bengale à un officier; elle fut lue ou plutôt déclamée à haute voix par un autre qui donna aussi lecture de la liste des présens. Après un intervalle de quelques minutes, un officier s'avança vers M. Symes, et lui adressa plusieurs questions comme si elles fussent venues de la part de l'empereur des Barmans, puis il alla vers le trône comme pour la rendre à son maître, ce qui fut réitéré plusieurs fois.

Une superbe collation fut ensuite servie, il n'y avait pas moins de cent plats; plusieurs mets étaient de très-bon goût. Quand les Anglais se levèrent pour se retirer, le grand-maître des cérémonies leur dit de faire trois salutations au trône, par une légère inclination de corps, et en portant la main à la tête. Les princes sortirent avec autant de pompe qu'ils étaient entrés.

Le lendemain on vint annoncer aux Anglais que, comme ils avaient été présentés, il y avait des éléphans et des chevaux à leur disposition, et que des ordres avaient été donnés pour leur faire voir tout ce qui méritait l'attention des étrangers. On avertit aussi M. Symes que le l'enghi-tekien devait tenir sa cour le jour suivant pour recevoir l'ambassade. M. Symes demanda de son côté que l'on observât mieux qu'à l'audience, dans le pa-

lais de l'empereur, certaines formalités qui avaient été convenues d'avance; on lui promit d'avoir égard à ses observations.

On suivit le même ordre qu'à l'audience précédente ; M. Symes fut plus content de la conduite que l'on tint envers lui. Tout parut aussi pompeux chez l'héritier présomptif que chez le monarque. Les mêmes cérémonies eurent lieu ; quatre prêtres entonnèrent un cantique ; quand il fut terminé, la fenêtre du fond de la salle s'ouvrit brusquement, et l'on vit l'enghi-tekien assis. Il resta immobile et silencieux ; au bout d'un quart-d'heure les volets se refermèrent.

Symes alla ensuite chez la belle-mère de l'empereur ; cette princesse était âgée de soixante-douze ans ; elle adressa plusieurs questions aux Anglais, et leur dit fort obligeamment qu'elle faisait des vœux pour qu'ils vécussent aussi long-temps qu'elle.

Les deux jours suivans on fit des visites aux quatre autres fils de l'empereur ; ces jeunes princes n'étânt pas astreints à se conformer à l'étiquette de la souveraineté, la réception chez eux fut plus agréable et moins cérémonieuse que chez l'enghi-tekien.

Quelques jours après les Anglais allèrent chez le siredaou ou grand-prêtre qui les reçut dans un très-beau monastère. « Il nous accueillit avec

beaucoup de politesse, dit M. Symes, et mit dans ses regards et dans ses manières plus d'amabilité et de complaisance qu'aucun des prêtres que j'eusse vus. C'était un homme d'une quarantaine d'années, il n'affectait pas, comme les autres rhahaans ou prêtres, un air austère et mortifié; au contraire il avait l'air gai et assez d'embonpoint. Je lui offris mon présent qui consistait en une pièce de soie jaune, en bois de sandal et en quelques bougies revêtues d'une feuille d'or. Il fit plusieurs questions sur l'Angleterre, et demanda entre autres quelle était la durée de la traversée de notre pays dans l'Inde. Quand on l'en eut instruit, il répliqua que nous étions un peuple bien extraordinaire d'entreprendre de si longs voyages. Je lui parlai de la magnificence du couvent où nous étions. Il répondit que ces choses terrestres n'attiraient point son attention; qu'il n'était dans le monde qu'un ermite. Je me recommandai à ses prières; il me dit qu'il priait tous les jours pour le bonheur du genre humain; mais qu'il nous recommanderait à la protection particulière de Goudma. Il fit quelques observations, que je ne compris pas, sur notre manière de nous vêtir, et même il sourit, liberté que se permet rarement un rhahaan.

M. Symes avait d'abord espéré, d'après les renseignemens qu'il recueillit, que la mission dont il

était chargé aurait une heureuse issue; peu de temps après, cette perspective flatteuse s'évanouit, et il apprit que des personnages considérables s'opposaient aux succès de ses projets qui devaient nuire à leurs intérêts. On s'efforça d'inspirer au roi des soupçons et de la défiance contre les Anglais; on y réussit en partie. Instruit secrètement que l'empereur ne voulait pas donner lui-même une audience à l'ambassade, M. Symes demanda une explication positive, et ne reçut qu'une réponse évasive; il alla et envoya chez les princes, pour recevoir les présens qu'ils comptaient lui faire; partout les Anglais furent reçus d'une manière malhonnête. En conséquence, M. Symes écrivit au premier ministre et au conseil d'état, pour se plaindre du défaut de politesse des princes et de plusieurs officiers de l'empereur, et demander à être regardé comme le représentant d'une puissance souveraine, et en cette qualité, à jouir de la considération accordée aux ambassadeurs des autres nations, et notamment à être honoré d'une audience personnelle de l'empereur, ajoutant que si on la lui refusait, ce refus serait regardé comme une si grande insulte par le gouvernement britannique, qu'à l'avenir il ne ferait plus la moindre démarche pour établir des liaisons d'amitié entre les deux nations.

Il apprit de bonne part que ses représentations

avaient excité une grande fermentation dans le conseil. Après de longues délibérations, il fut décidé qu'il valait mieux accorder ce que demandait l'envoyé anglais, plutôt que d'en venir à une rupture ouverte.

En conséquence, les Anglais retournèrent à la cour le 30 septembre, ils furent reçus dans la grande salle de cérémonie de l'empereur, qui est au moins aussi magnifique que le lotoun. Au bout d'un quart-d'heure, la porte qui cachait le trône s'ouvrit, et laissa voir l'empereur, montant les marches qui y conduisent; il semblait s'avancer avec difficulté, et avoir de la peine à se soutenir, car il s'appuyait sur la balustrade, ce qui ne provenait que de la pesanteur de ses habits de cérémonie qui, suivant ce qui fut assuré à M. Symes, étaient couverts de plus de cent marcs d'or. Dès que le monarque parut, tous les courtisans s'inclinèrent profondément et joignirent les mains; l'on n'exigea des Anglais que de se baisser un peu en avant, et de tourner leurs jambes en dedans autant qu'ils pourraient.

Quand on eut lu à l'empereur le nom des personnes qui devaient être présentées ce jour-là, ce prince prononça quelques paroles pour ordonner d'accorder des distinctions à une personne présente. Puis il regarda fort attentivement les Anglais pendant quelques minutes sans dire un mot et se



retira. Quoiqu'il n'y eût rien de bien flatteur dans cette réception, il fallait s'en contenter, puisqu'elle était conforme à l'usage et à l'étiquette de la cour barmane, et que, d'ailleurs, les termes dont on était convenu avec M. Symes n'avaient pas été positivement enfreints : par conséquent celui-ci jugea qu'il ne serait pas convenable de se plaindre.

Bien plus, il n'eut bientôt qu'à se louer du ministère barman ; car, dans la réponse officielle adressée à sa demande, il vit qu'il avait obtenu tous les objets essentiels de sa mission. L'empereur accordait au commerce anglais des avantages très-importans. Les marchandises d'Europe et de l'Inde britannique, importées dans des navires anglais, devaient payer un droit de dix pour cent sur la valeur; les droits de port et de mouillage étaient fixés à un taux modéré; le bois de tek, la production la plus précieuse du pays pour les Anglais, n'était soumis qu'à un droit de cinq pour cent à la sortie.

M. Symes, ayant rempli au gré de son espoir l'objet pour lequel il avait été envoyé, fit les préparatifs de son départ. On était au milieu d'octobre. Le mois barman de sondaïngghite, qui était près de finir, est un temps de fête et de réjouissance. Durant les quinze derniers jours, la ville fut illuminé tous les soirs : des lanternes de papier

transparent de toutes les couleurs étaient suspendues à des bambous et distribuées de mille manières différentes et avec beaucoup d'art, ce qui produisait un effet très-agréable. Du lieu où demeuraient les Anglais, on distinguait surtout l'illumination extrêmement brillante du palais. Les Barmans, de même que les Chinois, sont singulièrement habiles dans ce genre de spectacle.

Le 29 octobre, M. Symes s'embarqua pour descendre le fleuve. Trois mois auparavant son lit offrait une nappe d'eau de plusieurs milles de largeur; il était en ce moment partagé en plusieurs bras; le principal avait une étendue d'un mille entre les deux rives opposées. Des pêcheurs et des jardiniers avaient déjà bâti des cabanes sur les îles récemment sorties du fond des eaux, ils les habitent jusqu'au moment où l'inondation périodique les oblige à les quitter: ils avaient planté des patates et des topinambours, et semé diverses espèces de haricots. Le sol était déjà extrêmement sec; les pâturages paraissaient en pleine vigueur.

Le 17 novembre M. Symes fut de retour à Rangoun, le 27 il s'embarqua pour Calcutta où il arriva le 22 décembre.

Le climat des provinces de l'empire barman que j'ai parcourues, dit M. Symes, est très-sain, si j'en juge par l'air de santé et de vigueur des habitans. Les saisons y sont régulières, l'on y

éprouve rarement les excès du chaud et du froid; du moins cette chaleur excessive qui précède immédiatement la saison pluvieuse, est de si courte durée qu'elle n'incommode pas beaucoup.

Le sol de ces mêmes provinces dans le sud est très-fertile et bien arrosé, il produit d'abondantes moissons de riz. Plus au nord, le pays est plus inégal et montueux; les plaines et les vallées particulièrement près du fleuve sont très-fécondes, elles produisent de bon froment, toutes sortes de menus grains, de fourrages, de légumes et de plantes potagères de l'Inde; enfin des cannes à sucre, du tabac de qualité supérieure, de l'indigo, du coton et des fruits des tropiques.

Outre le tek qui croit au nord comme au sud d'Amérapoura, on trouve dans cet empire tous les bois de l'Inde. Dans les montagnes à quatre journées au-delà de la capitale, on voit de très-beaux sapins, on en extrait de la térébenthine; on ne fait aucun usage du bois qui serait fort avantageux pour en tirer des vergues, si on l'amenait à Rangoun.

Près des frontières de la Chine et dans d'autres montagnes, il y a des mines d'or et d'argent. Dans plusieurs endroits, les flancs des rochers recèlent des rubis, des saphirs et d'autres pierres précieuses; le fer, le plomb, l'étain et d'autres

métaux, sont abondans; en creusant près du fleuve, on a découvert de l'ambre jaune très-pur; le marbre est commun et très-beau, on l'emploie exclusivement à sculpter des idoles; l'exportation en est défendue.

Le commerce entre Amérapoura et la province d'Yun-nan en Chine, est très-actif, et consiste principalement en coton; les bateaux remontent l'Iraouaddy jusqu'à Bamou, ville frontière; ils portent aussi de l'ambre, de l'ivoire, des pierres précieuses, du betel et des nids d'hirondelle. Les Barmans prennent en échange de la soie écrue et des étoffes de soie, des velours, des feuilles d'or battu, des confitures, du papier, de la quincaillerie.

Le commerce de la capitale avec les provinces méridionales du royaume est facilité par l'Iraouaddy. Des milliers de bateaux sont employés à transporter le riz et le sel du sud à Amérapoura et dans les cantons du nord. Les marchandises étrangères arrivent aussi, la plupart en remontant l'Iraouaddy; il en passe une partie par l'Arracan que des coulis ou porteurs charrient sur leur tête à travers des montagnes; ces marchandises sont principalement des draps d'Europe, de la quincaillerie, de grosses mousselines du Bengale, des mouchoirs de soie, de la porcelaine qui ne peut se transporter par terre,

et des glaces. Les cocos des îles Nicobar sont très-recherchés.

Les Barmans n'ont pas de monnaies ; l'argent et le plomb sont les signes représentatifs des valeurs ; c'est conséquemment le poids et la pureté du métal qui en font le prix ; les Barmans sont très-habiles à l'estimer. Les balances et les poids dont on se sert dans tout l'empire pour peser ces métaux sont fabriqués dans la capitale. On leur appose une empreinte, il est défendu d'en avoir d'autres.

Les banquiers ou changeurs barmans sont en même temps essayeurs de métaux et orfèvres ; ils sont nombreux ; leur service est indispensable à un étranger qui ne peut ni payer ni recevoir une somme d'argent avant qu'ils l'aient examinée. Ils jouissent d'une grande réputation de probité. Ils sont dépositaires des fonds des négocians, et paient pour eux.

Le caractère des Barmans diffère totalement de celui des Hindous dont ils ne sont pourtant séparés que par une chaîne de montagnes ; ils sont vifs, hardis, actifs, entreprenans, curieux, colères et impatiens. Ils ont beaucoup de gaîté, ils montrent quelquefois la férocité des barbares, d'autres fois l'humanité et la douceur des nations les plus civilisées. La piété filiale est regardée comme une obligation sacrée et religieusement

observée. On ne voit jamais de mendiant; on prend soin des personnes qui ne peuvent gagner leur vie.

L'indigne jalousie qui engage la plupart des peuples de l'orient à enfermer leurs femmes dans un harem est inconnue des Barmans. Les femmes et les filles jouissent de la même liberté qu'en Europe; mais en revanche la loi met une distinction humiliante entre les deux sexes. En justice le témoignage d'une femme n'a pas le poids de celui d'un homme; il ne lui est pas permis d'entrer dans la salle du tribunal. Dans les classes inférieures de la société on les emploie aux plus rudes travaux; on ne se fait pas scrupule de vendre passagèrement les filles à un étranger qui vient habiter le pays pour quelque temps. On dit qu'elles sont rarement infidèles à ces maîtres étrangers; elles leur sont très-utiles, surtout aux négocians; elles tiennent leurs livres et font leurs affaires. Quand un homme quitte le pays, il ne lui est pas permis d'emmener sa femme; la loi est extrêmement rigoureuse à cet égard; la prohibition existe aussi pour les filles nées d'une mère barmane.

L'infidélité n'est pas le défaut des Barmanes; elles sont trop occupées pour songer à mal. Il est rare qu'une femme, même du plus haut rang, reste chez elle à ne rien faire; ses ser-

vantes filent et font courir la navette; la maîtresse surveille et dirige les travaux. La plupart des familles fabriquent elles-mêmes tous les tissus de coton dont elles font usage.

De même que la plupart des nations situées à l'est de l'Inde, les Barmans adorent Bouddha, ils le nomment Gaoudma ou Goutama. Toutefois on suppose qu'il n'administre les affaires de ce monde que pendant une certaine période, puisqu'il a eu des prédécesseurs et qu'il aura des successeurs. Il est représenté sous la figure d'un jeune homme, d'une physionomie tranquille, avec les traits barmans, et ordinairement assis les jambes croisées sur un trône. Ses temples ressemblent à celui qui a été décrit; ils ont ordinairement la forme d'une pyramide et sont surmontés d'un parasol. On s'attache surtout à les dorer. Des dévots entreprennent de revêtir d'or une portion quelconque de l'édifice, sans se soucier de l'effet bizarre que produit cette disparité. Ceux qui sont entièrement dorés sont désignés par le nom de chou (doré). Quelquefois les images de Gaoudma sont d'une proportion gigantesque. Le docteur Buchanan en vit une, dans la ville d'Ava, qui était d'un seul bloc d'albâtre très-blanc; on peut juger de sa grandeur par celle de ses doigts qui étaient chacun aussi gros que la jambe et la cuisse d'un homme de forte sta-

turc. On conserve avec le plus grand respect des reliques de Gaoudma qui consistent en petits fragmens d'os, de peaux, de cheveux, etc; on les regarde même comme nécessaires pour imprimer un caractère de sainteté à un temple.

On a déjà parlé du kioum ou monastère dans lequel M. Symes vit le grand-prêtre de l'empire. Ces retraites saintes sont nombreuses aux environs d'Amérapoura ; quoique bâties en bois, quelques-unes ont un aspect magnifique par leur grandeur et la multitude de colonnes dorées. Leurs habitans se vouent au célibat.

Le code des Barmans est rempli de la plus saine morale ; il est fort clair, il joint à plusieurs dispositions les décisions des sages, afin de guider l'inexpérience en cas de difficulté. L'ordalie et la malédiction, ainsi que diverses clauses relatives aux femmes, sont les seules choses choquantes que l'on y trouve. Il se termine par des exhortations pleines de noblesse et d'onction qu'il adresse aux monarques et aux juges; il menace ensuite d'un châtiment terrible le monarque oppresseur et le juge inique.

La forme du gouvernement de l'empire ne paraît pas différer essentiellement de celle des autres monarchies de l'Asie. Par principe il est entièrement despotique, la volonté du prince est la loi suprême ; cependant il est doux et équitable, la

propriété est respectée; les hommes chargés de maintenir le bon ordre s'abstiennent soigneusement de tout moyen rude ou violent pour le faire observer. L'empereur a laissé à plusieurs princes vaincus le gouvernement de leurs états; ils sont seulement tenus de payer un tribut, de faire le service militaire et de demeurer pendant quelques mois à Amérapoura.

On peut appeler les Barmans un peuple de soldats, puisque tout le monde est sujet à la conscription militaire, et que la profession des armes est regardée comme la plus honorable; cependant il n'existe pas d'armée permanente, les seules troupes régulières sont la garde du roi, et les soldats chargés de la police de la capitale; on suppose que leur nombre n'excède pas deux mille hommes de cavalerie et autant d'infanterie. Quand il est question de lever une armée, un ordre émané du roi enjoint aux gouverneurs des provinces de rassembler un nombre d'hommes fixe. La levée se fait en raison de la population. Le gouvernement fournit des armes, des munitions et des grains à chaque soldat, qui d'ailleurs ne reçoit point de paie. La campagne terminée, il retourne chez lui.

Les fantassins de la garde sont armés de sabres et de fusils; les cavaliers portent une lance qui a près de huit pieds de long, ils s'en servent avec

beaucoup d'adresse, leurs fusils sont mauvais; les cavaliers viennent principalement du Cassay qui est une province septentrionale.

La partie la plus respectable des forces militaires est la flotille des chaloupes de guerre; le roi peut en réunir cinq cents en peu de temps; elles sont d'un seul tronc de tek creusé; les plus grandes ont de quatre-vingts à cent pieds de long, elles portent de cinquante à soixante rameurs armés, une trentaine de soldats avec des fusils et une pièce de canon de six à douze livres de balles; ces bâtimens ainsi équipés, se forment en ligne de bataille, la proue tournée vers l'ennemi. Les Barmans s'avancent avec beaucoup de rapidité en entonnant un chant de guerre, ils tâchent d'en venir à l'abordage en jetant le grapin, et quand ils y parviennent, le combat devient furieux.

La famille de chaque conscrit répond de sa conduite; elle est en conséquence gardée en otage dansle canton qu'elle habite; en cas de désertion, ou même de lâcheté, l'épouse, les enfans et les parens du coupable sont impitoyablement traînés au supplice. Cette loi atroce, qui s'exécute avec rigueur, doit avoir un effet prodigieux sur l'esprit du soldat. C'est peut-être le seul moyen de faire affronter le danger à des hommes qui ne connaissent pas le sentiment de

l'honneur, et n'apprécient pas l'avantage de soutenir la gloire de leur nation.

D'après les renseignemens que M. Symes fut à même de recueillir, il évalue le nombre des habitans de l'empire barman à 17,500,000 âmes. Peu de Barmans vivent dans des habitations isolées; ils forment ordinairement des villages qu'ils appellent *rouas*.

Suivant la loi, la dixième partie de tous les produits doit appartenir au gouvernement. L'empereur a également le droit de prélever un dixième sur la valeur de toutes les marchandises étrangères qui entrent dans ses états. Presque tous ces impôts se perçoivent en nature; on en convertit une petite partie en argent, le reste est distribué comme il a été reçu, et devient le salaire des gens employés par l'état. Les princes du sang, les grands officiers de l'empire, le gouverneurs de province, reçoivent en apanage des provinces, des villes, des villages, des métairies pour soutenir leur dignité, ou bien à titre de récompense, dès-lors ils jouissent du revenu de ces biens.

Le trésor impérial ne donne de l'argent que dans des cas extraordinaires, et lorsqu'il ne peut absolument s'en dispenser. On alloue à un homme les émolumens d'un emploi, à un autre un poste où il peut percevoir certains droits; à un troisième une terre, et chacun est ainsi payé proportionné-

ment à la place qu'il occupe et aux services qu'il rend. Par l'effet de ces concessions, ces gens s'appellent les esclaves de l'empereur, et leurs vassaux sont appelés leurs esclaves. Ces concessions obligent aussi au service militaire. « Ainsi l'empire barman, dit M. Symes, offre à très-peu de chose près, le même tableau que l'Europe lorsque les barbares du nord y eurent établi la tyrannie féodale.

La langue savante et sacrée de l'empire barman est le pali que l'on regarde comme étant l'ancien langage de l'Hindoustan, et comme ayant de l'affinité avec le sanscrit. On dit que la domination des Palis s'étendait autrefois des rives du Sindh aux côtes du golfe de Siam.

L'écriture en usage chez les Barmans est composée de lettres nagari rondes, dérivées du pali carré; elles sont formées de cercles et de portions de cercles différemment combinés. Les Barmans ont trente-trois sons simples représentés par un nombre égal de caractères; ils écrivent de gauche à droite; leurs manuscrits sont en général fort beaux, leurs livres ordinaires sont composés de feuilles de palmier sur lesquelles on écrit avec un burin. Les plus beaux livres sont faits de feuillets minces d'ivoire teinte en noir, et sur laquelle les caractères sont tracés en or, ou en émail. Les plus élégans sont reliés avec des planchettes de

bambou, revêtues de beau lasque et doré; on les enveloppe ensuite d'un morceau de soie que l'on attache avec une bande sur laquelle est brodé le titre du livre. On les renferme dans de grandes caisses en laque et ornées de dorures. Le contenu de chaque caisse est écrit en lettres d'or sur le couvercle; il y a ordinairement dans chaque kioum une bibiiothèque; M. Symes ne vit qu'une petite partie de celle du roi; tout y était dans le plus grand ordre. Si toutes les caisses, dit-il, sont remplies avec autant de soin que celles qui nous furent ouvertes, dit-il, elle doit être très-considérable, et probablement l'empereur des Barmans en a une plus volumineuse qu'aucun des potentats qui règnent depuis les rives du Danube jusqu'à la Chine. »

La plupart des ouvrages étaient relatifs à la théologie; l'histoire, la musique, la médecine, la peinture et les romans y tenaient aussi leur place. La poésie des Barmans consiste principalement en chansons très-variées, qui sont accompagnées par de très-mauvaise musique. La sortie des livres est défendue.

L'histoire des Barmans de même que celle des Hindous consiste principalement en un recueil de fables et de prodiges. Leur astronomie est très-inférieure à celle des brames; leur calendrier était devenu très-inexact, lorsqu'enfin le roi Minderaghi-Prâ, aidé de quelques brames, introduisit

un mois intercalaire. Les rhahaans s'opposèrent fortement à cette innovation, comme sapant les bases de la religion; elle n'avait pas encore été adoptée dans les provinces éloignées.

Les connaissances des Barmans en médecine sont également bornées. Le docteur Buchanan fut consulté : il trouva qu'on le supposait doué de la faculté de guérir les maladies par des moyens surnaturels, et qu'on attendait de lui des médicamens propres à rendre les hommes invulnérables; lorsqu'il dit qu'il ne possédait pas un tel talent, on fit peu de cas de son habileté. Lorsqu'un médecin dans ce pays est appelé près d'une jeune femme sérieusement malade, il est ordinairement convenu que s'il la guérit, il la prendra pour épouse. M. Buchanan ne put pas apprendre si le mari a, comme les autres, le droit de vendre sa femme acquise de cette manière. Le nombre de jolies personnes qu'il vit chez un médecin dont elles composaient la maison, semblait attester l'universalité de cette pratique.

Le système féodal, qui rend un homme la propriété d'un autre, s'oppose au progrès des lumières et de la civilisation; cependant son pouvoir s'affaiblit à mesure que la nation se familiarise avec les mœurs et les coutumes des étrangers. A moins que le feu des discordes civiles ne se rallume parmi les Barmans ou qu'une puissance

ennemie ne les subjugue, ils doivent devenir aussi éclairés que riches et puissans.

Minderaghi-Prâ qui régnait sur les Barmans lorsque M. Symes visita leur pays, avait beaucoup ajouté à leur gloire et à leur puissance, et on était fondé à croire qu'une paix durable donnerait à cette nation les moyens d'accroître les avantages dont elle jouit.

La connaissance des lettres est si étendue chez les Barmans, que tous les artisans, la plupart des paysans et même les matelots savent lire et écrire la langue vulgaire. Quoiqu'ils n'aient pas pénétré les profondeurs de la science, ni brillé à un haut degré dans les arts, ils doivent être comptés parmi les nations instruites et polies.

L'orgueil est le principal trait de la cour barmane : de même que l'empereur de la Chine, le monarque des Barmans ne reconnaît point d'égal. Un principe invariable chez tous les peuples qui habitent à l'orient de l'Inde, c'est de considérer les envoyés étrangers comme des supplians qui sollicitent des grâces, ou des vassaux qui viennent rendre hommage.

Le gouvernement ne reconnaît pas de dignités héréditaires ; à la mort du titulaire, tout retourne à la couronne. Les degrés de noblesse sont marqués par le nombre de cordons ou de fils qui composent le tsalve ou la chaîne ; il varie de trois

à douze; l'empereur a seul le droit d'en avoir vingt-quatre: la forme de la boîte de betel, des boucles d'oreille, des bonnets de cérémonie, des harnais pour les chevaux, enfin jusqu'au métal dont le crachoir est fait, diffèrent suivant les rangs. Quiconque ose usurper des attributs auxquels il n'a point droit en est très-sévèrement puni.

L'habillement de cérémonie consiste en une robe de velours ou de satin à fleurs; on met par-dessus un manteau de soie qui ne couvre que les épaules, comme celui de nos ecclésiastiques en habit court. Les boucles d'oreilles sont pour les nobles un tuyau d'or qui a la forme d'un entonnoir, pour les autres, des plaques de métal roulées; leur poids allonge beaucoup l'oreille.

Les femmes nouent leurs cheveux sur le haut de la tête, qu'elles entourent ensuite d'un bandeau brodé et orné d'après leur rang. Leur chemise ne passe pas la hanche: elles la serrent avec des cordons pour soutenir la gorge; elles portent par-dessus une veste large avec des manches serrées; une longue pague en toile ou en soie leur ceint les reins, et fait deux ou trois fois le tour du corps, en traînant à terre. Les femmes de qualité croisent sur leur poitrine un châle de soie fort long, et dont les bouts, rejetés sur les épaules, flottent avec grâce.

Les femmes du peuple ne sont vêtues que d'une

sorte de grande chemise ; elle est retroussée sous les bras, et se croise sous leur sein qu'il cache à peine, et tombe jusqu'au bas de la jambe, de sorte que, lorsqu'elles mettent un pied en avant, on voit jusqu'à leur genou.

Quand les Barmanes se parent elles teignent en rouge leurs ongles et la paume des mains; elles parsèment leur sein de poudre de bois de sandal; quelques-unes s'en frottent aussi le visage. Hommes et femmes se peignent les paupières et les dents en noir.

L'habillement ordinaire est pour les hommes une veste à manches longues en mousseline ou en très-beau nankin fabriqué dans le pays ; une pagne de soie leur ceint les reins. Quand il fait froid, ils ont une capote ou une veste de drap d'Europe.

Les Barmans ressemblent beaucoup plus aux Chinois qu'aux Hindous. Les femmes, surtout dans les provinces méridionales, sont plus belles que celles de l'Hindoustan ; mais elles n'ont pas leurs formes délicates ; elles sont bien faites et un peu disposées à l'embonpoint. Leurs cheveux sont noirs, longs et épais.

Les hommes ne sont pas d'une grande taille : ils sont robustes et très-agiles. Ils conservent long-temps un air de jeunesse, parce qu'au lieu de se raser, ils s'arrachent la barbe avec de petites

pinces. Ils se tatouent les bras et les cuisses, persuadés que les figures bizarres qu'ils dessinent sont un charme qui les préserve des effets des armes de leurs ennemis.

Les jeunes filles sont dès l'enfance accoutumées à tourner tellement les bras en dehors, qu'on les croirait disloqués : quand elles les étendent, le coude se trouve caché, et le dedans du bras est en avant et plié en sens contraire de celui qu'il a ordinairement.

Les mariages sont des actes purement civils. Les lois défendent la polygamie; elles ne reconnaissent qu'une femme (*mica*); elles permettent les concubines. Un homme peut, dans certains cas, répudier sa femme : la procédure du divorce coûte des sommes immenses. Les concubines sont obligées de servir la mica; elles portent son éventail, sa boîte à betel, sa carafe. A la mort d'un homme, elles deviennent la propriété de la veuve, à moins qu'il ne les ait affranchies par un acte authentique.

Quand un Barman a jeté les yeux sur une jeune fille pour l'épouser, sa mère, ou sa plus proche parente va faire les propositions. Si elles sont acceptées, quelques-uns de ses amis vont chez la jeune fille, et font les arrangemens pour la dot qu'elle doit apporter. Le jour de la noce, le futur envoie dès le matin à sa belle trois lounghis, ou

longues pièces d'étoffes qui tiennent lieu de jupon, trois tabbeks ou ceintures, et trois pièces de mousseline avec les boucles d'oreille, les bracelets et autres joyaux. Les parens de la femme préparent un grand festin ; on dresse le contrat. Les nouveaux époux mangent du même plat ; le mari présente à la femme du thé qu'elle accepte, elle lui en offre à son tour qu'il reçoit également.

Quand un Barman meurt intestat, ses enfans légitimes héritent des trois-quarts de son bien, non pas, cependant, par égales portions. Le quatrième quart appartient à la veuve qui est tutrice des enfans.

Les funérailles se font avec beaucoup de solennité et d'apparat et de grandes démonstrations de douleur. Le corps est placé dans un cercueil, des hommes le portent sur leurs épaules. Le convoi marche lentement, les parens suivent en habit de deuil ; des pleureuses gagées précèdent le corps en chantant une hymne funèbre. Les cadavres sont brûlés ; ceux des pauvres sont enterrés ou jetés dans la rivière, parce qu'un bûcher coûte très-cher ; il a six à huit pieds de haut, le bois est très-sec. On laisse assez d'espace entre les bûches pour que la circulation de l'air donne plus d'activité à la flamme. Les rhahaans adressent des prières à Gaoundama en faisant le tour du bûcher jusqu'à ce que tout soit

réduit en cendres. Ensuite ils recueillent les ossemens et les déposent dans un tombeau. Le corps des grands personnages est embaumé et conservé six semaines ou deux mois avant d'être brûlé; pendant tout ce temps il reste exposé dans un kioum ou autre édifice religieux, ou dans un salon sacré magnifiquement orné de dorures et uniquement consacré à cette pieuse cérémonie. On dit à M. Symes que le miel était le principal ingrédient dont on se servait pour préserver les corps de la putréfaction.

Le gouvernement barman avait manifesté le désir de voir un officier de la compagnie anglaise des Indes résider à Rangoun; en conséquence le gouverneur général du Bengale fit choix du capitaine Hiram Cox. Celui-ci arrivé à Rangoun en octobre 1796, en partit le 5 décembre pour Amerapoura. Il demeura environ dix mois dans cette capitale, et au mois de novembre de l'année suivante revint à Rangoun.

Pendant son séjour dans cette dernière ville, il visita une mine de fer oligiste exploitée par les Barmans. Des bancs d'une terre argileuse mêlée de masses d'une roche ferrugineuse forment les couches supérieures qui reposent sur une couche

de couleur bleue, pesante et étincelante avec le briquet. Dans plusieurs endroits, l'eau est fortement chargée de vitriol et d'alun, et au nord de la pagode de Dagon, est une mare formée par les pluies et dont l'eau limpide, mais d'une saveur austère et acidulée, passe pour fortifiante; les habitans y font baigner leur bétail. Cox reconnut en divers lieux la présence du soufre et d'autres signes qui font voir que ce pays a été soumis à l'action des volcans.

Le 7 janvier Cox vit les puits de naphte de Raïnan-goung ou Yanan-goung; on en compte cent quatre-vingt; à cinq milles plus loin dans le nord-est; il y en a trois cent quarante autres. Le produit de ces puits est considérable; c'est une des branches les plus importantes du commerce intérieur.

Le 24 janvier Cox atteignit Amerapoura. L'empereur et toute sa cour étaient alors à Mhéghoun, lieu où il avait fait élever une magnifique pagode, et où il devait rester jusqu'au 11 février, jour de la pleine lune, pour accomplir certaines cérémonies religieuses. Un Barman qui était venu de Calcutta avec Cox trouva moyen de s'introduire à la cour du monarque. Cet homme avait fait partie d'une députation envoyée trois mois auparavant pour faire des recherches sur la religion et les habitans de Cey-

lan, et dont le chef était mort en revenant à Calcutta. Se trouvant connu d'un des officiers de la cour, il avait été présenté au nouveau vice-roi de Rangoun, qui paraissait jouir de la faveur du prince, et qui l'avait emmené à la cour, puis présenté au chef des vounghi ou conseiller d'état. Celui-ci introduisit le voyageur près de l'empereur qui daigna prendre de lui diverses informations au sujet de l'envoyé anglais, du commerce du Bengale, etc. Ensuite le prince lui demanda s'il avait vu la voiture qu'on lui apportait en présent. Le Barman répondit affirmativement. Le prince voulut savoir si quelqu'un était entré dans cette voiture; à quoi le Barman répliqua que non, parce qu'elle avait été construite exprès pour le monarque. D'après l'ordre de l'empereur, il en fit la description et lui en traça même le dessin, sur quoi l'empereur lui dit que cette voiture n'était pas si belle que celle qu'il avait déjà. Le voyageur, dans sa simplicité, prit la liberté de contredire le prince, qui se mit à rire de tout son cœur, en disant : « Tu es partial pour les Anglais; tu n'as pas encore vu ma voiture? qu'on la lui fasse voir. » Un des officiers conduisit aussitôt le Barman au lieu où l'on gardait ce carrosse. « Eh bien, dit le prince au Barman quand il revint, à présent que tu as vu ma voiture, quelle est ton opinion? » Cet homme persista

dans sa première assertion, ce qui fit beaucoup rire l'empereur; les courtisans placés derrière lui, le tiraient par ses vêtemens, et lui disaient tout bas de ne pas parler de cette manière. Enfin il se hasarda à dire que sa majesté était grande et puissante, et dévait avoir raison; mais qu'il croyait devoir dire la vérité, et qu'il pensait que le monarque lui-même, après avoir vu ce nouveau carrosse, le trouverait plus beau. « D'ailleurs, ajouta-t-il, cette voiture est ornée de lanternes» — « Quoi, dit l'empereur, elle a des lanternes! et y a-t-on déjà mis des bougies? » — « Non, reprit le Barman. » Cette assurance parut faire le plus grand plaisir au prince, qui lui dit: « Tu es allé à Ceylan: quel âge a le roi? » — « Cinquante ans. » — « Ah! il est à peu près du même âge que moi. » — « Il est bien noir, répliqua le Barman, ce qui fit encore rire l'empereur. »

Le Barman dit ensuite au prince que les Anglais avaient conquis Ceylan sur les Hollandais, et que l'on ne voyait que le pavillon des premiers flotter sur les rivages de l'Inde; alors l'empereur, suivant le témoignage de Cox, s'écria d'un air satisfait: « Mon peuple pourra maintenant avoir de libres communications avec Ceylan. » Puis il ordonna au Barman de se retirer, et de revenir avec ses livres et ses dessins.

L'honneur que ce t homme avait reçu le ren-

dit l'objet de l'envie dans toute la cour; les conseillers d'état lui demandèrent pourquoi il s'était présenté vêtu si misérablement : « Je ne suis qu'un pauvre homme, répondit-il, et je n'ai pas d'autres habits. » Tous lui promirent de lui en faire donner de plus beaux pour la première fois. Malgré ces marques de bonne volonté, ils ne laissèrent pas d'éprouver beaucoup de jalousie. Le commandant de Rangoun ne put s'empêcher de dire à un autre officier : « Il y a neuf ans que je sers l'empereur, et je n'ai pas encore vu son visage, et voilà ce pauvre couli qui vient d'être honoré d'une conversation familière! »

Cette conversation est remarquable parce qu'elle offre un exemple de cette attention prêtée aux voyages que les habitans des diverses contrées de l'Inde entreprennent encore de nos jours pour aller s'instruire dans les usages et les traditions de leur religion. On peut ajouter le voyage de ce Barman aux faits qui attestent les fréquentes communications et les rapports intimes qui ont toujours existé entre les peuples de la presqu'île orientale et Ceylan, la seconde métropole du bouddhisme dans l'Inde orientale.

Cox nous apprend de nouveaux exemples de cette liaison. L'empereur des Barmans le pria d'écrire en particulier au gouverneur général de l'Inde pour qu'il obtînt du roi de Candy l'une des

dents du législateur, qui était déposée dans le principal temple de Ceylan. Les dents de Bouddha ont été ainsi l'objet de beaucoup de courses et de négociations entre les divers rois des Indes. Un général portugais refusa d'en rendre une dont le hasard l'avait rendu possesseur, à des Indiens qui offraient un million d'écus pour la racheter ; par pur zèle, il aima mieux la faire réduire en poudre, la brûler et en jeter les cendres dans une rivière, que de la rendre à leur idolâtrie.

Le principal objet de la mission de Cox était d'obtenir une plus grande liberté de commerce à Rangoun. Contrarié par les intrigues des principaux officiers de la cour, aidés de l'influence de l'une des femmes de l'empereur, Cox ne put se faire accorder pour ses compatriotes ce qu'il était chargé de solliciter. Malgré le bon accueil qu'il avait reçu, il fut obligé de revenir à Rangoun, sans avoir tiré presque aucun avantage de son séjour dans la capitale des Barmans.

Pendant son séjour, l'empereur lui fit communiquer deux pièces de monnaie, l'une d'or, l'autre d'argent, ainsi qu'une carte peinte sur toile, avec prière de dire s'il connaissait le pays auquel ces objets se rapportaient. Ils avaient été apportés au prince par les envoyés du Vizaddi, contrée située à huit cents milles au nord-ouest d'Amerapoura, lesquels étaient venus prier l'em-

pereur de les aider à rétablir sur son trône leur roi légitime, qui avait été dépossédé par son frère. Sur leurs représentations, l'empereur avait assemblé une grande armée, et il avait déjà envoyé vingt mille hommes pour éclairer la route, résolu de les suivre avec des forces considérables, même avant de savoir où était situé le pays qu'il se proposait d'envahir. La carte, rédigée dans une langue que Cox ignorait, laissa celui-ci livré à des conjectures sur le pays qu'elle représentait. Il la vit traversée par un grand fleuve qui se jetait dans la mer non loin de Vizaddi; et comme les monnaies qui y étaient jointes appartenaient au pays d'Assam, il jugea que le fleuve était le Brahmapoutre, et Vizaddi l'un des petits états à l'est de Ghagoung, ou peut-être un des noms d'Assam lui-même.

Les pays situés au nord et à l'est des frontières d'Assam et d'Ava, jusqu'à celles du Tibet et de la Chine, sont encore si peu connus, que deux états de ces contrées, le Païhi et le Pa-pe-thsi-fou (pays des huit cents épouses), manquent totalement sur nos cartes.

Les ministres opposés au parti du résident anglais; la princesse qui avait entrepris de contrarier ses opérations; les marchands musulmans qui en redoutaient le succès, parce qu'ils jouissaient du commerce exclusif de Rangoun; en

un mot tous les adversaires que l'envoyé avait trouvés réunis contre les intérêts de ses compatriotes, surent tirer des circonstances pour inspirer à l'empereur des préventions contre les propositions de Cox, et forcer ce dernier à la retraite.

CEYLAN.

PERCIVAL.—BOYD.—DAVY.

En 1796 les Anglais qui depuis long-temps convoitaient la possession de Ceylan, s'emparèrent de cette belle île, c'est-à-dire de la portion qui appartenait aux Hollandais. Ceux-ci, après différentes guerres avec le roi de Candy, étaient parvenus à se rendre maîtres de toutes les côtes, jusqu'à une certaine distance dans l'intérieur; en quelques endroits la largeur de leur territoire était seulement de trois lieues, dans d'autres elle allait jusqu'à vingt lieues.

Dans le traité auquel ils avaient forcé le roi de Candy de souscrire, en 1766, ils l'avaient en quelque sorte réduit à n'être qu'un prisonnier dans la portion de ses états qu'ils lui avaient laissée. Il ne pouvait avoir des relations avec aucune puissance; il était obligé de leur livrer tous les étrangers ou les sujets des autres princes qui mettraient le pied dans ses états; toute la cannelle qui croissait sur les côtes fut considérée comme

appartenant exclusivement aux Hollandais; il fut permis aux indigènes, comme par privilége spécial, de la recueillir paisiblement et de la porter aux comptoirs Hollandais; celle qui croissait dans les forêts fut regardée, jusqu'à un certain point, comme appartenant aux indigènes; cependant ils furent tenus de la détacher de l'arbre, et de la vendre à leurs alliés au prix d'un rixdaller (2 fr. 50) la livre. Le roi de Candy fut aussi réduit à stipuler que ses sujet livreraient au plus vil prix aux Hollandais le poivre, le cardamome, le café et le coton qui croissaient dans l'intérieur, une certaine quantité de dents l'éléphant, de bois d'arec et de feuilles de betel; le partage des pierres précieuses que l'on trouverait dans le pays, formait aussi une partie du tribut imposé aux indigènes. Ceux-ci durent aussi fournir en deux saisons cinquante éléphans aux Hollandais qui transportaient ces animaux sur le continent et les vendaient fort cher aux princes de l'Inde. La pêche des perles sur les côtes de l'ouest et du nord-ouest de l'île fut aussi au nombre des acquisitions des Hollandais.

En compensation de tant d'avantages précieux, les Hollandais reconnurent le roi de Candy empereur de Ceylan, et lui donnèrent une longue suite de titres brillans qui, d'après le contraste qu'ils formaient avec sa position, pouvaient passer pour

autant d'insultes. Ils ajoutèrent une nouvelle importance à de si magnifiques dénominations en se reconnaissant les sujets fidèles de ce prince, en se soumettant à lui payer tribut, et à lui envoyer, tous les ans, des ambassadeurs. La condition la plus avantageuse qu'ils lui accordèrent, celle qui l'avait fait consentir à signer ce traité, fut l'engagement qu'ils prirent de fournir sans frais à ses sujets le sel nécessaire à leur consommation. Le tribut qu'on devait acquitter consistait en une certaine portion du produit, en nature, ou sa valeur, des territoires situés le long de la côte qu'il avait cédés; cet article fut bientôt violé, et à peine une seule clause du traité fut exécutée fidèlement.

Des conditions si dures et si humiliantes irritèrent les Candiens au plus haut degré, puisqu'ils ne travaillaient que pour aider les Hollandais à tirer le meilleur parti possible de leurs acquisitions. Ainsi la paix ne pouvait être de longue durée. Les Candiens saisirent toutes les occasions de violer le traité, et les Hollandais reconnurent bientôt qu'ils s'étaient trompés sur le choix des mesures propres à satisfaire leur avidité. Les Candiens essayèrent fréquemment de se procurer de meilleures conditions par la voix des armes; les Hollandais les repoussèrent constamment; les pertes n'étaient considérables ni d'un côté ni d'un autre. Après un intervalle d'une vingtaine d'années, les der-

niers pénétrèrent de nouveau dans les états du roi de Candy ; les insulaires les attaquèrent avec autant de courage que d'ardeur, un gros détachement de Hollandais faillit à être taillé en pièces.

A la fin les deux partis, lassés de ces efforts inutiles, cessèrent les hostilités, comme par l'effet d'un consentement mutuel, et rompirent entre eux toute communication. Les Hollandais étaient surtout jaloux d'empêcher qu'il ne s'établit aucune liaison entre les indigènes et les nations étrangères ; et le roi de Candy, de son côté, avait résolu de n'avoir plus aucun rapport avec un peuple toujours disposé à le dépouiller pour satisfaire son avidité. Quelques objets de peu de valeur, tels que des cocos, de l'arec et du betel, étaient parfois apportés en fraude par les naturels aux Hollandais ; cette contravention aux ordres du prince était sévèrement punie lorsqu'on la découvrait.

Telle était la position des choses vers 1795, lorsque l'Angleterre déclara la guerre aux Hollandais qui venaient de conclure un traité de paix avec la France. Dès 1782 l'Angleterre avait essayé de s'emparer de Ceylan ; ses armées réussirent à prendre Trinquemale, le principal port de l'île ; Suffren, commandant les forces navales de la France, dans les mers de l'Inde, délogea bientôt les Anglais de Trinquemale, qu'il rendit aux Hollandais.

Ce port de Trinquemale était nécessaire aux Anglais. Toute la côte de Coromandel, sur sa vaste étendue, ne présente que des rades découvertes : les vaisseaux sont obligés de se tenir en pleine mer à l'approche des moussons; on ne peut approcher de certaines parties de la côte que pendant quelques mois de l'année. Trinquemale offre un abri sûr dans toutes les saisons. Il était donc évident qu'à la première rupture avec les Hollandais, la Grande-Bretagne s'efforcerait de s'en rendre maîtresse. Aussi, les Hollandais ayant épousé les intérêts de la république française, cette alliance fut le signal de l'attaque de leurs possessions dans l'Inde.

Des troupes, embarquées à Madras avec de l'artillerie, mirent le siége devant Trinquemale le 4 août. Après trois semaines d'une défense opiniâtre, le gouverneur fut obligé de capituler. Les Anglais s'emparèrent successivement de tous les postes fortifiés de l'île. Au mois de février 1796, ils débarquèrent à Nigombo sur la côte du sud-ouest; le 15, Colombo, ville principale des établissemens hollandais, ouvrit ses portes. Dès ce moment, les Anglais furent maîtres de ce que les Hollandais possédaient à Ceylan; le traité de paix d'Amiens leur en assura la possession.

Robert Percival, officier anglais, faisait partie de l'expédition qui enleva Ceylan aux Hollandais.

Il mit à profit un séjour de trois ans dans cette île pour recueillir des renseignemens sur tout ce qui méritait de fixer l'attention, et pénétra dans l'intérieur : à son retour dans sa patrie, il publia le recueil de ses observations.

L'île de Ceylan est située entre 5° 40′ et 10° 30′ de latitude nord, et entre 77° et 80° de longitude est. Elle est au sud-est de la presqu'île de l'Inde, dont la baie de Manaar, détroit resserré, rempli de bancs et d'écueils, et impraticable pour les gros vaisseaux, la sépare : elle est éloignée d'une soixantaine de lieues du cap Comorin, pointe la plus méridionale de la péninsule occidentale de l'Inde.

On estime la circonférence de Ceylan à 300 lieues; de l'extrémité du nord à celle du sud, on compte 100 lieues. La largeur est très-inégale ; dans quelques parties, elle n'est que de 14 à 17 lieues, et en d'autres, de 20, de 25 et de 35 ; dans le sud, elle est plus considérable que dans le nord : l'île entière a la forme d'une poire.

Lorsqu'en naviguant on s'approche de Ceylan, cette île offre une verdure plus fraîche, et annonce plus de fertilité que la plupart des côtes de la péninsule. Toute la bande de terre unie qui fait le tour de Ceylan, aboutit à des topes ou bocages de cocotiers, et elle forme une plaine couverte de champs de riz. Le fond du tableau est ordinaire-

ment rempli par des bois qui tapissent les flancs des montagnes, et déploient, presque dans toutes les saisons, un vert feuillage. Cet aspect enchanteur repose l'œil fatigué de celui des rivages du continent bordé sur tous les points d'un sable aride et blanc.

La côte de l'est est haute et hérissée de rochers; la côte du nord et du nord-ouest est unie et dentelée de bras de mers nombreux et profonds. Le plus considérable s'étend presque d'un côté de l'île à l'autre, et forme la presqu'île de Jafuapatam. Plusieurs de ces bras de mer forment de petits ports, mais il y a tant de sable et de bas-fonds sur la côte, qu'il est impossible aux gros vaisseaux de s'en approcher.

L'intérieur de l'île est rempli de montagnes hautes et escarpées, revêtues de forêts épaisses, dont les intervalles sont occupés par des djengles impénétrables. Ces djengles sont des broussailles touffues d'arbrisseaux épineux. Les états du roi de Candy sont entourés de barrières semblables. La chaîne des montagnes les plus élevées divise Ceylan à peu près en deux parties qu'elle sépare si complètement que le climat et les saisons n'y sont plus les mêmes. Elles arrêtent presque entièrement l'effet des moussons, qui se font sentir périodiquement de chaque côté de l'île, de sorte que, non-seulement la côte opposée, mais aussi

tout l'intérieur, souffre peu des tempêtes qu'elles causent.

Ces moussons qui correspondent, pour ainsi dire, entièrement à celles des côtes de Coromandel et de Malabar, commencent plutôt sur la côte occidentale de Ceylan que sur l'orientale. Sur la première, les pluies périodiques, de même que sur la côte de Malabar, tombent en mai, juin et juillet. Cette mousson, ordinairement très-violente, est accompagnée de tempêtes épouvantables; le tonnerre, les éclairs, les torrens de pluie, ne discontinuent pas; le vent souffle avec impétuosité du sud-ouest. La partie septentrionale de l'île en ressent peu les effets; alors le temps y est généralement sec. Dans les mois d'octobre et de novembre, quand la mousson contraire se fait sentir sur la côte de Coromandel, cette même partie de l'île l'éprouve, et l'on s'en doute à peine dans le sud de l'île.

Ces moussons passent légèrement sur l'intérieur du pays; rarement elles y ont des suites fâcheuses: il n'en est pas de même des orages affreux qui font de si terribles ravages dans les pays situés entre les tropiques. En mars et en avril les pluies périodiques tombent par torrens dans l'intérieur; le fracas du tonnerre, la vivacité des éclairs, frappent les Européens de stupeur.

Ceylan par sa proximité de l'équateur a peu de

différence dans la durée des jours et des nuits; elle n'excède jamais quinze minutes. Les saisons y sont plutôt réglées par les moussons que par le cours du soleil. Le temps le moins chaud est celui du solstice d'été, pendant la durée de la mousson de l'ouest. Le printemps commence en octobre; la saison la plus chaude dure depuis janvier jusqu'au commencement d'avril. La chaleur, pendant le jour, est à peu près la même pendant toute l'année; cependant la saison des pluies rend les nuits plus froides à cause de l'humidité de la terre et de la continuité des vents pendant la mousson. Le climat de Ceylan est au total beaucoup plus tempéré que celui de la presqu'île de l'Inde, quoiqu'elle soit sous une latitude plus méridionale. Cette île doit cet avantage aux brises de mer qui la rafraîchissent continuellement; d'ailleurs, elle n'est pas exposée à ces vents de terre suffoquans qui sont si insupportables sur le continent.

Toutefois cette température ne s'étend pas plus loin que la côte où les brises de mer peuvent parcourir un espace suffisant. Dans l'intérieur de l'île, l'épaisseur des bois et la hauteur des montagnes rendent la chaleur de plusieurs degrés plus forte; en plusieurs parties elle est étouffante, et le climat très-malsain. Cet inconvénient pourrait disparaître en grande partie, si l'on

abattait des forêts, et si l'on dégageait les djengles, l'expérience l'a prouvé.

Les ports principaux pour les grands vaisseaux, sont ceux de Trinquemale et de Pointe de Galle; dans certaines saisons, les navires peuvent aussi mouiller souvent dans la rade de Colombo. Le reste de la circonférence de l'île offre également plusieurs petits ports pour les bâtimens qui ne sont pas de grande dimension; des rivières ont leur embouchure dans chacun de ces ports; comme elles sont la plupart larges et profondes, elles sont d'une grande utilité pour la navigation de l'intérieur vers les côtes, et facilitent le transport des marchandises; quoique leur cours soit fort paisible lorsqu'elles arrivent à la mer, rarement on peut les remonter à une grande distance; à leur passage entre les montagnes, elles sont hérissées de rochers, et si impétueuses quelquefois qu'elles renverseraient le canot le plus léger.

Le Malivaganga et le Mallivaddy, le premier prend sa source dans les montagnes qui s'élèvent au sud-ouest de Candy qu'il entoure presque de toutes parts; après un cours tortueux, il se jette dans la baie de Trinquemale; il est si profond qu'on ne peut le passer à gué qu'à peu de distance de sa source; les rochers qui remplissent son lit empêchent qu'il ne soit navigable. Le

Mallivaddy sort du pied du pic d'Adam, très-haute montagne à vingt lieues au nord-ouest de Colombo; il se partage en plusieurs bras dont le plus considérable, nommé le Moutoual, termine son cours à peu près à une lieue de Colombo, après avoir entouré presque entièrement une grande plaine dont il forme une très-belle péninsule.

Outre les nombreuses rivières de Ceylan, on y trouve beaucoup de lacs qui communiquent les uns aux autres, notamment dans les environs de Colombo et de Nigumbo, par des canaux dont plusieurs sont très-longs, et par conséquent très-utiles pour le transport des marchandises.

Autrefois Ceylan était divisé en plusieurs petits royaumes indépendans et séparés les uns des autres par des montagnes et des rivières; dans la suite des temps, le roi de Candy établit sa domination sur toute l'île qu'il divisa en quatre grandes provinces : Candy, Coïtou, Matoura, Dambadar et Sittivacca ; ce dernier renfermait les riches cantons de la côte de l'ouest où croît la cannelle. Ces provinces furent subdivisées en cortès.

A l'époque à laquelle Percival visita Ceylan, les grandes divisions de l'île se réduisaient à deux, l'une comprenant tout ce qui avait passé aux Européens, l'autre ce qui restait aux indigènes.

Le sol est en général sablonneux et mêlé d'un peu d'argile; dans le sud-ouest, particulièrement aux environs de Colombo, il y a beaucoup de terres d'une nature marécageuse, qui sont très-fécondes; on les consacre spécialement à la plantation des cannelliers; le reste est cultivé en riz.

Presque tous les fruits qui sont particuliers à l'Hindoustan et aux régions équinoxiales, croissent à Ceylan, et y sont excellens, ils y viennent presque sans culture. On y trouve aussi le betel et l'arec, qui sont d'un usage si général parmi les habitans de l'Inde; le poivre noir, le cardamome, le café, le cocotier et plusieurs palmiers sont aussi des végétaux communs à Ceylan. Le palmier le plus beau est le talipot qui s'élève à une grande hauteur, et fournit un bois excellent pour la charpente. La fleur de cet arbre s'ouvre avec grand bruit, elle est jaune, d'une odeur désagréable et malsaine; c'est pourquoi les habitans ne placent pas leurs cabanes auprès de cet arbre; il est surtout précieux par son feuillage qui forme un faisceau d'une figure gracieuse; les feuilles sont parfaitement circulaires, se terminent par de beaux rayons et se ploient comme un éventail, auquel elles ressemblent; aucun arbre n'en a de si épaisses et de si grandes; leur largeur est de près de quatre pieds, leur longueur

est proportionnée à cette dimension ; il n'en faut qu'une pour mettre dix personnes à couvert ; on en fait des parasols et des parapluies ; leur tissu est si impénétrable, qu'il procure aux habitans un abri plus sûr que leurs cabanes. Pendant les pluies violentes, on les voit souvent accroupis sous une feuille de talipot appuyée sur quelques perches.

Le pipal ou figuier des Banians, le cotonnier, le tek, le nandho, le calamandar, et beaucoup d'autres arbres ornent les campagnes ou peuplent les forêts de Ceylan. Une plante remarquable est le bandoura ou nepenthès ; ses feuilles sont étroites et leur nervure moyenne s'allonge en forme de vrille qui porte une urne membraneuse oblongue, creuse, fermée à son orifice par une valve en forme d'opercule. Cette urne est certainement un phénomène rare parmi les végétaux ; les fonctions auxquelles elle est destinée, sont bien plus remarquables. Elle est ordinairement remplie d'une eau douce et limpide, et alors l'opercule est fermé, il s'ouvre pendant la chaleur du jour, et l'eau diminue de plus de moitié ; mais cette perte se répare pendant la nuit, de sorte que chaque matin l'urne est pleine et l'opercule est fermé. Certes, il est agréable pour les voyageurs, dans des climats ardens comme ceux où croît le bandoura, de trouver ainsi sous leurs pas, une eau

rafraîchissante et abondante ; chaque urne est de la capacité d'un verre de grandeur ordinaire.

Les indigènes ont des plantations de cannes à sucre, ils en font du rum et aiment beaucoup à la mâcher. Le riz fait la base de leur nourriture, on le cultive principalement dans les plaines du sud-ouest de l'île. L'intérieur est tellement coupé de bois et de terrains escarpés qu'on n'a pas la facilité d'inonder les champs, condition sans laquelle le riz ne pourrait prospérer. On le sème en juillet et en août ; on le moissonne en février; lorsqu'on a su profiter de la mousson, on a souvent deux récoltes par an. On arrache la plante par touffes et on la fait sécher. Ensuite elle est foulée aux pieds par des bœufs pour en détacher le grain qui plus tard est battu pour le dégager de la pellicule qui le recouvre.

Lorsque les rizières se trouvent sur le penchant d'une colline, on les partage en terrasses étroites que soutiennent des murs en terre qui ont trois pieds de haut et sont très-bien faits. Ils servent de sentiers aux cultivateurs qui autrement seraient obligés d'entrer jusqu'aux genoux dans la vase. Les parties les plus élevées sont inondées les premières, l'eau s'écoule ensuite successivement sur les autres.

L'inondation des rizières attire fréquemment des crocodiles qui se glissent sans être aperçus

dans ces champs couverts d'eau, et se cachent derrière les levées. C'est pourquoi les indigènes prennent beaucoup de précautions avant de mettre le pied dans la vase ou dans l'eau.

Indépendamment de cette sorte de riz qui est la meilleure, il y en a d'autres d'une qualité inférieure que l'on sème fréquemment parce qu'elles n'ont besoin que de peu d'eau. Celle que l'on désigne par le nom de paddy est médiocre.

Le corocan est une petite graine semblable à la moutarde; on la broye dans un mortier, et on en fait des gâteaux. Le tanna est un grain qui fructifie beaucoup et qui n'exige, pour ainsi dire, aucune culture; quand il est mûr, on le fait sécher au feu, puis on le bat dans un mortier pour le séparer de son enveloppe; quand on le fait bouillir il renfle plus que le riz; quoique sec et insipide, il passe pour très-sain.

Les graines de tous les végétaux européens dégénèrent promptement dans ce climat; au bout d'un petit nombre d'années, ils ne donnent plus que des récoltes chétives; il faut les renouveler fréquemment.

L'agriculture des Ceylanais est encore très-grossière. Leur charrue consiste en un morceau de bois recourbé et revêtu de fer; il déchire plutôt qu'il n'ouvre la terre. Après le premier labour, le champ est inondé, puis on le laboure de nouveau et on

le foule très-soigneusement. Quand la saison de ce travail arrive, il devient une affaire générale, chaque habitant se met à l'ouvrage avec sa charrue et ses bœufs, et ne le quitte que lorsque les champs appartenant à la communauté sont finis. La même marche a lieu à l'époque de la récolte.

L'indolence extrême des Ceylanais les porte à employer toute sorte d'expédiens pour échapper au travail. La petite quantité de nourriture qui leur est nécessaire pour le soutien de leur existence les met en état de passer la plus grande partie de l'année à ne rien faire.

La plus importante des productions végétales de Ceylan est le cannellier. Les principaux bois, ou, suivant l'expression du pays, les principaux jardins de cannelliers sont à un demi-mille de distance du fort de Colombo qui les protège. Le grand jardin qui aboutit à la ville occupe un espace d'à peu près cinq lieues de long et s'étend du nord-est au sud du territoire. C'est là que la nature a réuni ce que l'île a de plus riche et de plus beau. Rien de plus délicieux que le paysage qui entoure Colombo. Le peu d'élévation des cannelliers qui couvrent la plaine, permet à la vue d'atteindre les bosquets toujours verts que bordent et dominent de longues files de cocotiers et d'autres grands arbres. De petits lacs entourés de rizières et de beaux pâturages diversifient la scène. D'un

côté les cannelliers entrelaçant leurs branches, semblent couvrir d'un riche tapis la surface de la plaine, et de l'autre les faibles ouvertures formées par les sentiers qui s'entrecroisent, démontrent que, malgré son épaisseur, on a pénétré dans le sous-bois. Une route très-large qui commence à la pointe occidentale du fort et finit à celle du sud, fait un circuit de près de trois lieues autour des plantations.

Le sol le plus propre au cannellier est sablonneux, blanchâtre et léger; tel est celui des jardins de Colombo et de plusieurs parties des environs de Nigumbo et de Caltoura, où l'on recueille aussi de la cannelle d'une qualité supérieure. Celle de Matoura et de Pointe de Galle n'en diffère pas beaucoup, surtout lorsqu'elle vient des lieux voisins de la mer qui sont les plus favorables aux cannelliers. On en trouve fort peu dans le reste de l'île, la petite quantité que l'on tire de l'intérieur est plus épaisse et plus grossière, d'un goût plus âcre et d'une qualité plus chaude que celle des côtes.

La cannelle formant toute la richesse de Ceylan, on ne multiplie que les meilleures sortes de cannelliers. Le laurier-cannellier (*laurus cinnamomum*) donne la plus parfaite; c'est un arbre d'une grandeur médiocre, il a de quatre à dix pieds de haut; le tronc est délié, et il en part de tous côtés des

branches. Le bois est doux, léger, poreux; dépouillé de son écorce, il sert à faire du feu. Quelquefois on le scie pour le convertir en planches dont on tire des meubles; son odeur ne le met pas à l'abri des piqûres des vers. Un grand nombre de drageons sortent du pied de l'arbre, autour duquel ils forment en grandissant un buisson touffu.

La feuille ressemble à celle du laurier franc (*laurus nobilis*); cependant elle n'est pas si foncée; elle est surtout reconnaissable à trois nervures longitudinales bien marquées, qui ne sont pas coupées de nervures transversales. Quand elle se développe elle est de couleur rouge, ensuite elle devient graduellement verte; quand on la mâche, elle a le goût du clou de girofle.

Les fleurs sont blanches et très-nombreuses; comme on les voit de très-loin, des voyageurs ont assuré qu'à une certaine distance de Ceylan, on sentait l'odeur de la cannelle, c'est une fable; en traversant les bois, jamais elle ne m'a frappé que lorsque j'arrachais des feuilles, ou quelques branches de l'arbre; la fleur même a moins d'odeur que la feuille. Le fruit est une baie qui ressemble à celle du laurier franc : il mûrit à la fin de l'automne. Les Ceylanais le ramassent, le broient et le font bouillir pour en extraire l'huile, dont ils oignent leurs cheveux dans les jours de cérémonie,

et qu'ils brûlent dans leurs lampes. Lorsqu'on la mêle à l'huile de coco, elle donne une lumière très-claire.

On n'estime que l'écorce de quatre variétés du laurier-cannellier; cet arbre porte chez les indigènes le nom de *couroundou*; ils joignent à ce mot une épithète pour désigner l'espèce particulière de l'arbre. D'autres couroundous donnent des écorces moins recherchées; enfin il y a des couroundous qui ne sont pas des cannelliers; le davoul-couroundou est le laurier-casse; son écorce en se séchant ne se roule pas; le nica couroundou a les feuilles longues et étroites; on le regarde comme une variété du camphre. Parmi les quatre couroundous que l'on écorce pour le gouvernement, le capouré-couroundou (cannellier-camphrier) est regardé comme inférieur aux autres; ses racines donnent du camphre par la distillation, et si l'on fait une incision à l'arbre, il en sort du camphre : le cabatti-couroundou a un goût âcre et stiptique.

Avant la conquête de Ceylan par les Hollandais, le cannellier croissait sauvage. On s'imaginait que la culture lui faisait perdre sa qualité. L'expérience montra ensuite que si on le cultivait, il ne dégénérait pas : les jardins de cannellier étant plantés en quinconce, il est plus facile d'y faire la récolte que dans les forêts où le sous-bois

oblige de ramper pour reconnaître les arbres.

On écorce les cannelliers deux fois par an : ce qu'on appelle la grande récolte dure d'avril en août. C'est alors que l'on prépare la plus forte quantité de cannelle. La petite récolte ne dure guère plus d'un mois de novembre en janvier.

Chaque canton où il croît des cannelliers est tenu de fournir annuellement une certaine quantité de cannelle, proportionnée à sa population. Moyennant cette redevance, chaque Ceylanais obtient la concession d'un terrain franc d'impôt.

Les hommes employés à écorcer les cannelliers sont appelés *chouliahs*; ils connaissent par l'expérience les arbres dont l'écorce est parvenue au point de maturité. Ils coupent avec une grande serpette toutes les branches qui ont trois ans, raclent, avec un couteau d'une forme particulière la pellicule qui recouvre l'écorce, et font à celle-ci une incision longitudinale pour l'enlever de dessus le bois; tous les morceaux d'écorce sont insérés les uns dans les autres suivant leur grosseur, puis on les étale, la chaleur les a bientôt séchés, et l'écorce prend la forme que nous lui voyons en Europe. On en fait des paquets pesant à peu près trente livres chacun, on les lie avec des brins de bambous fendus.

Lorsque la cannelle est déposée dans les magasins de la compagnie, elle est soumise à un exa-

men, pour que sa qualité soit constatée; les chirurgiens de la compagnie sont chargés de cette tâche désagréable. Ils mâchent un morceau d'écorce de chaque faisceau, ce qui finit par leur excorier la langue et le palais, et leur causer des douleurs si vives, qu'ils ne peuvent continuer cette opération plus de trois jours de suite.

En emballant les paquets de cannelle pour les embarquer, on remplit les vides qu'ils laissent avec du poivre noir qui conserve le goût de la cannelle, et qui, étant d'une qualité plus chaude et plus sèche que cette écorce, en pompe toute l'humidité. Les balles sont faites d'une toile grossière en chanvre ou en fibres de coco et doublée de laine, parce que la toile ordinaire ne préserve pas assez la cannelle de l'évaporation de ses parties aromatiques.

Les petits morceaux d'écorce qui ne pouvaient pas entrer dans les balles étaient soigneusement ramassés; on en distillait une huile pour l'extraction de laquelle on prenait les plus grandes précautions, afin qu'il ne se commît aucune fraude, et que rien n'en fût détourné. Un flacon était évalué à dix livres sterling (250 fr.). Depuis que les Anglais sont maîtres de Ceylan, ils ont trouvé que cette opération rapportait si peu, qu'ils l'ont abandonnée.

On a planté des cannelliers à Batavia, dans l'île de France, et sur la côte de Malabar; partout ils

ont dégénéré : à Ceylan même ils ne croissent pas bien dans le nord de l'île, ni dans les environs de Trinquemale; il faut donc aller chercher la cannelle sur la côte du sud-ouest, que le défaut de ports rend très-incommode.

Ceylan est riche en minéraux; cette île a été célèbre pendant long-temps par les pierres précieuses que l'on y trouve. Ses rubis, ses topases et ses diamans ne sont pas si estimés que les mêmes tirés des mines de l'Hindoustan et du Brésil. Au contraire, ses saphirs, ses améthystes, ses aigue-marines et ses tourmalines, sont de la plus belle qualité imaginable. On cherche ordinairement ces pierres, ainsi que les cornalines, les opales et de beaux critaux, dans les ravines des montagnes et sur les bords des rivières. Les pluies abondantes entraînent les pierres précieuses des parties les plus hautes de l'île dans les parties inférieures où elles restent dans le sable des rivières.

L'intérieur de l'île contient du plomb, de l'étain et du fer. On ne tire aucun parti de ces mines. Les Hollandais ont exploité une mine de mercure à Cotta, éloigné de deux lieues de Colombo; les Anglais ont continué les travaux. Ceylan a aussi des sources d'eau chaude à Cannia près de Trinquemale.

Ceylan n'a qu'un petit nombre d'animaux domestiques. Le cheval et le mouton y ont été ap-

portés, et ont de la peine à y exister. Les chevaux que l'on élève dans les petites îles au-delà de Jafnapatnam, proviennent du mélange des chevaux arabes avec ceux du Carnatic. A Ceylan, non plus que dans l'Inde, on n'emploie jamais les chevaux à porter, ni à traîner des fardeaux. Les chevaux y sont rarement plus gros qu'un veau d'un an en Europe ; ils ont une bosse sur le dos. Leur chair est quelquefois de bonne qualité. On se sert de ces animaux pour le transport des fardeaux et de l'artillerie ; cependant on leur préfère pour ces travaux les buffles qui sont plus gros et plus forts. Ils ont en horreur la couleur rouge qui les rend furieux ; il en résulte un grand inconvénient pour les militaires anglais, dont l'uniforme est de cette couleur.

Les animaux sauvages sont très-nombreux. L'on rencontre dans les forêts et dans les djengles beaucoup de cerfs et de daims, une espèce est aussi petite qu'un chat ; il y a aussi des lièvres et des sangliers; beaucoup de bêtes féroces infestent les forêts, entre autres le léopard, la panthère, le chat-tigre, le chacal ; l'ours et la hyène y sont rares. On rencontre partout des troupes de singes de différentes espèces. Le porc-épic se prend facilement, on l'élève dans les maisons. Les écureuils commettent de grands dégâts dans les jardins ; l'ichneumon fait la guerre

aux serpens. Les chauve-souris y sont très-grosses; les rats sont en très-grand nombre et extrêmement incommodes; le talgoï attrape les fourmis en faisant pénétrer sa longue langue gluante dans les fourmilières, et la retirant dans sa bouche lorsqu'elle est chargée de ces insectes.

Les éléphans de Ceylan l'emportent par leurs qualités sur ceux des autres pays de l'Inde. On leur fait la chasse d'une manière particulière. A peu près un mois avant de la commencer, on enclôt un vaste terrain situé au milieu d'un bois de cocotiers, et près d'un étang; cet enclos se fait avec des poteaux très-forts, ordinairement de bois de cocotier que l'on enfonce en terre, et que l'on attache les uns aux autres avec de grosses cordes que l'on entrelace des branches des arbres voisins. On couvre les pieux d'une quantité de branchages pour bien les cacher. Des sentiers étroits, sinueux et prolongés, garnis de chaque côté de palissades semblables à celles qui viennent d'être décrites, aboutissent de différens côtés à l'enclos; ils sont assez larges pour qu'un éléphant puisse y passer. On en pratique aussi d'autres plus resserrés, par lesquels les chasseurs peuvent s'avancer en sûreté vers l'animal et se retirer sans qu'il puisse les poursuivre. L'enclos est partagé en plusieurs compartimens.

L'ouvrage achevé, les personnes qui l'ont or-

donné, rassemblent un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfans qui se munissent de tambours et de toutes sortes d'instrumens bruyans. Cette multitude pénètre par différentes routes dans la forêt; lorsque la nuit arrive, elle dirige sa marche avec des torches. Tous les chasseurs ont des armes à feu pour se défendre contre les bêtes féroces. Pendant que cette troupe parcourt la forêt, des gardes placés près des lacs et des étangs, en écartent par leurs cris les éléphans qui voudraient venir s'y désaltérer. Repoussés de plusieurs côtés les éléphans vont naturellement vers la partie de la forêt où règne le silence, et où ils espèrent trouver de l'eau pour se désaltérer; le bruit continuel de la foule qui les suit de près, les force d'accélérer leur marche. Arrivés à l'entrée des sentiers qui conduisent à l'enclos, leur sagacité leur fait remarquer le changement qui s'est opéré dans cet endroit de la forêt; ils semblent soupçonner les embuches qu'on leur a tendues; ils ont l'air consterné; mais il n'est plus temps de faire retraite; les clameurs qu'ils entendent de toutes parts ne leur laissent qu'un parti à prendre, ils entrent dans les sentiers. Lorsqu'on les voit engagés dans l'enclos, on leur envoie des éléphans apprivoisés, et l'on ferme toutes les issues, à l'exception des sentiers étroits par lesquels les chasseurs s'avancent et emploient tous les moyens

possibles pour les séparer et les attirer isolément dans les compartimens de la grande enceinte. Alors il ne s'agit plus que de jeter des cordes au cou et autour des jambes de ces animaux. Les éléphans apprivoisés sont d'un grand secours dans cette occasion, car ils font une partie de la besogne. On conduit ensuite successivement chaque éléphant pris à un sentier en ligne droite qui mène hors de l'enclos, et quand il est sorti de ce labyrinthe, on l'attache à un gros arbre.

Souvent la fureur transporte les éléphans lorsqu'ils viennent d'être privés de leur liberté; dans ce cas, on a encore recours à l'intelligence des animaux apprivoisés. Quand ceux-ci s'aperçoivent qu'un des captifs est intraitable, ils se pressent contre lui, et le frappent de leur trompe, jusqu'à ce qu'ils l'aient rendu parfaitement calme et soumis. Ils surveillent aussi ses mouvemens avec beaucoup de soin, et l'empêchent d'attaquer les gardiens.

En 1797 on prit de la sorte cent soixante-seize éléphans qui furent envoyés sur le continent de l'Inde, par le pont d'Adam. Ce n'est point par l'énormité de la taille que les éléphans de Ceylan l'emportent sur ceux de tous les autres pays; car ils sont généralement moins gros que ceux de l'Inde; mais il n'y en a pas de plus robustes, de plus intelligens, de plus dociles. Le Ceylanais est

tellement persuadé de la prééminence de ses éléphans sur tous les autres, qu'il prétend que ceux-ci s'inclinent devant ceux de son île, en signe de soumission.

Les espèces d'oiseaux sont très-variées à Ceylan. Toutes les volailles de l'ancien continent s'y trouvent; les canards et les oies y sont aussi très-nombreux, de même que les perroquets. Les bords des rivières sont peuplés de cigognes, de grues, de hérons et de poules d'eau. Les bécassines et les bécassines peintes sont très-communes. On y voit des perdrix rouges et beaucoup de pigeons. Le pigeon cannelle, ainsi nommé parce qu'il se plaît dans les bois de cannelliers, est d'un beau vert; son corps est aussi gros que celui de notre pigeon commun; on estime sa chair.

Les corneilles sont très-incommodes; il est très-difficile de les chasser des maisons qui, à cause de la chaleur, sont presque tout à jour. Leur audace rappelle les harpies de la fable; elles volent effrontément les mets sur une table entourée de convives; elles fréquentent de préférence les lieux voisins des habitations de l'homme; malgré les désagrémens qu'elles causent, on les supporte parce qu'elles sont réellement très-utiles et que les services qu'elles rendent compensent le tort qu'elles peuvent faire. Comme elles sont carnassières et voraces, elles enlèvent toutes les

viandes corrompues, toutes les saletés, et toutes les bêtes mortes qu'elles peuvent trouver; elles emportent aussi toutes les substances qui, si elles étaient laissées sur place, dans un pays si chaud, causeraient une infection horrible, et probablement occasioneraient des maladies putrides. On leur pardonne donc aisément leurs larcins et leur impudence, et on ne souffre pas qu'on leur tire des coups de fusil.

Les milans et les vautours qui sont la terreur des autres oiseaux, sont, de même que les corneilles, d'un grand secours pour enlever les matières infectes partout où les troupes sont campées.

Il y a deux espèces de paons; les uns s'apprivoisent et ressemblent de tout point à ceux que nous voyons en Europe; les autres plus gros errent dans les forêts de l'île, et sont des oiseaux superbes, l'éclat de leur plumage ajoute infiniment à la beauté des forêts. Les gobe-mouches sont remarquables par la longueur de leur queue; lorsqu'ils volent, il semble que ce soit une flèche qui fende l'air.

Les reptiles sont extrêmement communs; les serpens surtout abondent à Ceylan, et sont de grands fléaux pour les habitans. D'énormes crocodiles infectent les rivières. L'iguane est un lézard d'un aspect dégoûtant qui n'est nullement à craindre et vit dans des trous; des crapauds,

des lézards, des caméléons, des sangsues se trouvent en grande quantité dans toutes les parties de l'île. Enfin les fourmis sont un véritable fléau ; elles dévorent tout ce qui se trouve à leur portée.

Les lacs et les rivières fournissent, ainsi que la mer qui entoure l'île, une grande abondance de poissons. Celui que l'on prend dans l'eau douce n'est pas très-bon. « J'ai toujours été surpris, dit Percival, de voir dans ce pays que tous les étangs et toutes les mares que l'eau de pluie entretenait ou qui se formaient accidentellement, fussent, quoiqu'ils ne communiquassent à aucun réservoir, continuellement remplis de poissons. La seule explication qu'il soit possible de donner de ce phénomène, est que le frai est pompé dans l'air, en même temps que l'eau, et qu'il retombe avec la pluie, de manière à s'animer aussitôt. »

Les habitans de Ceylan, dit M. Davy qui parcourut l'île en 1817, peuvent être divisés en deux classes ; les naturels de l'île (ou Chingulais), et ceux qui sont d'origine étrangère. Ceux-ci sont des Malabars, et des Maures ou Mahométans ; les premiers sont fixés dans les provinces du nord et de l'est, les Maures sont dispersés partout.

Avant l'arrivée des Portugais dans l'île, les

Chingulais en étaient probablement les seuls habitans. Ceux qui habitent les montagnes paraissent avoir conservé le type des anciennes mœurs. Ces Chingulais tiennent des Hindous pour la figure, le langage, les manières, les coutumes. Leur teint varie du brun clair jusqu'au noir; ils ont généralement les yeux et les cheveux noirs. Plus grands que les Hindous, ils sont plus petits que les Européens. Ils sont bien faits, ils ont la poitrine et les épaules larges, et ainsi que tous les montagnards, les jambes courtes et fortes. Leurs pieds et leurs mains sont si petits qu'ils paraissent disproportionnés. Ils ont ordinairement les traits réguliers, une physionomie intelligente et animée. Leurs cheveux sont longs et touffus; ils laissent croître leur barbe.

Les femmes sont bien faites et souvent jolies. « Il faut, dit un auteur du pays, qu'une femme ait beaucoup de cheveux, comme une queue de paon, qu'ils descendent jusqu'aux genoux et se terminent en boucles gracieuses. Ses sourcils doivent ressembler à l'arc-en-ciel, ses yeux au saphir. Son nez doit être comme le bec d'un aigle; ses lèvres doivent être vermeilles et brillantes; ses dents petites, égales et serrées comme les boutons du jasmin; son cou doit être gros et arrondi; sa poitrine doit être large, ses seins doivent avoir la forme de la noix de coco; sa taille doit être assez

mince pour tenir dans les deux mains; ses hanches doivent être larges; ses extrémités effilées; il faut enfin que toute la surface de son corps soit arrondie, lisse, unie et délicate. » Les femmes se frottent continuellement le corps d'huile de coco, elles ont surtout bien soin d'en oindre constamment leurs cheveux.

Les Chingulais sont d'une propreté extrême, notamment en ce qui concerne la préparation des alimens. Ils poussent la précaution au point de ne pas toucher avec leurs lèvres le vase qui contient leur boisson. Ils le tiennent à quelque distance de la tête, et versent la liqueur dans leur gosier. Jamais ils ne se servent de leur main gauche pour préparer leur nourriture ou pour la prendre. A table ils parlent peu. Ils sont très-sobres, le riz et les fruits sont leur principaux alimens; partout où le poisson abonde ils en mangent, ils consomment très-peu de viande.

Ils sont extrêmement polis et remarquables par beaucoup de bonnes qualités. Ils ont beaucoup de douceur et de bonne foi; mais ils sont haineux et vindicatifs; rien ne leur coûte pour satisfaire leur ressentiment lorsqu'il a été mis en jeu.

La division des castes est établie chez eux comme chez les Hindous, cependant avec moins de subdivisions. Ils reconnaissent une caste royale, une caste de brames, une caste de marchands,

de cultivateurs et de bergers, enfin une quatrième composée de soixante subdivisions, et comprenant tous les arts mécaniques et plusieurs autres professions. Parmi celles-ci se trouve celle des barbiers. Ils sont chargés de faire régulièrement la barbe à l'idole de Bouddha dans le temple de Candy; cependant, comme le barbier ne pourrait porter ses yeux sur la statue du dieu sans la profaner, le prêtre la couvre d'un voile épais, puis il présente au barbier un miroir devant lequel celui-ci fait tous les signes de l'opération; après quoi, le dieu étant regardé comme rasé, le prêtre se retire.

Indépendamment des subdivisions de la dernière caste, il y a deux classes d'hommes hors de caste, ce sont les Rodis et les Gottorou; ceux-ci sont mis hors de la société par la volonté du roi pour leur conduite infâme; ils peuvent être reintégrés dans leurs castes; ils sont exempts de tout impôt et de tout service personnel. Les Rodis sont réputés infâmes, parce qu'ils mangent du bœuf; il leur est cependant permis de cultiver des terres qu'on leur alloue, afin qu'ils fournissent les lanières de cuir que l'on emploie à prendre des éléphans. Les Rodis s'emparent du cadavre des bœufs et des vaches morts de maladie ou de vieillesse. Ils ne peuvent habiter que dans un hangar tout ouvert. Si un Rodi rencontre un homme de caste, il doit

se détourner en élevant les mains en signe de respect; si le chemin est trop étroit pour que tous deux ne puissent passer sans se toucher, le Rodi doit revenir sur ses pas. Quoique la condition des Rodis soit bien misérable sous les rapports sociaux, il paraît que le régime qu'ils suivent est favorable à leur développement et à leur santé; c'est une race robuste et belle; leurs femmes ont ordinairement une figure remarquable. Elles font le métier de diseuses de bonne aventure : pour attirer l'attention, elles font tourner très-adroitement sur un de leurs doigts une plaque de cuivre, en l'élevant au-dessus de leur tête.

Le vêtement des Chingulais consiste en un morceau de toile attaché autour de la ceinture et qui descend jusqu'aux pieds; ils arrangent autour de leur tête un mouchoir en forme de turban. Dans les jours de cérémonie, ils ont une veste courte, et si le privilége de leur caste le leur permet, ils se parent d'un bonnet et de chaînes d'or. Les femmes vont tête nue, et s'entourent la taille d'une pièce d'étoffe qu'elles rejettent sur l'épaule gauche; elles ont, comme les hommes, une veste et des boucles d'oreille aux jours de fête. Celles-là seules qui ont reçu des présens du roi peuvent se parer d'ornemens d'or, la propriété de ce métal appartenant exclusivement au roi. Le luxe consiste à entasser vêtemens sur vê-

temens. Un homme riche et d'un rang élevé, porte sept à huit aunes de mousseline brodée, ou de riche étoffe autour des hanches, avec une veste bourrée de manière à augmenter considérablement les dimensions de ses épaules.

La dimension et la forme extérieure des maisons sont réglées d'après la différence des rangs. Cette coutume qui démontre l'état de barbarie de la société civile, est plus en vigueur chez les Candiens que chez les autres Chingulais, habitués à vivre avec les Européens. Il n'est pas permis aux Candiens de blanchir leurs maisons, ni de les couvrir de tuiles, cette dernière prérogative est celle du roi.

Les cabanes des Chingulais sont construites en pièces de bois minces ou en claies de bambou enduites d'argile; les différentes parties de cette charpente grêle ne sont unies entre elles que par des liens de fibres de coco, ou par des brins de cannes; le toit est couvert de paille de riz, ou de feuilles de cocotier. De petits bancs en terre sont adossés au mur tout autour de la maison; de même que les planchers, on les frotte de bouze de vache, afin d'en écarter la vermine, d'en tenir la surface polie, et de faire écouler l'eau de la pluie.

Les meubles ne consistent guère qu'en ustensiles de cuisine; ce sont des pots de terre pour

cuire le riz, un ou deux bassins de cuivre pour le servir, un pilon et un mortier de bois pour le moudre, une pierre plate pour piler le poivre et autres assaisonnemens de ce genre; une râpe pour les cocos. Les maisons des villages sont éparses au milieu d'une forêt; chacun place sa cabane au centre d'un bouquet de cocotiers sur l'emplacement le plus convenable qu'il peut trouver. Dans les cantons montagneux, où les Chingulais sont continuellement exposés aux attaques des bêtes féroces ou aux inondations, ils placent leurs cabanes sur un rocher ou sur un arbre élevé. D'autres plantent en terre des poteaux sur lesquels ils posent une sorte de claie, c'est là qu'ils dorment.

Les Chingulais conservent dans toutes leurs actions une gravité imperturbable, ils sont très-silencieux et très-cérémonieux; leur salut consiste à se couvrir le front avec la paume de chaque main, puis ils font une profonde inclination. Quand un Chingulais rencontre un homme d'une classe supérieure, il se prosterne pour ainsi dire à ses pieds, et il en répète le nom et les qualités de cinquante manières différentes; l'autre passe de l'air le plus solennel, et daigne à peine rendre le salut par un léger mouvement de tête.

Les femmes sont traitées avec beaucoup d'égards; leurs maris les regardent comme des compagnes.

Les Chingulais ne connaissent pas la jalousie. Tous les voyageurs leur reprochent une extrême facilité de mœurs ; une femme n'est réputée condamnable, pour avoir violé les droits de la chasteté, que lorsqu'elle s'est livrée à quelqu'un d'une caste inférieure à la sienne.

Les parens, afin d'établir leurs enfans d'une manière convenable à leur rang, les unissent pendant qu'ils sont encore en bas âge, et fréquemment le mariage est rompu qu'à peine il est consommé. Souvent ceux qui veulent se marier habitent préalablement ensemble, afin d'éprouver mutuellement leur caractère. S'ils trouvent qu'ils ne se conviennent pas, ils se quittent sans cérémonie ; il n'en résulte aucune défaveur ni pour l'un ni pour l'autre.

Lorsqu'un mariage est décidé, le futur envoie en présent à la femme qu'il doit épouser une pièce de toile de coton d'une vingtaine de pieds de longueur, et une seconde qui doit se placer sur le lit. Le soir il arrive avec tous ses parens. Chacun apporte ce qu'il peut fournir pour le festin. Les deux époux mangent en présence de l'assemblée d'un certain mets pour prouver qu'ils sont de la même caste ; on les attache ensuite l'un à l'autre par les pouces, puis le plus proche parent ou le prêtre les détache, ce qui termine la cérémonie. Cette manière de se marier ne lie

que faiblement les époux ; lorsqu'on veut rendre le mariage aussi indissoluble que le permettent les mœurs des Chingulais, on enveloppe ensemble les deux mariés avec une longue pièce d'étoffe, qui leur fait plusieurs fois le tour du corps, et le prêtre qui préside toujours à cette cérémonie, tandis qu'il assiste rarement à l'autre, répand de l'eau sur eux. Quel que soit le cérémonial qu'ils aient adopté, les deux époux passent toujours la première nuit de leurs noces dans la maison des parens de la femme ; le lendemain matin ils se rendent à celle du mari accompagnés de leur famille qui apporte des provisions pour un autre festin. Dans cette marche, la femme marche à peu de distance devant son mari, de manière qu'il ne la perde pas de vue. Cette coutume vient, dit-on, de ce qu'un homme ayant, en pareille occasion, marché le premier, sa femme lui fut enlevée sans qu'il s'en doutât. Un tel événement a pu se renouveler plus d'une fois dans un pays où les liens du mariage sont si relâchés. Le jour de la noce s'écoule ordinairement dans la bonne chère et dans la joie, et ceux à qui leurs facultés le permettent ne manquent pas d'appeler des danseurs et des musiciens. Les divertissemens et les chants se prolongent quelquefois jusqu'au jour.

La dot de la famille est toujours proportionnée aux facultés de ses parens, si les jeunes époux

ne sont pas en état de tenir leur ménage, ils vivent chez les parens de l'un ou de l'autre. Si après le mariage, ils trouvent qu'ils ne se conviennent pas, ils se séparent sans façon, et la femme remporte sa dot. Souvent hommes et femmes se marient, ou font divorce plusieurs fois, avant de trouver un époux ou une épouse avec qui ils se décident à passer le reste de leurs jours.

Les Chingulaises ont des manières plus engageantes que celles des femmes de l'Inde; elles sont plus gracieuses; leur grande propreté flatte infiniment les Européens, quoique ceux-ci aient de la peine à s'habituer à l'odeur de l'huile de coco.

De même que les autres habitans des pays chauds, les Chingulais aiment passionnément le bain; ils se plongent dans l'eau plusieurs fois par jour. Souvent ils sont interrompus dans leur partie par l'approche des crocodiles. Pour se garantir de l'attaque de ces redoutables animaux, ils entourent d'une forte palissade, sur le bord d'une rivière ou d'un étang, un espace suffisant pour se baigner et s'exercer à nager.

Les Chingulais connaissent peu de jeux; en général, il est difficile de trouver un peuple moins gai. On pense que leurs perpétuelles contestations avec les Portugais et les Hollandais ont, avec le gouvernement tyrannique du roi de Candy, con-

couru à les éloigner des plaisirs. Aucun d'eux ne cherche à apprendre les tours d'adresse pour lesquels les Hindous sont si fameux; les jongleurs que l'on rencontre à Ceylan y sont tous venus du continent.

La langue des Chingulais tire son origine du sanscrit. Elle est fort admirée de ceux qui la connaissent, dit M. Davy; elle est expressive, harmonieuse, variée; elle est très-régulière, quoique très-compliquée. M. Percival pense que la langue des habitans des Maldives est celle qui en approche le plus. On distingue dans l'idiome des Chingulais comme trois langues distinctes, l'une pour parler au roi, l'autre pour parler aux ministres de la religion, la troisième pour les usages ordinaires de la vie. Ce n'est pas tout encore, les Chingulais ayant des castes supérieures et inférieures, ont aussi une langue noble et une langue ignoble. La première s'emploie dans les écrits sur les objets sérieux, la seconde est réservée pour la conversation. Les habitans des territoires maritimes ne connaissent guère que ce dernier dialecte. C'est pourquoi, lorsqu'un étranger s'entretient avec un prêtre ou avec un chef par le canal d'un interprète, il arrive souvent que celui-ci s'excuse de ne rien dire, en observant que le langage est trop élevé pour qu'il l'entende.

Enfin la religion a une langue à elle; c'est le

pali, langue morte, dérivée du sanscrit auquel elle ressemble beaucoup. Les prêtres de l'empire barman et ceux de Siam l'emploient aussi.

L'étude de la langue est regardée comme la plus importante de toutes ; on s'en occupe universellement dans l'intérieur de l'île. Beaucoup de Chingulais sont bons grammairiens. Tous les prêtres doivent savoir le pali ; plusieurs savent le sanscrit. Le peuple sait assez généralement lire et écrire ; mais cette instruction ne s'étend pas aux femmes ; le petit nombre de celles qui la possèdent ne l'ont acquise que depuis leur mariage.

Les Chingulais ne connaissent pas l'imprimerie. Ils écrivent très-vite et très-proprement avec un poinçon de fer sur des morceaux de feuilles de talipot qui ont subi une préparation particulière. On fait ensuite paraître les caractères par un enduit d'une encre composée de gomme et de noir de fumée ; leurs livres ressemblent à ceux des Barmans. La feuille de talipot qui sert de papier est fort durable sous le climat de Ceylan ; tandis que le papier d'Europe y est promptement rongé par les vers, et que notre encre s'efface au bout de quelque temps.

Ils ont beaucoup de livres, leurs volumes sont très-gros ; ces manuscrits sont bien moins chers que ne l'étaient ceux d'Europe avant l'imprimerie. Ils ont des ouvrages de théologie, de poésie, d'histoire,

de médecine et d'astrologie. Leur style est extrêmement figuré à la manière des orientaux, et si l'on en juge par les traductions, également pompeux et obscur. Ils font grand cas des tours de force dans l'art d'écrire, et leur admiration pour un ouvrage en ce genre croît avec les difficultés. « J'ai ouï vanter un de leurs poëmes, dit M. Davy, pour un singulier mérite ; c'était de pouvoir être lu du commencement à la fin, ou de la fin au commencement, de haut en bas ou de bas en haut, en donnant toujours un sens. Les savans font parade de leur érudition en multipliant dans leurs livres les citations de pali et de sanscrit. »

Presque tous les Chingulais sont poètes, ou du moins des versificateurs bons ou mauvais ; ce n'est point l'amour qui inspire leur muse, c'est l'ambition de rang ou de fortune. Toute leur poésie est chantée, et ordinairement sur sept airs différens selon les sujets. Leur air favori se nomme *le trot du cheval* et imite en effet cette allure. Leur musique est extrêmement simple; ils la préfèrent à la nôtre. Ils ont sept instrumens grossiers, dont cinq tambourins de forme bizarre ; une espèce de flageolet, et un violon informe à deux cordes. Ce dernier instrument ne se voit guère que dans les mains des aveugles qui vont de village en village. Les tambourins sont très-bruyans, on les emploie dans les cérémonies religieuses; le flageolet a un

son aigu qui rappelle celui de la cornemuse. L'un des tambourins est spécialement employé comme accompagnement de la poésie; on ne chante jamais de vers, sans faire entendre en même temps cet instrument; son bruit est en quelque sorte continuel dans les mains des grands, surtout le soir. Les Chingulais sont dans l'usage de s'endormir en écoutant des vers que l'on récite ou que l'on chante avec cet accompagnement monotone.

La religion des Chingulais est le bouddhisme. Ils croient à un être suprême créateur et souverain maître du ciel et de la terre, et à Bouddha sauveur des âmes. Bouddha est déjà venu quatre fois sur la terre; à sa dernière apparition il portait le nom de Goutama. Sa dernière disparition date de 543 ans avant notre ère; cette époque est une de celles d'après lesquelles les Chingulais calculent le temps. Bouddha n'a rien écrit; les uns disent que c'est 218 ans, les autres prétendent que c'est 400 ans après sa mort que ses doctrines ont été réunies en cinq ouvrages si volumineux que la vie d'un homme ne suffit pas à les étudier.

Candy renferme deux grands colléges ecclésiastiques, tous les prêtres de l'île appartiennent à l'un ou à l'autre de ces établissemens. Un enfant que ses parens destinent au sacerdoce, s'attache à un prêtre et le sert comme domestique pen-

dant trois ans ; le prêtre l'instruit. Au bout de ce temps le jeune homme revêt la robe jaune, on lui rase la tête et les sourcils ; on oint son corps de certaines huiles, il peut alors solliciter, à genoux, de son instituteur son admission dans la classe inférieure des prêtres. Si sa demande lui est accordée, il reste avec le même ecclésiastique jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Alors il subit un examen solennel devant vingt prêtres, il revêt la robe blanche, et reçoit la qualité *d'oupsampoda ;* on le promène sur un éléphant, ou sur un cheval en grande pompe dans les rues de Candy. Chaque temple a au moins un et quelquefois jusqu'à trente prêtres qui y sont attachés toute leur vie. Ils gardent le célibat, et vivent des dons de la charité ou de la piété des fidèles. Chaque village a au moins un temple avec une maison pour le prêtre qui le dessert. On voit dans ces édifices l'image de Bouddha et des génies protecteurs. Ils sont presque toujours placés près des rivières, dans des lieux pittoresques, à l'ombre de grands arbres ; ils sont tenus très-proprement, et souvent ornés avec magnificence.

Les prêtres doivent s'abstenir de neuf choses : tuer des animaux, posséder des richesses, avoir commerce avec les femmes, parler inutilement, s'enivrer, manger le soir, coucher sur un lit élevé, chanter et danser, accepter de l'or et de l'argent,



porter des fleurs et user de parfums. Les choses que le prêtre doit plus particulièrement observer sont les suivantes : montrer le même respect aux images et aux reliques de Bouddha qu'à lui-même s'il était vivant, vénérer les livres de la religion, honorer les prêtres plus âgés que lui comme des pères.

Au soleil levant, à midi et au soleil couchant, les prêtres rendent leur adoration aux images de Bouddha ; ils déposent des fleurs sur l'autel, répètent des prières, et se prosternent en observant des cérémonies minutieuses. Ils brûlent de l'encens, et font des aspersions d'eau parfumée. On offre des fleurs aux livres sacrés tout comme aux images ; le respect pour ces livres est si grand, qu'un prêtre n'oserait y toucher avant de les avoir salués. Tout prêtre se prosterne devant son supérieur d'âge, et lui demande sa bénédiction, que celui-ci lui donne en joignant les mains.

Tous les quinze jours, les prêtres s'assemblent pour entendre lire par leur chef la règle de leurs devoirs. Avant de commencer la lecture, le prêtre exhorte à s'éloigner ceux qui se sentent coupables de quelque gros péché : quant aux fautes légères, ils peuvent en obtenir le pardon en les avouant. Une fois chaque année les prêtres subissent un examen rigoureux et écoutent un sermon sur leurs obligations.

Pendant les trois mois de la saison des pluies, les prêtres ne peuvent pas être plus de six jours absens de chez eux, parce qu'il est regardé comme inconvenant pour un prêtre de se montrer avec des vêtemens mouillés. Quelques-uns d'entre eux ne profèrent pas une parole pendant ces trois mois : durant tout ce temps, le peuple les nourrit et leur donne ensuite des habits neufs, ce période d'épreuve se termine par une prédication solennelle. Tous les habitans d'un canton se réunissent; deux prêtres, vêtus de leurs robes de cérémonie, montent chacun dans une chaire élevée. L'un fait la lecture des livres saints, l'autre les explique, en recommandant à ses auditeurs d'être pieux et justes, à conserver la pureté, à châtier leurs pensées comme leurs actions, enfin à dompter leurs passions en prêchant pour exemple Bouddha, afin d'obtenir la même récompense.

Les jours plus particulièrement consacrés à la prière dans les temples sont le mercredi et le samedi; les malades ou ceux qui souffrent y viennent tous les jours. Au mois de juin ou de juillet, de grandes fêtes se célèbrent au renouvellement de la lune, appelée perahor. Le concours du peuple dans les temples est fort grand. La fête devrait être chômée pendant quatre jours; cependant le peuple travaille comme à l'ordinaire. A la pleine lune du mois de novembre, on célèbre une autre

fête pendant la nuit; le peuple donne alors de l'huile pour éclairer les temples tant que dure la solennité.

Les prêtres sont très-respectés; personne, pas même les plus grands personnages, n'osent s'asseoir en leur présence; chacun, quel que soit son rang, s'incline à leur passage. Lorsqu'ils sortent, on porte devant eux la portion la plus large d'une feuille de talipot.

Leur conduite est exemplaire. On en attribue la cause à la liberté qu'ils ont de renoncer au sacerdoce lorsqu'ils ne se sentent pas la force de se conformer aux obligations sévères qu'il leur impose.

Du reste, les prêtres chingulais sont dispensateurs d'une science qui consiste plus en paroles qu'en choses substantielles. Leur mémoire est plus exercée que leur jugement, et ils n'emploient leurs facultés de raisonner que pour des subtilités. C'est surtout sous le rapport de l'instruction morale, et de la manière dont ils dirigent la conduite du peuple que ces prêtres méritent des éloges: M. Davy avoue, qu'à cet égard, il n'a jamais entendu dire qu'on pût leur adresser aucun reproche. Ils sont une exception frappante aux prêtres païens de tous les siècle. Le peuple, en général, ne reçoit pas la connaissance des mystères de la religion. On se borne à lui enseigner ce qu'il doit

croire et ce qu'il doit faire. Il doit adorer Bouddha et le reconnaître comme parfaitement sage; il doit avoir foi à sa doctrine, et la regarder comme le moyen de faire son salut, c'est-à-dire de parvenir au nimbané ou paradis; enfin il doit croire que les prêtres de Bouddha sont ses vrais guides vers le bonheur.

Le peuple combine son adoration avec ses offrandes. Celles-ci consistent en fleurs que le prêtre officiant arrange devant l'image de Bouddha, tandis que le fidèle prosterné garde le silence, ou récite la profession de foi. Les femmes sont, en général, plus exactes que les hommes à s'acquitter des pratiques de la religion.

Les prêtres recommandent au peuple de faire l'aumône, de méditer sur l'incertitude des choses de cette vie terrestre, de vivre d'une manière profitable aux autres et à soi-même, d'aimer son prochain comme soi-même. La pureté de la morale du bouddhisme est très-remarquable. Les prêtres se plaignent fréquemment de l'inefficacité de leurs sermons sur la conduite du peuple; au lieu d'employer tous leurs efforts pour qu'ils produisent l'effet qu'ils en espéraient en les prononçant, ils expliquent la corruption du siècle par une sorte de fatalité: ils disent que le monde dégénère et que les progrès du vice sont effrayans. D'ailleurs, cette morale excellente est associée à un

système religieux monstrueux et absurde qui n'offre rien de consolant, rien de propre à élever l'âme, et dans lequel règne une grossière superstition.

Les génies protecteurs de l'île et les dieux protecteurs de la religion nationale sont adorés comme Bouddha. On demande à celui-ci des grâces dans le monde futur, on conjure ceux-là d'écarter les misères de l'existence actuelle : or, comme les besoins, les intérêts, les passions du moment ont beaucoup plus d'empire sur les hommes que les considérations d'un avenir incertain et éloigné, ces divinités subalternes reçoivent plus d'hommages que Bouddha lui-même. Ces dieux ont leurs prêtres, nommés kapouralès ; ceux-ci ne sont pas formés comme les oupasampoda par une instruction particulière ; ils appartiennent à une caste déterminée, et doivent être de mœurs pures. Kattragam est le plus redouté de ces dieux inférieurs. Son temple, situé dans la partie orientale de l'île, est fréquenté par les pèlerins qui viennent du continent de l'Inde. M. Davy ne put jamais déterminer un peintre du pays à dessiner la figure de l'idole de Kattragam; il paraît que personne n'ose la regarder en face. Ce même dieu a une quantité de noms différens, et, en général, ces divinités subalternes sont désignées par des dénominations diverses, d'autant

plus variées qu'ils inspirent plus de craintes.

La combinaison du culte de Bouddha avec l'adoration des dieux inférieurs est un trait caractéristique de la religion de Ceylan. Ce mélange de cultes est non-seulement toléré, il est ordonné, et les idoles de ces divinités se trouvent souvent dans les temples mêmes de Bouddha.

Les démons sont un troisième ordre d'êtres surnaturels adorés par les Chingulais. La peur est le seul principe des honneurs qu'on leur rend. Les Chingulais s'adressent aux démons dans les cas des malheurs extrêmes, ou des grandes maladies; ils croient que les fous et les gens attaqués de convulsions sont possédés par un démon. S'il survient une mortalité extraordinaire parmi le bétail, c'est un démon qui en est la cause. Dans ces circonstances, on a recours aux hommes qui ont le pouvoir de chasser les démons; on exécute ce que l'on appelle la danse du diable. C'est une cérémonie bizarre : on passe la nuit à danser, à prier, à couper des citrons; elle se termine par l'offrande d'un coq. Les gens éclairés n'approuvent point cette superstition; le bouddhisme la condamne. Cela n'empêche pas beaucoup de Chingulais d'y ajouter foi, il y a même, dans plusieurs parties de Ceylan, de petits temples, nommés *Covillas*, qui sont consacrés aux démons.

Le mont Hamallyl, ou pic d'Adam, la plus

haute montagne de l'île, qui s'élève à 1010 toises au-dessus de la mer, et situé à peu près à 17 lieues au nord-est de Colombo, est particulièrement consacré à Bouddha. M. Davy a gravi sur son sommet : c'est, suivant la tradition des Chingulais, du haut de cette montagne que Bouddha jeta un dernier regard sur la terre avant de monter au ciel. On montre sur la cime du mont l'empreinte du pied de Bouddha; les Chingulais viennent en foule l'adorer. Le Hamallyl est si escarpé, qu'en plusieurs endroits il a fallu tailler des degrés dans le roc pour aider les voyageurs à l'escalader. En approchant du sommet, la montée est si roide, que l'on y court vraiment des dangers. On a donc fixé sur les flancs du mont des chaînes auxquelles on s'attache; cependant, malgré ce secours, il arrive des accidens, et des malheureux, auxquels la tête tourne, tombent dans le précipice qui est à leurs pieds, et où ils sont brisés en pièces. On choisit ordinairement la nuit pour entreprendre la première partie de cette course pénible, et le lendemain matin on traverse d'abord une forêt touffue jusqu'à l'endroit où l'escarpement ne permet d'aller qu'à pied.

Le sommet n'a pas soixante-quatorze pieds de longueur sur vingt-quatre de largeur; cet espace est entouré d'un mur en pierre; au milieu de cet enclos un rocher haut de huit pieds offre l'em-

preinte sacrée; elle est peu profonde et a plus de cinq pieds de long, sur deux pieds sept pouces à deux pieds cinq pouces de large; elle est garnie d'un rebord en cuivre orné de pierres précieuses, un toit, soutenu par des colonnes, la recouvre; le plafond de ce sanctuaire est doublé d'étoffes, les bords sont couverts de fleurs, une balustrade l'enceint: sur le plateau inférieur est un petit temple et une maisonnette où demeure le prêtre chargé de réciter les prières pour les pèlerins. Il leur fait répéter la profession de foi et leur donne sa bénédiction. Ensuite les Chingulais se saluent affectueusement entre eux, et resserrent, par des témoignages d'amitié, les liens qui les unissent les uns aux autres.

Le bouddhisme recommande l'usage des chapelets, dont on compte les grains un à un en récitant des prières.

Les Chingulais croient à l'immortalité de l'âme; ils sont persuadés qu'aussitôt après la mort d'un homme juste, son âme est admise dans le séjour céleste où elle doit rester éternellement, tandis que l'âme d'un méchant, et surtout celle d'un tyran, ou d'un prêtre impie, passent dans le corps de quelque reptile ou d'un animal féroce.

Les cérémonies funèbres sont de la plus grande simplicité: le corps est enveloppé d'une natte ou d'une pièce d'étoffe, et on va le déposer dans le

lieu solitaire destiné aux inhumations. Le cortége est accompagné d'un prêtre qui récite des prières.

Un Européen trouve que les Chingulais sont très-peu avancés dans la carrière des connaissances humaines. Ils n'ont aucune idée de géométrie, et à peine quelques notions d'arithmétique. Ils ignoraient l'emploi des chiffres et n'employaient que des lettres pour exprimer les nombres. Ils ont adopté les chiffres des Malabares, et en font usage d'après le système décimal. Ils ont également emprunté de cette nation les tables de multiplication, dont cependant ils se servent moins que de leurs doigts.

La manière de mesurer les distances ne peut être fort exacte. On les détermine par l'espace auquel parvient la portée de la voix d'un homme qui crie. Quarante de ces portées font une journée de marche qui répond à peu près à huit lieues, ce qui suppose l'unité, ou la portée de la voix, à peu près d'un quart de lieue. Ils ont pour unité de mesure plus petite, la longueur du bras et la hauteur à laquelle un homme peut atteindre avec la main. Les charpentiers emploient pour mesurer la seconde phalange de l'index.

La seule monnaie d'or est la pagode de l'Inde. On a trouvé d'anciennes pièces d'or, qui n'ont plus de cours, dans un endroit qui fut autrefois une

résidence royale. Elles sont exactement semblables au chaly, monnaie de cuivre qui est encore en circulation, quoique fort rare, et qui porte des caractères inconnus aux Chingulais eux-mêmes.

Dans le commerce on fait peu usage des monnaies d'or ou d'argent; elles sont en si petite quantité, qu'elles ne suffiraient pas aux besoins.

Les Chingulais divisent le temps à peu près comme nous, avec cette différence que le premier jour de leur année correspond au 28 de notre mois de mars. Pour mettre les années bissextiles en rapport avec les autres, ils ajoutent un jour à celle qui finit. Le premier mois est appelé onasachma-hayé, le second pomallayé, et ainsi de suite, chacun finissant par la syllabe *ayé*. Le premier jour de la semaine qui répond à notre dimanche est fridahé, puis suivent sandondahé, ongorondahé, badadahé, braspotindahé, secomadahé, henomadahé. On a déja vu que le mercredi et le samedi sont les jours consacrés aux cérémonies religieuses. Les Chingulais partagent en quinze heures l'espace de temps durant lequel le soleil est sur l'horizon; ils en donnent un pareil nombre au reste de la journée. Cette division est assez régulière; car la longueur du jour diffère peu de celle de la nuit sous la latitude de Ceylan.

L'état de la société, parmi les Chingulais, n'exige pas qu'ils mesurent le temps avec beau-

coup de précision. Il ne paraît pas qu'ils eussent inventé le plus grossier cadran avant l'arrivée des Européens dans leur île. Cependant ils avaient une espèce d'horloge. C'était un vase percé par le fond ; on le remplissait d'eau, et il se vidait en une heure, suivant leur manière de diviser le temps. Ce moyen leur suffisait, et rarement on l'employait ailleurs qu'à la cour.

Ils sont fort adonnés à l'astrologie. Chacun des jours de la semaine est placé sous la protection d'une planète, et chacune des heures de la journée est mise sous l'influence d'une étoile fixe. Outre le mois lunaire, ils ont un mois astrologique ; celui-ci n'a que vingt-sept jours qui répondent aux constellations. La subdivision de ces jours astrologiques est très-compliquée. Fermement persuadés que les astres influent sur les affaires humaines, ils cherchent à mettre toutes leurs actions d'accord avec le mouvement des planètes. Ils s'informent aussi souvent du nékata ou de l'heure astrologique que de l'heure du jour. Le premier soin des parens, à la naissance d'un enfant, est de faire tirer son horoscope. Jamais l'heure de la célébration d'un mariage, et même parmi les hautes classes, jamais un mariage n'est arrêté sans le concours des astrologues. Les combinaisons de l'astrologie exercent leur puissance sur toutes les affaires de la vie. Il est remarquable que ceux-ci, avec le secours de

tables apportées de l'Inde, calculent avec précision le retour des éclipses.

La médecine se lie à l'astrologie, et par conséquent est conjecturale et erronée dans ses systèmes. Comme les Chingulais ont horreur des corps morts, et pensent que leur simple contact cause une souillure, ils n'ont aucune notion d'anatomie. Ils ne connaissent de la chimie que les infusions, les décoctions, les extraits et la distillation. Ils savent extraire du coco une liqueur que leur religion leur défend de boire, ce qui ne les empêche pas d'en faire usage. La chirurgie se borne à cautériser les plaies, à appliquer des ventouses, à saigner dans certains cas rares.

Leur physiologie est un ramas d'absurdités; ils pensent néanmoins qu'elle explique très-bien tous les phénomènes soit de l'état de santé, soit de l'état de maladie. Pour être un médecin accompli, il faut être bon astrologue, afin de juger de l'influence des astres sur le malade et sur la maladie, et connaître les meilleurs momens pour cueillir les plantes médicinales. On exige aussi d'un médecin qu'il soit physionomiste, et qu'il sache se former une opinion de l'état du malade, non-seulement sur son aspect, mais aussi sur l'expression de la physionomie du messager qui vient appeler du secours. Le médecin doit encore savoir interpréter les songes et les avertissemens que les

dieux envoient aux hommes pendant le sommeil. Enfin le médecin doit être en état de juger à la première vue du patient quelles sont les causes éloignées et prochaines de la maladie, et de deviner si elle n'est pas la punition d'un crime commis dans une existence précédente. Il n'y a rien à apprendre dans le système médical des Chingulais, si ce n'est jusqu'à quel point l'esprit humain peut se repaître de folies, lorsqu'il se livre aux écarts de son imagination et accorde une confiance aveugle à des croyances extravagantes, au lieu de consulter sa raison.

Les Chingulais ont fait plus de progrès dans les arts que dans les sciences. La peinture est cependant peu avancée chez eux ; ils ignorent complètement la perspective ; ils ne visent qu'à attirer l'œil par des couleurs éclatantes; celles-ci sont assez durables. Ils emploient l'orpiment pour le jaune, l'indigo pour le bleu, le cinabre pour le rouge, le noir de fumée pour le noir, et le carbonate de chaux mêlé avec le carbonate de magnésie pour le blanc. Ils les fixent avec la gomme, et ignorent l'usage de l'huile. Ils se servent habilement de la laque qu'ils nomment *kapitia.* Ils en font de quatre couleurs, vert, rouge, jaune et noir; ils l'étendent sur le bois ou sur le métal en couches minces, et lui donnent un très-beau poli;

ils vernissent ainsi un grand nombre de meubles et d'ustensiles.

Les progrès dans la sculpture ont été plus heureux que dans la peinture. Les images de Bouddha donnent de l'occupation à beaucoup d'artistes. On voit dans les temples des statues de Bouddha, soit en pierre, soit en bois, de toutes les dimensions, depuis les plus petites, jusqu'aux proportions colossales. Le sculpteur ne peut donner à Bouddha que trois attitudes. Il doit le représenter debout, assis ou couché, et avec le vêtement sacerdotal; la moindre innovation serait considérée comme une impiété. Les statues sont toujours coloriées; les yeux ont une pupille; l'acte d'achever l'œil est regardé comme très-important et même mystérieux, parce que du moment où il est terminé, la statue reçoit le caractère de la divinité; jusqu'à ce moment elle n'était qu'un bloc de pierre ou de bois; quand les yeux sont faits, l'artiste se prosterne devant son ouvrage et l'adore.

Les Chingulais connaissent assez bien la fonte des métaux et l'art de modeler; ils jettent aux moules des figures de bronze qui sont remarquable. M. Davy a vu à Candy une statue de Bouddha en bronze qui n'est pas sans mérite, et qui serait admirée même en Europe.

L'architecture ne paraît pas avoir jamais été

poussée à un haut point de perfection à Ceylan. Les temples excavés dans le roc que l'on y trouve en grand nombre sont, en quelque sorte, l'œuvre de la nature. La main de l'homme a peu embelli ces grottes. On rencontre çà et là des ruines dans le genre de l'architecture des Hindous. Les temples des dieux subalternes rappellent quelquefois, dans leurs ornemens, l'architecture grecque; ceux de Bouddha ont le caractère chinois. Dans les plus anciennes ruines on voit des voûtes en pierre, qui se projettent successivement les unes au-dessus des autres, jusqu'à ce qu'elles se joignent; dans les ruines plus récentes, la voûte se soutient par la taille des pierres. L'aspect des édifices et des ruines fait conjecturer que l'architecture a décliné à Ceylan depuis la fin du seizième siècle.

L'orfèvrerie fait honneur au talent des Chingulais. Avec des instrumens très-simples, ils fabriquent des ouvrages qui ne seraient pas indignes des meilleurs ouvriers européens. Ils n'entendent pas aussi bien l'art de tailler les pierres que celui de les monter, ce qui vient de ce qu'à la cour de Candy on portait les pierres précieuses simplement polies et non taillées. On fond le fer dans des fournaises sans y apporter beaucoup de soin; néanmoins la qualité du métal est excellente. Il est probable que les Chingulais ont le secret de faire l'acier par cémentation; du moins ils ont un procédé qui

consiste à faire chauffer fortement le fer dans la poussière de charbon, en y joignant des herbes dont le choix est mystérieux. Leurs forgerons sont aussi habiles que ceux d'Europe. Leurs serrures, leurs platines de fusil, sans être très-bien fabriquées, remplissent leur objet. Les ouvriers en fer mettent les instrumens à l'abri de la rouille en les couvrant d'une couche mince de cire fondue. Ils fabriquent des pierres à aiguiser en réduisant le corindon en poudre impalpable qu'ils mêlent avec la laque fondue; puis ils versent ce mélange dans un moule. Cette substance acquiert par le refroidissement un degré de dureté extrême.

Les Chingulais trouvent le nitre dans des grottes. Ils ne réduisent pas en grain la poudre à tirer; ils l'emploient dans son état de poussière. Elle s'enflamme avec promptitude, et son explosion est assez forte. Elle laisse peu de résidu. Suivant la tradition du pays, on doit aux Portugais l'usage de la poudre et des armes à feu.

La poterie n'est point vernie, et cependant d'un bon usage; la forme des vases rappelle souvent celle des vases antiques. L'art de tisser n'a fait aucun progrès chez les Chingulais. Le métier de tisserand est de la simplicité la plus grossière. Ils ne fabriquent que des toiles extrêmement communes.

Tous les voyageurs qui ont parcouru Ceylan parlent d'une caste d'habitans qui ne reconnais-

saient point l'autorité du roi de l'ile ; ce sont les Bedahs ou Vedahs. Ils vivent principalement dans les forêts touffues du nord-est, entre les montagnes et la mer ; les uns sont sauvages, d'autres ont un commencement de civilisation. M. Percival en vit quelques-uns, il leur trouva le teint plus clair qu'aux Chingulais ; il se rapprochait davantage de la couleur du cuivre. Ils étaient fort bien faits, portaient une longue barbe, et avaient les cheveux relevés sur le sommet de la tête ; ils étaient presque nus.

Ils ont pour armes l'arc et les flèches, sont fort agiles à la course ; les plus sauvages n'ont aucune communication avec les autres habitans de l'île, et ne vivent que de leur chasse. Ceux qui ont un commencement de civilisation demeurent dans des cabanes d'écorce d'arbres, cultivent le millet, se nourrissent de racines et du produit de leur chasse. Quelquefois réduits par la faim aux plus dures extrémités, ils mâchent du bois décomposé qu'ils pétrissent avec du miel.

Ceux qui vivent rapprochés des Chingulais, échangent de l'ivoire, du miel, de la cire et des peaux de bêtes fauves contre du fer ou des toiles grossières ; comme ils craignent d'être surpris ou faits prisonniers, ils ont recours à un moyen qui, suivant le récit de plusieurs historiens, a été employé dès la plus haute antiquité par les peuples

sauvages. Lorsque les Vedahs ont besoin de fer, de toile, ou d'objets dont ils font usage, ils s'approchent pendant la nuit d'un village et déposent dans un lieu fréquenté une certaine quantité de leurs marchandises qu'ils recouvrent d'une feuille de talipot. La nuit suivante ils reviennent au même endroit, et ordinairement y trouvent ce qu'ils désirent. Il est facile de les satisfaire, et le marché est toujours avantageux pour ceux qui traitent avec eux : si on les refuse, ils font du dégât. Les Chingulais, à qui ce trafic est profitable, s'enfoncent quelquefois dans les forêts pour proposer des échanges aux Vedahs, et se servent du même expédient que ceux-ci que la vue d'un étranger effraye beaucoup.

On pense que les Vedahs adorent des divinités que l'on peut comparer aux démons des Chingulais; ils observent certaines fêtes pendant lesquelles ils posent des vivres au pied d'un arbre, puis dansent à l'entour.

Les Bedahs sont doux et pacifiques; ils n'attaquent pas leurs voisins; ils se réunissent pour défendre leur liberté.

On ne sait rien sur leur origine; on a supposé qu'ils étaient les véritables aborigènes de Ceylan, et que leurs ancêtres, accablés par les Chingulais qui s'étaient emparés de l'île, avaient préféré la vie sauvage à la soumission. Suivant une autre

tradition, ils furent jetés ou abandonnés sur les côtes de Ceylan, et s'y établirent. Ayant dans la suite refusé de seconder le roi dans une de ses guerres, il les avait fait chasser des lieux habités par ses sujets, et les avait contraints de se réfugier dans le fond des forêts. Quelques personnes supposent enfin que les Bedahs ne sont que des Chingulais qui ont persisté dans l'état sauvage. Mais cette opinion manque de probabilité, puisque ces Bedahs parlent un langage particulier.

M. Percival a dit que les Bedahs avaient le teint moins foncé que les Chingulais : d'autres auteurs on dit au contraire que ces peuples étaient une race de nègres dégénérés.

Les Portugais de Ceylan sont presque aussi noirs que les Chingulais. Cette classe nombreuse est un mélange de Maures ou Malais et de Malabars, et d'hommes issus de l'union des Chingulaises avec les différens Européens qui ont possédé l'île. Un vêtement, moitié hindou, moitié européen, et un teint qui approche plus du noir que du blanc, sont tout ce qu'il faut pour prendre le nom de Portugais. C'est dans cette classe que les Hollandais choisissaient leurs femmes. Ces Portugais affectent d'adopter les modes des Européens; ils portent des chapeaux et des culottes, des souliers et une veste. La plupart sont catholiques.

Enfin, dit M. Davy, on a découvert dans l'intérieur de l'île des Chingulais chrétiens. Ils adorent la vierge Marie, et font leur prière devant une image de notre Seigneur. Ils baptisent leurs enfans et font bénir leurs mariages par un prêtre. Celui-ci ne sait pas lire; il récite ses prières par cœur. On dit qu'ils fréquentent les temples de Bouddha, et offrent des fleurs sur ses autels. Un ecclésiastique anglais leur a donné un Nouveau-Testament en langue chingulaise. Il paraît que ces chrétiens descendent des naturels de l'île que les Portugais avaient convertis.

Lorsque les Anglais eurent pris Ceylan en 1782, ils pensèrent qu'une chose très-avantageuse à leurs intérêts serait de conclure un traité d'alliance offensive et défensive avec le roi de Candy; en conséquence, ils résolurent de lui envoyer une ambassade; elle fut confiée à M. Hugues Boyd, second secrétaire de lord Macartney, gouverneur de Madras, qui avait accompagné l'expédition. C'était un homme qui, à un esprit vif et à une belle figure, joignait les manières les plus agréables. Malgré tant de moyens de réussir, il échoua dans sa mission. Il était parti de Trinquemale le 5 février, il y fut de retour le 25 mars.

En 1800, les Anglais, déjà maîtres de tout ce

que les Hollandais avaient possédé à Ceylan, envoyèrent de nouveau une ambassade au roi de Candy, tant pour établir des relations amicales avec ce prince, que pour négocier quelques affaires importantes. Le général Macdowal fut chargé de cette mission. Une suite nombreuse l'accompagna. M. Percival et plusieurs officiers suivirent l'ambassadeur : on partit de Colombo le 10 mars, le 14 mai on revint à Colombo.

Tout le pays soumis au roi de Candy, observe M. Percival, est montagneux et haut, défendu et protégé par des escarpemens et des défilés qui ne sont guère praticables que pour l'infanterie. Des forêts et de grands espaces couverts de broussailles épaisses, interceptent la vue de toutes parts, l'on ne peut s'y enfoncer que par des sentiers étroits et entrecoupés qui ne sont connus que des Indigènes.

Lorsque les Anglais furent avancés à une certaine distance dans l'intérieur, il leur fut impossible de conduire plus loin leurs chariots et leurs chevaux. Des Candiens remplacèrent les Chingulais pour le transport du bagage des Anglais et des présens destinés au roi. Le climat du pays haut avait fait prendre la fuite aux Chingulais, accoutumés au climat du bord de la mer.

Le général anglais ayant donné ordre au corps de pionniers et de lascars d'ouvrir une route pour

l'artillerie qui l'accompagnait, l'officier du roi, qui était venu au-devant de l'ambassade, se plaignit de ce que l'on violait le territoire de son maître. Il semblait avoir choisi les sentiers les plus tortueux et les plus difficiles. La vigilance avec laquelle il épiait tous les mouvemens des Anglais faisait voir qu'il comptait peu sur la bonne foi de ces Européens. Plus tard les événemens prouvèrent que cette défiance était bien fondée. Toute la population était livrée aux plus vives alarmes : elle répugnait à vendre des vivres aux Anglais, quoiqu'on lui en donnât un prix raisonnable.

Quand on fut arrivé à Candy, les débats sur l'étiquette commencèrent. Lorsque M. Boyd était venu en ambassade, le prince avait exigé qu'il se prosternât et qu'il restât à genoux pendant tout le temps qu'il serait en sa présence. M. Boyd ayant refusé de se soumettre à ce cérémonial, ne fut pas admis devant le monarque. Le roi de Candy ne voulut rien rabattre de ses prétentions depuis la conquête de l'île par les Anglais en 1796, et un des principaux agens de la compagnie des Indes, qui fut chargé d'une mission près de lui, fut forcé de s'agenouiller.

Le général Macdowal, informé qu'on attendait de lui cette marque de soumission, déclara qu'il ne la donnerait jamais, et qu'il retournerait plu-

tôt à Colombo sans voir le roi. Le roi de Candy ne se souciant pas de rompre avec les Anglais, consentit à déroger à ses droits. Ce fut la nuit, à la lueur d'une prodigieuse quantité de flambeaux, que le cortége arriva jusqu'au palais.

La salle d'audience était un long portique voûté; on l'avait ornée de feuilles de bananiers et de festons de mousselines. Au fond, sous une des arcades les plus larges, s'élevait sur plusieurs degrés une estrade que couvrait un tapis. Un rebord cachait la partie inférieure du corps du roi placé sur son trône. Les courtisans, les uns la face contre terre, les autres assis les jambes croisées à la manière des orientaux, se tenaient des deux côtés sous les arcades. L'ambassadeur fut introduit avec beaucoup de gravité et de cérémonie par deux des principaux officiers.

Afin d'inspirer plus de respect pour le roi, la partie de la salle où il était assis demeurait en quelque sorte dans l'obscurité, quoique le reste fût éclairé d'une manière fort brillante. Ce prince qui paraissait être un jeune homme, avait la peau fort noire et peu de barbe. Une longue robe de très-belle mousseline brodée en or, faisait plusieurs plis autour de son corps. Il avait les bras nus du coude au poignet, et les doigts garnis de très-grosses bagues en pierres précieuses. Plusieurs chaînes d'or qu'il portait au cou retombaient sur

une espèce de collerette fort empesée. Il était coiffé d'un turban de mousseline parsemé de lames d'or que surmontait une couronne d'or, sorte d'ornement qui distinguait le roi de Candy de tous les autres monarques de l'Asie, à qui leur religion interdit ce signe de la royauté, ou qui se contentent d'une simple aigrette en pierres précieuses. Un magnifique tissu, qui formait sa ceinture, soutenait un sabre recourbé dont la poignée était enrichie de pierreries, et le fourreau revêtu de filigrane.

La gravité et la réserve présidèrent d'une manière remarquable à toute cette audience. Les choses les plus indifférentes furent dites à l'oreille; il ne fut pas question de choses sérieuses, tout se passa en complimens. On faisait fréquemment des aspersions d'eau de rose avec des vases d'or d'un travail curieux; l'on se passa de main en main de petits plateaux ornés de filigranes d'or et d'argent qui contenaient des parfums. La chaleur excessive qui se faisait sentir dans la salle, jointe aux exhalaisons de l'huile parfumée qui brûlait dans les lampes, et à l'odeur de l'huile de coco que tous les Candiens avaient répandue à grands flots sur leurs cheveux et sur toutes les parties de leur corps, faillit suffoquer les Anglais, auxquels il fut permis de se tenir à l'une des extrémités de la salle, où la suite de l'ambassadeur était placée.

Des torrens de pluie tombèrent tout le temps que dura l'audience. Le général, épuisé de fatigue, ne fut de retour à son camp qu'à cinq heures du matin.

D'autres audiences suivirent celle-là ; il y fut question d'affaires. Entre autres choses, l'ambassadeur demanda au roi la permission de percer un peu au nord de Candy une route pour aller de Colombo à Jafnapatnam. Le roi refusa nettement de consentir à cette proposition ; il montra une aversion décidée pour le rétablissement des relations quelconques entre ses sujets et les Européens. Il dit pourtant qu'il désirait de vivre en bonne intelligence avec les Anglais, nation dont il savait que la puissance était bien supérieure à celle des Hollandais.

Lorsque le général reçut son audience de congé, le roi lui passa une chaîne d'or au cou, et lui présenta une épée avec un fourreau et un ceinturon brodés, ainsi qu'un anneau enrichi de pierres précieuses ; enfin il lui fit don d'un éléphant. Les officiers eurent aussi part aux largesses du monarque candien ; les soldats furent gratifiés d'une pièce de toile de coton commune. M. Percival observe que les Candiens ne fournirent qu'une petite quantité de vivres à l'ambassade durant son séjour dans leur ville. Ceux-ci s'apercevaient sans doute que leurs hôtes deviendraient leurs maîtres, et peut-

être l'idée de ce changement ne les flattait point.

Autrefois, dit M. Davy, la réception des ambassadeurs montrait avec quel soin on entretenait le prestige de la grandeur du monarque. Sept rideaux placés les uns devant les autres cachaient le roi assis sur son trône, et tout éclatant d'or et de diamans. Dans les occasions ordinaires, les sept rideaux étaient relevés à la fois, et tous les courtisans, prosternés la face contre terre, attendaient le moment où on leur permettait de rester à genoux. A la présentation d'un ambassadeur, les choses se passaient autrement, on assemblait un grand nombre de spectateurs : on faisait ranger en bataille la garde royale et les éléphans ; les avenues du palais étaient illuminées. L'ambassadeur se prosternait devant les rideaux ; on les élevait tous à la fois, puis on les laissait retomber à l'instant, afin que la curiosité fût plus vivement excitée. On les tirait ensuite un à un, en exigeant des prosternations nouvelles à chaque fois, jusqu'à ce que le monarque fût complétement en vue. Ensuite l'ambassadeur s'avançait en rampant, conduit par les ministres jusqu'au pied du trône. Quand il avait remis ses lettres, il reculait en rampant, et toujours faisant face au roi, cérémonie très-fatigante et très-difficile qui exigeait une répétition préliminaire.

Le roi était regardé comme propriétaire du sol

de l'île entière. Son pouvoir était absolu. Il est vrai qu'à son avénement au trône, il promettait de gouverner selon certaines règles consacrées par la tradition, et qui toutes étaient fort sages; mais ces engagemens sont du nombre de ceux que l'on oublie le plus facilement, et auxquels on manque sans scrupule. Quand l'abus de l'arbitraire était porté à l'excès, la punition arrivait: le peuple se soulevait en masse, et détrônait le mauvais roi; des exemples d'une révolution semblable ne sont pas rares dans l'histoire de Ceylan. C'était un remède violent qu'il aurait été sage d'éviter, et qui ne détruisait le mal que momentanément. L'insurrection du peuple et le choix d'un nouveau roi ne pouvaient être regardés que comme le triomphe de la faction dominante.

A l'époque du voyage de M. Percival, le roi avait dû son élection au crédit du principal ministre; il était natif de Ramisseram, petite île sur la côte de Malabar, vis-à-vis de Ceylan. Son seul droit, indépendamment de la recommandation du ministre, était de descendre de la famille royale par les femmes. La branche masculine était éteinte. Sous le règne du dernier roi, le premier ministre s'était fait un parti nombreux; jugeant qu'il gouvernerait plus à son gré sous un prince qui lui aurait obligation du trône, que sous le monarque auquel il devait sa fortune et

son élévation, il déposa et mit à mort celui-ci, et fit nommer un étranger à sa place.

Aucun monarque de l'Orient, et c'est beaucoup dire, ne portait des titres plus nombreux et plus extravagans que ceux du roi de Ceylan. Ce monarque en devait une partie aux Portugais et aux Hollandais qui lui payaient généreusement avec cette monnaie toute partie de son territoire qu'ils s'appropriaient.

Les premiers officiers de l'état étaient les adigars ou premiers ministres, au nombre de deux; indépendamment des attributions de ministres d'état, ils étaient aussi chargés de l'administration de la justice. Leur sentence était définitive; on pouvait en appeler au prince; mais, comme ils approchaient seuls de sa personne, on conçoit qu'il était aussi dangereux que difficile d'user de ce privilége. La pompe des adigars égalait celle du roi. Un certain nombre d'officiers de leur maison marchait devant eux, portant la baguette d'argent, symbole du pouvoir; d'autres, armés de fouets, écartaient la foule.

Les dissaouvas, ou chefs des corlas, ou provinces, remplissaient sous les adigars les mêmes fonctions que ceux-ci. Les places s'achetaient, et ceux qui les remplissaient se remboursaient en opprimant le peuple.

Le pouvoir du dissaouva boudha, ou chef des

troupes, était très-grand; souvent il donnait de la jalousie au monarque.

Les classes inférieures du peuple n'étaient pas les seules foulées pour remplir le trésor du roi. A certaines solennités, les mahondreous, ou les grands, ne paraissaient devant lui que les mains pleines; l'accueil que chacun recevait était réglé sur la valeur de ce qu'il avait donné.

Tous les Candiens étaient obligés de prendre les armes lorsque le roi le leur commandait. Les troupes régulières se montaient à près de 20,000 hommes. Selon la coutume de tous les despotes qui n'osent confier à leurs sujets la défense de leur personne, le roi de Candy avait toujours près de lui un corps de Malabars, de Malais et d'autres étrangers, dont un grand nombre avaient déserté le service hollandais, et en éprouvaient bien des regrets.

Le royaume de Candy existait depuis plus de mille ans; depuis le milieu du seizième siècle, il avait éprouvé diverses diminutions; enfin son heure fatale sonna. On a vu que, dès le principe, la cour de Candy avait manifesté les intentions les plus hostiles contre les Anglais; les troupes candiennes commirent fréquemment des déprédations sur le territoire britannique. Une nouvelle ambassade fut envoyée à Candy, et fit des représentations sur cette conduite hostile. Les

négociations, traversées par les intrigues du principal adigar, furent rompues; on en vint à une guerre ouverte. Les Anglais épousèrent la cause d'un jeune prince qui avait des droits plus réels au trône que le roi qui l'occupait. Les hostilités commencèrent en 1803; le succès des armes fut sujet à beaucoup de vicissitudes; le climat et la nature du pays firent éprouver des pertes considérables aux Anglais. En 1805, une suspension d'hostilités eut lieu sans traité de paix. On jugea avec raison que cette formalité ne serait qu'un gage illusoire de la durée de la tranquillité.

Sans cesse assailli par ses inquiétudes et ses alarmes, le roi de Candy, craignant d'être trahi, ne voyait dans la plupart des grands de ses états que des hommes qui conspiraient contre lui. Le soupçon devenait l'arrêt de mort du malheureux sur lequel il tombait; il était, ainsi que sa famille, livré aux plus affreux supplices. Ces exécutions se multiplièrent tellement, elles furent accompagnées d'actes de cruauté si révoltans, que l'indignation publique éclata. Les Candiens opprimés, vexés, tourmentés de toutes les manières, implorèrent l'assistance des Anglais, pour chasser du trône un monstre devenu l'objet de la haine générale. En conséquence de leurs supplications réitérées, une armée anglaise entra sur le territoire de Ceylan au mois de février 1815;

cette fois elle n'eut à combattre que les difficultés du terrain. Le roi s'enfuit de sa capitale, poursuivi par ses troupes et par ses sujets. Après s'être caché en plusieurs endroits, il fut découvert le 28 février par des paysans armés. Le petit nombre de soldats malabars restés avec lui firent résistance, et blessèrent un des assaillans; ceux-ci se retirèrent à quelques pas, et firent feu sur la maison. Alors le roi en sortit, et se livra entre les mains de ceux qui le cherchaient. Ils le garottèrent, l'accablèrent d'outrages et le dépouillèrent. Bientôt les Anglais arrivèrent, firent cesser ces indignités, et l'envoyèrent à Colombo, d'où il fut transporté dans l'Hindoustan. Les Anglais conviennent que cette expédition qui se termina si heureusement n'aurait pu être entreprise sans le concours des chefs et du peuple candien.

Une proclamation du gouverneur anglais annonça que le roi s'étant par sa mauvaise conduite rendu indigne du trône, en était déclaré déchu; toute l'île devait à l'avenir être régie d'après ses lois, sous l'autorité du roi de la Grande-Bretagne.

La paix de Ceylan paraissait imperturbable, et par une coïncidence singulière le climat semblait être devenu moins funeste aux Européens, la mortalité diminuait parmi eux d'une manière remarquable. Malheureusement ce calme fut de courte durée. Au bout de deux ans l'ambition turbulente

de quelques chefs mécontens, entretenue par leur influence pernicieuse sur un peuple habitué à l'obéissance la plus implicite, fomenta une insurrection. Elle éclata le 10 septembre 1817; les mesures conciliantes qu'on employa d'abord ayant été sans effet, on eut recours aux actes de vigueur. Dans cette campagne les Anglais eurent, comme autrefois, beaucoup à souffrir des maladies et du climat. En effet les provinces les plus agitées par la révolte étaient celles qui n'avaient jamais été accoutumées à l'autorité d'un gouvernement tranquille et régulier; plusieurs de leurs habitans, parmi lesquels se trouvaient des Bedahs, n'avaient été soumis que de nom au roi de Candy. Les cantons de l'intérieur, accoutumés à l'action d'une autorité permanente, demeurèrent fidèles à leurs engagemens; les territoires maritimes ne furent nullement troublés. Protégés par leurs forêts et leurs rochers, les rebelles se défendirent jusqu'au 22 novembre 1819. A cette époque les hostilités cessèrent entièrement. Afin de prévenir le retour de calamités semblables, on prit des arrangemens tendant à établir une surveillance plus active dans l'intérieur.

Candy, ancienne capitale des états du roi détrôné, est à vingt-cinq lieues au nord-ouest de Colombo et à trente-deux au sud-ouest de Trinquemale, dans une situation pittoresque au milieu

de collines escarpées et de hautes montagnes couvertes d'une verdure perpétuelle de forêts, et de broussailles. Le Mahavalli Ganga entoure presque entièrement le rocher sur lequel la ville est bâtie; ce fleuve est large, rocailleux et rapide. Quand les Anglais en prirent possession, ils reconnurent que ce n'était qu'une chétive bourgade entourée d'un mur en terre; elle ne consistait qu'en une rue terminée par le palais qui n'avait rien de remarquable. Le climat y est frais; la hauteur moyenne du thermomètre est de 18 degrés.

Les Européens s'en étaient emparés plusieurs fois; alors le roi se retirait dans les parties les plus inaccessibles de ses états. De fortes haies d'arbres épineux entrelacés, qui entrecoupaient les défilés par lesquels on pouvait arriver, formaient les principales fortifications de cette ville.

On voyait beaucoup de villes ruinées dans le royaume de Candy. Sur la route de Candy à Trinquemale on rencontrait Aletty Neour, où le roi avait autrefois des magasins de grains et d'autres provisions. Les Portugais l'avaient réduite en cendres. Des restes de pagodes et d'autres temples attestaient son existence passée et celle de plusieurs autres villes, et montraient en même temps que les Chingulais tendaient à se policer et à s'enrichir, lorsque l'invasion des Européens priva ces insulaires de tout moyen de communication

avec les nations étrangères et les empêcha d'en adopter les arts et les coutumes.

Les ruines d'Anourodg borro, jadis résidence des rois de Ceylan, qui même y avaient leur sépulture, sont situées sur les confins du territoire de Jafnapatnam dans le nord de l'île; elles annoncent que cette ville était grande et magnifique. La distance de Candy et les terreurs de la cour étaient cause que des prêtres et quelques Chingulais fréquentaient seuls ce lieu pour prier sur le tombeau de leurs saints. Les Portugais s'étant emparés de cette cité, y commirent de plus grands ravages que dans les autres parties de l'île; ils renversèrent impitoyablement les édifices religieux, et enlevèrent les meilleurs matériaux pour fortifier Colombo et les autres places qu'ils avaient construites sur le bord de la mer. Ce sacrilége fut ce qui leur aliéna le plus les esprits, aujourd'hui encore les Chingulais n'en parlent qu'avec horreur.

Trinquemale, si renommée par son port, est environnée d'un pays montagneux et boisé. La nature et les travaux de l'art en ont fait une place très-forte. On y a établi une colonie de Chinois pour la culture des jardins. La ville est peu importante; les environs sont d'une stérilité extrême, les rivages de la baie sont tellement à pic et l'eau qui les baigne est si profonde, que l'on peut passer des rochers sur les navires mouillés le long de

leurs flancs. Des marais et des broussailles qui s'étendaient jusqu'à peu de distance des forts rendaient l'air très-insalubre; les Anglais ont abattu les bois et ouvert des écoulemens aux eaux stagnantes, et la chaleur du climat a produit des effets moins désastreux qu'auparavant.

A mesure que l'on prolonge la côte située au nord-ouest de Trinquemale, l'œil ne découvre qu'un rivage escarpé et des forêts immenses qui s'avancent dans l'intérieur du pays. Au premier aspect on le croirait, de même que les autres parties de l'île, absolument dépourvu d'habitans. Cependant il est très-peuplé, les insulaires construisent leurs cabanes dans les bois; comme ils fuient à l'approche des étrangers, on ne peut les voir qu'en pénétrant dans leurs retraites.

Maletivou, située à mi-chemin entre Trinquemale et Jafnapatnam, est dans une position délicieuse et très-pittoresque; un petit fleuve qui se jette dans la mer forme un port suffisant pour de grands bateaux. Ce lieu fournit Trinquemale de provisions de bouche; les environs abondent en gibier.

En avançant au nord, on trouve l'extrémité septentrionale de Ceylan qui forme une longue péninsule, presque séparée du reste de l'île par un bras de mer très-profond. Elle comprend le territoire de Jafnapatnam, situé directement à

l'opposite de Negapatnam, ville de la côte de Coromandel; c'est la partie la moins malsaine de l'île; elle doit cet avantage à la mer qui l'environne, pour ainsi dire, de toutes parts, et rafraîchit à leur passage les vents chauds qui viennent du continent. Les prairies verdoyantes de ce canton annoncent sa douce température; on peut y élever des moutons; l'agriculture y est florissante, le tabac d'une qualité excellente.

Jafnapatnam communique avec la mer par une petite rivière. On y a établi des manufactures de grosses toiles, de mouchoirs, de châles, de bas de coton. Les joailliers, les orfèvres, les menuisiers, les ébénistes, sont les plus habiles de l'île.

A peu de distance, à l'ouest, gisent plusieurs petites îles auxquelles les Hollandais ont donné les noms de Delft, Harlem, Middelbourg, Leyde et Amsterdam; les paturages y sont excellens, on y élève des bœufs et des chevaux.

C'est dans les forêts qui séparent au sud, les territoires que l'on vient de décrire, des anciens états du roi de Candy, qu'habitent principalement les Bedahs : ces forêts couvrent une étendue de plus de vingt-cinq lieues du nord au sud, et s'approchent des côtes de l'île à l'est et à l'ouest.

Au sud de Jafnapatnam, la route est extrêmement désagréable et fatigante; elle pénètre à travers les forêts, et passe sur des sables profonds;

souvent elle est infestée de sangliers, d'éléphans et de buffles. Entre cette partie de l'île et le continent se trouve le golfe de Manaar, ainsi nommé d'une petite île, située à 20 lieues au sud-ouest de Jafnapatnam.

La traversée de l'île de Manaar à Ramisseram, sur la côte de Coromandel, n'est que de quatorze lieues. Quelques-uns des nombreux bancs de sable qui remplissent le détroit de Manaar sont entièrement à sec pendant les moussons ; il s'en trouve particulièrement une file qui s'étend presque en ligne directe de Manaar à Ramisseram ; on l'appelle le pont d'Adam. Le nom et la position de ces bancs se rattachent à une foule de traditions singulières des Chingulais qui l'appellent pont de Bouddha : pour les Hindous, c'est le pont de Rama. C'est parmi ces peuples une opinion généralement adoptée qu'à une époque très-reculée, Ceylan faisait partie de la presqu'île de l'Inde, dont elle fut séparée par une grande convulsion de la nature.

Quoique ce détroit ait trop peu de profondeur pour recevoir des navires d'un port considérable, les petits bâtimens le traversent pour porter directement d'une de ses rives à l'autre des marchandises et des dépêches, ce qui dispense du long circuit qu'il faut faire pour doubler la partie méridionale de l'île.

Les Hollandais avaient construit un fort sur

l'île de Manaar, pour commander la communication de Ceylan avec le continent, et protéger la pêche des perles qui a lieu dans la baie de Condatchy, située à quatre lieues plus au sud.

La côte qui entoure cette baie n'offre qu'un terrain sablonneux et aride; un petit nombre de huttes misérables sont éparses sur cette plage à quelque distance des forêts. A la saison de la pêche, tout change d'aspect, tout s'anime. Une multitude de petits navires se réunissent dans la baie. Le rivage se couvre d'une foule d'hommes accourus de toutes les parties de l'Inde; ils offrent une diversité singulière de teint, de langages, de costumes, de mœurs. Le mouvement continuel de ces hommes, le grand nombre de tentes et de cabanes levées à la hâte, et dont chacune a sa boutique, la quantité de barques qui, l'après-midi, reviennent de la pêche, et dont plusieurs rapportent des richesses, l'inquiétude peinte sur la physionomie de leurs propriétaires, lorsqu'elles approchent de la côte, l'empressement avec lequel ils courent à leur rencontre dans l'espoir d'y trouver une cargaison précieuse; le nombre prodigieux de joailliers, de courtiers, de marchands de différens pays, tous occupés du commerce des perles, ceux-ci les séparant et les assortissant, ceux-là les pesant, d'autres en calculant la valeur, d'autres les perçant; cet ensemble de détails annonce l'impor-

tance des opérations dont tout ce monde est occupé.

La baie de Condatchy est le rendez-vous le plus central pour les bateaux qui sont employés à la pêche des perles. Les bancs sur lesquels elle a lieu occupent un espace de 10 lieues du nord au sud, et de 8 lieues de l'est à l'ouest dans la baie de Manaar. Le principal est vis-à-vis de Condatchy. Avant de commencer la pêche, on fait examiner l'état des divers bancs pour reconnaître celui des huîtres. D'après le rapport que reçoit le gouvernement, il met à l'enchère les bancs sur lesquels il permet la pêche; c'est ordinairement un Hindou qui s'en rend adjudicataire. Quelquefois le gouvernement trouve plus avantageux de faire pêcher pour son compte, et de vendre ensuite les perles aux marchands.

On pense que les huîtres perlières atteignent en sept ans leur état de maturité complet. On leur laisse le temps nécessaire pour acquérir une grosseur raisonnable, et, à cet effet, on divise la pêche en quatre portions que l'on met alternativement en vente; ainsi la pêche peut avoir lieu tous les ans.

La pêche commence en février, et se termine à peu près dans les premiers jours d'avril. Des interruptions de divers genres empêchent que le nombre des jours consacrés à cette opération soit de plus de trente. Si le temps est mauvais et si

avant le terme fixé, il survient des jours orageux, l'adjudicataire obtient, par grâce, quelques jours de plus. Le nombre et la différence des jours de fête qu'observent les plongeurs de nations et de religions différentes, enlèvent beaucoup de temps. La plupart sont des Maravas qui habitent près de Tutocorin, qui sont chrétiens, et ne travaillent pas les dimanches; les autres sont des Hindous qui chôment le jeudi, ou des mahométans qui se reposent le vendredi.

Les bateaux et les petits navires employés à la pêche viennent particulièrement de Tutocorin, de Caracal et de Négapatnam sur la côte de Coromandel, et de Coulang sur la côte de Malabar. Une fois réunis dans la baie de Condatchy, ils y sont comptés, et les propriétaires les louent moyennant un prix qui, suivant les circonstances, varie de cinq cents à huit cents pagodes par bateau. A dix heures du soir un coup de canon tiré d'Arippo, village au nord de la baie, donne le signal du départ; la flotille appareille avec la brise de mer : elle arrive aux bancs avant la pointe du jour : au lever du soleil, on commence à plonger. L'opération dure sans interruption jusque vers midi : la brise qui s'élève alors avertit les pêcheurs de retourner à terre. Dès qu'on a signalé les bateaux, un autre coup de canon annonce leur approche aux propriétaires, toujours plongés

dans une vive inquiétude à cette heure. Dès que les bateaux abordent le rivage, la cargaison est enlevée, parce qu'il faut que le déchargement soit achevé complettement avant la nuit.

Chaque bateau porte vingt hommes et un patron ou tindal : dix hommes sont chargés de ramer et d'aider les plongeurs à remonter. Ceux-ci descendent cinq à la fois au fond de la mer. Lorsque les cinq premiers sont revenus à la surface de l'eau, les autres les remplacent, et, en plongeant ainsi alternativement, ils se donnent le temps de reprendre des forces pour recommencer.

Accoutumés dès leur enfance à plonger, ces hommes n'appréhendent nullement de s'enfoncer dans la mer à la profondeur de quatre à dix brasses (20 à 50 pieds). Lorsqu'un plongeur veut descendre, il saisit, avec les doigts du pied droit, une corde à laquelle est attachée une grosse pierre; des doigts du pied gauche, il prend un filet qui a la forme d'un sac; de la main droite, il se munit d'une corde, et, tenant ses narines bouchées de la gauche, il se laisse entraîner par la grosse pierre au fond de l'eau. Il passe ensuite avec une promptitude extrême à son cou la corde du filet qu'il fait retomber par devant, puis ramasse un aussi grand nombre d'huîtres qu'il le peut, pendant le temps qu'il est capable de rester sous l'eau, et qui est ordinairement de deux minutes. Puis il donne un

signal en tirant la corde qu'il tient de la main droite, et laisse tomber la pierre; on le remonte aussitôt, et on le reçoit dans la barque. Quant à la pierre, on la retire par le moyen de la corde qui y est attachée.

Les efforts que font les plongeurs pendant leur travail sont si violens, que, rentrés dans la barque, ils rendent l'eau, et quelquefois le sang par la bouche, par les oreilles et par les narines; cela ne les empêche pas de redescendre lorsque leur tour revient. Souvent ils descendent dans l'eau quarante à cinquante fois en un jour; chaque fois ils rapportent une centaine d'huîtres. Quelques-uns se frottent le corps avec de l'huile, et se bouchent le nez et les oreilles pour empêcher l'eau d'y pénétrer; d'autres n'usent d'aucune précaution. Quelquefois des plongeurs restent jusqu'à quatre et cinq minutes dans l'eau.

Ce que les plongeurs redoutent le plus, est de rencontrer un requin, tandis qu'ils sont au fond de l'eau. Ce redoutable poisson est très-commun dans les mers de l'Inde; quelques plongeurs sont assez adroits pour l'éviter. La terreur qu'il leur inspire à tous est si grande, et la certitude de lui échapper si faible, que, guidés par la superstition, ils consultent un devin. Celui-ci prescrit au plongeur, suivant sa caste et sa secte, diverses cérémonies préparatoires, dans l'exacte observance

desquelles ce dernier met une confiance imperturbable. Cette crédulité est la même, bien que l'événement soit parfois absolument contraire à la prédiction. Du reste, les avis du jongleur ont pour principal objet la conservation de la santé du plongeur auquel il recommande de ne pas manger avant la pêche et de prendre un bain froid dès qu'il est de retour.

Depuis le matin jusqu'au retour des bateaux, les conjurateurs se tiennent sur le rivage, marmottant continuellement des prières ; ils se tordent le corps de plusieurs manières fort étranges, et font des cérémonies auxquelles eux-mêmes ne comprennent rien. Pendant tout ce temps, il faut qu'ils s'abstiennent de boire et de manger, sans quoi leurs oraisons n'auraient aucun effet. Cependant ils font quelquefois trève à cette abstinence, et prennent tant de toddy, qu'il ne leur est plus possible de s'acquitter de leur ministère.

Souvent des exorcistes accompagnent les plongeurs à la pêche : ceux-ci sont charmés d'avoir leurs protecteurs près d'eux ; c'est au contraire une circonstance fâcheuse, parce que l'entière confiance des plongeurs dans l'infaillibilité de ces hommes est cause qu'ils s'exposent beaucoup trop, et ne prennent pas toutes les précautions nécessaires. D'ailleurs, les devins ne sont pas dupes de leur art, et en se déplaçant ainsi, ce

n'est pas seulement la sûreté des plongeurs qu'ils ont en vue : leur principal objet est d'escamoter quelque perle de prix. En conséquence, le surveillant de la pêche qui ne l'ignore pas, ne voit un tel voyage qu'avec mécontentement. Néanmoins, il se garde bien de le laisser éclater, et cache même ses soupçons. Ces devins font une excellente récolte, ils sont payés par le gouvernement, et de plus, ils reçoivent des présens des marchands et de ceux que la fortune a favorisés.

Le salaire des plongeurs varie; tantôt on les paye en argent, tantôt on leur abandonne une quantité d'huîtres proportionnée à celles qu'ils prennent; ce dernier mode est le plus généralement adopté; on fait à peu près les mêmes arrangemens avec les propriétaires des bateaux. Quelquefois ceux-ci remettent une somme au principal fermier, afin de pouvoir pêcher pour leur propre compte. Les uns s'enrichissent par ce dernier moyen, les autres perdent considérablement. On fait aussi des loteries qui consistent à acheter un certain nombre d'huîtres encore fermées, et à courir la chance d'y trouver des perles. Les officiers européens et d'autres personnes qui assistent à la pêche, soit à cause de leur service, soit par curiosité, sont passionnés pour cette sorte de jeu.

Les propriétaires de bateaux et les marchands sont exposés à perdre un grand nombre de perles

et les plus belles, pendant que la flotille retourne à terre. Laissées quelque temps en repos, les huîtres s'ouvrent fréquemment d'elles-mêmes. Alors une belle perle s'aperçoit facilement, et avec un brin d'herbe ou de bois on empêche les coquilles de se rapprocher; il ne faut plus ensuite que trouver l'occasion de commettre le vol, et elle peut aisément se présenter. Les hommes que l'on emploie à fouiller dans le corps de l'animal se permettent aussi beaucoup d'infidélités : ils vont même jusqu'à avaler des perles. Lorsque les marchands les en soupçonnent, ils les renferment, leur administrent à forte dose l'émétique et des purgations, au moyen desquels ils recouvrent souvent l'objet volé.

À la sortie du bateau, les huîtres sont emportées par les marchands auxquels elles appartiennent, et déposées dans des trous ou des puits profonds de deux pieds; on les place aussi quelquefois sur de petits espaces carrés entourés d'une palissade. On étend une natte sur la terre, pour que les huîtres ne la touchent pas, puis on les laisse pourrir et dessécher; alors on les ouvre, sans risquer d'endommager la perle, ce qui arriverait si l'on voulait prendre celle-ci lorsque les huîtres sont encore fraîches. Lorsque les écailles sont séparées, on examine l'huître avec attention; il est même d'usage de la faire bouillir,

parce que la perle, quoiqu'on la trouve dans la coquille, est aussi souvent enfermée dans le corps de l'animal.

Les huîtres, dans leur état de putréfaction, répandent une odeur insupportable qui dure longtemps après la fin de la pêche. Elle s'étend à la distance de plusieurs milles autour de Condatchy, et rend toute cette contrée extrêmement désagréable et malsaine, jusqu'à ce que la mousson et les grands vents du sud-ouest aient purifié l'air. Cette puanteur ne peut cependant repousser ceux que l'espoir du gain anime. Plusieurs mois après la saison de la pêche, on voit une foule de gens parcourir, les yeux fixés à terre, le rivage et les emplacemens où l'on a fait pourrir les huîtres; quelquefois ils en trouvent une qui les dédommage amplement de leurs peines.

Les perles de la côte de Ceylan sont d'une eau plus blanche que celles du golfe Persique, sur la côte d'Arabie; cependant elles n'ont pas la réputation d'être aussi pures, ni d'une aussi bonne qualité. On pêche aussi des perles près de Tutocoryn; elles sont inférieures à celles des deux espèces précédentes, elles ont une teinte bleue ou grisâtre.

Les bancs ayant été inconsidérément dépouillés par l'avidité des Hollandais, cette pêche, dans les premiers temps de la possession des Anglais,

ne fut plus si productive qu'elle l'avait été jadis. Après la cannelle, les perles forment la branche de commerce la plus importante de Ceylan. Le grand concours d'étrangers que leur pêche attire dans cette île procure un débouché aux productions du pays.

Le spectacle que présentent à cette époque les mœurs et les costumes des Hindous, est peut-être ce qu'il y a de plus remarquable; l'on peut dire que chaque caste y a ses représentans. Les prêtres hindous et les mendians de plusieurs autres sectes religieuses causent un tort considérable; car, sans parler de leur extrême fainéantise, ils sont turbulens et insolens. Mais ce ne sont pas les seuls fléaux de cette multitude qui assiste à la pêche; il y vient aussi une foule de jongleurs, de bateleurs, de danseurs et de danseuses, et un grand nombre de misérables qui n'ont d'autre métier que celui de voleurs et de filous qu'ils font avec la plus grande adresse. Il n'est aucun lieu où ils aient autant de facilité de mettre leur dextérité à profit. C'est pourquoi il y accourt des fripons de toutes les parties de l'Inde; toutes les précautions possibles ne suffisent pas pour prévenir leurs vols. Ils ont surtout une telle adresse à tirer la perle de l'huître, et à la mettre en lieu sûr, qu'on n'a pas encore pu découvrir le moyen de les empêcher. Les propriétaires des bateaux et les mar-

chands qui spéculent sur les huîtres, en font extraire les perles par des gens qu'ils louent ; pour empêcher ceux-ci d'en dérober, ils ont des hommes de confiance qui les surveillent constamment.

La côte entre Manaar et Colombo ne présente qu'un désert aride, excepté dans les endroits où elle est entrecoupée de djengles ; la distance est de cinquante lieues. Dans cet intervalle, Poutallam est remarquable par ses salines. A Nigombo, le pays est plus découvert, et présente un aspect enchanteur ; le sol y est partout de la plus grande fertilité. Des rivières nombreuses entrecoupent ces belles plaines ; les bosquets délicieux dont elles sont ornées, les haies vives et touffues qui entourent les champs, complètent le charme du tableau.

Nigombo se trouve dans la partie la plus pittoresque, et passe pour le lieu le plus sain de l'île ; c'est le plus gros village de Ceylan. Les Hollandais y avaient bâti un fort pour protéger les ouvriers occupés à la récolte de la cannelle. L'embouchure d'un des bras du Mallivaddy forme à Nigombo un petit port très-avantageux pour le commerce avec l'intérieur. La pêche est très-abondante dans le fleuve, les rivières et les lacs voisins.

Au sud de Nigombo, la route devient extrêmement agréable ; de belles forêts l'ombragent,

elle est coupée par deux fleuves larges, profonds et rapides et par des rivières moins considérables.

Le fort de Colombo est bâti sur une péninsule qui s'avance dans la mer, position très-avantageuse et très-salubre, puisqu'il est rafraîchi de tous côtés par des brises de mer. La ville est régulière, toutes les maisons sont bien construites, chacune a sur la rue un verandah, ou vaste portique, sous lequel on s'asseoit pour respirer le frais. Outre cet abri, un double rang d'arbres touffus empêche la réverbération du soleil sur les murs qui sont d'une blancheur éblouissante. De même que les villes de l'Inde habitées par les Européens, Colombo a un *pettah*, ou ville noire, où les marchands hindous demeurent. Plusieurs Hollandais y avaient des maisons. Le gouvernement y entretenait un bel hospice pour les orphelins et les enfans des pauvres. Ce bel établissement a été conservé par les Anglais.

Quoique Colombo n'ait qu'une rade ouverte et d'un difficile accès, cependant la richesse des productions de son territoire en a fait un entrepôt de commerce considérable. On y vient charger la cannelle et le poivre ; on distille dans les environs beaucoup d'arrac qui s'expédie dans l'Inde ; on fabrique à Colombo des cordages de coya ou de fibres de cocotier. Tous les ans, un vaisseau chinois arrive de Canton, avec une cargaison

de thé, de sucre, de confitures sèches, de jambons, de soieries, de velours, de nankin, de parasols, de chapeaux de paille et de toutes sortes de colifichets.

HINDOUSTAN.

Depuis les vingt dernières années du dix-huitième siècle, un si grand nombre de voyageurs ont parcouru la grande presqu'île de l'Hindoustan, comprise entre l'Himalaya au nord, les montagnes de l'Aracan et le golfe du Bengale à l'est, la mer des Indes et le cours du Sind à l'ouest, qu'il serait impossible de suivre la marche de chacun d'eux. D'ailleurs, plusieurs d'entre eux ont suivi les mêmes routes et décrit les mêmes choses; on doit donc se borner à présenter le résultat de leurs observations sur ce pays si curieux.

C'est surtout dans les relations de Fr. Buchanam, de lord Valentia, du capitaine Fitz-Clarence, de Mme Graham, de l'abbé Dubois, missionnaire catholique, de T. D. Broughton, dans les Lettres de Pappi, dans les Recherches asiatiques de la société établie au Bengale, que l'on trouve les renseignemens les plus récens sur le vaste pays que nous allons essayer de faire connaître.

L'Hindoustan, cette grande et belle contrée, l'orgueil de l'Asie, et, pour ainsi dire, le jardin

du monde, forme un triangle irrégulier ; elle est située entre le 8° et le 32° degrés de latitude nord, et entre les 68° et 90° degrés de longitude est ; sa longueur est à peu près de 600 lieues, et sa plus grande largeur de l'est à l'ouest de 500. L'irrégularité de sa figure est cause qu'on ne peut pas estimer sa surface à plus de 150,000 lieues carrées.

Les principaux traits physiques qui caractérisent cette immense région, sont la vaste plaine qui remplit la partie du nord, et qui se prolonge dans l'est jusqu'aux bouches du Bengale ; le désert qui est contigu à cette plaine à l'ouest, et qui s'étend de ce côté jusqu'aux rives du Sind ; le plateau qui commence vers le 20° parallèle, et occupe la partie méridionale de la péninsule ; enfin, les monts Himalaya dans le nord, les Vindhya dans la portion la plus large du triangle, et les Ghâtes, qui s'avancent au sud, et soutiennent le plateau.

La surface de ce pays, qui présente tant de plaines exposées à l'action directe des rayons ardens du soleil du tropique, serait par conséquent sujette à une sécheresse extrême, et aux suites funestes qui en résultent, si, de toutes les parties de la chaîne des montagnes qui borne au nord l'Hindoustan sur une longueur de près de sept cents lieues, il ne descendait une quantité prodi-

gieuse de rivières qui vont porter la fertilité de tous les côtés. La plupart versent leurs eaux à l'est dans le Gange, à l'ouest dans le Sind. D'autres rivières, qui coulent au nord de l'Himalaya, se frayent un passage à travers cette gigantesque barrière de rochers, pour arriver dans les plaines de l'Hindoustan. Le Brahmapoutre, après un cours sinueux, finit par unir ses eaux à celles du Gange. Le Setledje traverse l'Himalaya, et se réunit au Sind; le Sind lui-même, après avoir reçu toutes les eaux du petit Tibet et des flancs orientaux du Tsoung-lin, les rassemble en un énorme courant, et se précipite avec impétuosité à travers la partie la plus haute de la chaîne de l'Hindou-kouh pour arroser la frontière occidentale de l'Inde.

Aucune de ces eaux ne parvient dans le Décan, c'est-à-dire dans la partie de la péninsule qui forme plus particulièrement le triangle; mais à mesure que l'on s'en approche, l'on voit s'élever de nouvelles chaînes de montagnes qui versent une humidité abondante sur cette région méridionale. Les monts Viddhia, en s'étendant de l'ouest à l'est, vers le 22e parallèle, se prolongent sur presque toute sa largeur, et donnent naissance au Nerboddah et au Tapti, qui tous deux vont se jeter dans la mer d'Oman. Du nord au sud, cette région est traversée par la double chaîne des

Ghâtes ; des sommets de la plus haute, qui court parallèlement à la côte occidentale, dont elle se rapproche, sortent le Godavery, la Crichna, et le Cavery, qui, se dirigeant à l'est, vont verser leurs eaux dans le golfe du Bengale, et qui égalent les fleuves les plus considérables de l'Europe, quoiqu'ils ne puissent pas soutenir la comparaison avec ceux qui sont alimentés par les neiges éternelles de l'Himalaya. La quantité d'eau que tous ces fleuves, d'autres moins considérables, et leurs affluens, fournissent aux campagnes de l'Hindoustan, est suffisante pour préserver de grandes étendues de ce pays des inconvéniens de la sécheresse.

La chaîne de l'Himalaya, dont le nom signifie demeure de la neige, commence à l'ouest au-delà des limites de l'Hindoustan, sous le 35e parallèle, et se dirige vers le sud-est, où, arrivée aux limites orientales de cette contrée, elle envoie des rameaux à l'est et au nord-est dans des pays peu connus. Elle conserve une hauteur prodigieuse sur toute la ligne qui borde l'Hindoustan, et peut être considérée comme le contrefort qui soutient le plateau du Tibet, vers lequel la descente est facile en comparaison des fatigues avec lesquelles il faut escalader ses flancs méridionaux.

La hauteur extrême de ces monts n'a pas encore été constatée avec une précision tellement ri-

goureuse que l'on puisse la regarder comme certaine; toutefois, plusieurs écrivains pensent que les renseignemens recueillis jusqu'à présent sur l'Himalaya suffisent pour prononcer que c'est la plus haute des chaînes connues; ses cimes l'emportent sur les plus élevées des Andes. La principale est le Dhavala Ghiri (Mont-Blanc), située par 29° de latitude et 81° de longitude, près des sources du Gondock; on estime sa hauteur à 3,910 toises au-dessus du niveau de la mer. Le Djamautri, à peu de distance des sources du Gange, a 3,544 toises; le Dhaïboun, au sud-est du Dhavala Ghiri, 3,478; le Cala Bhaïrava, voisin du précédent, 3,462; deux autres qui n'en sont pas très-éloignés sont inférieurs aux précédens, et ont cependant plus de 3,000 toises.

On peut d'ailleurs juger de la hauteur excessive de cette chaîne, puisqu'elle est couverte de neiges perpétuelles sous 30° 30′ de latitude, où leur limite inférieure est à 2,500 toises au-dessus du niveau de la mer.

On trouve à la hauteur de plus de 1,500 toises, sur les flancs de ces monts et dans les vallées qu'ils entourent, des villages bien peuplés. Un voyageur anglais, le major Webb, vit entre le village de Miloum et le temple voisin, des champs couverts de seigle et de blé sarrasin. La route qui va de Miloum au Tibet et passe le long d'un

torrent, offre une montée perpétuelle; les moutons et les chèvres qui servent de bêtes de somme mettent quatre jours à arriver au sommet. Cette route ne s'ouvre qu'au mois de juillet; à cette époque, les montagnards trouvent des pâturages pour leurs troupeaux, même à la quatrième halte, ce qui, en évaluant seulement à 80 toises la hauteur à laquelle on s'est élevé chaque jour, donne une idée du point auquel on trouve encore de la végétation. A plus de 1,500 toises, M. Webb vit, le 21 juin 1817, un grand espace entouré d'une belle forêt de chênes, de pins et de rhododendron, les herbes montaient jusqu'aux genoux; des champs considérables de fraises étaient en fleurs; les groseillers étaient nombreux et fleurissaient. Le 22 juin, étant sur le sommet du Pilgoïnta-Tcherchaï, à 2,000 toises d'élévation, il n'aperçut pas de neige dans les environs; le sol sur les rochers était un terreau noir et gras, couvert de fraisiers qui n'étaient pas encore en fleurs, de pissenlits, de renoncules bulbeuses, et d'une quantité de petites fleurs; quatre-vingts toises plus bas croissait une forêt de bouleaux, de rhododendron alpins et de pins.

En 1818, M. Webb trouva que le sommet du Niti-Ghât, ou défilé de Niti, à l'est de la source du Gange, était à 2,450 toises. On était alors au mois de juillet, M. Webb ne découvrit point de

neige dans le défilé ni dans le voisinage ; des bestiaux paissaient dans les pâturages verdoyans qui bordaient le Setledje, qui coulait dans une plaine à 2,150 toises d'élévation.

Les Européens ont aussi visité la partie de l'Himalaya située entre Gangautri, où le Gange a sa source, et l'ouverture par laquelle le Setledje traverse la chaîne pour couler au sud-ouest. Dans quelques parties de cette haute région, la neige fond en été, tandis que dans d'autres le froid est si intense qu'il fend et fait éclater de grandes masses de rochers qui tombent ; ce phénomène est dans une activité si constante, qu'il doit finir par diminuer la hauteur des pics. La roche est un granite de différentes teintes, avec un mélange considérable de quartz blanc en veines et en rognons. Traversée près du Setledje au mois de juin 1816, la neige s'élevait à 850 toises au-dessus de la limite inférieure de la glace ; le voyageur et ses compagnons passèrent sur de vastes champs de neige dont la surface était dure et la montée très-roide. On descend par la pente méridionale dans le territoire de Bossaher ; il renferme, au milieu des montagnes, des villages qui, pendant six mois, sont ensevelis sous la neige ; au mois de juin, la température y ressemble à celle du printemps en Angleterre. Ces villages sont à 1,000 toises au-dessus du Setledje ;

sur les bords de cette rivière, le thermomètre dans une tente se tenait à 33° au-dessus de zéro; trois jours de marche en gravissant sur les hauteurs portent le voyageur au-delà des limites des glaces perpétuelles.

Sur le flanc septentrional de l'Himalaya, vu du pays qui est au-dessous, une masse de rochers escarpés s'élève des deux côtés du Setledje à la hauteur de plus de 850 toises; cependant, plus haut encore, il y a une zône de terre susceptible de culture, c'est là que se trouvent les villages de Kenaour; quoique le sol y soit très-rocailleux et maigre, il produit des grains grossiers, des pommes, des poires, des framboises, et d'autres fruits sauvages. Au-dessus, croît une forêt de pins gigantesques; on assure que plusieurs ont huit pieds de diamètre et plus de cent quatre-vingts pieds de haut. On rencontre aussi ces beaux arbres sur le flanc septentrional du Tchaour et d'autres montagnes très-hautes, couvertes de neige pendant la plus grande partie de l'année. En montant au-delà de cette ceinture de forêts qui contient aussi des chênes et d'autres grands arbres, on voit des sommets escarpés et couverts de pelouses verdoyantes, sur lesquelles il n'y a plus que des lauriers et d'autres petits arbrisseaux. Entre les rochers, le terrain est noir et spongieux; en mai, en juin, et pendant les pluies, il se

couvre d'une grande diversité de fleurs printanières de l'Europe, telles que des safrans, des primevères et des renoncules bulbeuses. Les grands vents et les brouillards sont très-incommodes dans cette haute région ; on y respire avec difficulté, on y éprouve un sentiment de pesanteur à la tête. C'est au-delà de ces hauteurs, revêtues de verdure et de fleurs, que s'élancent les précipices escarpés des sommets sur lesquels la neige se fixe dès qu'elle trouve un point sur lequel elle peut s'arrêter ; cependant, au mois de juin, une grande partie du rocher est découverte. On n'y a rencontré ni coquilles fossiles, ni débris volcaniques.

La troisième partie de l'Himalaya traversée par les Européens est à 235 lieues à l'est de celle que l'on vient de décrire. Turner qui l'escalada en 1783, en allant dans le Boutan, trouva que la descente pour arriver dans ce pays était insignifiante, relativement à la montée que présentent les monts sur leur flanc méridional.

Tous les passages par lesquels on pénètre par le sud dans les portions de la chaîne de l'Himalaya visitées jusqu'à présent, sont formés par le cours de rivières qui ne paraissent pas sortir de la partie la plus considérable des montagnes ; elles prennent leur source dans des monts isolés sur le plateau du Tibet, et coulent par des fentes ou des crevasses

de l'Himalaya, ainsi qu'on l'a dit plus haut.

Les monts Vindiah ne peuvent sous aucun rapport se comparer à l'Himalaya ; ils sont remarquables parce qu'ils bornent au sud la grande plaine du Gange ; nulle part ils n'atteignent à une grande élévation. Une partie est stérile et raboteuse ; dans d'autres, les arbres croissent jusqu'aux sommets des hauteurs ; dans quelques portions seulement, le plateau qu'ils soutiennent est bordé par un précipice de rochers escarpés, tels que l'on en observe dans toute l'étendue de l'extrémité orientale. Le sommet de ces monts présente un plateau d'une grande étendue, et dont l'élévation au-dessus de la grande plaine du Gange est de 85 à 200 toises. Le flanc qui est le plus près du Gange envoie de ce côté, et vers la Djemna, diverses petites chaînes basses ; plusieurs traversent même la Djemna, et l'une d'elles forme à sa rive droite une butte rocailleuse, la seule qui s'élève dans l'ancien royaume d'Antarbeda, aujourd'hui le Douab.

On distingue les Ghâtes en orientaux et occidentaux. Ghât signifie un col dans un pays montagneux ; ce nom a été appliqué à la chaîne qui soutient le plateau central de l'Inde méridionale.

Les Ghâtes orientaux commencent au nord du Cavery, à peu près à 11° 20′ de latitude, et s'é-

tendent presque sans interruption, et presque en ligne droite jusqu'aux rives de la Crichna.

Ils sont beaucoup moins hauts que les Ghâtes occidentaux. Leur point le plus élevé qui est par 13° 4' de latitude, est à 500 toises au-dessus du niveau de la mer; le plateau de Bangalore qui est situé par 12° 57' de latitude, est plus haut. Les rivières qui prennent leur source dans cette région coulant toutes vers l'est, il en résulte que les Ghâtes occidentaux sont les plus hauts, leur montée est beaucoup plus escarpée. Ces montagnes sont généralement de granite; le mica d'un vert foncé y est en petite proportion, relativement au feldspath blanc et au quartz. Les roches semblent stratifiées; les couches sont interrompues et très-confuses.

Le pays au-dessus des Ghâtes est ondulé et dominé par les pics nus des monts qui bornent la vue à l'est. Dans quelques endroits le sol est ingrat et couvert de taillis du milieu desquels s'élèvent quelques grands arbres. Tout ce terrain en taillis a des pâturages médiocres, leur bois fournit les habitans de combustible pour leur ménage et la fonte du fer. Dans la saison des pluies, un torrent entraîne du haut des monts une quantité de minerai de fer sous forme de sable noir que l'on porte au fourneau dans la saison sèche.

Dans d'autres endroits, les sommets des monts

sont couverts de grands rochers entre lesquels croissent beaucoup de petits arbres et d'arbrisseaux ; on y aperçoit de temps en temps des tamarins très-gros et très-vieux.

La chaîne des Ghâtes occidentaux s'étend depuis le cap Comorin qui la termine au sud jusqu'au Tapti, où déviant de la direction qu'elle a suivie, elle fléchit à l'est en traçant une ligne sinueuse, parallèlement aux rives de ce fleuve, et finit par s'abaisser au niveau des collines du voisinage de Bourhanpour. Dans la partie qui longe le Tapti, cette chaîne forme plusieurs cols par lesquels on descend dans le pays bas du Khandeich.

Les Ghâtes occidentaux comprennent une étendue de 13° de latitude, à l'exception d'une ouverture, large de cinq lieues, située par 10° 45′ de latitude nord, et qui donne passage au Paniany. Ces monts sont rarement éloignés de plus de vingt-cinq lieues de la côte ; la distance moyenne est de quatorze lieues ; ils sont fréquemment visibles de la mer, et du côté de Barceler s'en approchent jusqu'à deux lieues.

Les Ghâtes de l'ouest sont ordinairement de 330 à 500 toises plus élevés que les Ghâtes de l'est ; quelques-uns s'élancent à 830 et même 1000 toises au-dessus du niveau de la mer. La hauteur du Soubromoni a été estimée à 930 toises.

On appelle le pays au-dessus de ces Ghâtes un plateau, ce n'est pourtant pas une contrée unie; au contraire elle est très-montagneuse sur divers points.

Vers le quinzième parallèle, les Ghâtes de l'ouest, quoique escarpés et pierreux, ne sont ni raboteux, ni hérissés de rochers. Dans quelques endroits, les pierres sont couvertes d'un terreau fertile, et on ne les aperçoit qu'en creusant la terre. Ainsi, au lieu des pics nus, brûlés du soleil et rocailleux, si communs dans les Ghâtes de l'est, ceux de l'ouest offrent de vertes montagnes, couvertes de forêts majestueuses. Nulle part on ne voit de plus beaux arbres, ni des bambous plus forts que dans certains cantons des Ghâtes de l'ouest. Les bambous composent une bonne partie des forêts, croissent en groupes isolés, et égalent en hauteur les palmiers les plus grands. On y trouve aussi des teks de qualité inférieure.

La disposition des montagnes de l'Hindoustan a une grande influence sur la température de ce pays. L'Himalaya arrête les nuages qui viennent de la mer; ils se résolvent en pluie ou en neige, et entretiennent l'humidité qui doit ensuite porter la fertilité dans les plaines. Les vents qui passent sur leur sommet rafraîchissent les mêmes pays que les eaux, sorties de leurs flancs, ont arrosés.

Les monts Vindiah s'opposent à la marche des vents brûlans qui arrivent des déserts situés le long du Sind, et, par leurs ramifications, répandent de la variété au milieu d'un pays uni.

La chaîne des Ghâtes, dans la péninsule, est en quelque sorte la limite de l'empire des saisons ; ces monts déterminent, par leurs positions relatives, les températures diverses et opposées qui règnent pendant les mêmes mois, d'une contrée à l'autre, quoique situées sous le même parallèle et à des distances très-rapprochées. Ce sont les Ghâtes qui règlent, pour ainsi dire, le phénomène des moussons et qui amènent, à des époques fixes et régulières, les pluies périodiques qui fertilisent les plaines de l'Hindoustan. Ces moussons, ou vents réguliers, soufflent, tantôt de la partie du nord-est, depuis octobre jusqu'en mars, tantôt de celle du sud-ouest, depuis avril jusqu'en novembre. Ainsi ces vents rassemblent et poussent alternativement les nuages du nord au sud, et du sud au nord, et ces nuages, arrêtés tour à tour par la chaîne des Ghâtes, se résolvent en pluies qui successivement inondent pendant plusieurs mois les contrées orientales ou occidentales.

Ainsi, par le cours et l'effet des pluies, l'été commence en juin sur la côte de Coromandel, et en octobre sur celle de Malabar ; en sorte que

dans la même péninsule, les deux côtés opposés offrent le phénomène de deux saisons diverses. Tandis que les pluies tombent périodiquement sur la côte de Malabar, le temps sec règne sur la côte de Coromandel; ainsi le paisible Hindou placé sur le cap Comorin voit en même temps le soleil darder ses rayons sur les provinces qui sont à sa droite, et les pluies tomber à torrens sur celles qui sont à sa gauche.

Ainsi, tandis que dans le Tibet l'hiver répond à celui d'Europe, il ne se manifeste guère dans les plaines au sud de l'Himalaya que par les brouillards épais de novembre.

Une fraîcheur piquante se fait sentir, il est vrai, dans le Lahor et les autres contrées les plus septentrionales; mais dès que les rayons du soleil ont coloré les montagnes et frappé les plaines, la vivacité de l'air se change en une température agréable. Ainsi, du rivage de la mer au pied des monts, pendant les six mois qui forment en Europe la vieillesse et l'enfance de la nature, cette mère inépuisable et toujours féconde ne cesse de prodiguer à l'heureux climat de l'Hindoustan ses dons les plus précieux.

On ne connaît donc dans l'Hindoustan que deux saisons, la sèche et la pluvieuse, produites par les moussons de nord-ouest et de sud-ouest. Dans la saison sèche, une langueur mortelle

s'empare de toute la végétation, surtout lorsque la pluie est très-long-temps retardée ; mais aussi une seule pluie qui dure une nuit entière suffit pour couvrir de verdure et changer en une belle prairie une plaine aride, où la veille l'œil n'apercevait pas un brin d'herbe.

Pendant la saison des pluies, il est rare que le soleil perce à travers les vapeurs épaisses dont l'air est chargé. Dans le Bengale, les pluies continuent souvent plusieurs jours sans se ralentir. La quantité d'eau qui tombe pendant un mois est évaluée à vingt ou vingt-deux pouces. Les fleuves débordent ou couvrent toute la campagne, à l'exception des terrains élevés ou contenus par des digues. Sur la côte de Malabar, les averses, les tempêtes et les orages sont plus violens que sur la côte de Coromandel. Cependant on ressent quelquefois des ouragans dans cette partie de l'Hindoustan.

Haafner, voyageur allemand, fut témoin d'une de ces terribles convulsions de la nature. « Cet ouragan ne vint point à l'improviste, dit-il : les élémens troublés, toute la nature en combustion, avaient depuis plus de huit jours annoncé par des signes certains sa terrible approche. La mousson avait cessé de régner : de grands orages partant de chaque point de l'horizon, se disputèrent pendant quelque temps l'empire des airs ; on vit les gros poissons quitter leurs profondes demeures,

pour venir respirer à la surface de la mer : la grève était couverte de goëmons, de coquillages, et d'autres productions marines que la mer bouillonnante rejetait de son sein : souvent un lueur roussâtre, semblable à celle qui résulte de l'incendie d'un village éloigné, se répandait sur la surface du ciel ; les feuilles des végétaux étaient dans un mouvement continuel ; la lune, en se levant, paraissait d'une grandeur démesurée ; le soleil, à son coucher, ressemblait à un disque de sang. On vit arriver tout-à-coup des volées prodigieuses d'hirondelles messagères des tempêtes, des mouettes et d'autres oiseaux qui, en jetant des cris de détresse, venaient à tire-d'aile chercher leur salut sur la plage.

Les quadrupèdes firent aussi connaître le danger prochain. Les bœufs et les moutons se serraient les uns contre les autres, regardaient le ciel en poussant des hurlemens plaintifs, et ensuite laissaient tristement pendre leur tête sans songer à prendre aucune nourriture. Les chiens faisaient entendre par intervalle leurs aboiemens ; les animaux sauvages se réfugiaient dans les profondeurs des bois.

Le jour arriva enfin qui devait voir ce terrible spectacle. De sombres nuages sans forme, et qui ressemblaient à des montagnes renversées, s'étaient déjà amoncelés à l'horizon. La foudre

sillonnait en tout sens leurs bords roussâtres. Pendant toute la matinée, l'on avait ressenti une chaleur étouffante qui gênait la respiration. Pas le moindre souffle de vent n'agitait les feuilles des arbres ; les éventails superbes des palmiers et des cocotiers pendaient le long des tiges. A deux heures après midi, le vent commença à se lever un peu : vers quatre heures, un calme profond y succéda brusquement.

Cependant on voyait de noirs et épais nuages s'élever rapidement de tous côtés au-dessus de l'horizon ; le tonnerre grondait déjà de loin dans leur sein ; ils se joignirent : bientôt le jour fit place à une obscurité profonde, un silence effrayant régna partout.

Semblable à mille coups de tonnerre qui se seraient fait entendre à la fois, l'ouragan éclata tout-à-coup ; la terre trembla, la mer mugit. Le tourbillon enleva, et fit tournoyer avec rapidité dans l'air les cabanes, les toits, les joncs et les arbustes, mêlés à des collines entières de sable. Les cocotiers et les autres palmiers, agités en tout sens, entrechoquaient leurs cimes avec un bruit effroyable ; les vagues de la mer soulevées ressemblaient à de hautes montagnes escarpées dont le faîte couvert de neige est entouré de nuages, de grands coups de tonnerre partaient de tous les points du ciel, qui paraissait en feu. Au milieu du

sifflement des vents, on distinguait le bruissement des flots, et la chute des torrens de pluie qui se succédaient sans interruption : toute la nature était dans un horrible désordre ; le ciel et la terre retentissaient d'un bruit confus et étourdissant.

Des cris affreux partirent aussitôt du rivage, et, malgré le bruit des élémens déchaînés, parvinrent jusqu'à nous. Arrachés de leurs ancres, un grand nombre de navires étaient ballottés par les lames; poussés les uns contre les autres, ils se brisaient; la mer les engloutissait. D'autres fixés par leurs câbles s'élevaient sur des vagues d'une hauteur prodigieuse, puis en descendaient avec rapidité, et disparaissaient pour toujours dans les abîmes de l'océan. Vainement les matelots grimpaient au haut des mâts, et par leurs gestes et leurs cris faisaient connaître leur détresse. Le navire coulait à fond; un immense tournant se formait à l'endroit où il avait péri, et la mer en fureur roulait avec impétuosité ses eaux bouillonnantes par-dessus.

La nuit vint dérober cette scène d'horreur à nos yeux ; tout fut couvert des ténèbres les plus épaisses. On n'apercevait plus que la pointe des vagues écumeuses.

Vers trois heures du matin, tout devint tranquille : ce calme ne dura que peu de minutes. Le vent de sud et de nord-ouest qui, précédemment,

avaient régné alternativement, furent remplacés par le nord-est; arrivant de la mer avec un bruit effroyable, il chassa impétueusement vers la grève les navires qui avaient échappé à l'ouragan. On les vit voler avec la rapidité de la flèche par-dessus les brisans et le ressac de la côte, pour venir se briser sur le sable, aux cris confus des naufragés et de ceux que l'humanité amenait à leur secours. »

Ces bouleversemens de la nature sont heureusement assez rares; ils ne s'étendent pas sur une grande étendue de pays.

On aurait tort de conclure, de tous les avantages dont l'Hindoustan jouit sous le rapport du climat, que cette contrée présente partout une félicité constante. Les rivières qui viennent du nord, soit qu'elles coulent à l'est vers le Gange, où à l'ouest vers le Sind, laissent entre elles, entre le vingt-quatrième et le trentième parallèles, une vaste région très-aride, dont l'aspect ressemble à celui des plus tristes déserts de l'Arabie et de l'Afrique. Dans d'autres parties de l'Hindoustan, sur le penchant des montagnes, ou dans les terrains marécageux, le long du bord de la mer, la trop grande abondance des eaux n'est pas moins funeste. La combinaison de la chaleur et de l'humidité causent un luxe de végétation qui gêne la marche régulière de la culture. Enfin les djengles sont couverts de roseaux et de broussailles épineuses à un tel

point, qu'ils en sont presque impraticables. Nonobstant ces portions de terrain condamnées à la stérilité, l'Hindoustan renferme peut-être dans ses limites une plus grande proportion de terre propre au labourage que tout autre pays du globe, à l'exception de la Chine.

Les habitans n'ont pas négligé les bienfaits que leur prodiguait la nature. Dès les temps les plus reculés, l'agriculture fut honorée et pratiquée dans l'Hindoustan; toutefois on remarque dans les détails de ce premier des arts, plutôt les efforts persévérans du travail individuel, que les résultats de l'habileté, de l'intelligence et des combinaisons fondées sur l'observation. Les instrumens employés sont extrêmement imparfaits. La charrue n'a ni coutre, ni versoir, le soc n'est pas non plus assez fort pour pénétrer en terre à plus de trois pouces de profondeur, ou pour en retourner une partie quelconque : le timon aussi est construit de manière que le laboureur ne peut presque pas le diriger. Les bœufs sont exclusivement employés au labourage; dans le sud, on se sert de buffles, et même ces deux animaux, quoique incapables de tirer à l'unisson, sont souvent attachés ensemble. On ne sait ce que c'est qu'une rotation raisonnée de récoltes. Dans certaines provinces, le cultivateur ne cherche qu'à tirer le plus grand produit possible

de sa terre, sans la laisser reposer. Souvent deux récoltes sont ensemble sur le même champ; la tardive est prête à pousser aussitôt que la hâtive est enlevée. On continue de cette manière jusqu'à ce que le champ soit totalement épuisé; alors il faut par force le laisser reposer pendant quelque temps. Certes, on ne peut rien concevoir de plus barbare qu'un procédé semblable. La négligence des engrais est encore un des défauts essentiels de l'économie rurale des Hindous. L'interdiction prononcée par la religion contre l'usage de la nourriture animale, empêche d'élever une quantité suffisante de bestiaux. Par malheur aussi, la bouse de vache étant regardée comme sacrée, est appliquée à des emplois bien plus relevés que celui d'être éparpillée sur la terre pour l'amender. Indépendamment de son application pour des motifs religieux, on en enduit souvent les murs par ornement, et quand elle sèche, elle passe pour la plus excellente substance combustible. C'est pourquoi l'on voit des femmes bien mises qui en portent constamment dans des paniers sur leur tête pour la vendre au marché. Dans le nord, on ne fume pas du tout les terres; dans le sud, on répand en petite quantité sur leur surface des cendres et des végétaux desséchés : enfin les Hindous ne savent ce que c'est que d'affermer des terres par un bail. Le paysan n'a un terrain que d'année en

année; tant qu'il paye bien le loyer stipulé, l'usage le met à l'abri d'être chassé; mais dans un pays où les grands dominent de la manière la plus arbitraire, un fermier riche ne serait pas en sûreté. La seule partie de l'économie rurale des Hindous, qui puisse mériter l'attention d'un observateur européen, est l'irrigation, dans laquelle on déploye beaucoup d'habileté et d'activité. Au moyen de différens appareils, l'eau est élevée d'un terrain bas à un plus élevé, et l'on fait des levées pour la retenir et la diriger. Des princes et de grands personnages ont, par politique et par humanité, fait construire sur une grande échelle des étangs, des pièces d'eau et des réservoirs, afin de réunir les eaux de pluie : plusieurs de ces beaux établissemens n'ont pas toujours été entretenus avec assez de soin.

Le principal objet de culture est le riz; on y joint aussi le sorgho et les plantes légumineuses; c'est ce qui est la base de la nourriture, on ne sème le froment et l'orge que dans les cantons septentrionaux ou montagneux. Il y a généralement deux récoltes par an, l'une de riz, l'autre de sorgho et de légumes farineux; quelquefois il n'y en a qu'une, quelquefois aussi l'on en fait trois.

La classe ouvrière dans l'Hindoustan ne gagne que sa subsistance : si donc le prix du riz augmente, elle est dénuée de toute ressource. Il est

vrai qu'elle n'a pas de grandes dépenses à faire; la douceur du climat la dispense d'acheter ses vêtemens qui emportent une partie du salaire de l'ouvrier européen; une chétive cabane lui suffit. La charrue dont le paysan fait usage lui revient à moins d'une roupie (2 fr. 50 cent.); un bœuf de labourage ne lui coûte que quatre roupies (10 fr.). Mais il est indispensable de se nourrir, et d'après l'humidité qu'il exige, le riz est la plus précaire de toutes les récoltes. On ne regarde pas comme une disette quand il s'élève à un prix quadruple de celui auquel il se vend dans les années où il est à bon marché. Quand la pluie manque totalement, comme on ne sait ce que c'est que de faire des provisions pour les cas de nécessité, alors il survient une famine qui entraîne une suite de calamités dont, fort heureusement, l'Europe ne peut pas se faire une idée. On a vu dans ces périodes de désolation les parens vendre leurs enfans pour avoir quelques livres de riz. La mortalité fait des progrès effrayans; des familles entières disparaissent; la population de tout un village périt. La famine de 1769 dans le Bengale, celles de 1779 et de 1793 dans le Deccan, ont offert des scènes qui font frémir d'horreur. On a évalué à plusieurs millions le nombre des malheureux qui succombèrent à leurs maux.

Les autres produits de l'agriculture de l'Hin-

doustan, sont le sucre qui abonde partout, notamment dans les provinces de Bahar et de Benarès, et dans d'autres territoires de l'intérieur. D'après le bon marché de la main-d'œuvre, il revient à un prix qui n'est que la sixième partie de celui du sucre des Antilles. L'opium que l'on tire principalement des territoires de Bahar et de Benarès, est le meilleur. Le gouvernement britannique a fait un monopole de cette drogue, ce qui a beaucoup découragé la culture du pavot qui la donne; la récolte en est très-incertaine, quelquefois l'opium rapporte de gros profits, d'autres fois, il paye à peine les frais. Le coton croît partout, celui d'Agra et du Decan a le plus de réputation. Le plus beau ne coûte que 60 fr. le quintal. Le grand marché est à Mirzapour dans la province de Benarès, où il est apporté par terre quelquefois d'une distance de plus de cent cinquante lieues. Le tabac est une plante introduite dans l'Hindoustan; il y est cultivé universellement pour la consommation du pays. L'indigo est une plante indigène, de même que le poivre dont le meilleur est celui de la côte de Malabar.

Il faut ajouter à ces productions qui forment le fond du commerce, la noix d'arec et la feuille de betel, le cardamome, épice très-estimée dans ces contrées, le lin, le chanvre, le safran; le sesame

qui fournit une huile excellente, l'anis étoilé et beaucoup d'autres plantes.

Les forêts sont remplies d'arbres extrêmement utiles; on y trouve le tek, toutefois moins abondamment que dans la presqu'île orientale, le sandal, le bois rouge et une quantité d'autres qui servent, soit pour la charpente, soit pour la teinture. Le figuier des Indes, le figuier des pagodes ou figuier religieux, le figuier du Bengale ou pipal, sont trois arbres consacrés par la religion. Le figuier des pagodes acquiert jusqu'à dix pieds de circonférence, et quelquefois une grosseur telle qu'il faut plusieurs hommes pour l'embrasser; sa cime, formée de branches nombreuse, s'étend horizontalement; ses feuilles sont irrégulièrement arrondies, à peine échancrées en cœur à leur base, légèrement sinuées en leurs bords, terminées par une pointe particulière et fort allongée; elles sont glabres, luisantes et d'un vert gai en-dessus, plus pâles en-dessous; elles sont portées sur des pétioles grêles un peu longs, ce qui fait qu'elles sont facilement agitées par le moindre zéphyr. Les Hindous ont une grande vénération pour cet arbre, parce qu'ils croient que leur dieu Vichnou est né sous son ombrage. Ils le plantent autour de leurs pagodes, et il n'est permis à personne de le couper. Le pipal ou arbre de pagode, s'élève sur un tronc fort gros, à une quarantaine de pieds; sa cime est très-

étendue, composée de branches nombreuses dont les inférieures donnent naissance à de longs jets cylindriques, pendans, nus, ressemblans à des cordes, s'enracinant dès qu'ils touchent la terre, de sorte que dans les lieux où ces arbres croissent naturellement, leurs bifurcations et leurs entrelacemens rendent les passages très-difficiles. Les Hindous dirigent ces jets de manière à en former des arcades régulières, au-dessous desquelles ils placent leurs idoles; et ces espèces de berceaux leur servent de temples ou de pagodes. Quant au figuier des Indes, son port et la manière singulière dont il se propage, en ont toujours fait un sujet d'admiration pour les voyageurs et les naturalistes. Il forme un grand arbre toujours vert, qui subsiste pendant plusieurs siècles, et qui étend au loin ses branches, sans qu'on puisse fixer leur longueur: car ces branches donnent naissance, de distance en distance, à de longs jets, ressemblant d'abord à des cordes ou à des baguettes, et descendant vers la terre pour s'y enraciner. Bientôt après que ces jets sont fixés, ils forment des troncs semblables à la tige principale, et ceux-ci produisent à leur tour de nouvelles branches d'où descendent de nouveaux jets qui ne tardent pas à s'enraciner de la même manière, de sorte qu'un seul arbre en s'étendant et en se propageant ainsi de tous côtés sans interruption, peut avec

le temps former pour ainsi dire une petite forêt.

Le cocotier et les différentes espèces de palmier, embellissent les paysages et sont fort utiles aux habitans, par les fruits, les liqueurs, l'huile, les cordages, le bois et beaucoup d'autres objets qu'ils leur fournissent. Le bananier à petits fruits a de tout temps servi à la nourriture des Hindous. Le bambou qui croît en abondance dans les terrains frais ou marécageux et dans les djengles, est d'un grand secours pour la construction des habitations légères du pays. L'ananas se rencontre fréquemment.

Nos arbres à fruit prospèrent dans le nord de l'Inde, tandis que dans les parties méridionales croissent le jacquier, le jambosier, le goyavier, le manguier; le tamarinier est très-commun. Enfin quantité d'arbres, d'arbrisseaux et de plantes, tels que l'azedarach, le sambac, le nagatalli, le sindrincal illixora, le kadtoumaligou ou jasmin à grandes fleurs, et une foule d'autres sont remarquables par leurs belles fleurs. C'est du Bengale que nous vient ce rosier au feuillage vert et luisant qui fleurit sans discontinuer et qui porte le nom du pays d'où il a d'abord été apporté en Europe.

Les forêts et les montagnes de l'Hindoustan sont peuplées d'une grande diversité d'animaux sauvages. On trouve quelquefois des troupes de plus de cent éléphans; quand on a réduit ces ani-

maux à l'esclavage, on les employe à traîner des canons et des caissons d'artillerie, à soulever des fardeaux pesans, à mettre en mouvement de lourdes machines, ou à porter sur leur large dos une tente dans laquelle s'asseoit un grand personnage. Le rhinocéros vit dans le Bengale, surtout dans les djengles et dans les terrains marécageux. Le buffle recherche les mêmes endroits. On y trouve aussi le tigre qui vient y chercher un asile contre les chaleurs du jour. Les léopards, les panthères, les caracals, l'ours, le chacal, le loup et d'autres bêtes féroces, rôdent dans les plaines et dans les montagnes; on y rencontre aussi des ours et des hyènes.

Les singes se montrent partout en bandes nombreuses; quelquefois ils viennent par centaines jusque dans les endroits habités. La superstition leur accorde une entière liberté. Le midi de la presqu'île est infesté de grandes chauve-souris, dont quelques espèces ravagent fréquemment les vergers. La côte de Malabar a beaucoup de porc-épics, ainsi que le pangolin que l'on apprivoise et que l'on garde dans les maisons.

Le cheval du Bengale est petit, mais excellent à la course; les meilleurs chevaux de l'Hindoustan viennent des pays étrangers. En général, les indigènes font peu d'usage de ces animaux. Les ânes et les mulets n'y sont pas d'un emploi gé-

néral. Dans le nord, on rencontre quelquefois des troupes d'ânes sauvages. Les chameaux et les dromadaires sont communs dans le nord. On voit beaucoup de moutons à grosse queue, des chèvres sauvages et domestiques, des porcs, des sangliers, des daims et des cerfs de plusieurs espèces, et beaucoup d'antilopes.

Le bœuf et la vache sont l'objet de la vénération; le bœuf est attelé à la charrue, mais jamais il ne tombe sous la massue du boucher. L'attouchement d'une vache purifie de tous les crimes. Cette race sacrée, fort belle dans le Gazarate, le Malvah et le Bengale, est le zebu qui se distingue de notre gros bétail par une bosse de chair posée sur le dos.

On a découvert dans l'Hindoustan la race primitive de notre coq et de notre poule, des paons sauvages, la poule sultane qui a de si belles couleurs, beaucoup d'espèces de perroquets, quantité d'oiseaux de nos climats, et plusieurs autres très-curieux.

Les vers à soie sont très-communs dans le Bengale, où leurs fils précieux forment un objet de commerce important. Les abeilles, presque toutes sauvages, fournissent un miel très-aromatique.

De même que tous les pays chauds, l'Hindoustan fourmille de serpens, dont plusieurs sont dangereux par leur morsure, de crocodiles, de lé-

zards, et de divers reptiles hideux, de grosses araignées, et d'autres insectes dégoûtans.

La mer qui baigne les côtes de l'Hindoustan est très-poissonneuse. Beaucoup d'espèces de ces habitans des eaux, entre autres les plus communs, se retrouvent en Europe.

Plusieurs rivières de l'Hindoustan charrient de l'or; cependant cette contrée n'est pas célèbre pour les mines de ce métal, quoiqu'il s'y en trouve, ainsi que des mines d'argent dans le Carnatic, le Bengale et le Golconde. Il y a des mines de cuivre dans les provinces d'Agra et d'Adjimer.

C'est surtout pour ses mines de diamant que l'Hindoustan est célèbre; on en trouve dans les cantons de l'est et du centre du Balaghât, notamment dans le Tchinourpollam, à peu de distance de Coddapah; les villages de Condapetta et d'Ovalompally, et ceux de Lamdour et de Pintchetgapadou, enfin le territoire de Gouty, sont fameux par leurs mines de ces gemmes. A très-peu d'exceptions près, les mines de diamant, dans cette partie de l'Hindoustan, sont situées entre la Crichna et le Pennar; c'était de là que l'on tirait les diamans de Golconde; le pays de ce nom n'en a jamais fourni un seul; on croyait qu'ils en venaient, parce que le fort de Golconde, qui était autrefois la citadelle de la capitale d'un grand royaume, sert encore de dépôt à ces pierres pré-

cieuses. Le fort de Golconde est situé sur une éminence près des bords du Massey, à peu près à une lieue au nord-ouest de Hayderabad, et par 17° 15′ de latitude. Les banquiers et les principaux habitans de cette capitale ont des maisons dans ce fort, où ils ont la faculté de se retirer dans les cas d'alarmes. Soumbhelpour, dans le territoire du Gondouana, traversé par le Manahaddy, rivière que l'on regarde comme l'*Adamas* des anciens, a aussi des diamans que l'on regarde comme supérieurs à ceux de Pannah dans le territoire de Bondelkound qui appartient à la province d'Allahabad. Enfin on découvre aussi des diamans dans la partie du cours de la Crichna qui arrose le territoire de Palnad et de Condapilly dans les circars du nord qui faisaient autrefois partie du Carnatic. Tantôt on rencontre les diamans dans le lit des ruisseaux et des rivières mêlés à des cristaux et à des pierres colorées; tantôt dans un terrain graveleux, sur le plateau dont les eaux baignent le pied.

Près de Coddapah, les mines de diamant sont entourées de champs cultivés; près de Pannah, au contraire, le terrain ne montre aucun indice de culture. Les diamans sont toujours dans un terrain d'alluvion ou de troisième formation. Ordinairement la terre est très-rouge, ou bien a une légère teinte de cette couleur et une nuance d'un brun foncé. On creuse des puits de six à vingt

pieds de profondeur, et l'on en retire le gravier qui est jeté dans un petit trou rempli d'eau, afin d'en séparer la terre; quand elle a été enlevée par ce lavage, on étend le gravier sur une planche mince, et l'on ôte avec la main tous les cailloux inutiles, de sorte que les diamans ne peuvent pas échapper à la vue à cause de leur éclat. Quelquefois les ouvriers passent plusieurs jours à chercher inutilement; mais un petit nombre de diamans suffit pour les récompenser de leurs travaux dans le courant de l'année : la plupart des pierres sont petites; à Pannah, il s'en trouve très-peu dont la valeur s'élève au-delà de trois mille francs. On rassemble tous les diamans dans une maison où on les pèse, puis on les vend aux négocians de la ville. On alloue aux ouvriers les trois quarts de la valeur de ceux qui sont à peu près de la grosseur d'un pois ou moindres; deux tiers pour ceux qui sont de la dimension d'une noisette, enfin la moitié pour ceux qui sont plus gros. Chacun peut creuser où il lui plaît : on dit qu'il y a généralement un millier d'hommes employés à ce travail. Le radjah de Pannah entretient des gardes tout autour des lieux où l'on travaille, et des surveillans parmi les ouvriers; malgré ces précautions, ceux ci viennent à bout d'escamoter les belles pierres; ils paraissent tous fort pauvres. Ils prétendent que la génération des diamans est sans

cesse en activité, et qu'ils ont autant de chances de succès en fouillant un terrain qui s'est reposé pendant une quinzaine d'années, qu'en creusant celui qui n'a pas encore été examiné. Buchanan regarde les mines de Pannah comme le *Panassa* de Ptolémée.

Les autres pierres précieuses, telles que les rubis, les saphirs, les améthystes, les onyx, les sardoines, les agates, se rencontrent, soit dans les flancs des montagnes, soit dans le lit des rivières après les grandes pluies. Beaucoup de montagnes ont des carrières de marbre et d'albâtre, ainsi que des mines de sel gemme; plusieurs provinces offrent des lacs d'eau salée; partout on les exploite avec soin, et, sur le bord de la mer, on profite de la localité pour faire du sel. Le Berar, le Bengale et d'autres provinces fournissent du salpêtre; cette substance forme souvent le lest des navires.

Le voyageur qui parcourt l'Hindoustan observe diverses nuances de caractère parmi les habitans de cette immense région : en partant, par exemple, du cap Comorin, pour aller dans le Carnatic, et de là dans le Decan, puis dans le Bengale, et remontant le Gange jusqu'aux montagnes; puis descendant le Sind, pénétrant dans la presqu'île de Guzarate, et suivant la côte de Malabar, on rencontre une aussi grande variété de coutumes,

d'idiomes, de pratiques religieuses, que l'on en remarquerait chez les différentes nations de l'Europe. Des traits généraux rapprochent ces peuples; les Hindous ne sont pas d'une stature inférieure à celle des peuples de l'Europe; ils ont les traits du visage, les cheveux longs et plats de ceux-ci; le teint basané comme les Maures de la côte septentrionale de l'Afrique; ce qui les distingue, c'est leur corps plus svelte, leurs extrémités plus minces; il y a dans toute leur personne quelque chose qui diffère des formes robustes des autres peuples: ils sont, par conséquent d'une souplesse et d'une agilité extrêmes.

Toutes les nations de l'Hindoustan descendent des anciens habitans, indigènes du pays, ou des peuples d'origine étrangère. Ceux-ci sont désignés par les véritables Hindous sous le nom de *Militch*, mot qui signifie à peu près autant que la dénomination de barbare chez les Grecs et les Romains.

Suivant Claude Buchanan, on parle cinq principales langues dans l'Hindoustan: toutes dérivent du sanscrit; l'hindoustani est d'un usage général dans tout le pays: le bengali dans le Bengale, le telinga dans la partie septentrionale de la côte de Coromandel, et depuis les bords de la Crichna jusqu'aux sommets des Balaghât; le tamoul sur

le reste de la côte de Coromandel et dans le Carnatic; enfin le malayalim ou malabar sur la côte de Malabar et dans le Travancore. L'hindoustani paraît être l'idiome le plus ancien et le plus pur de tous, on l'appelle aussi nagari ou devanagari; mais ce terme signifie proprement le genre de caractères avec lesquels on l'écrit. On le divise en plusieurs dialectes; le plus analogue au sanscrit est le vradcha qui se parle aux environs d'Agra et de Mathra. Ce dialecte de l'Hindoustan central, en se mêlant avec la langue des Patanes ou Afghans, et avec celles des armées mongolo-tartares qui ont successivement subjugué cette contrée, a donné naissance à l'idiome que l'on employait à la cour du Grand-Mogol.

En faisant abstraction des montagnards qui sont probablement les aborigènes de l'Hindoustan, et dont l'idiome n'a aucune affinité avec le sanscrit, on trouve encore dans les montagnes et dans les îles contiguës à l'Hindoustan plusieurs peuples qui paraissent être des Hindous dégénérés. Chaque province et chaque territoire a son dialecte particulier qui paraît dériver d'un de ceux qui viennent d'être indiqués.

Deux croyances religieuses, le brahmisme et l'islamisme, partagent principalement la population de l'Hindoustan; la première comprend les sept huitièmes des habitans; d'autres religions y

sont aussi professées, mais ne comptent qu'un petit nombre de sectateurs.

Quoique également attachés aux dogmes qu'ils suivent, les Musulmans et les Hindous offrent un contraste prodigieux dans les préceptes de leur doctrine. Le Coran enjoint aux Musulmans de convertir le monde entier par le tranchant du glaive; les vedahs, ou livres sacrés des Hindous, proscrivent le monde entier; en conséquence, les Hindous ne cherchent pas à faire des prosélytes. Il y a huit cents ans, les Musulmans égorgèrent les Hindous, parce qu'ils refusaient de se faire circoncire; aujourd'hui les sectateurs des deux religions ont vécu si long-temps ensemble, qu'ils ont pris l'habitude de se regarder les uns les autres avec un œil d'indulgence inusité dans d'autres pays. Cette complaisance extrême n'est pas surprenante chez les disciples de Brahma qui croyent que les différens cultes, pratiqués par les divers peuples répandus sur la surface du globe sont tous émanés de Dieu et lui sont également agréables, et qui, en conséquence, sont persuadés que, lorsqu'on est honnête homme, on peut être sauvé dans toutes les religions. Mais même les sectateurs des doctrines intolérantes du Coran ne sont plus ces zélateurs furieux et sanguinaires qui, au nom de Dieu et de son prophète, répandaient la désolation et le carnage, démolissaient

les temples du brahmisme, et construisaient des mosquées sur leurs ruines. Ils ont trouvé la patience constante des Hindous plus forte que leur violence ; ils ont reconnu en même temps que s'ils les laissaient tranquillement suivre leur religion, ces hommes étaient des sujets paisibles, laborieux et précieux. On remarque en conséquence chez les Musulmans de l'Hindoustan de la déférence pour les préjugés de leurs voisins ou de leurs subalternes attachés au brahmisme.

« L'ancien système religieux des Hindous, dit Mme Graham, ne paraît pas avoir admis la multitude des dieux auxquels ils rendent aujourd'hui un culte. On sait qu'ils sont divisés en plusieurs sectes. Les cinq principales adorent un seul dieu sous des noms et des attributs différens ; chacune reconnaît les cinq divinités adorées par les autres; mais chaque sectateur de ce système choisit une divinité pour objet de sa dévotion journalière, et honore les autres dans des occasions particulières. Les Hindous rejettent l'accusation de polythéisme et encore plus celle d'idolâtrie. Ils expliquent le culte rendu aux images des esprits célestes de la même manière qui a été employée ailleurs pour donner raison d'une pratique semblable. Si la doctrine des vedahs et même celle des pouranas est étudiée avec soin, on trouve que la théologie des Hindous est un monothéisme réel, quoiqu'elle

contienne le principe du polythéisme et de l'idolâtrie. »

Les cinq grandes sectes sont : 1° les Saïvas, adorant Siva ; 2° les Vaïsnavas, Vichnou ; 3° les Saouras, Soraïa ou le soleil ; 4° les Ganepataïas ou Gosseins, Goundpoutty ou Ganésa ; 5° les Sactis, Bavani ou Parvati. Les Bhayavatis devraient reconnaître que toutes ces divinités sont subordonnées à l'Etre suprême, ou plutôt sont ses attributs ; mais la plupart sont polythéistes. Les Linghis, qui sont peu nombreux, rendent exclusivement leurs hommages à Siva.

Dans l'ancien système, Brehm est le seul dieu éternel et tout-puissant. Son pouvoir exercé, divisé, personnifié, devient Brahma pour créer ; Vichnou pour conserver, Siva pour détruire. Ainsi les trois plus importantes et plus remarquables opérations de la nature sont les attributs de divinités particulières. Mais ce qui a été créé ne pouvant être détruit entièrement, les élémens qui les composent se reproduisent sous d'autres formes ; Siva, le dieu de la destruction, est donc aussi le dieu de la reproduction, et le pouvoir créateur de Brahma reste inactif jusqu'à une nouvelle création du monde, c'est pourquoi ses temples sont déserts et tombent en ruines ; son culte est presque abandonné. Chacun de ces trois dieux a une sacti ou femme, qui participe à sa nature

et à ses fonctions ; elle est considérée comme sa puissance active ou sa force. Après ce pas vers le polythéisme, on dut multiplier les dieux à mesure que l'on observa les opérations de la nature, et que l'on connut les besoins des hommes. Les législateurs et les prêtres n'adorèrent qu'un dieu, en esprit et en vérité, tandis que le vulgaire, personnifiant ses attributs, les adora comme des divinités indépendantes.

Suivant le récit mythologique de la création généralement adopté, Vichnou s'endormit sur le serpent Annata ou l'éternité flottant sur un océan de lait. Quant l'œuvre de la création dut s'opérer, Brahma sortit d'un nénuphar croissant dans le nombril de Vichnou ; il produisit les élémens, forma le monde, et donna l'existence à la race humaine. Des différentes parties de son corps naquirent les castes qui la composent : les brahmes ou prêtres furent engendrés par la tête, les chetris ou guerriers par ses bras, les vaïsias ou marchands par son ventre, les soudres ou paysans par ses pieds. Ces quatre castes primitives se sont extrêmement multipliées en embrassant différentes professions. Brahma est souvent représenté avec quatre visages ; il est alors appelé Tchotermouki; on le voit quelquefois étudiant les vedahs qu'il tient d'une main, tandis que les trois autres portent son chapelet et les instrumens des sacrifices ; il

est fréquemment assis sur une feuille de nénuphar.

La femme de Brahma est Serasvati, nommée aussi Brahmani; elle est la déesse des arts et de l'éloquence; elle est souvent invoquée avec Ganésa au commencement des livres; comme patronne de la musique, on la voit souvent avec une guitare à la main. Menou et dix autres législateurs sont enfans de Brahma et de Serasvati. Menou et sa femme peuplèrent la terre. Menou donna à ses descendans d'excellentes lois qu'ils n'observèrent pas. C'est pourquoi d'autres Menou sont nés à différentes époques, pour ramener les hommes à la croyance et aux pratiques religieuses de leurs ancêtres. L'oie est consacrée à Serasvati comme l'emblème de la sagesse; cette déesse et Brahma sont souvent représentés montés sur une oie qu'on appelle alors Vahan.

Le culte de Siva est plus général que celui des autres divinités; ses principaux noms sont Dourghati, Isa, Isvara, Heurr, Roudra et Mahadeo. Tous ses temples dans la partie occidentale de l'Inde, lui sont dédiés sous ce nom, comme dieu de la reproduction. Sous le nom de Roudra il est terrible, et se plaît aux sacrifices sanguinaires, et en particulier à l'asva-medha (sacrifice du cheval), et au nava-medha (sacrifice humain.)

La femme de Siva est Parvati ou née de la mon-

tagne. Son nom dans le ciel est Dourgha (la vertu active); son nom sur la terre est Bhavani, (la nature féminine); sous le nom de Kali, c'est la déesse des enfers qui se délecte dans les sacrifices humains; et de même que Roudra, elle porte autour du cou un chapelet de crânes humains. La résidence de Siva et de Parvati est Kaïlassa : ils sont constamment accompagnés du bœuf noundi que l'on place ordinairement à la porte ou dans les cours de leurs temples. Quand Parvati est représentée sous le nom de Dourgha, elle est toujours suivie d'un lion.

Kartikeya, ou Svammi-Kartic, et Ganésa, sont les enfans de Siva et de Parvati. Kartikeya est le Dieu de la guerre, il conduit les armées célestes; il est monté sur un paon, il a six visages, il passe pour avoir été nourri par les six Kritikas, ou étoiles des Pléiades qui sont les femmes des Rouchis, ou des étoiles de la constellation de la Grande-Ourse. Ganésa est le Dieu de la sagesse, quelquefois celui de la fortune; il préside aux bornes des champs. On le représente très-gras, avec une tête d'éléphant, quelquefois avec deux, quelquefois avec quatre visages; il tient dans ses mains une coupe contenant des gateaux ronds qu'il paraît manger, et l'ankasa, ou crochet qui sert à conduire les éléphans, et que l'on a pris pour une clef, ce qui a confirmé le rapport qu'on

a cru lui trouver avec Janus. Ganésa est invoqué le premier dans tous les sacrifice ; tous les livres commencent par son nom ; il est toujours accompagné d'un rat, symbole de la prévoyance.

Vichnou, divinité conservatrice, indépendamment des noms qu'il porte suivant les différens avatars (incarnations sous diverses formes), est appelé Naraïan (marchant sur l'Océan), Chrider, Govinda et Heri. Sa femme est Lockchemi, déesse de la fortune, nommée aussi Kamala, ou née du nénuphar, étant sortie de la mer sur cette plante. Elle est déesse de la beauté, et préside aux mariages. Son fils Camdeo, ou Koundourpa ayant eu la témérité de blesser Siva, tandis que le bras levé il pratiquait des austérités sacrées, le dieu courroucé consuma son corps par des éclairs qui sortaient de ses yeux. C'est ce qui a fait nommer Cambdeo Ounoungà (sans corps). C'est le seul personnage de la mythologie hindoue qui passe pour immatériel. Quelquefois on l'appelle Mouddoun ; il est monté sur un poisson, et tient une bannière à la main.

Vichnou est souvent représenté porté sur les épaules de Gariéda, jeune homme qui a le bec et les ailes d'un vautour ; plus souvent on le voit se reposant sur le grand serpent à plusieurs têtes de l'éternité, flottant sur un océan de lait, et Lockchemi assise à ses pieds.

Les Hindous croient que les quatre yougs (1), ou grandes périodes, doivent revenir soixante-deux fois dans chaque kalpa (création ou formation). Après ce temps, toutes choses doivent être absorbées par la divinité : dans l'intervalle d'une création à l'autre, Vichnou se repose sur le serpent Checa (la durée), qui est appelé Ananta (sans fin). Plusieurs attributs de Vichnou sont communs à Brahma et à Siva. Les noms de ces trois divinités sont souvent employés pour le soleil, le feu et l'eau ; chacune a ses armes particulières; celles qui distinguent Vichnou sont le chakra, ou disque, le chank, ou conque couronnée, avec laquelle on sonne la victoire. Le paradis de Vichnou est le Vainkotha ; il est souvent peint d'un bleu foncé, alors on l'appelle Niilkaout.

Les avatars de Vichnou sont au nombre de dix, bien que quelques écrivains en augmentent le nombre. La première incarnation est le moutchi (avatar de poissons) : Vichnou, sous la forme

(1) Le premier youg ou le krouti-youg dure 17 lacks et 25,000 ans (1,725,000 ans); le second ou le treta-youg 12 lacks et 296,000 ans (1,496,000 ans); le troisième ou le dvapar-youg dure 8 lakcs et 64,000 ans (864,000 ans); le quatrième ou kaly-youg 4 lacks et 32,000 ans (432,000 ans), c'est celui dans lequel nous vivons. (*Note du poundit Bapoughi.*)

d'un poisson énorme, conduisit et conserva le bateau de Styavrata, le septième homme, pendant l'inondation qu'avaient attirée sur la terre la perte des vedahs et la perversité des hommes qui en avait été la suite. Les livres saints avaient été volés par Hyagriva, le roi des démons : Vichnou entreprit de les retrouver ; après un combat fort rude, il tua Hyagriva, recouvra les livres, et ordonna aux eaux de se retirer. Le second avatar est Kourma, ou la tortue. Afin de regagner quelques-uns des avantages que les hommes avaient perdus par le déluge, Vichnou se transforma en tortue, et porta sur son dos le mont Mérou dont les dieux et les génies se servirent pour battre l'océan de lait ; ils produisirent de cette manière sept choses précieuses, parmi lesquelles il y avait la lune, un médecin, le cheval, une femme, un éléphant, et *Amrita*, ou l'eau de la vie, qui fut bue par les immortels. Le troisième avatar est Varaha, ou le sanglier. Prithivi (la terre) ayant été vaincue par le génie des eaux, Vichnou, sous la figure d'un homme avec une tête de cochon, descendit et porta la terre sur ses défenses, tandis qu'il soumettait les eaux. Dans la quatrième apparition, Vichnou, sous la forme d'un homme monstrueux, avec une tête de lion, s'élança d'un pilier pour tuer un roi impie qui voulait tuer son propre fils. Il est appelé Narasinha (tête

de lion). Vichnou, dans son cinquième avatar, est Vamonna (le brahme nain). Beli ayant, par ses austérités méritoires, acquis la souveraineté du monde, négligea de rendre un culte aux dieux; les devtas, craignant qu'il ne les privât de leur habitation céleste, implorèrent la protection de Vichnou qui descendit sur terre sous la forme d'un brahme nain : ayant obtenu de Beli la promesse, confirmée par un serment inviolable, qu'il lui accorderait tout ce qu'il lui demanderait, il sollicita autant de terrain qu'il en pourrait parcourir en trois pas, ce qu'il obtint. Alors son corps se dilata, et reprit ses dimensions divines; les huit armes célestes parurent dans les huit mains du dieu; son premier pas mesura la terre, le second les eaux, le troisième les cieux, et il ne laissa à Beli que Patala, l'enfer. Vamonna est quelquefois nommé Trivikroum (celui qui fait trois pas). On raconte que dans le cinquième avatar, Vichnou, sous la forme de Parachou Rama, fils du brahme Djemadagni, extermina tous les mâles de la caste des Chétris ou des combattans, à cause de la méchanceté de Sahasrardjoum qui opprimait les brahmes, et notamment Djemadagni. La septième incarnation de Vichnou est chantée dans le Ramayana, poëme épique ainsi nommé de Rama qui en est le héros divin, fils de Doucharouthra, roi d'Ouyodheya

(Aonde). Rama mena une vie remplie d'aventures dans les forêts des Indes, accompagné de son fidèle ami le singe divin Hanouman, fils de Pavana, dieu des vents. Sita, femme de Rama, ayant été enlevée par Ravana, le tyran à dix têtes de Lanka (Ceylan), Hanouman découvrit le lieu où il l'avait cachée, et avec l'aide de Sougriva et autres babouins divins, ils bâtirent le pont de Rama (pont d'Adam) qui s'étend de la presqu'île de l'Inde à Ceylan, ce qui facilita le passage de Rama et de son armée dans cette île, où il tua le tyran, et recouvra Sita. Valmiki est auteur du Ramayana.

Crichna, personne dans laquelle Vichnou fut incarné à son huitième avatar, naquit, dit-on, de la sœur d'un tyran qui, pour assurer la mort de son neveu, fit périr tous les enfans de ses états; cependant le jeune Crichna fut caché et élevé parmi des bergers, ce qui le fait révérer comme le patron des troupeaux, et il est souvent accompagné de neuf gopia ou laitières. Il est le dieu de la poésie et de la musique, des luteurs et des jouteurs. Les aventures de Crichna et les guerres qu'il soutint, sont décrites dans le Baghavat. Bhoud est le neuvième avatar; il réforma les lois des vedahs et défendit de tuer les animaux. Le dixième avatar est encore à venir; c'est Kalkii. Alors Vichnou paraîtra comme un guerrier monté sur un cheval blanc, le monde sera en paix pen-

dant son règne, il n'y aura plus d'inimitiés ni de haines; les hommes auront tous la même croyance.

De toutes les sectes qui rendent un culte à Vichnou, celle des Vaichnavas est la seule qui n'adore que lui comme réunissant le plus grand nombre des attributs de la divinité. Les Goglachtas et les Ramanoudjes n'adorent réellement que des héros déifiés; la première Vichnou dans l'avatar de Gocal ou Crichna, la seconde dans celui de Rama Tchandra.

Indépendamment des grandes divinités, il y a une multitude de personnages divins d'un rang inférieur, sur lesquels domine Indra aux mille yeux, seigneur des devtas. Avec sa femme Indrani il habite la forêt de Nouda; on les voit souvent représentés ensemble sur un éléphant à trois trompes; il préside aux illusions. Aghni, dieu du feu, est figuré avec deux visages et trois jambes, et monté sur un belier; il a épousé la déesse Ganga (le Gange), sœur de Parvati. Ganga étant descendue des cieux, se reposa sur la tête de Siva ou sur celle de Vichnou, et de là coula en trois canaux appelés trivènis (les trois boucles de cheveux), qui se dirigèrent vers la mer et remplirent son bassin creusé auparavant, mais resté vide. De l'union de Ganga et d'Aghni résultèrent les métaux. La chaîne de montagnes dans laquelle le

Gange prend sa source, abonde en mines, ce qui a donné lieu à cette fable allégorique.

Souraya, dieu du soleil, est représenté dans un chariot attelé d'un cheval à plusieurs têtes; c'est le symbole de la vérité; la secte des Saouras qui lui rend un culte particulier est très-nombreuse.

Tchandra (la lune) est dans un char traîné par une antilope; les vingt-sept noukchoutras ou stations lunaires, qui selon les Hindous divisent les cieux, sont ses femmes.

Visvakarman est le grand mécanicien des dieux. Kouvera, le dieu des richesses, réside dans la forêt de Tchitra-routhra; Pavana est le dieu du vent. Huit gardiens président aux huit parties du monde; toute la nature est remplie de divinités.

Dans ce léger aperçu de la mythologie des Hindous, je ne me suis point arrêtée à noter la ressemblance frappante de plusieurs de leurs divinités avec celles des Grecs et des Romains, car elle est trop visible pour avoir échappé à mes lecteurs. On eut une preuve remarquable de leur identité avec les dieux de l'Egypte, lorsqu'en 1801 les soldats des régimens de Cipayes envoyés dans ce pays, se prosternèrent devant les idoles du temple de Tentyra, et dirent que c'étaient les dieux de leur religion.

La grossièreté et le peu de délicatesse du polythéisme hindou déplairont sans doute aux per-

sonnes accoutumées à la mythologie gracieuse des Grecs ; mais il n'est pas indigne de la curiosité, ni peut-être inutile, d'examiner les divers systèmes religieux que le sentiment le plus naturel à l'homme a produits; d'observer comment le climat ou d'autres circonstances les ont modifiés ; de découvrir sous ces différentes enveloppes le tableau des effets de la même nature, et de reconnaître dans les superstitions des Hindous, comme dans les rêves sublimes de Platon, l'existence du lien moral qui partout unit le cœur de l'homme à son divin auteur. Pour moi, vivant au milieu de ce peuple, le voyant chaque jour prosterné dans ses temples et devant les autels où il porte ses offrandes, je ne puis contempler sans intérêt ce système religieux, quoique privé de beautés poétiques et rempli de superstitions barbares, dont l'empire est si puissant sur l'esprit de ses sectateurs, qu'il leur fait endurer des tortures mille fois plus cruelles que la mort. »

Brahma, Vichnou et Siva forment la Trinité indienne qu'on nomme *Trimourti*. Quelquefois ces trois personnes de la divinité, dit Pappi, sont représentées par les trois lettres A. U. M. dont les deux premières se fondent dans le son de O ; en sorte que les trois ensemble se prononcent OM, mot mystique sur lequel l'Hindou pieux médite souvent en silence, mais que par respect, il ne laisse jamais échapper de ses lèvres.

La division des Hindous en plusieurs castes établit entre eux des différences si tranchées, que ces castes ne peuvent s'allier entre elles ni manger ensemble. La difficulté, l'impossibilité même où se trouve souvent un Hindou religieux d'accomplir tous les devoirs et toutes les obligations de sa caste, l'accoutume à souffrir le jeûne et mille autres désagrémens. D'ailleurs chaque caste est si jalouse de ses prérogatives, si attachée aux usages qui lui sont propres, que si une caste inférieure s'avisait de vouloir l'imiter, même dans les choses les moins importantes, elle emploierait tous les moyens possibles pour défendre ses droits. Les deux castes rivales en viendraient infailliblement à une rupture ouverte.

Il peut paraître étrange que personne dans les castes les plus disgraciées ne se soit jamais élevé contre cette doctrine qui les condamne à une misère et à une abjection perpétuelles; rien ne prouve mieux l'empire des opinions religieuses sur les hommes. L'Hindou accoutumé dès l'enfance à s'entendre dire que Dieu l'a placé dans l'état où il est né, et où il doit mourir, pour le punir des fautes qu'il a commises dans une vie antérieure, se résigne à la volonté du Tout-Puissant et à ce qu'il regarde comme un châtiment mérité; il ne lui entre même pas dans l'esprit de soupçonner ses prêtres d'imposture.

D'ailleurs il ne faut pas croire que l'institution des castes soit observée dans toute sa rigueur le long des côtes maritimes où le commerce, l'intérêt mutuel et le choc des opinions tendent continuellement à les rapprocher, à les confondre et à effacer la ligne de démarcation qui les sépare. Ce n'est que dans l'intérieur du pays, où l'on a peu de communications avec les étrangers, que le système religieux et politique des Hindous s'est conservé dans toute sa pureté.

Les brahmes qui tiennent le premier rang sont les prêtres, les docteurs de la religion, les dépositaires des livres sacrés ; ils se divisent en plusieurs classes qui ne peuvent ni s'allier, ni manger ensemble. Les brahmes portent le *jaguia pavitra*, cordon de fil de coton, composé de vingt-sept autres plus petits : il descend de l'épaule gauche sur la hanche droite où il forme un nœud auquel est attachée une capsule d'argent renfermant la figure d'un lingam. Si le brahme perd ce cordon, ou s'il le rompt, il ne peut ni manger ni boire qu'il ne s'en soit procuré un autre, il faut qu'il soit fait de sa propre main. Cependant ce signe seul ne suffit pas pour faire reconnaître un brahme au premier coup-d'œil, certaines professions en prennent en se mariant un tout semblable, et continuent de le porter.

Les brahmes n'ont pas, pour soutenir leur

rang, une fortune, des emplois ou des salaires héréditaires; dans la règle, ils devraient gagner leur vie en mendiant, moyen qui, bien loin d'attirer le mépris, passe au contraire dans ce pays pour une marque de dignité et de noblesse les plus relevées. La personne qui reçoit la charité, dit M. F. Buchanan, est toujours regardée comme bien supérieure, pour le rang, à celle qui la donne. Faire la cuisine est aussi une occupation distinctive des plus hautes classes. Personne ne pouvant manger des mets préparés par une personne d'une caste inférieure à la sienne, le cuisinier d'une réunion nombreuse doit être au moins égal à toutes les personnes présentes. Quand les dons des fidèles deviennent rares, plusieurs brahmes sont obligés d'embrasser diverses professions pour vivre. Quoique par là ils ne perdent pas immédiatement leur caste, ils sont néanmoins considérés comme inférieurs à la classe qui ne subsiste que d'aumônes. La proportion de celles-ci dépendant en grande partie du respect que l'on a, soit pour le personnage qui les demande, soit pour le temple auquel il appartient, le brahme a recours à tous les expédiens possibles pour rehausser ces objets de vénération. La dissimulation, trait caractéristique des Hindous, est poussée par les brahmes à un degré inconcevable. « Un brahme, suivant la définition qu'en a don-

née à M. l'abbé Dubois un membre de la caste, est une fourmilière de mensonges et d'impostures. » Ils racontent de longues histoires de miracles opérés au sanctuaire de leur divinité favorite ; ils distribuent des charmes qui doivent assurer à leurs crédules disciples tous les biens de cette vie, et les préserver de tous ses maux ; ils inculquent avec un soin particulier la croyance aux bénédictions qui doivent résulter dans ce monde et dans l'autre des bienfaits répandus sur les brahmes. La permission de leur offrir quelque chose est représentée comme une prérogative dont les classes les plus hautes doivent être fières ; en même temps on a la condescendance de l'accorder aux plus basses. A toutes les fêtes religieuses, de même qu'aux mariages et aux enterremens, les riches mettent leur gloire à faire de grands présens à ces saints personnages. Des vaches, des terres, de l'or, des vêtemens et du grain sont les objets dont le don est regardé comme le plus méritoire.

Quoique la qualité de brahme n'implique pas nécessairement celle de prêtre, il y a parmi eux la classe des gourous qui, du consentement général, sont investis de la juridiction spirituelle. Leur nom signifie maître : en effet, le gourou est moins le ministre que le gouverneur du temple auquel il appartient. Il ne paraît en public qu'ac-

compagné d'une certaine pompe ; il est assis dans un palanquin, ou sur un éléphant, et souvent accompagné d'une escorte d'hommes armés, de drapeaux déployés sur lesquels sont peintes les images des dieux, de chanteurs qui célèbrent leurs louanges, enfin de bandes nombreuses de danseuses. C'est avec ce cortége qu'il visite le territoire qui est dans sa dépendance, et, chemin faisant, il exige de son troupeau les contributions qu'il le juge en état de payer. La récompense que l'on obtient en retour est la bénédiction du gourou, regardée comme garantissant à celui qui la reçoit tous les biens de cette vie. Quant aux réfractaires, le gourou fulmine contre eux une malédiction qui frappe d'épouvante même les cœurs les plus hardis. Leurs disciples racontent sans cesse les conséquences terribles qui en sont résultées; des hommes sont morts subitement, des femmes enceintes ont avorté, effets que peut bien avoir produits la terreur panique causée par la superstition. Ils ajoutent qu'elle a transformé des hommes en rochers, et même en cochons. Toutefois ces prodiges ne sont opérés que par les gourous les plus éminens; en effet, au-dessous de ceux-ci, les somadris, ou sacrificateurs, sont leurs subalternes, ce qui compose une espèce de hiérarchie régulière. Pour devenir gourou ou somadri, il faut être né d'une famille distinguée

parmi les brahmes, avoir mené une vie irréprochable, avoir fait de longues études, et subi un noviciat austère et rigoureux.

Après les gourous, viennent les pourahitas, ou directeurs des cérémonies religieuses; comme les actions sont soumises à l'influence de la superstition, et qu'il y a des jours heureux ou malheureux, et de bonnes ou mauvaises manières de dire et de faire chaque chose, le secours des pourahitas est nécessaire dans toutes les grandes occasions. Les cérémonies du mariage et des funérailles, la construction d'une maison neuve, d'un puits ou d'un étang, la consécration et la purification des temples, doivent être réglées par les pourahitas qui indiquent le temps auquel on commencera, et la manière dont on s'y prendra. C'est pourquoi ces brahmes sont obligés d'avoir quelque instruction; il faut qu'ils sachent calculer les éclipses, les phases de la lune et la place des planètes; ils tiennent registre des jours heureux et malheureux. Leurs instrumens les plus efficaces sont les mantras (les paroles puissantes) qui ont la faculté d'exciter l'amour ou la haine, de guérir les maladies, de causer ou d'écarter la mort; les dieux mêmes sont obligés d'obéir à leurs ordres terribles. Quelquefois les Hindous prétendent que l'univers est soumis aux dieux, que les dieux le sont aux

mantras, et les mantras aux brahmes, de sorte que ceux-ci sont placés à la tête de l'univers. Les pourahitas, en cachant soigneusement les connaissances qu'ils possèdent, exercent un monopole très-utile à leur considération et à leurs intérêts. Presque tous les princes ou les personnages considérables ont constamment auprès d'eux un pourahita, pour décider tous leurs mouvemens, même le moment où ils doivent faire ou recevoir des visites, aller à la chasse, ou se promener. Les éléphans royaux exigent le même service; les brahmes extorquent aussi de l'argent de leurs dupes en prédisant le temps qu'il fera, en disant la bonne aventure, et distribuant des amulettes pour la guérison des maladies, et pour éloigner les maux de la vie.

Les brahmes peuvent exercer des fonctions temporelles, devenir ministres et conseillers d'état, ou ambassadeurs; quelques-uns même s'adonnent à la profession des armes; d'autres enfin se livrent au commerce ou à l'agriculture; ils doivent le faire sans se dégrader, et en prenant des précautions pour ne pas se souiller dans la compagnie des castes inférieures. Il y en a qui apprennent l'anglais, et qui entrent au service des riches Anglais, comme dobachis, ou intendans, et chez les négocians comme caissiers, teneurs de livres, commis.

Un brahme doit se laver au moins trois fois par jour ; de même que les Hindous des castes élevées, ils accompagnent leurs ablutions de cérémonies multipliées. Rien de si ennuyeux et de si fatigant, disent les voyageurs, que les adorations et les prières que les brahmes adressent à leurs nombreuses idoles. Les radjahs eux-mêmes qui sont occupés de tant d'affaires importantes, ne peuvent pas employer à ces pratiques religieuses moins de sept à huit heures par jour, encore sont-elles accompagnées de tant de révérences et de prosternations, et de tant de cérémonies pénibles, qu'elles suffisent pour éreinter l'homme le plus robuste.

Lorsqu'un brahme a reçu quelque chose directement de la main d'un Européen, ou d'un homme d'une caste inférieure, s'il en a été touché par inadvertance, s'il s'est approché de trop près de la cabane d'un paria, il est obligé de se laver avant de boire et de manger.

Le vêtement des brahmes est une simple pagne qu'ils doivent laver tous les jours ; ils doivent toujours aller la tête et la poitrine nues ; quelques-uns cependant portent un long bonnet rouge. Ils se rasent les cheveux et la barbe, en laissant seulement sur le haut de la tête une petite touffe roulée en forme de nœud. Ceux qui exercent des fonctions, autres que celles du sa-

cerdoce, portent un turban et l'habit long. On les reconnaît toujours aux marques qu'ils conservent sur le front; ceux qui servent chez les Européens, doivent, avant de rentrer chez eux, déposer leurs vêtemens, se baigner et reprendre le costume des brahmes.

Les femmes ont les mêmes marques distinctives que leurs maris. Elles ont une camisole étroite, une pièce de toile les enveloppe entièrement; elles sont ordinairement couvertes de bijoux; elles aiment beaucoup ceux où il y a des grelots qui font du bruit quand elles marchent. Elles doivent tous les matins prier, se baigner, laver leurs enfans; elles préparent les repas, ne mangent jamais en présence de leurs maris, elle vont chercher l'eau; si quelqu'un d'une autre caste touche au vase, elles jettent l'eau et le cassent s'il est de terre, et le purifient par le feu s'il est de métal.

La personne d'un brahme est si sacrée, qu'on n'en peut punir aucun de la peine capitale, pour quelque crime que ce soit: la plus grande punition qu'on leur inflige est de leur crever les yeux. Tuer un brahme est un des cinq grands péchés presque irrémissibles; quiconque s'en est rendu coupable doit l'expier par un pèlerinage de douze ans, en demandant l'aumône, et en portant à la main le crâne du brahme, dans lequel il est

obligé de boire et de manger. Ce terme expiré, il doit faire des aumônes, et bâtir un temple au dieu de la secte du brahme qu'il a privé de la vie.

Indépendamment des différentes sectes entre lesquelles les brahmes se partagent, quatre ordres principaux sont communs à tous : ce sont 1° les bremcharis ; vers l'âge de sept ans, ils sont initiés à cet ordre, alors ils commencent à étudier les élémens de la religion et les vedas ; 2° les grahasta ; ils passent dans cet ordre à l'âge de douze ans ; c'est celui auquel ils peuvent se marier ; à cette époque, le gourou leur passe avec beaucoup de cérémonie le cordon qui les distingue ; 3° les vanaprasta ; 4° les sanniasis ; ces deux derniers sont des ordres d'ermites, de pénitens et de mendians qui ont entièrement renoncé au monde.

Un brahme ne peut être vanaprasta, qu'après une vingtaine d'années d'épreuves ; il est obligé de vivre ensuite dans la solitude pendant vingt-deux ans, avant de devenir sanniasi. Le vanaprasta, s'il est marié, peut emmener sa femme dans sa retraite, mais il doit s'abstenir de tout commerce intime avec elle. Les vanaprasta sont dans une grande réputation de sainteté, et ne se nourrissent, dans leurs forêts, que d'herbes et de fruits.

Les sanniasis poussent le fanatisme encore plus

loin ; ils ne se coupent jamais les ongles, qu'ils ont quelquefois d'une longueur démesurée; ils ne doivent jamais laisser errer leurs pensées sur des objets terrestres, il faut qu'ils soient continuellement absorbés dans la contemplation de la divinité.

Chaque matin le sanniasi doit laver avec soin le *danda*, bâton à sept nœuds qui représente les sept grands richis, et qu'au jour de son initiation, le gourou lui a remis en grande cérémonie avec le caramandala (vase de cuivre pour l'eau).

Le sanniasi arrivé à un détachement absolu de toutes les choses de ce monde, est nommé paramahansâ. Il demeure alors dans une inaction totale; semblable à un tronc d'arbre, immobile comme un rocher, il ne mange plus si on ne lui met les morceaux dans la bouche; il ne se lave plus aucune partie de son corps, si on ne prend ce soin pour lui; aussi, après sa mort, s'envole-t-il tout droit au ciel sans subir aucune transmigration. Si à ce dernier moment il lui reste le plus léger désir des choses de ce monde, il renaîtra encore, mais ce sera pour être au moins radjah.

Les vaïsias et des soudres peuvent être vanaprastas et sanniasis; mais quoique soumis aux mêmes règles et aux mêmes lois que les brahmes initiés à ces ordres, il ne vivent point avec eux; ils forment une secte externe, et ont un chef de leur caste.

L'institution de ces deux ordres d'ermites remonte à la plus haute antiquité. Les lois de Menou ont réglé tout ce qui concerne leur discipline; elles traitent des herbes, racines et fruits dont ils peuvent se nourrir et de ce qui leur est interdit; des offrandes et des sacrifices qu'ils doivent faire; de leur vêtement qui doit être de la peau d'une antilope noire ou d'une écorce d'arbre. Au milieu d'une foule de réglemens minutieux, on trouve des traits de la plus sublime philosophie. « Pour être heureux, dit Menou, vis toujours seul; de cette manière tu n'abandonneras personne et personne ne t'abandonnera. Ne désire ni de vivre ni de mourir; mais attends tranquillement ce que le destin a décidé de toi, comme un ouvrier attend son salaire. Ne reçois jamais l'aumône après avoir fait une humble révérence, car en la recevant pour prix d'une révérence, le sanniasi devient esclave de libre qu'il était.

D'autres pénitens tels que les fakirs, les djoghis, les tadins, les pandarons, etc., font également vœu de vivre aux dépens du public, et parcourent le pays en mendiant; les djoghis sont brahmistes, les fakirs musulmans; ils se ressemblent, d'ailleurs, par leur hypocrisie et leur audace. On les rencontre souvent sur les places publiques, dans les rues, les marchés, les bazars, enfin partout. Que l'on se figure un énergumène tout nu, à l'exception

d'un chiffon d'étoffe qui couvre mal ce qu'il devrait cacher; tout sali d'une poudre blanchâtre, les cheveux mal peignés et hérissés; poussant de temps en temps des hurlemens étranges; marchant à grands pas, les yeux rouges et égarés, et l'on aura l'idée d'un fakir. Ces misérables cherchent à se distinguer les uns des autres à force d'extravagances, afin d'attirer les yeux de la multitude. « Les uns se font de petites blessures au front, aux bras, aux cuisses, afin d'exciter la compassion des bonnes âmes et d'obtenir quelques aumônes; d'autres se couchent sur le dos dans les rues, et là, immobiles, les yeux fermés, exposés sur un sable brûlant à toutes les ardeurs du soleil, ils chantent en feignant une grande indifférence pour ceux qui passent, comme s'ils étaient plongés dans une profonde méditation; mais ils ont soin de regarder du coin de l'œil si on ne leur jette pas quelque chose.

Ces robustes fainéans se rassemblent quelquefois en troupes très-nombreuses, et mettent à contribution les lieux où ils passent. Les femmes ont pour eux une dévotion particulière; quand ils entrent dans une maison, le mari, par esprit de religion ou par crainte, se retire respectueusement. Quiconque se dévoue à cette vie vagabonde, est sûr, sinon d'amasser des richesses, au moins de ne manquer de rien.

Tous les pénitens de l'Hindoustan se vantent d'un pouvoir surnaturel. Quelques-uns se prétendent vivre des milliers d'années sans prendre la moindre nourriture; on en voit effectivement qui ne boivent ni ne mangent en présence de personne; d'autres annoncent qu'ils découvrent les trésors cachés, ceux-ci qu'ils connaissent l'avenir, ceux-là qu'ils convertissent en or tout ce qu'ils veulent. Si on leur demande comment, avec une si utile faculté, ils croupissent dans la misère, ils répondent qu'ils l'ont reçue non pour leur propre avantage, mais pour celui de leur prochain, et qu'elle cesserait à l'instant s'ils essayaient d'en user pour eux-mêmes. Eux et leurs imbéciles dévots ont toujours à la bouche les mots d'extase, d'entretien avec la divinité, de visions, d'apparitions, enfin de tout ce que l'imposture la plus effrontée peut imaginer pour faire des dupes. Un auteur anglais estime à huit cent mille le nombre de ces vagabonds.

Quelques-uns de ces fanatiques tiennent continuellement les mains et les bras levés au-dessus de la tête; d'autres couchent sur des épines ou des cailloux, sont rongés de vers et de vermine, s'enferment dans des cellules, s'étendent sur des lits armés de pointes de fer, et pour rendre leur pénitence plus méritoire, font allumer à l'entour,

pendant les plus grandes chaleurs, de grosses souches de bois.

Les tadins et les pandarons appartiennent aux castes inférieures. Quelques-uns vivent dans des cages de fer; d'autres se chargent de chaînes pesantes. Ceux-ci se tiennent constamment les poings fermés, en sorte que les ongles leur entrent dans la paume de la main , et finissent par sortir de l'autre côté; ceux-là élèvent les bras pour s'accrocher à quelque branche d'arbre qu'ils ne quittent plus; leurs bras toujours tendus se flétrissent, perdent leurs articulations, et deviennent semblables à un tronc desséché. Il y en a qui restent toujours debout, ne s'appuyant que pendant quelques heures de la nuit sur une corde tendue, jusqu'à ce que leurs jambes enflent d'une manière extraordinaire. Quelques-uns se tiennent sur un seul pied, demeurent les yeux fixés sur le soleil et deviennent aveugles; nombre de ces misérables se font enterrer dans une fosse, la tête en bas, si bien que l'on n'aperçoit que leurs pieds sur lesquels les dévots viennent déposer leurs aumônes. Plusieurs se privent volontairement du service d'un bras et d'une main ; quelques-uns poussent le délire jusqu'à se couper la langue. Ceux-ci tournent la tête par-dessus une épaule, et ne changeant plus de position, leur tête finit par rester immobile; ceux-là tiennent les yeux fixés sur le

bout de leur nez, jusqu'à ce qu'ils deviennent incapables de prendre une autre direction, et dans cet état ils prétendent qu'ils voient un feu sacré, ce qui est sans doute une illusion produite par la tension continuelle de cet organe. Un de ces fanatiques mesura la distance de Benarès à Djagrenât en s'étendant par terre, et se relevant successivement dans tout l'espace qui sépare ces deux villes saintes. On en a vu un faire tous les jours, en se roulant à terre, le tour du rocher d'un fort qui a près d'un tiers de lieue de circuit.

Ces énergumènes dont une imagination sombre a brouillé les idées, aspirent par toutes ces pénitences à une perfection imaginaire. Il en est qui, extravaguant de bonne foi, n'ont en vue que l'expiation de leurs péchés dans ce monde, et la béatitude dans l'autre vie; le plus grand nombre ne veut que satisfaire sa soif ardente des richesses et des honneurs. Sous l'apparence de l'humilité, ces fourbes cachent un orgueil extrême. Lorsqu'un radjadh superstitieux a besoin de les consulter, il faut qu'il se fasse transporter à leur cabane, car ils ne consentiraient jamais à aller le trouver. Du reste leur nombre n'est pas très-considérable. Ce n'est que par hasard qu'on en rencontre; il en est qui, fatigués de leur solitude, et guéris de leur inconcevable folie, abandonnent la retraite et reviennent vivre dans le monde.

Les tadins ayant adopté pour fête celle du feu, plusieurs persuadent au peuple que cet élément ne leur fait aucun mal; ils se mettent dans la bouche une lampe ardente qu'ils retirent aussitôt. La fête du feu dure dix-huit jours; quand le dernier arrive, on étend par terre, sur un espace d'environ quarante pieds de long, des cendres chaudes et des charbons ardens. Les pénitens qui ont dû pendant les dix-sept jours précédens s'abstenir de la société de femmes, et coucher sur la terre nue, se rendent autour du brasier, la tête couronnée de fleurs, le corps enduit de bouse de vache et bariolé de raies jaunes de safran. On attise de temps en temps les charbons pendant que l'on promène trois à quatre fois à l'entour les images de deux divinités; ensuite les pénitens marchent sur le brasier qu'ils traversent avec plus ou moins de lenteur, selon qu'ils se sentent plus ou moins de courage et de dévotion. Pendant cette course, quelques-uns se chargent de leurs enfans, les autres d'armes pesantes, de lances et de sabres étincelans.

Après la cérémonie le peuple ramasse avec empressement un peu de cendre pour s'en frotter le front, et se dispute les fleurs qui ont couronné ces martyrs volontaires; elles sont conservées précieusement.

Les pandarons sont des pénitens de la secte de

Siva, extrêmement révérés dans plusieurs parties de l'Hindoustan pour la sainteté de leur vie. Ils se barbouillent la poitrine, la figure et les bras avec de la cendre de bouse de vache, ils parcourent les rues en demandant l'aumône et en chantant les louanges de Siva; ils portent une queue de paon à la main, et le lingam suspendu au cou. Ils ont en général des colliers et des bracelets d'une graine dans laquelle ils croient que le dieu aime à se renfermer.

Les pandarons qui ont fait vœu de chasteté, se nomment tabachi, ils sont vêtus de toile jaune, avec une toque de même couleur. Ceux dont les habits n'ont pas cette teinte, se marient et vivent en familles; tous subsistent d'aumônes. Ils témoignent leur reconnaissance à ceux qui leur font la charité en leur donnant des cendres de bouse de vache ou de bois de sandal qu'il disent rapporter des lieux saints.

Des femmes se vouent aussi à des actes de pénitence. Les nemessoura-caouri font vœu d'aller chercher de l'eau du Gange, pour la porter à Nemoussin, pagode célèbre du cap Comorin. Cette pénitence est regardée comme une des plus méritoires pour la rémission des péchés. Jamais une femme de haute caste ne fait ce voyage en personne; elle paie pour le faire une autre femme à qui elle donne une somme considérable. Les

vases qui contiennent l'eau sacrée sont placés sur des espèces de nattes attachées par quatre morceaux de bois aux deux extrémités d'un bâton que la dévote porte sur son épaule.

Les catchi-caouri sont des pandarons qui se font porteurs de l'eau du Gange. Les riches Malabares passent des traités avec ceux qu'ils chargent de leur en apporter; elle est toujours reçue avec de grandes cérémonies. Pour constater qu'elle a véritablement été puisée dans le fleuve sacré, les catchi-caouri ont soin de s'en faire délivrer un certificat par l'officier du lieu, qui de plus appose son sceau sur le vase où elle est renfermée. Tout Hindou qui n'est pas hors de caste peut se faire porteur d'eau du Gange.

La seconde caste, celle des chetris ou guerriers, a donné des souverains à l'Hindoustan, quand ce pays était indépendant. Par leurs qualités personnelles ils l'emportent sur leurs compatriotes; ils sont en général grands, bien faits, robustes et vigoureux. Ils sont aussi doués d'un caractère élevé et énergique; ils sont braves, actifs, hardis et pénétrés du sentiment de l'honneur militaire. D'ailleurs ils ne combattent que pour la paie qu'ils reçoivent et pour le pillage; dans l'occasion ils n'épargnent même pas les villages de leurs compatriotes. Ennemis de la discipline et de ses ri-

gueurs, ils n'entrent qu'avec répugnance dans l'armée anglaise.

Les femmes de cette caste, la moins nombreuse de toutes, particulièrement dans le Bengale, sont jolies et fortement constituées.

Les chetris qui servent dans les armées étrangères n'en observent pas moins les cérémonies prescrites à leur caste; cependant ils ne sont pas aussi superstitieux que les autres Hindous. Ils se familiarisent davantage avec les Mahométans. Quelques tribus de chetris, notamment les Marattes, ont secoué en grande partie un joug si peu convenable à la profession militaire.

Comprimés par l'ascendant que les étrangers ont pris, et par la puissance des Marattes, les chetris sont aujourd'hui bien déchus; ils forment cependant plusieurs états indépendans dans la péninsule de Guzarate et dans quelques autres parties du pays.

Les chetris qui habitent des villages, ont devant leur maison des bazars dont ils tirent un bon revenu en faisant payer un droit à quiconque vient y vendre des marchandises. Les pagodes dans lesquelles se célèbrent les fêtes sont de même assez généralement près de leurs demeures.

Les radjahs sont les princes hindous, comme les nababs sont les princes mahométans. Ils gouvernent despotiquement. Ils amassent de grandes

richesses par leurs exactions ; d'ailleurs ils possèdent toutes les terres, et au temps de la récolte, ils font enlever tout le grain, en laissant à peine de quoi subsister aux malheureux cultivateurs.

Quoique les radjahs soient ordinairement pris dans la deuxième caste, on a cependant vu des soudres mêmes parvenir au trône sans pouvoir néanmoins s'élever au-dessus de leur caste. C'est pourquoi il y a des princes dont les cuisiniers se croiraient déshonorés, et le seraient en effet, s'ils mangeaient avec leurs maîtres.

Les radjahs sont vêtus de longues robes de mousseline ; ils prodiguent les broderies, l'or et les pierreries dans leur parure. Leur turban diffère essentiellement de celui des Musulmans en ce qu'il se termine en pointe par derrière.

Le luxe des radjahs consiste en femmes, domestiques, éléphans et chevaux. Ils rassemblent à leur cour des savans, des danseurs, des danseuses, des musiciens, des chanteurs, des bateleurs. Des serviteurs se tiennent ordinairement derrière eux, et agitent l'air avec des tchaouris ou éventails de plumes de paon pour chasser les mouches.

Les radjahs sont considérés en raison de leur embonpoint ; en conséquence ils font tout ce qu'ils peuvent pour engraisser. Ils mangent beaucoup de ghi ou beurre fondu dans du lait; leur

teint est plus clair que celui des autres Hindous. Toute espèce de nourriture animale leur est interdite, de même qu'aux brahmes; ils poussent le scrupule jusqu'à ne pas vouloir que qui que ce soit touche à l'eau qu'ils boivent, pas même un brahme étranger à leur secte; du reste toutes les castes sont d'une rigidité extrême sur ce point.

Les radjahs se baignent plusieurs fois le jour; avant d'entrer dans le bain, il se frottent d'huile de séneré. Pendant ces frictions, ils récitent des passages des livres sacrés.

La pagne des rani ou femmes des radjahs, et de toutes les femmes riches, n'est pas de simple toile de coton, comme celle des femmes du commun, à moins qu'elles ne soient en deuil. Elles s'enveloppent des plus belles mousselines ou d'étoffes de soie; la pièce est assez longue pour qu'après avoir fait deux ou trois tours, elle puisse encore former une écharpe qui couvre l'estomac, puis la tête, et enfin le côté. Tout cela est si bien ajusté, que toutes les parties du corps sont cachées, à l'exception des mains, des pieds, d'une petite partie du visage et du dessous du sein. Toutes les femmes, n'importe leur rang et leur condition, vont les pieds nus. Elles y sont tellement accoutumées, que les ronces, les cailloux, la chaleur brûlante de la terre ne les incommodent pas, et que celles des basses castes font

très-lestement de très-longs et de très-pénibles voyages. Les femmes riches ornent leurs bras et leurs mains de bracelets et de bagues; elles se passent des anneaux dans le cartilage du nez, elles suspendent de larges pendans à leurs oreilles, plusieurs colliers leur parent le cou, elles chargent aussi d'ornemens le bas de leurs jambes et leurs pieds.

La troisième caste, celle des vaïsias, s'occupe de l'agriculture, du jardinage, de l'éducation du bétail, du commerce des productions de la terre, et des marchandises manufacturées. Comme ils sont ordinairement riches, ils sont bien vêtus, et ont beaucoup de domestiques. Ceux qui font le commerce de détail, assis nonchalamment sur des nattes ou sur un tapis, fument continuellement le houkah, qui est une longue pipe, ou mâchent le betel et s'éventent, en attendant les chalands. Quand il se présente un acheteur, ils étalent leurs marchandises. Ils ne vendent qu'au comptant. Comme ils ne pourraient en voyageant observer strictement toutes les pratiques de leur religion, on en rencontre peu dans le Bengale. Ils ont des sercars ou commis qui parcourent le pays et font leurs achats. Ces commis voyageurs sont la plupart nés dans le sud de l'Hindoustan ; ce sont en grande partie des Parsis, des Arméniens ou des Grecs.

Autrefois les vaïsias étaient exempts de service militaire, depuis que les princes hindous entretiennent des armées soldées, ils s'y enrôlent en grand nombre. Les vaïsias qui font le commerce portent le nom de banians. Les vaïsias, de même que les autres castes des Hindous se divisent en plusieurs classes de main droite et de main gauche; l'usage de la viande ne leur est pas interdit.

La caste des soudres est composée des artisans, des ouvriers et des serviteurs; elle est, comme les autres, partagée en plusieurs classes; chaque profession en forme une particulière, dont on ne peut pas sortir. Les soudres sont en général méprisés par les trois autres castes; cependant, à l'exception de ceux qui remplissent des fonctions réputées viles, telles que celles de porchers, de vidangeurs, de fossoyeurs, etc., que les autres castes fuient avec horreur, le soudre dont la conduite est irréprochable, et qui observe exactement les rites religieux de sa caste, ne manquera pas d'obtenir l'estime des Hindous avec lesquels il a des relations.

Quoique dans les livres sacrés des Hindous la prééminence soit attribuée aux vaïsias, les soudres ne reconnaissent pas entièrement par le fait cette suprématie; étant devenus dans plusieurs cantons les plus riches et les plus heureux, ils réclament

une supériorité de rang que le public est assez disposé à reconnaître.

Les principaux livres sacrés des Hindous sont les vedas : ils sont au nombre de quatre, le rig, le yagouch partagé arbitrairement en blanc et en noir, le sama et l'atharva. On croit qu'ils sortirent simultanément de la bouche de Brahma à l'époque de la création ; cependant on regarde l'atharva comme le moins ancien des quatre.

Les vedas ont pour base les mantras ou les formules de prières et de louanges adressées aux dieux ; elles sont en grand nombre ; le rig-veda seul en contient plus de mille. On attribue à beaucoup de formules le pouvoir de charmer et de faire obtenir l'objet d'un souhait particulier ; on y remarque par exemple les terribles invocations pour la destruction des ennemis. Le yagouch-veda traite des devoirs de la religion et de la morale, et de la conduite de chaque particulier. Le sama-veda enseigne tout ce qui concerne la science des rites et des cérémonies religieuses, les jeûnes, les fêtes, les purifications, les pénitences, les pèlerinages, les sacrifices, les prières, les offrandes. L'atharva-veda renferme les cinquante-deux oupanichhads que l'on regarde comme offrant une exposition complète du système de la théologie brahmique ; ils commencent par l'existence de l'Etre suprême, et la création du monde, ensuite

ils parlent de la nature et des attributs des divinités inférieures, d'un état futur, de la transmigration des âmes et de plusieurs autres doctrines.

Les vedas sont principalement écrits en vers, ou plutôt en stances de mesures différentes; le rig-veda en contient près de dix mille. Les vedas ont été répandus sur la terre pour l'instruction du genre humain par les richis qui sont des demi-dieux ou prophètes, fils de Brahma. La lecture n'en est permise qu'aux brahmes; elle leur est fortement recommandée. Ils peuvent, avec certaines précautions, les lire aux chetris. Tout brahme qui aurait la témérité de les profaner en les lisant à d'autres castes, serait ignominieusement et irrévocablement chassé de sa caste, et relégué dans une des plus basses classes du peuple. Ce serait aussi un péché irrémissible pour une personne d'une autre caste que de satisfaire par leur lecture une coupable curiosité.

C'est dans les vedas que les brahmes apprennent à lire; ils acquièrent par cet exercice l'habitude de les répéter par cœur, sans faire aucune attention au sens, pratique qui n'est pas inconnue à plusieurs lecteurs assidus en Europe. Quoiqu'il y ait dans les livres sacrés plusieurs passages qui enjoignent de comprendre les vedas, l'acte de les réciter seulement est considéré comme assurant un haut degré de mérite; c'est pour y parvenir qu'ils

ont inventé plusieurs manières de les répéter qui mettent entièrement hors de question l'intelligence des mots : ils les séparent les uns des autres, et les placent alternativement dans un ordre différent de celui qu'ils occupent, de manière à leur enlever toute espèce de signification. Les exemplaires des vedas sont arrangés exprès pour faciliter cette façon de les lire.

Après les vedas viennent les sastras ou chastras destinés à les commenter et à les expliquer ; ils forment un système complet de croyance, de doctrine et de pratique ; ils sont divisés en trois parties, comprenant chacune un de ces objets.

Les pouranas suivent les vedas pour la sainteté ; ils forment la branche la plus étendue et la plus connue de la littérature des Hindous. Ils sont au nombre de dix-huit, et consistent en une suite de poëmes religieux et poétiques, embrassant l'histoire et les aventures des divinités, soit dans leurs rapports entre elles, soit dans ceux qu'elles ont eus avec les hommes. Ces poëmes sont entremêlés de préceptes, de morales et de dogmes, les uns raisonnables, utiles et sublimes, d'autres puériles et même extravagans. Ils contiennent des descriptions des joies célestes, propres à exalter les âmes, et des tableaux de l'enfer qui sont de nature à les plonger dans le désespoir. On peut donc considérer les pouranas comme formant un répertoire

assez complet de la mythologie, de la morale et de la poésie des Hindous. Les pouranas sont en vers, et si volumineux, que l'on y compte près d'un demi-million de stances.

Les grands poëmes épiques diffèrent peu des pouranas par leur contenu ; les principaux sont le mahabarat et le ramayana ; ils racontent les hauts faits de héros terrestres : mais ceux-ci ont de si fréquentes relations avec les dieux, et sont doués de tant d'attributs de la Divinité, que les événemens sont d'un ordre surnaturel. Ces poëmes sont aussi entremêlés de préceptes dogmatiques et de la doctrine la plus abstraite.

Il règne dans tous ces poëmes et autres livres sacrés une uniformité d'esprit et de ton qui diffère extrêmement de ce que nous sommes accoutumés à trouver et à goûter dans les ouvrages de ce genre. On y observe en général une extravagance sérieuse, et une suite de fictions puériles débitées avec la solennité des oracles, comme si c'étaient des vérités graves et importantes. Les auteurs semblent n'avoir nullement douté de la crédulité de leurs lecteurs, et n'avoir appréhendé que de ne pas leur offrir des contes assez ridicules et assez incroyables. On juge qu'ils ont été écrits par des hommes étrangers aux scènes du grand monde, ou aux affaires importantes de la vie humaine, et uniquement préoccupés des habitudes

de la vie domestique, qui ont donné un libre essor à leur imagination, l'ont laissée errer dans un monde idéal, et l'ont familiarisée avec les idées de l'univers, de l'immensité et de l'éternité; c'est peut-être à cette cause qu'il faut attribuer un mélange fréquent des pensées les plus sublimes avec les plus communes et les plus triviales.

Quant à l'expression des passions, les poëmes des Hindous dans lesquels il est question de l'amour, déploient une richesse et une chaleur d'imagination combinée avec quelque chose d'artificiel et de déguisé. L'enthousiasme de l'amour y est étudié et métaphysique, il n'a pas cet élan qui est le type de la vérité. Il y a une profusion fatigante de fleurs, de jardins, de zéphyrs balsamiques, des douceurs et des pompes de la nature. Ces poëmes s'adressent aux sens et à l'esprit plutôt qu'au cœur. Au milieu de leur délire ils conservent un caractère noble et religieux, et quoique la décence y soit souvent assez mal conservée, cependant on a recours à un voile d'allégorie et d'interprétation mystique pour que les hommes pieux et scrupuleux puissent les lire.

Les Hindous ont aussi des compositions dramatiques. Le sujet en est le plus souvent héroïque. Ces pièces ne se bornent pas à une seule action de la vie d'un héros; elles en embrassent le plus souvent toute l'histoire. Un des meilleurs ouvrages

de ce genre est *Sacontala, ou l'anneau fatal,* qui a été traduit en français. Ce drame remarquable par la beauté et la délicatesse des sentimens que le poëte a prêtés à son héroïne, et qui charment même dans une traduction, est encore intéressant en ce qu'il retrace les mœurs simples et austères des anciens brahmes ; l'orgueilleuse domination qu'ils s'étaient arrogée sur les rois, leur constante vigilance qui les faisait consentir à jouer le rôle de bouffons à la cour, la prodigieuse influence qu'ils devaient y exercer, puisqu'il paraît qu'ils étaient les gardiens et les tuteurs des jeunes princes ; et qu'en conséquence ils avaient toute liberté de leur inculquer leurs propres maximes et leurs sentimens. Il prouve aussi que les femmes hindoues n'étaient pas aussi sévèrement renfermées qu'elles l'ont été depuis, après que les Musulmans eurent introduit l'usage du harem. On y voit en effet la mère du roi chargée du soin de gouverner et de présider au conseil pendant l'absence de son fils ; de jeunes femmes se promenant dans un bosquet sacré, remplissant tous les devoirs de l'hospitalité, jouissant de tous les priviléges qui appartiennent aux créatures raisonnables et instruites dans la science de la religion.

Les trois premières castes ont seules le privilége de lire les pouranas et les deux grands poëmes épiques ; d'autres livres ont été composés pour les

soudres. Le matin, le brahme lit à haute voix le texte sacré, en langue sanscrite; mais comme très-peu de monde l'entend, cette lecture du matin est peu suivie. L'après-midi ou le soir, le brahme en fait une autre dans l'idiome usuel du pays; il s'y trouve beaucoup d'auditeurs. Ces lectures se font toujours devant la façade des maisons ou dans les premières cours : les riches y occupent des places séparées; les femmes de la maison sont placées derrière un treillage de bambou qui les empêche d'être vues.

La vie journalière des Hindous admet peu de variété, chaque action étant pour ainsi dire prescrite par une loi sacrée. Les pouranas contiennent les règles concernant la manière de manger et le temps où on peut le faire; ils indiquent les lieux où l'on ne peut pas prendre ses repas, les personnes que l'on peut admettre à la table; ils insistent surtout sur la position que l'Hindou est obligé de tenir, sur la partie du monde vers laquelle il doit se tourner, sur les précautions à employer, afin que rien d'impur ne le touche.

Le riz est la principale nourriture; le cary est le mets le plus en usage : c'est un ragoût de poisson ou de viande qui se prépare de diverses manières. Les castes qui s'abstiennent de toute nourriture animale, y substituent le beurre, le lait, le sucre, les racines des fruits ou des plantes po-

tagères. La sauce jaune avec du safran est assaisonnée de toutes sortes d'épices, et particulièrement de piment. On mange avec le cary du riz cuit à l'eau : le soir c'est du moulikitany, sorte de soupe à peu près pareille. Ces mets fortement épicés sont jugés nécessaires pour la santé.

Les Hindous, à quelques exceptions près, ne se servent ni de siéges ni de tables; ils s'asseyent les jambes croisées sur des tapis, des coussins, des nattes de jonc, ils ne se servent que de la main droite pour manger. Ils n'ont ni couteaux, ni cuillers ni fourchettes. Dans les castes supérieures, jamais les femmes ne mangent avec les hommes.

Tous les Hindous, notamment ceux des castes supérieures et les dévots, se font sur les bras, sur la poitrine et sur le front, des marques avec une poussière blanchâtre qui est de la cendre de bouse de vache séchée et brûlée, de la râclure de bois de sandal, du safran, etc. Les adorateurs de Vichnou portent une raie rouge et jaune horizontale sur le front, les adorateurs de Siva portent la même raie verticale; ce sont les brahmes qui distribuent les poudres. Leurs femmes sont constamment occupées à recueillir la bouse de vache qu'elles sèchent et réduisent en poudre pour la conserver jusqu'à leur mort.

Les Hindous ont l'habitude de se frotter de temps en temps le corps et surtout la tête avec de

l'huile, opération regardée comme rafraîchissante et utile à la santé, en ce qu'elle prévient la transpiration excessive ; une ou deux heures après ils ont grand soin de se laver et de se parfumer.

Les mœurs des Hindous sont généralement modestes et douces ; ils sont prudens, polis, dociles, obligeans, autant du moins que le permet une religion qui interdit tout commerce avec les étrangers, et même avec les hommes de la même nation appartenant à une caste différente. Leur visage exprime l'impassibilité ; ils tolèrent et excusent souvent dans un étranger ce qu'ils puniraient sévèrement sur eux-mêmes.

Ils aiment beaucoup la conversation, les plaisanteries, les bons mots, les récits merveilleux ; le son de leur voix, surtout dans le Malabar, est accentué et chantant, ils gesticulent beaucoup en parlant.

La passion la plus générale parmi eux est l'avarice ; elle étouffe le germe de toutes leurs vertus. Leur avidité pour l'or est d'autant plus extraordinaire, qu'ils ne savent ni ne peuvent en faire usage. Dans l'Hindoustan, c'est un crime d'être riche. Le despotisme ne manque pas de prétextes pour dépouiller ses sujets. C'est pourquoi les propriétés territoriales ne sont pas recherchées avec le même soin que l'or, les bijoux et les pierreries que l'on peut aisément cacher ou emporter avec

soi. On craindrait de trahir son état d'aisance en faisant des dépenses considérables pour améliorer ou embellir son habitation : la richesse n'est recherchée que pour l'enfouir.

Les Hindous sont très-lents à prendre une résolution : quelquefois ils passent une journée entière à délibérer; et ils mettent ensuite plus de lenteur à agir qu'ils n'en ont apporté à résoudre. Ils sont sujets à manquer à leur parole ; le mensonge, la duplicité, la ruse ne leur coûtent pas. Le trait le plus distinctif de leur caractère est la patience.

La piété filiale est une de leurs vertus les plus recommandables. Souvent des enfans se privent du nécessaire pour que leurs parens ne manquent de rien. Ceux qui en ont les moyens font chaque année des offrandes aux dieux et des aumônes aux pauvres, en mémoire de leurs père et mère défunts. A la mort du père de famille, le fils aîné le remplace ; ses frères ont pour lui le respect et la soumission qu'un père a droit d'attendre de ses enfans ; sa mère lui est même soumise en quelque sorte.

Les femmes sont dans une perpétuelle dépendance. La polygamie est permise; elle est très-rare, excepté parmi les riches. Il est défendu aux femmes d'apprendre à lire et à écrire ; les courtisanes seules acquièrent des connaissances variées et des talens.

Les parens sont obligés de marier leurs filles entre sept et neuf ans, et les garçons entre douze et quatorze ; la femme ne doit pas seulement être de la caste du mari, il faut encore qu'elle soit de la même famille. Dans les classes élevées et entre les personnes riches, les repas et les fêtes qu'il est d'usage de donner, rendent les mariages fort dispendieux, c'est le père du mari qui en fait les frais.

Il y a plusieurs sortes de mariages ; celle qu'on nomme le *gandava* n'exige que le consentement des époux sans aucune cérémonie. Mais ordinairement quand un Hindou a jeté les yeux sur une fille pour son fils, il envoie un étranger pour sonder le père ; si la proposition est agréée, il va faire la demande en cérémonie. Il se fait accompagner au moins d'une femme mariée, de quelqu'un de ses parens, et d'un brahme savant dans l'art d'expliquer les pronostics ; car si l'on fait en chemin une rencontre de mauvais augure, il faut revenir sur ses pas. Le plus souvent le père porte à celui de la fille le *pariam*, c'est-à-dire une somme déterminée, qui est regardée comme le prix de celle-ci. Le père de la fille, avant de donner son consentement, rend la visite avec les mêmes précautions, et va faire les présens de noce au fiancé.

Le futur donne à sa femme le *panécouré*, c'est la pagne dont elle se revêt le jour de ses noces ; il

est toujours de soie, même chez les pauvres. Le jour du mariage fixé, on plante le *calé*, c'est-à-dire un des pieds du pendal ou treillage qui se construit dans une cour de la maison pour la célébration. Cette cérémonie tient lieu de publication des bans. Les parens et les amis font leur visite.

Les époux, richement vêtus, sont promenés en palanquin dans les principales rues ; ils sont accompagnés de leurs parens et de leurs amis, les uns à cheval, les autres montés sur des éléphans, et précédés de musiciens et de danseuses; ces pompeuses processions se font ordinairement le soir, ce qui donne lieu à de grandes illuminations et à des feux d'artifice.

Lorsque l'époux a été amené en grande pompe à la porte de la mariée, on fait tourner trois fois devant le visage de l'un et de l'autre un grand bassin rempli d'une eau rougie exprès, et qu'on répand ensuite dans la rue; ou bien on déchire une toile en deux devant les yeux des mariés, et on en jette les morceaux de deux côtés opposés, ou bien on attache à la tête des époux certains cercles mystérieux : cette cérémonie a pour but de détruire le maléfice que pourrait jeter sur le marié quelqu'un envieux de son bonheur.

Le jour du mariage, les époux s'asseyent l'un à côté de l'autre à une extrémité du pendal qui est éclairé par une quantité de lampions. Les

brahmes, placés sur une estrade en bois et entourés de cruches de terre pleines d'eau, adressent des prières au dieu de leur secte et à sa femme, pour qu'ils descendent dans les deux plus grandes cruches. Ensuite ils allument l'oman ou feu des sacrifices, qu'on entretient avec diverses sortes de bois sacrés : ils prononcent dessus plusieurs prières et invocations, en y jetant de temps en temps, aussi bien que les époux, de l'encens, du bois de sandal, de l'huile, du beurre, du riz. Le mari fait alors, en présence des brahmes, serment de bien soigner son ménage. Cet oman et un grand nombre d'autres cérémonies durent plusieurs heures et se répètent plusieurs jours de suite. A la fin, le père de la mariée lui prend les mains, qu'il met dans celles du marié, et la lui livre en présence des assistans, en prononçant les paroles suivantes qu'un brahme lui dicte, en en prenant à témoin Aghni, dieu du feu : Je... fils de... petit-fils de... vous donne ma fille à vous... fils de... petit-fils de.... Le brahme rompt alors un coco en deux, bénit le tali, petite figure d'or que les femmes mariées portent, et qui est un symbole de l'union des époux, à peu près comme est chez nous l'anneau nuptial. Le brahme fait toucher le tali aux assistans, et le donne au marié qui le suspend avec un ruban au cou de sa femme. Ensuite le brahme prend un peu de safran, le mêle avec

du riz cuit en prononçant des prières; puis il en verse deux poignées sur les épaules du mari et sur celles de la femme; tous les assistans se lèvent et en font autant. C'est la bénédiction qu'ils donnent au mariage. Le reste de la journée se passe en divertissemens; le soir on fait la dernière promenade publique : ce jour-là les époux vont dans le même palanquin : le lendemain on s'empresse de détruire le pendal, parce que si le feu y prenait, ce serait de très-mauvais augure.

Si la mariée n'est pas nubile, et ordinairement elle ne l'est pas, elle retourne à la maison paternelle, où elle continue de vivre jusqu'à ce qu'elle le soit devenue. A cette époque on célèbre une nouvelle fête qu'on nomme le petit mariage, et dans laquelle on fait de nouveaux sacrifices, et à peu près les mêmes cérémonies.

Ce n'est que lorsqu'une femme est devenue mère qu'elle peut habiter avec son mari, jusque-là elle doit attendre l'ordre de sa belle-mère; encore faut-il qu'elle se glisse dans la chambre sans être aperçue et comme à la dérobée.

A la première grossesse, au septième mois, ce sont de nouvelles fêtes. La naissance des enfans est aussi accompagnée de cérémonies. Un brahme et le mari font des aspersions d'eau sainte pour bénir la maison : tous ceux qui l'habitent se frottent la tête d'huile et se lavent avec soin. L'accou-

chée se purifie également par le bain, et avec un breuvage usité en pareille occasion. Le dixième jour les parens et les amis se réunissent pour donner un nom à l'enfant. Avant de le lui imposer, et c'est ordinairement celui d'un dieu, le brahme consulte son livre, tire l'horoscope de l'enfant, examine si les planètes lui sont favorables : les brahmes reçoivent des présens : la fête se termine par un repas et des réjouissances.

Au lieu d'emmaillotter l'enfant, on le pose sur un morceau d'étoffe soutenu par un châssis ; il a ainsi la liberté de se mouvoir, sans risquer de tomber. Le châssis est attaché au plafond par quatre cordes qui se réunissent deux à deux aux points d'attache. Des femmes bercent l'enfant en faisant osciller les cordes. Quand il a atteint l'âge de six mois, on lui fait manger pour la première fois du riz préparé avec du lait : c'est encore une nouvelle cérémonie à laquelle on invite les parens.

Dans les basses castes, les cérémonies du mariage sont plus simples ; pour qu'il soit légal, il faut qu'elles aient lieu en présence du chef de la tribu. Quant à la dot, l'usage varie : en général, dans les premières castes, la femme apporte une dot à son mari : dans celle des soudres, c'est celui-ci au contraire qui porte au père de sa femme une somme d'argent à titre de présent. Avant les ac-

cords on a grand soin de consulter les astres, et de voir si leur aspect annonce une union heureuse ou malheureuse; on ne se marie pas indistinctement dans toutes les saisons de l'année : ce n'est que dans les mois de février, mai, juin, octobre, et au commencement de novembre que les mariages se font.

A l'exception de quelques fanatiques qui se vouent au célibat, tous les Hindous se marient : c'est un devoir prescrit par la religion; c'est une des plus belles et une des plus saintes actions de l'homme. Un homme de vingt-cinq ans et une femme de quinze non mariés, seraient regardés comme le plus extraordinaire des phénomènes. Le mariage, dit l'abbé Dubois, est le plus grand et le plus essentiel objet de la vie. Un homme qui n'est pas marié passe pour ne pas tenir à la société; on ne le consulte dans aucune affaire considérable, on ne lui confie rien d'important. Mais les égards que l'on a pour les femmes ne répondent pas à la haute idée que l'on se fait du mariage. Elles ne sont pas même regardées comme les compagnes de leurs époux. Le mari qui cause familièrement avec sa femme est méprisé par elle-même; il encourt le reproche de suivre les usages ignobles des Européens. On a vu que dans les hautes classes la femme ne mange pas avec son époux; les livres sacrés insistent avec la plus grande force

et dans les termes les plus sévères pour lui inculquer la religieuse vénération avec laquelle elle doit le considérer. Qu'il soit tortu, vieux, sourd, aveugle, emporté, dissipé, prodigue; qu'il commette même des actions qui le couvrent d'infamie, n'importe, rien de tout cela ne doit diminuer son mérite à ses yeux. Elle n'est née que pour obéir; elle doit avoir constamment les yeux fixés sur son maître, pour être prête à recevoir ses ordres. On l'exhorte particulièrement à être tranquille et à écouter attentivement, et à ne répondre au langage le plus injurieux que par le calme et des paroles pleines de douceur. Indépendamment de l'autorité de son mari, elle est aussi soumise à celle de sa belle-mère qui forme ordinairement une partie de la famille, et qui, la considérant comme une esclave achetée, attend d'elle l'obéissance la plus implicite. Ce double joug devient quelquefois si insupportable, que la malheureuse femme retourne dans sa famille. Alors le mari et la belle-mère, qui ne peuvent se faire à l'idée d'un ménage sans une épouse, sont obligés d'aller la solliciter de revenir.

A la mort d'un homme; si sa veuve refuse de prendre le glorieux parti de se sacrifier sur le bûcher qui le consumera, elle est réduite à végéter tristement. Elle ne peut songer à se remarier. La proposition d'une seconde union qui lui serait

faite, soit à elle-même, soit à ses parens, serait regardée comme l'insulte la plus outrageante : si elle se permettait une telle énormité, elle serait rejetée à la fois par sa famille et par la société. D'un autre côté, le mari, à la mort de sa femme, ne perd pas un instant pour choisir une autre compagne.

Les cérémonies des funérailles varient suivant les castes. Dès qu'un riche Hindou est décédé, les parens s'assemblent pour procéder aux obsèques; on se hâte de lui rendre ce dernier devoir, parce que les personnes de la maison, et même celles qui demeurent dans la rue, ne peuvent prendre aucune nourriture que le cadavre n'ait été enlevé. Quelques-uns vont construire hors de la ville ou du village le bûcher sur lequel le corps du défunt doit être brûlé; cependant le village retentit de lamentations et de cris funèbres que poussent les femmes de la maison et des pleureuses à gage.

Le brahme qui préside à la cérémonie, après avoir pris le bain, noue autour du doigt annulaire du défunt un brin de d'herbé, herbe réputée sacrée. Ensuite il purifie la maison en l'aspergeant d'eau lustrale. Le principal parent prononce une prière; puis l'on apporte du feu; on met de l'herbe sacrée autour du cadavre, et l'on rejette religieusement dans le feu de la bouse de vache séchée et pulvé-

risée. On fait alors au brahme, une offrande composée des choses dont on a parlé plus haut.

L'offrande terminée, on récite mystérieusement à l'oreille du mort les paroles de son initiation. Le chef de la famille et les autres parens se font raser, croyant contribuer par là au bonheur du défunt dans l'autre monde. Le brahme conjure les astres afin d'en détourner les influences funestes, évoque l'âme du mort, et observe sous quelle constellation son décès est arrivé. On prie de nouveau les dieux supérieurs de lui être propices, de lui pardonner ses fautes, et d'empêcher les mauvais génies de lui nuire.

L'heure du convoi arrivée, quatre parias enlèvent le corps pour le transporter hors de la ville. Le cadavre est placé sur son séant et fortement attaché dans une chaise à porteur. Des musiciens qui tirent des sons lugubres d'une espèce de trompette longue de six à sept pieds, et qui frappent sur des tamtams, ouvrent la marche; ils sont suivis des brahmes, ensuite viennent les parens et les amis du défunt.

A l'approche du bûcher, on pince le nez au mort, on lui touche l'estomac pour voir s'il ne donne pas quelques signes de vie, on lui jette de l'eau sur le visage; on fait retentir à ses oreilles le bruit des tambours et des trompettes pour le réveiller s'il n'est qu'endormi.

On dépose ensuite le corps sur le bûcher après lui avoir ôté ce qu'il avait de précieux ; ce sont des parens qui remplissent ce triste ministère. Ils jettent sur le bûcher du riz, du ghi, des fruits, du betel et de la bouse de vache desséchée. Le chef de la famille met le premier le feu ; il doit tourner le dos, et porter sur son épaule un vase neuf plein d'eau : quand le feu a pris, il laisse tomber le vase, et court se purifier dans la rivière ou dans l'étang voisin du cimetière. Les autres parens achèvent de mettre le feu, et le cadavre est consumé au milieu des cris, du son des instrumens et des chants funèbres.

Lorsque le bûcher est éteint, on l'arrose de lait, et l'on recueille les cendres que l'on va jeter dans une rivière ou dans un étang, et autant que l'on peut dans le même où furent jetées celles des ancêtres du défunt. Quelquefois ces cendres sont transportées à de grandes distances, et l'on s'estime heureux lorsque l'on peut porter celles de son père dans les fleuves sacrés tels que le Gange, la Crichna, la Djemna et autres. Souvent on abandonne les cadavres mêmes au courant des eaux où ils servent de pâture aux crocodiles. On voit sur les nombreux et larges bras du Gange inférieur flotter continuellement des cadavres qu'on a plongés dans ses ondes saintes qui lavent de toute souillure. Quelquefois, lorsqu'un Hindou

est prêt de mourir, ses parens et ses amis l'exposent sur les bords de ce fleuve, et le flux qui le fait déborder enlève et engloutit le moribond avant qu'il ait rendu le dernier soupir. Celui-ci, au lieu de se retirer, emploie ses forces défaillantes pour se traîner vers le fleuve, afin d'avoir le bonheur d'expirer dans ses eaux.

On en voit cependant qui cherchent à se sauver, soit qu'ils aient été exposés malgré eux, soit que l'approche de la mort leur rende, avec le désir de vivre, un peu de force; s'ils échappent, ils ne peuvent plus rentrer dans leur caste; ils ne peuvent plus faire société qu'avec les malheureux qui de même qu'eux se sont soustraits à leur sort. On assure qu'il y a près de la branche la plus occidentale du Gange deux villages uniquement habités par ces infortunés.

Les brahmes, lorsqu'ils y trouvent leur intérêt, ont le pouvoir de dévouer les malades à la mort; cette horrible superstition coûte chaque année la vie à un nombre incroyable de victimes. Un Anglais passant dans un village près de Calcutta, aperçut une troupe de brahmes occupés à pousser dans l'eau un jeune homme de dix-huit ans qui se débattait entre leurs mains; l'Anglais voulut par ses cris les forcer à renoncer à une action si inhumaine; mais ils répondirent tranquillement: « C'est notre usage; il ne peut plus vivre,

notre dieu lui ordonne de mourir ; » et ils ne se retirèrent qu'après que le jeune homme fut noyé.

« Il n'est pas impossible, dit Mme Graham, que d'avides héritiers profitent de cet usage barbare pour se débarrasser d'un vieux parent qui vit trop long-temps à leur gré ; j'ai entendu dire à Calcutta qu'un jour un jeune Hindou, dont le père était malade depuis long-temps, vint dans la plus grande agitation trouver un Anglais pour le prier de lui conserver son père, qu'il aimait tendrement, et dont les brahmes et ses plus proches parens s'étaient déjà emparés pour le porter à la rivière d'où il ne serait plus revenu. L'Anglais s'empressa de suivre le brave jeune homme, et il eut le bonheur de sauver le vieillard. »

Les castes inférieures ne brûlent pas leurs morts ; elles les ensevelissent dans une grosse toile blanche, et les enterrent. Le deuil consiste à se raser la barbe, les moustaches et les cheveux, à l'exception de la touffe que l'Hindou porte toujours au sommet de la tête, à jeûner et à s'abstenir pendant quelques jours de l'usage du betel.

Les religions suivies par le reste des hommes recommandent des austérités et des pénitences, le brahmisme seul permet le suicide ; on voit fréquemment les sectateurs de ce culte désolant se dévouer à la mort. C'est réellement le plus grand

triomphe que la superstition ait obtenu. Le suicide religieux est soigneusement représenté, et finit par être regardé comme le plus méritoire de tous les actes; le tableau des récompenses et des châtimens de la vie future sont suffisans pour vaincre chez plusieurs personnes l'amour de la vie si naturel à l'homme. L'exemple le plus remarquable de ces sortes de sacrifices est celui des veuves qui se brûlent sur le bûcher de leurs maris. Le respect profond que la femme a toujours eu pour le compagnon de son existence, la retraite étroite dans laquelle sa vie s'est passée, l'état de solitude et d'abandon qui l'attend dans un pays où, comme nous l'avons vu, les lois ne permettent pas un second mariage, telles sont les causes qui la poussent à cette résolution fatale. Les chastras disent que la femme qui se dévoue ainsi restera dans le ciel autant d'années qu'elle a de cheveux sur la tête, et le nombre de ceux-ci est estimé à trente-cinq millions.

La femme n'annonce son intention que lorsque les médecins ont désespéré de son mari; dès qu'elle l'a fait connaître, ses voisins la traitent avec le plus grand respect, et lui font de grands présens. Dès que le mari est mort, elle répète sa déclaration et se baigne, se pare de ses vêtemens les plus précieux et de ses bijoux, et se fait peindre les pieds en rouge; elle s'abstient de manger,

mâche du betel, et prononce sans discontinuer le nom du dieu de sa secte. Le tambour parcourt la ville ou le village en battant d'une manière particulière pour annoncer le sacrifice qui attire toujours un grand nombre de spectateurs.

Les brahmes ont soin d'échauffer l'imagination de la malheureuse victime en lui faisant boire d'une liqueur dans laquelle ils mêlent de l'opium. Enfin quand elle approche du terme fatal, ils ne manquent pas de la distraire par des chants où ils font l'éloge de son héroïsme. Il faut qu'elle paraisse au bûcher l'air tranquille et serein comme il convient à une femme qui est sûre que l'heure de sa félicité approche, et qu'elle va se joindre pour jamais à son mari dans une vie meilleure.

On se met en marche, les parens et les amis de la veuve l'accompagnent au son des tambours et des trompettes. Arrivée au lieu du sacrifice, elle répète d'après les brahmes plusieurs formules, et fait sept fois le tour du bûcher en y jetant du riz et des cauris; elle embrasse ses parens et ses amies, distribue à celles-ci une partie de ses bijoux et de ses ornemens, et les console tandis qu'elles la bénissent, et la conjurent de demander à Dieu qu'il daigne leur accorder le même courage dans la même circonstance; elle fait ses derniers adieux aux assistans, puis monte sur le

bûcher. Le fils ou le plus proche parent, détournant la tête, y met le feu, d'autres personnes concourent aussi à l'allumer; une quantité de bois sec est jetée précipitamment par-dessus, et en un instant tout est en flammes. Quoiqu'il se passe près de deux heures avant que tout soit consumé, on ne suppose pas que la veuve puisse survivre plus de deux minutes.

En général ces victimes marchent à la mort avec une constance et une fermeté qui étonnent tous les spectateurs. Cependant il en est qui à la vue du bûcher veulent reculer; il est trop tard, si elles essaient de fuir elles sont entraînées de force par leurs parens indignés de la honte qu'elles impriment à leur famille; les brahmes qui les environnent les renversent sur le bûcher où leurs cris sont étouffés par les chants lamentables, les cris et le tumulte de la foule, et par le bruit des instrumens.

La femme qui a un enfant en bas âge, celle qui est enceinte ou dans son temps critique, ne peut monter sur le fatal bûcher. Ce sacrifice est également interdit à la femme d'un brahme mort dans un lieu éloigné de sa demeure habituelle. Les femmes des autres castes peuvent, dans ce cas, donner à leurs maris cette preuve de leur fidélité.

Les femmes des brahmes se sacrifient plus rarement que celles des chetris. Celles qui survivent

à leur mari doivent sans exception renoncer au monde ; la tête rasée et sans aucun ornement, elles sont vouées à un veuvage perpétuel sous peine d'être chassées de leur caste. Si l'époux vient à mourir avant que le mariage soit consommé, sa jeune veuve demeure également condamnée à un célibat perpétuel ; cette loi que les femmes musulmanes de l'Hindoustan ont aussi adoptée, a souvent, comme toutes les institutions contraires à la nature, un effet opposé à celui que l'on s'est proposé ; elle produit la dissolution et le libertinage.

Ces sacrifices des veuves sont anciens dans l'Hindoustan ; on n'en connaît pas l'origine. Les Hindous en donnent pour raison que jadis les femmes se défaisaient de leurs maris par dégoût ou par inconstance. Les plus affreux supplices, ayant été insuffisans pour mettre un terme à ces crimes, les brahmes ordonnèrent que les veuves seraient brûlées en même temps que leurs maris, et par ce moyen les intéressèrent à leur conservation.

Les Anglais ont fait tout ce qui était en leur pouvoir dans les parties de l'Hindoustan dont ils sont les maîtres pour empêcher ces sacrifices affreux ; ils n'y parviennent que difficilement. L'idée de ne savoir que devenir, de vivre pauvre, délaissée, méprisée, surmonte toutes les exhor-

tations adressées à ces victimes du fanatisme. Le meilleur effet que les tentatives des Anglais aient produit jusqu'ici, a été d'émouvoir la pitié de quelques hommes sensibles. Des Hindous très-doctes ont déclaré hautement que leurs lois religieuses n'ordonnaient pas expressément aux veuves de se brûler sur le corps de leurs maris défunts. Leur sentiment a été appuyé par un grand nombre de leurs compatriotes; mais un nombre égal, et surtout la caste des brahmes, tient opiniâtrement à la conservation des anciennes coutumes, quelque absurdes, déraisonnables ou sanguinaires qu'elles puissent être.

Quand le feu qui a consumé l'homme et la femme est éteint, les ossemens sont, comme à l'ordinaire, recueillis avec soin, renfermés dans des vases, et portés à une rivière sacrée où on les jette. Les brahmes font les jours suivans diverses cérémonies à l'endroit où le sacrifice a été consommé, ils l'arrosent de lait et d'eau sainte; quelquefois on y élève de petites chapelles. On voit que les brahmes comme prêtres président à tous les actes importans de la vie de l'Hindou : ils le reçoivent à sa naissance, ils consacrent son mariage, ils le conduisent en cérémonie au bûcher.

Les femmes de quelques tribus qui enterrent leurs morts au lieu de les brûler, se sacrifient aussi

d'une manière qui n'est pas moins cruelle; les exemples en sont plus rares. Elles se font couvrir de terre et ensevelir toutes vivantes dans la fosse où l'on dépose leur mari.

Parmi les autres genres de suicide qui déshonorent la religion brahmique, on remarque celui qui porte des fanatiques à se faire écraser sous les roues du char d'une divinité, et notamment de Djaghrenâth. Ecoutons le récit d'un témoin oculaire, Claude Buchanan, qui visita Djaghrenâth au mois de mai et de juin 1806.

Le temple deDjaghrenâth est dans l'Orissa près de la côte du golfe de Bengale. Avant d'y arriver Buchanan passa par Bouddrouck: « Quoique nous soyons à plus de cinquante milles de Djaghrenâth, dit-il, nous savons que nous nous en approchons à la quantité d'ossemens humains que depuis quelques jours nous avons vus épars le long du chemin. Nous avons été rejoints ici par de grandes troupes de pèlerins, peut-être au nombre de deux mille, qui sont venus de diverses parties de l'Hindoustan septentrional. Plusieurs d'entre eux à qui j'ai parlé m'ont dit qu'ils étaient depuis deux mois en route; ils marchent lentement dans cette saison, la plus chaude de l'année, avec leurs femmes et leurs enfans. Il y a parmi eux des vieillards qui souhaitent de mourir à Djaghrenâth. Une quantité de pèlerins meurt sur la route; leurs

corps sont généralement privés de la sépulture. Dans une plaine le long de la rivière, près du caravansérail de cette ville, il y a plus de cent crânes humains. Les chiens, les chacals et les vautours semblent ici vivre principalement de chair humaine. Les vautours sont privés à un point qui révolte; ils ne quittent un cadavre que lorsque l'on est tout près d'eux. Bouddrouck est un lieu affreux; de quelque côté que je tourne les yeux, je ne vois que la mort sous une forme ou sous une autre.

Depuis quelques jours, écrit-il de Djaghrenâth le 12 juin, des milliers de pèlerins m'ont accompagné; ils couvrent la route à perte de vue, devant et derrière moi. Ce matin à neuf heures le temple de Djaghrenâth parut dans le lointain; dès que la multitude l'aperçut elle poussa un cri de joie, se prosterna et l'adora. Pendant toute la journée je n'ai entendu que les acclamations successives des bandes de pèlerins. Du lieu où je suis je vois comme une armée campée à la porte extérieure de la ville de Djaghrenâth. Un poste militaire ne les laisse entrer que lorsqu'ils ont payé le droit de passe. J'ai vu aujourd'hui un dévot qui à chaque pas s'étalait à terre tout de son long pour mesurer la route jusqu'à Djaghrenâth; c'est une pénitence qu'il regarde comme agréable à Dieu.

Lorsque j'approchai de la porte, les pèlerins se

pressèrent autour de moi, et poussèrent des cris comme ils faisaient toujours sur la route pour témoigner leur affection et leur respect. Leur nombre m'ayant alarmé, je regardai si l'escorte qui m'avait accompagné depuis Cottak était près de moi; elle se trouvait à plus d'un quart de mille en arrière avec mes domestiques et mon bagage. Les pèlerins criaient qu'ils méritaient des ménagemens, à raison de leur pauvreté, et qu'ils ne pouvaient pas payer la taxe; je ne me doutais pas de leur dessein. En ce moment, lorsque je n'étais plus qu'à quelques pas de la porte, un vieux saniasi qui depuis plusieurs jours avait marché à côté de mon cheval, s'approcha de moi et me dit : « Monsieur, vous courez des dangers; le peuple se prépare à se précipiter par la porte quand on l'ouvrira pour vous. » Aussitôt je mis pied à terre, et j'essayai de m'échapper d'un côté, il était trop tard. La foule était en mouvement, et avec un cri tumultueux se poussa impétueusement vers la porte. La garde qui était dans l'intérieur, voyant le péril auquel j'étais exposé, ouvrit la barrière, et la multitude forçant par ce passage, m'entraîna dans le torrent à une distance considérable, de sorte que je fus réellement porté dans Djaghrenâth par les Hindous eux-mêmes. Le nombre et la force de la foule augmentant, l'ouverture étroite fut bientôt étouffée par la

masse du peuple, je craignis qu'il n'y eût beaucoup de gens qui fussent suffoqués ou écrasés; mon cheval était encore au milieu d'eux. Tout-à-coup un des poteaux de bois de la porte céda et tomba à terre; circonstance qui probablement sauva la vie à plus d'un Hindou, car souvent il y en a plusieurs d'écrasés dans ces occasions.

Ce matin (14 juin) j'ai vu l'idole de Djaghrenâth, ainsi que celle de Balaram, son frère, et de Chouboudra, sa sœur; elles sont toutes les trois en bois, et assises sur des trônes à peu près de hauteur égale. Djaghrenâth a le visage peint en noir avec la bouche ouverte, et de couleur de sang; ses bras sont dorés, il est magnifiquement vêtu : les deux autres sont blancs et jaunes. J'ai visité le temple, construction prodigieuse et réellement proportionnée à l'empire immense de ce roi horrible. Les murailles et les portes sont couvertes de sculptures d'une indécence extrême. J'ai aussi parcouru la plaine sablonneuse qui est près de la mer, et qui, dans quelques endroits, est toute blanche des ossemens des pèlerins.

Je viens (18 juin) d'être témoin d'une scène que je n'oublierai jamais. Aujourd'hui à midi, jour de la grande fête, l'idole sortit de son temple au milieu des acclamations de plusieurs centaines de milliers de ses adorateurs. Lorsque Djaghrenâth fut placé sur son trône, la multitude poussa un

cri tel que je n'en avais pas entendu jusqu'à présent. Il continua avec la même force pendant quelques minutes, puis diminua insensiblement et cessa. Après un court intervalle de silence, un murmure lointain frappa les oreilles, tous les yeux se tournèrent du côté d'où il venait : c'était une troupe d'hommes, tenant des palmes ou des branchages à la main, et s'approchant à grands pas; la foule s'ouvrit pour les laisser passer; arrivés devant l'idole, ils se prosternèrent et l'adorèrent. La multitude jeta de nouveau un cri épouvantable, mêlé de sifflemens; il glaçait d'effroi.

Le trône de l'idole fut placé sur un char colossal, ou une espèce de tour mobile qui avait près de soixante pieds de haut, et qui posait sur des roues, traçant de profonds sillons dans la terre à mesure qu'elles avancent lentement sous le poids de l'énorme machine. On y avait attaché six grosses cordes de la dimension et de la longueur du câble d'un vaisseau; elles servirent au peuple à la traîner. Des milliers d'hommes, de femmes, d'enfans, tiraient sur ces câbles, tous si serrés les uns contre les autres, qu'ils n'y pouvaient employer qu'une main. On fait déployer la force des enfans dans cette occasion, car on regarde comme une œuvre méritoire de mettre le dieu en mouvement. La tour était garnie de prêtres et de satellites de l'idole qui entouraient son trône; on me

dit qu'il y avait près de cent vingt personnes sur le char. Cinq éléphans précédaient les trois tours; ils étaient ornés de drapeaux et revêtus de caparaçons cramoisis auxquels pendaient des sonnettes dont le son retentissait à mesure qu'ils marchaient.

Je suivis la procession, marchant tout près de la tour qui, roulant avec difficulté, faisait un bruit terrible. Au bout de quelques minutes elle s'arrêta. Alors commença le service du dieu. Un prêtre se plaça vis-à-vis de l'idole, et chanta des stances obscènes au peuple qui, par intervalle, répondait. « Les chants, disait-il, font les délices du dieu : son char ne peut se mouvoir que lorsqu'on le satisfait par des chants. » Le char avança un peu, puis s'arrêta de nouveau. Un jeune homme d'une douzaine d'années chanta alors les louanges du dieu avec un accent et des gestes si lascifs, que le dieu fut content, et la multitude, jetant un cri de plaisir, fit aller le char avec promptitude. Quelques minutes après, il fit encore halte. Un vieux ministre de l'idole se leva, et tenant une longue baguette à la main, l'agita de la manière la plus indécente. J'étais révolté; je sentais que je faisais mal en assistant à de pareilles turpitudes. Je me regardais comme une personne coupable sur laquelle tout le monde avait les yeux fixés; j'étais sur le point de me retirer. Une scène différente allait commencer.

La tour ayant fait quelques pas en avant, un pèlerin annonça qu'il allait s'offrir en sacrifice à l'idole. Il s'étendit le visage contre terre et les mains allongées en avant sur le chemin de la tour pendant qu'elle marchait; la multitude passa autour de lui, laissant l'espace libre; les roues l'écrasèrent. Des cris de joie s'élevèrent en honneur du dieu. On dit qu'il sourit quand on lui fait une libation de sang. Le peuple jeta des cauris et de petites pièces de monnaie sur la victime en approbation de son action. Le cadavre resta longtemps exposé aux regards des spectateurs, puis fut transporté par les heurries au Golgotha où j'ai vu ses restes.

Les horribles solennités continuent (20 juin), hier une femme se sacrifia. Elle s'étendit sur la route dans une direction oblique, de sorte qu'elle ne fut pas tuée à l'instant, comme cela arrive ordinairement : elle mourut en quelques heures. Ce matin, ayant passé près du charnier, je n'ai plus aperçu que ses os.

Je fus surpris de voir les brahmes la tête découverte, se prosternant devant l'idole au milieu des soudres, et se mêlant sans scrupule avec cette caste impure. Ce fait me prouva la vérité de ce que j'avais entendu dire auparavant. C'est que ce dieu est si grand, que toute dignité disparaît devant lui; ce roi puissant ne reconnaît aucune

distinction de rang entre ses sujets; en sa présence tous sont égaux.

La procession continue quelques jours de plus (21 juin); mais ma force est tellement épuisée de la vue constante de ces énormités, que je veux m'éloigner de ce lieu plutôt que je ne me l'étais d'abord proposé. Il est difficile d'évaluer le nombre des dévots qui viennent annuellement ici. Les calculs les plus modérés les portent à 1,200,000; plusieurs ne retournent jamais chez eux.

Les affreuses cérémonies du culte de Djaghrenâth se célèbrent aussi à Ichéra sur le Gange près de Calcutta. En 1790, on y vit vingt-huit fanatiques se faire écraser sous les roues du char. »

Quelquefois les dévots se soumettent pour l'expiation de leurs péchés à différentes épreuves qui ne se terminent point par leur mort. Il y a divers genres de ces pénitences : voici comme on pratique celle du djhampé. Les victimes des deux sexes qui s'y dévouent, se parent de fleurs rouges, et se promènent dans la ville ou dans le village au son des instrumens; elles portent des fruits qu'elles jettent sur leur passage, et que les spectateurs recueillent avec un empressement religieux. Arrivées au lieu désigné, elles y trouvent des échafauds à plusieurs étages, sur lesquels elles montent, et de là elles se précipitent sur des matelas de paille ou de coton garnis de lames de

sabres, de couteaux et d'autres instrumens tranchans. Les brahmes qui tiennent les matelas ont l'adresse de diminuer le danger en se prêtant à la chute ; car ce qui importe n'est pas que les blessures soient mortelles, mais qu'elles fassent répandre beaucoup de sang. Les victimes se préparent à cette épreuve par des jeûnes et des abstinences qui durent plusieurs jours. Cette précaution dont les brahmes ont fait un précepte sacré, rend les plaies plus faciles à guérir.

Le soir quand le djhampé est fini, les assistans se rendent en grande cérémonie aux pagodes ; pendant la marche qui a lieu au son des instrumens de musique, les pénitens ne restent pas oisifs ; l'un se perce la langue avec une longue aiguille ; l'autre se la fend avec un coutelas, ou un sabre ; celui-ci se traverse les doigts avec un fil de fer ; cet autre se fait sur le front, sur la poitrine et sur le dos, cent vingt blessures, ce nombre mystique est de rigueur. Enfin, il y en a qui se font au-dessus des hanches des ouvertures dans lesquelles ils passent des cordes, des tuyaux de pipes et des roseaux.

La procession avance au bruit des instrumens et des acclamations de la multitude ; des pénitens tiennent dans leurs mains des charbons ardens sur lesquels on brûle des parfums. Cette espèce de prodige qui est dû sans doute à quelque

préparation chimique inconnue du peuple, excite l'étonnement et la vénération des Hindous. La procession, qui dure toute la journée du lendemain, s'arrête de temps en temps pour danser devant la porte de ceux qui paient, car c'est pour expier les péchés des riches que les pauvres se tourmentent de tant de manières. Ces saintes blessures se guérissent avec autant de facilité que de promptitude; on emploie le lait pour la langue, et des simples pour les autres parties du corps.

Les tortures expiatoires se terminent par le tcharok pontché ou tournoiement. Le patient est attaché à une des extrémités d'un levier placé au haut d'une espèce de mât, au moyen de deux crochets de fer qu'on lui enfonce dans les chairs de l'omoplate; après quoi, en pesant sur l'autre bras du levier, on l'enlève à une hauteur de trente pieds, et on le fait tourner avec rapidité, en présence d'une foule de spectateurs; pendant qu'il tourne, il jette des cocos et d'autres fruits que la multitude s'empresse de ramasser, ou bien il donne la volée à des pigeons. Quelquefois le poids du corps et la vitesse du mouvement font déchirer les chairs, et le patient serait en danger de se tuer en tombant. Pour prévenir cet accident, on l'attache au levier par le milieu du corps avec une longue écharpe de toile. On peut juger de la douleur que doit endurer le malheureux qui

se fait torturer de cette manière; c'est cependant, comme toutes les autres expiations, une espèce de métier.

Enfin, beaucoup d'Hindous se noient volontairement dans le Gange, notamment au Prayaga ou à son confluent avec la Djemna et à l'île de Sangor où le bras qui porte le nom de Hougly s'unit à la mer. La plupart de ces victimes sont des gens pauvres, âgés ou infirmes; on en voit cependant quelques-uns qui n'ont rien à désirer sur terre, et qui sont poussés à se détruire ainsi uniquement par l'espoir des récompenses que la religion leur promet dans une autre vie. Les lépreux, s'ils peuvent réunir leurs forces, ou se brûlent ou se noyent, persuadés qu'en finissant de cette manière, ils renaîtront sains et bien portans, tandis que s'ils mouraient naturellement, ils reviendraient un jour, attaqués de cette affreuse maladie.

L'infanticide est aussi très-fréquent. Les parens qui ont été long-temps sans enfant vouent leur premier né au Gange. Le sacrifice ne s'effectue pas immédiatement après la naissance; on attend que l'enfant soit parvenu à l'âge de trois à quatre ans. Alors on le mène sur les bords du fleuve comme pour l'y faire baigner, puis on l'attire ou bien on le pousse au-delà de l'endroit où il peut prendre pied, et on l'abandonne au cou-

rant ; quelquefois des personnes charitables prennent pitié de ces créatures infortunées, les recueillent et les adoptent. Si un enfant refuse le sein et a l'air de s'affaiblir, on le suspend dans un panier, au milieu des bois, comme une offrande au mauvais esprit; il y périt ordinairement, ou bien il est dévoré par les bêtes féroces. Dans plusieurs cantons de l'Hindoustan occidental, les djeradjehs, tribu de la caste des chetris, mettent à mort toutes les filles; on ne sait pas la raison de cette coutume atroce. On estime à plus de six mille le nombre de celles qui périssent annuellement de cette manière.

Quoique le gouvernement britannique ait pour système de ne s'immiscer en rien dans les usages nationaux des Hindous, il a pensé avec raison que l'humanité lui faisait un devoir de dévier relativement à ces coutumes révoltantes de sa ligne de conduite ordinaire. Le marquis de Wellesley, pendant qu'il était gouverneur-général de l'Inde, publia une défense expresse de noyer les enfans dans le Gange, ou dans tout autre courant d'eau; les sentimens de la nature étaient tellement d'accord avec cette mesure louable, qu'elle fut exécutée sans éprouver de la résistance, et même sans exciter du mécontentement. Dans le Guzarate, le colonel Walker a réussi par des efforts généreux et une longue persévérance à faire con-

tracter aux chefs l'obligation de s'abstenir de cette pratique barbare.

Il est difficile de connaître exactement le nombre des personnes qui périssent annuellement, dans cette vaste région par l'influence de la superstition. En 1803 et 1804, on fit des recherches relativement à la quantité de veuves qui se brûlent toutes vives, dans une étendue de trente milles autour de Calcutta ; la première enquête donna pour résultat 438, la seconde, qui, à ce qu'il paraît, eut lieu avec plus de soin, réduisit cette quantité à 250 environ ; multipliée d'après l'étendue proportionnelle du territoire voisin de Calcutta avec le reste de l'Hindoustan, elle produit un total très-considérable. M. Ward, Anglais, qui s'est occupé de cet objet, pense que l'état suivant n'a rien d'exagéré.

Veuves qui se brûlent vivantes.	5,000
Suicides religieux.	500
Infanticides.	500
Malades dont la mort est hâtée dans les eaux du Gange. . .	500
	6,500

Il ajoute à ce nombre 4,000 personnes qui périssent de froid, de fatigue et de faim, dans leur pèlerinage aux différens lieux saints. Plusieurs de ces décès peuvent être regardés comme acci-

dentels; quant aux infanticides, on a pensé que l'estimation était au-dessous de la vérité.

Ces écarts déplorables sont dus en partie à la doctrine de la métempsycose et aux dogmes du brahmisme sur l'état des âmes après la mort. Sur ce point, de même que dans les autres parties de ce système singulier, on trouve un mélange des idées les plus sublimes avec d'autres qui sont basses, absurdes et pernicieuses. L'Hindou est de tous les peuples celui qui semble s'être formé les notions les plus élevées sur l'âme comme substance distincte de la matière, et comme possédant une existence propre et indépendante. Il va néanmoins jusqu'à l'extravagance quand il suppose que non-seulement les âmes des hommes, mais aussi celles des animaux, ont été originairement des portions émanées de l'âme suprême, et que par conséquent elles participent à son éternité. D'après ce principe, la plus haute destinée à laquelle un mortel puisse aspirer, est d'être absorbé de nouveau dans l'essence divine. Cette félicité suprême n'est destinée qu'aux hommes qui se sont entièrement retirés du monde, et qui ont passé leur vie à s'infliger les divers genres de torture, objets de la vénération. La plus haute station à laquelle les bonnes œuvres ordinaires puissent arriver, est une place dans un des cieux présidé par une des nombreuses déités.

Il n'est réservé qu'à un petit nombre d'élus de concevoir l'espérance de monter même dans le plus inférieur de ces cieux ; le reste ne peut se flatter que des chances qui arrivent dans la transmigration des âmes. Un homme d'une classe inférieure, peut, par le mérite de ses actions, naître dans celle qui est au-dessus de la sienne, ou même devenir un brahme. D'un autre côté ses péchés peuvent le faire descendre.

Quant aux âmes des méchans et de ceux qui ont commis des péchés mortels ; avant d'animer de nouveau le corps d'un homme, elles passent dans celui d'un animal et même successivement dans ceux de plusieurs animaux plus ou moins vils, selon qu'elles ont été plus ou moins coupables. Quand elles se sont souillées de crimes atroces, elles sont condamnées à habiter, pendant une longue suite d'années, mais non pas éternellement, un séjour de tourmens et de larmes, ou l'enfer qui est situé dans les affreux rochers de l'Himalaya. Lorsque ces âmes criminelles ont expié en partie, dans ce séjour, l'horreur de leurs forfaits, elles recommencent une nouvelle série de transmigrations dans des corps d'animaux, avant de renaître sous la forme humaine.

L'idée de cette transmigration est toujours présente à l'esprit des Hindous ; leur conversation est remplie d'allusions qui s'y rapportent. La mé-

tempsycose leur sert à expliquer pourquoi les uns sont heureux, les autres malheureux; s'ils voyent un animal traité durement, ils disent que c'est par expiation des péchés commis sous une autre forme. Si quelqu'un est accablé de maux, il s'écrie que c'est une punition des crimes de sa vie antérieure.

Les Hindous croyent aussi à la prédestination; cette idée leur fait supporter avec une fermeté inconcevable les malheurs auxquels ils sont soumis.

La croyance à la métempsycose leur inspire de l'horreur pour toute nourriture animale; les basses classes seules peuvent en faire usage. Les brahmes et les gens pieux craindraient, en tuant un animal, en écrasant même un insecte, d'ôter la vie à leur père ou à un de leurs parens.

Les adorateurs de Vichnou prétendent que ce dieu éclaire, par une lumière céleste, quelques âmes de ses dévots qu'il favorise, et qu'il leur fait connaître les différens changemens qui leur sont arrivés dans les corps qu'elles ont animés. Ils supposent aussi que certaines âmes ont le pouvoir de se dégager momentanément de leurs corps pour y revenir quand il leur plaît; il suffit pour cela de réciter la prière qu'on nomme *le mandiram*. Les pouranas en rapportent plusieurs systèmes. C'est un nouveau motif de ne pas tuer les animaux.

La vache est le plus honoré; elle est consacrée

à tous les dieux en général. Quiconque se permettrait de tuer une vache, dans un pays soumis à un prince hindou, serait infailliblement condamné à mort. Les parias peuvent seuls manger de la chair des vaches mortes naturellement. Ce respect pour la vache et le bœuf n'empêchent pas de les employer aux travaux les plus pénibles et de les ranimer à coups de fouet ou de bâton. Le vautour est consacré à Vichnou : on le nomme *garieda;* aussitôt qu'un Hindou en voit un, il tend vers lui les mains en se frappant légèrement les joues. Il y a des brahmes dont l'emploi est de nourrir ces oiseaux; ils vont dans les endroits fréquentés par les vautours, et quand ceux-ci paraissent on leur jette des morceaux de chair crue qu'ils saisissent au vol.

Dès qu'un Hindou aperçoit un cygne ou une oie qui ont servi de monture à Brahma, il se lève et se met en prières. Une infinité d'autres animaux ont aussi part à la vénération des dévots, parce qu'un dieu s'est montré sous leur forme, ou en a reçu quelque service.

Le serpent à chaperon est l'objet d'un culte particulier, Vichnou étant souvent représenté couché sur ce reptile. Enfin des dévots paient quelquefois un homme très-pauvre pour qu'il se couche dans un endroit infesté de puces et qu'il se laisse tourmenter par ces insectes.

Malgré ce respect pour les animaux, on en sacrifie aux dieux. Autrefois on offrait un taureau ou un cheval à la divinité et un homme aux mauvais génies. Ces sacrifices sont défendus depuis le commencement de l'âge actuel. On raconte que dans ces temps reculés les brahmes avaient le pouvoir de rappeler les victimes à la vie, en employant des paroles des vedas.

On sacrifie encore aujourd'hui le buffle et le mouton. On étrangle ce dernier dans la grande offrande qui se fait aux étoiles avec beaucoup de pompe. Quand l'animal est mort, on fait rôtir le cœur et on le coupe en petits morceaux qui se distribuent aux principaux brahmes; c'est la seule occasion dans laquelle ils mangent de la viande. Dans le Malabar on immole quelquefois des poules; cela n'a lieu que dans les castes inférieures.

Les offrandes aux dieux consistent en général en lait, eau, miel, grain et fleurs; on les leur présente dans leurs temples ou pagodes, dont la quantité est innombrable; un village est regardé comme inhabitable s'il n'en a pas au moins un; on en érige aussi dans des déserts et sur le sommet des montagnes; ils sont ordinairement bâtis et dotés par des princes ou des hommes riches, soit par piété, soit par ostentation. Ceux qui cherchent à se distinguer s'efforcent plutôt de multiplier le nombre des constructions que de

les rendre magnifiques. La splendeur et la grandeur de ces édifices n'est pas en harmonie avec les habitudes de dévotion du peuple. Plusieurs ne consistent qu'en une pièce suffisante pour contenir le dieu, les ustensiles nécessaires à son service, et ses ministres. Les plus considérables n'offrent à la divinité que trois appartemens; elle reçoit ses adorateurs dans l'un, dîne dans le second et dort dans le troisième; ils sont ordinairement précédés d'un espace couvert. Les danses, les chants et toutes les grandes cérémonies ont lieu en plein air. Quelquefois un seul enclos contient un grand nombre de temples dédiés à autant de divinités différentes. L'entretien des temples, ainsi que le salaire des brahmes attachés à leur service, est tantôt payé par les familles qui les ont érigés, tantôt et plus souvent par le produit annuel des terres, des maisons et même des villages concédés à cet effet. Le revenu du temple de Djaghrenâth est, dit-on, de 250,000 francs.

Quand les temples sont érigés, on y place l'image du dieu auquel ils sont consacrés. Les idoles des grandes divinités et celles que des adorateurs opulens font faire sont en or, d'autres en fer, en cuivre, ou autres métaux; enfin les gens pauvres n'en ont que d'argile. Un dieu doit peser une once; les dévots les plus parcimonieux ne peuvent le réduire à moins d'un tiers de cette proportion.

L'image faite, il s'agit de lui infuser la vie. Le soir du jour qui précède la cérémonie, on lui présente des fruits, des fleurs, de l'argent et d'autres choses, pendant que le brahme lui touche le front et les différentes parties de son corps, en récitant des invocations à la divinité pour l'inviter à venir habiter son image. Alors elle devient le dieu lui-même ; concevoir le moindre doute sur ce point est un péché des plus graves.

Les brahmes destinés à présenter les offrandes tiennent le premier rang parmi les ministres du temple. Il y a aussi des cuisiniers chargés de préparer les repas du dieu que l'on suppose doué d'un grand appétit, et dont les serviteurs tiennent la place en cas de besoin. Enfin il faut aussi une troupe de musiciens, de chanteurs et de danseurs pour les jours de fête ; car, de tout temps, le son des instrumens, le chant et la danse se sont associés dans l'Hindoustan aux cérémonies religieuses.

Les devedassis y jouent le principal rôle. Ce sont de jeunes filles que leurs parens ont consacrées dès l'enfance au service des temples, soit pour acquitter un vœu, soit pour s'épargner les frais de leur éducation. Pour les admettre, on exige qu'elles soient jolies, bien faites et d'une bonne constitution. Lorsque la jeune fille, qui ne doit pas avoir été promise en mariage, est menée

au temple, les devedassis, après l'avoir baignée dans le réservoir du parvis sacré, lui mettent des vêtemens neufs et la parent de bijoux. Le grand-prêtre lui présente l'image du dieu sur laquelle elle jure de se dévouer pour jamais à son service. Ensuite on lui perce le lobe des oreilles, et on lui imprime avec un fer chaud le sceau du temple où elle est reçue : dès ce moment elle lui appartient.

Toute pagode un peu richement dotée a un grand nombre de devedassis : le temple de Djaghrenâth n'en compte jamais moins de six cents. Leur subsistance, leur habillement et leur pension sont assignés sur les revenus de la pagode : elles sont tenues de rendre les objets de simple ornement lorsqu'elles se retirent à cause de leur âge, ou pour d'autres motifs.

Les brahmes leur enseignent à lire, à écrire, à chanter, à danser ; ils les instruisent surtout à relever, par tout ce que la coquetterie a de plus séduisant, les grâces et les appas dont la nature les a douées. Elles doivent savoir par cœur l'histoire des dieux, surtout celle de la divinité à laquelle elles sont vouées : la lecture des vedas leur est interdite. Elles sont chargées de prendre soin du temple ; elles allument les lampes, chantent et dansent dans les jours solennels devant la statue du dieu. Elles servent aux plaisirs des brahmes ; elles refusent rarement leurs faveurs au riche

autant qui leur prodigue ses dons. On dit que quelques-unes conservent leur virginité. Dans leur jeunesse, les devedassis sont courtisées, et vivent souvent avec un grand éclat; lorsque la fleur de leur beauté s'est flétrie, ou que par quelque autre raison les brahmes ne s'en soucient plus, ils les renvoient; quelquefois elles sont alors réduites à la détresse; mais ordinairement ce moment n'est pas à redouter pour elles; tantôt ce sont leurs filles qui exercent envers elles le devoir de la piété filiale, tantôt elles rentrent dans la société sans honte; l'honneur qu'elles ont eu d'être consacrées à la divinité les fait rechercher par les dévots qui même les épousent de préférence aux autres femmes.

Les caméni ou bayadères sont une autre classe de danseuses. Elles reçoivent la même éducation que les premières, mais ne sont pas, comme elles, exclusivement consacrées au service d'un temple : un homme riche, hindou ou musulman, ne donne pas une fête où elles ne soient appelées à développer leurs talens pour amuser la compagnie et les curieux que ce spectacle attire. Les Orientaux, pour qui ces danses sont une source de délices inexprimables, comblent ces danseuses de largesses. Quelques grands personnages entretiennent même à leur service une troupe de bayadères.

Les danses de ces femmes représentent ordi-

nairement une pantomime dont le sujet est l'amour ; leurs chansons roulent aussi sur l'amour. Elles apportent le plus grand soin à leur parure. Leurs longs cheveux noirs épars sur leurs épaules, ou relevés en tresses, sont chargés de diamans et parsemés de fleurs : des pierres précieuses enrichissent leurs colliers et leurs bracelets. Rien n'égale, surtout leur attention à conserver leur sein ; pour l'empêcher de grossir ou de se déformer ; elles l'enferment dans deux étuis d'un bois très-léger, joints ensemble et bouclés par derrière. Ces étuis sont si polis et si souples, qu'ils se prêtent à tous les mouvemens du corps, sans aplatir et sans offenser le tissu délicat de la peau. Le dehors de ces étuis est revêtu d'une feuille d'or parsemée de brillans. Cette parure ne cache ni les palpitations, ni les molles ondulations du sein.

L'art de plaire est toute la vie, toute l'occupation, tout le bonheur des bayadères. On résiste difficilement à leurs séductions. La modestie, ou plutôt la réserve naturelle à des esclaves séquestrées de la société, comme le sont dans l'Hindoustan les femmes mariées, ne peut balancer le prestige des bayadères.

Quelques voyageurs n'ont pas porté un jugement favorable sur ces danseuses ; ils n'ont vu dans leurs mouvemens que des contorsions de tête qu'on cherchait à mettre d'accord avec les bras, les



mains, les yeux, et leur chant a paru triste et monotone.

Il est impossible à un étranger de se faire initier à la religion de Brahma. Ses sectateurs se bornent à veiller à ce que quiconque la professa ne l'abandonne pas. Les Hindous ne permettent ni aux étrangers, ni aux castes impures, de pénétrer dans l'intérieur de leurs temples; et d'un autre côté, ils regardent tout pays situé au-delà des limites de leur patrie comme profane. Tout hindou qui franchit le Sind à Attok est censé avoir renoncé au culte de Brahma. Il est également défendu de traverser le Caramnasa : cette prohibition a sans doute eu pour objet d'empêcher l'émigration : les brahmes prétendent qu'elle ne concerne que les moyens ordinaires de passer les rivières, et que celui qui passerait le Sind ou le Caramnasa en sautant, ou par quelque opération magique, ou de quelque manière inconnue, ne commettrait pas de péché. Les brahmes ont mille subterfuges de cette espèce selon les occasions. Le Caramnasa peut se traverser à gué dans la saison sèche; néanmoins quand un Hindou pieux veut aller d'une de ses rives à l'autre, il paie un Musulman pour le porter sur ses épaules, afin que ses pieds ne touchent pas les eaux maudites de cette rivière; car les dévots croient que le contact seul de ces ondes leur fait perdre tout le fruit de leurs pèlerinages et de leurs

austérités religieuses. Il n'y a d'exception que pour les habitans des rives du Caramnasa.

Les autres rivières au contraire sont l'objet de la vénération des Hindous, puisqu'ils sont persuadés que l'eau enlève les souillures de l'âme; toute eau est bonne, surtout celle des sept fleuves sacrés, et plus particulièrement encore celle du Gange. Les ablutions sont ordinairement accompagnées de prières que l'on récite à voix basse en tenant respectueusement à la main des brins de paille que de vieux brahmes offrent à cet effet, et qui servent à les rendre plus efficaces. Les Hindous qui n'habitent pas près du Gange emploient une autre sorte d'ablution. On répand de l'eau du Gange par terre à peu près de la longueur de son corps, puis on s'étend dessus, et dans cette position, l'on récite les prières, puis l'on baise jusqu'à trente fois cette terre que l'eau du Gange a consacrée. Pendant toute cette cérémonie, il faut tenir le pied droit immobile, ce qui doit la rendre fort gênante.

Le Coléran qui fertilise le Maïssour, le Madouré et le Tanjaour, est un des fleuves que les dévots hindous préfèrent pour les ablutions. Les peuples de ces pays attendent les crues du Coléran avec une impatience extrême. Dès qu'il commence à se répandre dans les canaux creusés pour l'irrigation des terres, chacun court à la rivière

pour s'y baigner, fermement persuadé que les premières eaux emportent tous les crimes. Il y a dans quelques endroits de méchans bateaux sur lesquels on fait des sacrifices avant de se mettre à l'eau.

Parmi les préceptes de la religion de Brahma, il en est un qui enjoint spécialement à ses sectateurs de ne pas abandonner leur caste. D'un autre côté on est exposé à la perdre; c'est la condition la plus malheureuse dans laquelle il soit possible de tomber. Toute sentence qui exclut un Hindou, est irrévocable; point d'expiations, point de services qui puissent lui faire recouvrer les droits qu'il a perdus; c'est pourquoi la dégradation est le châtiment le plus redouté. C'est en quelque sorte un exil au sein de la patrie; le coupable est séparé de sa famille par une barrière éternelle. On n'est pas exposé à être chassé de sa caste pour croire ou pour ne pas croire tels ou tels dogmes de la religion; on perd sa caste si l'on néglige d'observer certaines pratiques et certains rits extérieurs, si l'on habite, si l'on vit familièrement, si l'on mange avec quelqu'un d'une caste inférieure, si l'on contracte un mariage ou si l'on a des liaisons intimes avec une personne de cette caste, enfin si l'on se nourrit d'alimens défendus.

Par une sorte de tolérance locale, on supporte

les barous senker et les arna senkia, espèces de tribus mixtes; elles descendent des Hindous qui ont contracté des mariages illicites; elles sont souffertes, mais elles n'osent communiquer avec aucun individu des quatre castes primitives. Anciennement ces sortes de mariages étaient permis.

Encore au-dessous de ces classes bâtardes, on voit les malheureux parias, qui, dans quelques provinces sont appelés chandélas. Cette classe est formée de tous les Hindous chassés de leurs castes et des descendans des malheureux qui ont encouru la proscription; ils ne forment pas une caste; le mot *paria* est une dénomination générale qui signifie ce qu'il y a de plus mauvais et de plus vil; on peut l'appliquer à tout; un mauvais prêtre est un *paria brahman;* une mauvaise maison est un *paria-gor*, etc. Les Européens, les Musulmans sont considérés comme parias, parce qu'ils mangent de la viande, qu'ils se rincent la bouche avec les doigts et qu'ils ne refusent pas de communiquer avec ces infortunés.

Le sort des parias n'est pas le même dans toutes les parties de l'Hindoustan. C'est surtout à la côte de Malabar, où les institutions aristocratiques subsistent dans toute leur force, qu'ils sont réduits au dernier degré d'abjection. Un homme des hautes castes se regarde comme souillé par le

contact et même par la simple approche d'un paria; il se croit même, dans ce cas-là, en droit de le tuer sur la place. Ces malheureux sont donc obligés de se retirer dans des coins obscurs, et quand ils sortent, de crier continuellement et de toutes leurs forces, pour avertir les personnes que leur présence profanerait. Ils acquièrent par cette habitude une voix très-retentissante; on les voit communément sur les grandes routes, au nombre d'une dixaine, hurlant comme des chiens affamés, et tâchant par là d'exciter les passans à les soulager en déposant des vivres à une petite distance, qu'ils vont prendre et manger quand on s'est éloigné.

Dans d'autres cantons les parias jouissent de plus de tolérance; on les emploie à nettoyer les égoûts, à enlever les ordures et les immondices et à faire les travaux les plus rudes de l'agriculture. Quelquefois même ils peuvent pénétrer dans les bâtimens extérieurs et prendre soin du bétail; enfin dans certaines occasions, un paria peut mettre la tête et un pied dans l'appartement de son maître. Néanmoins, dans tous les cas, quiconque entre dans la maison d'un paria, ou mange des mets qu'il a apportés, est chassé de sa caste, et réduit à partager la condition de l'être auquel il s'est assimilé.

Les parias exercent les métiers réputés les plus

vils; ils écorchent les animaux morts naturellement, se nourrissent de leur chair et en tannent les peaux. Tout ce qu'ils touchent ne peut servir à une autre caste, sans avoir subi une purification; les vases de terre sont brisés, ceux de cuivre passent au feu. On ne permet pas aux parias l'usage des puits communs; il faut qu'ils entourent leurs fontaines d'os d'animaux, afin que les autres castes les reconnaissent, et ne boivent pas de la même eau. Il y a aussi parmi eux des subdivisions.

La flétrissure imprimée sur ces êtres infortunés a produit son effet inévitable, elle a détruit tout ce qu'il y avait de recommandable chez eux. Ils sont sales, et ont un aspect repoussant. Ils sont impudens, grossiers, farouches; hommes et femmes sont adonnés à l'ivrognerie, vice auquel les Hindous sont étrangers. Les parias se rendent de plus en plus odieux aux classes plus pures, par une malpropreté extrême, et par leur habitude de manger indifféremment de tous les animaux, même de ceux qui sont morts naturellement. Les quartiers dans lesquels ils vivent présentent le dégoûtant spectacle de tas de boue qui y sont accumulés et de morceaux de charognes qu'ils font sécher au soleil.

Quoique ces hommes soient accablés d'opprobre, ils sont fort utiles; les parias servent de

domestiques, de palefreniers, et même de cuisiniers pour les castes qui ne sont pas obligées de préparer elles-mêmes leurs alimens. Ils sont porteurs de palanquins; ils vont à la pêche.

Quelques parias entrent au service des Européens; lorsqu'on les prend dès l'enfance, on peut en faire de bons domestiques: ils ne refusent aucune espèce d'emploi. Cependant les Européens qui désirent jouir de quelque considération parmi les Hindous, ou qui sont dans le cas de recevoir des visites de personnes des castes supérieures, doivent s'abstenir d'avoir des parias dans leur maison.

Indépendamment de ces principales divisions des habitans indigènes de l'Hindoustan, il s'en est par la suite des temps formé d'autres qu'il est curieux de connaître: les principales sont les Marattes, les Pindaris, les Naïrs et les Seikhs.

La plus remarquable de ces races par le rôle politique qu'elle joue, est celle des Marattes. Sans l'obstacle que les Anglais leur ont opposé, ils seraient devenus les maîtres de l'Inde; ils sont encore pour eux des rivaux puissans. Quant au rang de caste, ils ne sont pas égaux aux chetris; cependant ils ne sont pas assez bas pour ne pouvoir communiquer avec les brahmes. Cette position intermédiaire qui leur donne la facilité d'avoir des rapports avec les Hindous de toutes les classes,

a beaucoup contribué au succès de leurs entreprises. Ils peuvent légalement manger de toute espèce de viande, à l'exception du bœuf : ils aiment beaucoup la volaille et les ognons ; ils se nourrissent surtout de d'hourra, sorte de grain fort sec. Originairement fort ignorans, les Marattes ont été obligés de faire occuper les grands emplois civils par des brahmes qui, par leur adresse, leur instruction, et leur habileté dans les affaires de finances, sont devenus les personnages les plus influens à la cour des princes marattes.

Les Marattes habitaient originairement dans la partie nord-ouest du Décan, comprenant la province de Khandeich, et une partie de celles de Bérar et d'Aurengabad. Ce territoire, qui comprend la portion la plus haute des monts Vindhia et des Ghâtes occidentaux, est extrêmement fort par les montagnes et des défilés qui le couvrent de toutes parts, et qui sont défendus par des forteresses; de sorte qu'une armée ne peut y pénétrer qu'avec la plus grande difficulté. Les Marattes commencèrent à figurer dans l'histoire de l'Inde sous le règne d'Aureng-Zeb. En 1664, Sevagi, leur chef, osa lever l'étendard contre ce monarque puissant. Quoiqu'ils ne pussent jamais lui résister en pleine campagne, Aureng-Zeb jugea plus prudent de souffrir leurs incursions temporaires, que d'entreprendre de les poursuivre dans leurs défilés

et leurs repaires. Après le déclin de la puissance mahométane dans l'Hindoustan, vers le milieu du dix-huitième siècle, les Marattes descendirent de leurs montagnes, et étendirent rapidement leur domination. Ayant conquis presque toute la partie méridionale, ils tournèrent leurs armes vers le centre de l'empire; ils s'emparèrent d'Agra; ils eurent alors à combattre les troupes d'Ahmed-chah, roi de l'Afghanistan qui, à la bataille de Pannipet, les défit si complètement, qu'il arrêta leurs progrès. Ils s'étaient trop agrandis, ils se divisèrent: plusieurs chefs se déclarèrent indépendans; ils ne reconnurent plus que de nom l'autorité du peichoua, leur chef suprême.

Le principal de leurs chefs, Mahadji Scindiah, parvint, avec l'aide de Boigne, de Perron, et d'autres officiers français, à former un corps de 20,000 hommes d'infanterie disciplinés à l'européenne: jamais prince hindou n'avait eu une armée aussi formidable. Malgré divers échecs, la puissance maratte devint bientôt dominante; et après la chute de Tippou-Saeb en 1799, elle fut seule capable de se mesurer avec les Anglais pour la souveraineté de l'Hindoustan. Ces deux états rivaux ne tardèrent pas à entrer dans la lice. Dans une suite de campagnes glorieuses, les armées britanniques, commandées par Wellesley et par Lake, les meilleures troupes marattes furent dé-

truites; le Peichoua, Scindia et Holkar, leurs princes, ont été réduits à la condition de tributaires. Toutefois ils rongent leur frein, et si l'occasion s'en présentait, ils ne tarderaient pas à lever de nouveau l'étendard de l'indépendance.

Les Marattes se regardent comme étant dans un état de guerre régulier. Tous les ans une campagne a lieu. A la fin de la mousson du nord-ouest, le djhounda, ou la grande bannière de guerre du prince est arboré, les tentes se dressent, un camp se forme. Alors on annonce aux troupes leur destination : tantôt c'est pour marcher contre un ennemi déclaré, tantôt pour aller piller un territoire voisin, tantôt pour faire la recette du revenu public. Quand on campe, un petit drapeau blanc marque la place de la tente du radjah; les pavillons des différens bazars ou marchés sont ensuite plantés, et les boutiques sont rangées sur deux lignes parallèles, formant une rue qui s'étend du front de l'armée jusqu'à l'arrière-garde. Les chefs campent à droite et à gauche du bazar : partout où ils peuvent trouver de la place, les hommes, les chevaux, les bestiaux sont pêle-mêle.

La cavalerie forme la principale force de l'armée. Le silledar, ou propriétaire de chevaux, passe un marché avec le gouvernement pour lui amener un certain nombre de cavaliers tout montés à de certaines conditions. Ces silledars ont l'âme telle-

ment mercenaire, que ceux qui possèdent beaucoup de chevaux ont souvent des troupes à la solde des chefs qui sont en guerre ouverte les uns contre les autres.

Les troupes ne sont pas plus régulièrement payées chez les Marattes que chez les autres princes de l'Hindoustan : en revanche, elles ne sont pas soumises à une discipline rigoureuse, ni fatiguées de gardes ou d'exercices militaires. On leur assigne chaque jour une somme modique pour leur subsistance, ou bien on leur donne à défricher des terres incultes, que les soldats soient ou non sous les armes; on n'exige d'eux que de se présenter les jours de bataille. Un silledar se dégoûte-t-il du service, il se retire, emmenant avec lui ses cavaliers, sans que personne s'y oppose, quand même le prince serait en présence de l'ennemi.

C'est une espèce de miracle, si le silledar reçoit la moitié de la paye stipulée; pour recouvrer sa solde arriérée, il a recours à des moyens désespérés. Sa principale ressource est le respect que l'on a dans tout l'Hindoustan pour le *dherna*. Lorsqu'un débiteur refuse de satisfaire à ses engagemens, et que son créancier le rencontre dans la rue, ou dans tout autre endroit, il l'adjure au nom du radjah, ou de toute personne constituée en dignité; cela s'appelle mettre en *dherna* (arrêt), parce que le débiteur et le créancier sont

également obligés de s'arrêter où ils se rencontrent, sans boire ni manger, se laver ou prier, jusqu'à ce que le premier ait satisfait à sa dette, ou au moins ait pris des engagemens avec son créancier. Le dherna peut être mis sur le prince ou sur le ministre, sans que ce soit regardé comme un manque de subordination, et le soldat même n'est pas taxé de mutinerie lorsqu'il emploie ce moyen. Un voyageur a calculé que les chefs passent la moitié de leur temps sous son influence.

Quelquefois le créancier paraît, portant sur sa tête une pierre énorme, qui doit en quelques instans l'écraser sous son poids, et qu'il refuse d'ôter jusqu'à ce qu'il soit satisfait. D'autres fois il élève un tas de bois à la porte du débiteur, et y place une femme âgée, ordinairement sa mère, et menace de mettre le feu au bûcher si on ne le paie pas à l'instant. Dans tous les cas, si la catastrophe dont il menace arrive, le débiteur est regardé comme meurtrier, et subit la peine capitale.

Cette clameur constante de ses gens pour être payés porte le prince à des expédiens étranges pour pourvoir à leurs réclamations. La charge de dévan ou premier ministre est vendue à l'encan, et cet officier cherche ensuite à recouvrer son capital en pratiquant toutes sortes d'extorsions. Ainsi s'établit un système régulier de vénalité et d'exactions qui descend jusqu'au raïot ou cultiva-

teur ; combiné avec l'habitude du pillage, il a presque entièrement ruiné l'agriculture dans les territoires soumis aux Marattes et dans ceux qu'ils traversent; changement fatal attesté par les famines fréquentes qui les ont désolés.

Une armée maratte en mouvement compose un corps immense et embarrassé de gens attachés à sa suite, puisque leur nombre est triple de celui des combattans. Toutefois il n'en résulte aucune difficulté pour les subsistances, quoique ce peuple n'ait aucune idée de commissariat, ni d'aucun arrangement pour l'approvisionnement des troupes. Des marchands de blé la précèdent toujours, ramassent la quantité nécessaire de grains, et le revendent en détail avec un bénéfice très-modéré. Tous les autres objets se vendent dans les bazars, les marchands n'étant sujets qu'à une taxe de cinq roupies par mois. Moyennant le paiement de cette somme, des troupes de filous et de danseuses obtiennent la permission d'accompagner la marche. La plus grande licence règne dans le camp; les suivantes des dames les plus distinguées peuvent employer une partie de leur temps à chercher des aventures; elles se vantent même, en présence de leurs maîtresses, des présens qu'elles ont reçus de leurs amans.

Quand l'armée est en marche, on use de tous les moyens pour mettre le pays à contribution.

En traversant un village, le chef réclame, comme une chose de droit, un mouton et une roupie pour chaque canon, et il manque rarement d'ajouter à cette demande générale. On met en réquisition les bœufs et les charrettes pour le service de la troupe; pendant le jour, les soldats s'éparpillent de tous les côtés pour couper du fourrage, sans se soucier du consentement des propriétaires; ceux-ci, irrités, se réunissent souvent pour tomber sur les maraudeurs, qu'ils exterminent.

Les Marattes évitent autant qu'ils peuvent d'en venir à une bataille rangée, ils aiment mieux harasser leurs ennemis par une guerre de poste et par le pillage. Le soldat même, quoique brave, préfère toujours un mouvement rétrograde à la marche en avant. Il craint de perdre son cheval, l'unique soutien de sa fortune et de la place qu'il occupe dans le monde. Tant qu'il le conserve, il est sûr, quelque désastre qui puisse lui arriver, de trouver sans difficulté un maître et une paye.

Une autre race qui s'est récemment fait connaître au milieu de la chute d'autres états de l'Hindoustan, est celle des Pindaris. Leur nom a d'abord paru dans l'histoire des Marattes, comme celui de gens formant une troupe irrégulière à la suite de leurs armées. On dit que 15,000 Pindaris combattirent à la bataille de Pannipet. Ils diffèrent essentiellement des Marattes sous le rapport

de la religion, car ce sont des musulmans zélés; ils considèrent comme des étrangers tous les hommes d'une autre croyance qu'ils admettent dans leurs rangs. Le pillage a toujours été regardé par la confédération maratte comme une manière régulière de s'enrichir et d'étendre leur puissance; quant aux Pindaris, il est pour eux le but et la fin de leur existence.

Il y a dans toutes les parties de l'Hindoustan des castes de voleurs organisées, et chez lesquelles ce métier est héréditaire; aucune n'est aussi considérable que celle des Pindaris. Ils occupent le pays rempli de montagnes et de défilés, qui est situé au nord du Nerboddah; leur force consiste principalement en cavalerie. Leurs chevaux sont petits, vifs et robustes. Quoique le Pindari attache du prix à tout ce qu'il peut piller, un cheval est ce qu'il apprécie le plus. On l'a souvent vu enlever ceux des piquets les mieux gardés; il s'étend à terre, et rampe comme un serpent jusqu'à ce qu'il soit arrivé au lieu convenable; alors, se dressant sur ses quatre extrémités; sa couleur noire est cause qu'on ne le distingue pas des chevaux; il guette l'occasion favorable pour couper les cordes qui attachent le cheval, le monte avec agilité, puis s'enfuit au galop, et s'enfonce dans les buissons, s'embarrassant très-peu des coups de fusil que l'on tire après lui.

Dans leurs marches et leurs campemens, les Pindaris n'observent d'autre ordre que celui des thoks ou tribus qui se tiennent près les unes des autres d'après les liens de parenté qui les unissent. Pendant la nuit elles ne parviennent à ne pas s'écarter, que parce que chaque cavalier appelle son compagnon par son nom, ce qui occasione une telle clameur, que l'on peut se retrouver aisément. Ils ne songent à combattre que lorsqu'ils sont sûrs d'accabler l'ennemi par l'avantage du nombre. Du moment où l'on fond sur eux, ils prennent pomptement la fuite, à l'exception d'un petit nombre qui montrent leur bravoure en couvrant la retraite des autres.

Dans leurs incursions ils se livrent à tous les excès de la barbarie; leurs traces sont partout marquées par la fumée des villages qui brûlent et par les cris plaintifs des malheureux habitans qu'ils ont mutilés et torturés. Ils ont pendant un temps fait craindre que l'Hindoustan entier ne fût plus qu'un désert. Enhardis par une longue impunité, ils eurent l'audace d'étendre leurs ravages dans les possessions de la compagnie des Indes. Alors le gouvernement britannique jugea qu'il était de son devoir de prendre les mesures les plus vigoureuses pour préserver ses sujets et toute la population de l'Hindoustan de cette dévastation alarmante. La guerre fut longue; enfin, en 1819, les Pindaris,

après avoir été poursuivis, battus et dispersés, furent pourchassés jusque dans leurs repaires les plus inaccessibles, et réduits à un tel état, qu'au moins pour une longue période, ils seront incapables de troubler la paix de l'Hindoustan.

Les Naïrs ou Najus forment, sur la côte méridionale de la côte du Malabar, une caste qui approche beaucoup de celle des chetris. Originairement ils ne sont que de la caste des soudres; mais étant depuis un temps immémorial en possession du gouvernement du pays où il n'y avait ni brahmes ni chetris, ils se sont graduellement arrogé le rang de ces derniers. Les brahmes qu'ils ont bien accueillis paraissent avoir fermé les yeux sur ces prétentions.

N'ayant jamais été assujettis par une puissance étrangère, ils manifestent un orgueil auquel les Hindous qui ne sont pas brahmes paraissent étrangers. Leur profession est la guerre; ils la font plutôt par surprise que d'une manière ouverte, et emploient leurs armes pour se venger d'une injure par un assassinat.

Les Naïrs sont d'une belle physionomie, bien faits, et d'un commerce agréable, si l'on en use bien avec eux. Leurs femmes sont remarquables par leur beauté et leur propreté recherchée. Un Naïr épouse une jeune fille avec les cérémonies d'usage, ensuite il ne la voit plus et ne s'en occupe

plus, si ce n'est qu'il lui donne de quoi s'entretenir. Cependant elle ne vit pas dans la solitude. Elle peut recevoir autant d'amans qu'il lui plaît; mais s'il lui arrivait d'être surprise en intrigue galante avec un homme d'une caste inférieure ou avec un Européen, elle serait chassée avec ignominie de la sienne, et regardée avec horreur par tous ses parens. Tant que les amans sont d'un rang convenable tout est bien; quant au mari, il a la faculté de former des liaisons à son gré.

Cette manière de vivre a banni du milieu des Naïrs l'économie et la simplicité qui règnent chez les Hindous. Tous les jeunes gens rivalisent à qui fera le plus de dépenses et d'étalage pour fixer les yeux de sa maîtresse. Cette singulière existence donne lieu à l'étroite union qui règne entre les Naïrs; les frères et les sœurs continuent à vivre dans la même maison. Les Naïrs traitent leur mère avec la plus grande tendresse; ils ne parlent presque jamais de leur père, qu'ils connaissent à peine; ils ont beaucoup d'affection pour les enfans de leurs sœurs qu'ils regardent comme les représentans de leur famille. Ils les font leurs héritiers, et se regardent comme obligés d'avoir pour eux les soins que ceux-ci attendent de la tendresse paternelle.

Les Naïrs n'ont pas une horreur invincible pour toute nourriture animale. A l'exception de la vache, ils mangent de toutes les viandes; néanmoins

ceux qui sont d'un rang distingué ou retenus par des scrupules de religion, se bornent au poisson. Enfin ceux de la classe la plus élevée se piquent d'imiter les brahmes en tout.

A l'époque de l'arrivée des Européens dans l'Hindoustan, les Naïrs avaient les mêmes usages qu'aujourd'hui.

Au nord du pays des Marattes, habitent les Radjepoutres, tribu militaire dont le nom signifie fils de radjahs. Ils forment plusieurs petits états gouvernés par des chefs particuliers qui ne furent jamais soumis entièrement par les empereurs mogols. Leur territoire a été souvent le théâtre de guerres intestines et en partie envahi par les Marattes, ce qui a forcé les Radjepoutres à se mettre sous la protection des Anglais. Ceux-ci entretiennent une garnison suffisante dans le fort d'Adjemyr pour défendre les habitans du pays contre leurs ennemis et les tenir eux-mêmes dans la dépendance.

La population du Radjepoutanah se divise en Djats et Radjepoutres; les premiers très-nombreux sont en partie Musulmans, en partie brahmistes; on remarque parmi eux les Bhats, tribus cruelles et sauvages qui ont en horreur la vie civilisée; ils sont voleurs et désolent tous les colons qui les environnent; d'ailleurs peu redoutables, parce qu'ils n'exercent leurs rapines que par petites troupes,

car ils consentent rarement à se réunir sous un chef. Les autres djats, sont misérables; ils sont petits et ont généralement le teint brûlé par le soleil.

Les Radjepoutres sont le peuple dominateur; ils se partagent en deux classes: les Rhators habitent le Djeypour, les Tchoken Sissodaya et les Boudelahs. Tous sont soldats ou cultivateurs, ils n'exercent aucune espèce d'industrie, et dédaignent le commerce; ils font grand usage de l'opium; leur jalousie pour les femmes est excessive. Les Rhators sont les plus civilisés; ils sont bien faits, leur extérieur est très-agréable, ils ont de la douceur dans les manières et une grande probité, ils sont très-hospitaliers. Non seulement ils accueillent les fugitifs; mais ils refusent de les livrer, et les aident même à gagner la frontière, s'ils veulent aller ailleurs.

Les lois prononcent la peine de mort contre le meurtre, crime très-rare chez eux, à moins que ce ne soit pour venger un affront, et, dans ce cas, un préjugé très-ancien l'excuse, et même l'approuve. Le vol est puni du bannissement à perpétuité. Des crimes moins graves le sont par de simples réprimandes; alors le coupable, trop fier pour supporter les regards de ses compatriotes, s'exile de son propre mouvement. Il peut, après un certain temps, rentrer dans sa patrie.

Les Radjepoutres mangent sans scrupule de la chair de mouton, de chèvre et d'autres animaux, et refusent, on ne sait pourquoi, de toucher à celle de poule; ils se font une marque noire au milieu du front, et sont ordinairement coiffés d'une toque qui se termine en pointe. Ils sont vêtus du cabaillé qui est une robe longue, serrée autour de la taille par un mouchoir de mousseline; ils ont par-dessous un large pantalon et des babouhes aux pieds.

Les belles provinces du nord-ouest de l'Hindoustan sont sous la domination des Seyks, nation guerrière dont l'origine n'est pas très-ancienne. Nanek, son fondateur et son législateur, naquit en 1469 dans un village de la province de Lahor. Dès sa jeunesse, il montra des dispositions pour la vie religieuse et contemplative. Il reçut plus d'instruction que l'on n'en donne communément aux enfans de sa caste, qui savent au plus lire et écrire; on lui enseigna l'arithmétique, et on lui expliqua les chastras. Suivant l'usage, on le maria de très-bonne heure à une femme de sa tribu; il en eut deux enfans.

Le désir de mettre un terme aux persécutions que les souverains mahométans de l'Hindoustan suscitaient à ses compatriotes lui inspira l'idée d'accorder les vedas et le Coran, et de montrer que les Hindous n'adoraient qu'un seul Dieu tout-

puissant et invisible. Il blâma l'adoration des images, et les proscrivit dans les temples et dans tous les lieux consacrés à la dévotion. Ses préceptes sont contenus dans le grout, ou gourou-moukhty (parole du prêtre). La vie de Nanek n'offre pas d'événemens dignes de figurer dans l'histoire. Il ne possédait rien; il prêchait paisiblement; il montra partout la plus grande simplicité de mœurs; il parcourut pendant quinze ans la plupart des pays de l'Inde, Ceylan, la Perse et l'Arabie. Il était accompagné d'un de ses disciples. De retour dans sa patrie, il vécut dans une maison commode, entourée d'un terrain que lui avait donné le radjah de Callanor qui avait embrassé sa doctrine. Il mourut au mois d'août 1539. Sa retraite est devenue un lieu de dévotion. Suivant ses sectateurs, il fut une incarnation de la divinité.

Nanck eut pour successeurs Anghet, Améra-Das et Ramdas; celui-ci obtint d'Akbar, empereur mogol, la permission de bâtir dans un canton voisin de Lahor, dont ce monarque l'avait gratifié, la ville de Ramdas-Pour; elle porte aujourd'hui le nom d'Amret-Sir (réservoir du breuvage de l'immortalité); c'est la ville sainte des Seyks. Ramdas réunit en corps d'ouvrage la vie et les préceptes de ses prédécesseurs, et y joignit des commentaires; son fils Ardjoun-Mâl

complèta son travail, et le publia sous le titre d'Adi-Granth.

Ardjoun ayant encouru la malveillance d'un Hindou, favori de l'empereur Djéhanghir, fut livré par ce prince à la discrétion de son ennemi qui le fit mourir cruellement. Cette catastrophe donna un nouveau caractère à la secte des Seyks; ils ne s'étaient occupés que de pensées et de méditations religieuses, ils devinrent des guerriers intrépides. Har-Govind, fils d'Ardjoun, passa sa vie à susciter des vengeurs à son père. Ce prêtre guerrier portait deux épées à sa ceinture; il mena sans cesse ses disciples au combat contre les chefs mahométans du Pendjab. Ces insurrections furent alors comprimées par l'énergie du gouvernement de l'empire mogol. Après la mort de Har-Govind, les Seyks furent pendant long-temps des sujets paisibles. Cependant Tegh-Behader, qui fut élu grand-prêtre, ayant été attiré par supercherie à Patna, y fut traîtreusement mis à mort. Cet événement décida la destinée des Seyks. Gourou-Govind, son fils unique, qui se distingua également comme prédicateur, comme auteur et comme guerrier, se dévoua entièrement à la cause de sa secte, et conduisit ses disciples à la vengeance. Il leur enseigna à s'adonner complètement aux armes, et à porter toujours du fer sur eux. Ce hardi novateur ren-

versa toutes les différences de castes qui séparaient les Hindous les uns les autres, et tenaient une grande partie du peuple sous un joug humiliant. Il déclara qu'ils étaient tous égaux, et les invita à entrer tous dans la carrière militaire. Imbus de ces sentimens bien propres à exalter leur courage, les Seyks réunirent leurs forces dans les montagnes du Gherval que traverse le Gange, et se précipitèrent comme des furieux sur le Pendjab. Si les circonstances eussent été favorables à Gourou-Govind, il eût pu être le fondateur d'un royaume puissant; mais il avait à lutter contre Aureng-Zeb, alors au faîte de la puissance. Après plusieurs combats sanglans, il fut complètement défait, ses partisans furent dispersés et repoussés dans les montagnes. Il mourut de ses blessures en 1708.

La mort d'Aureng-Zeb, qui arriva bientôt après, et les troubles qui la suivirent, fournirent aux Seyks une nouvelle occasion de se signaler. Après Gourou-Govind, ils ne reconnurent plus de chefs spirituels. Benda, un de leurs capitaines, parvint par ses talens au commandement des armées, et les mena à la victoire. Ils se répandirent dans plusieurs des plus belles provinces du nord, et combattirent avec la fureur de véritables enthousiastes. Ils immolèrent une multitude de Musulmans de tout âge et de tout sexe, pour

venger les enfans de Gourou-Govind, massacrés par les Musulmans ; ils égorgèrent quiconque refusait d'embrasser leur foi ; ils profanèrent les mosquées, et violèrent les tombeaux. Enfin l'empereur mogol envoya contre eux des forces considérables. Après bien des vicissitudes, ils éprouvèrent une défaite complète; leur force fut brisée, on les poursuivit, on en fit un carnage affreux. Benda, conduit à Delhi, fut livré aux supplices les plus cruels qu'il souffrit avec un courage inébranlable.

La mort de Benda entraîna la ruine de la puissance des Seyks; leur secte même parut anéantie; car pendant trente ans ils restèrent ignorés; mais en 1739, lorsque Nadir-Chah quitta l'Hindoustan, ils harassèrent son arrière-garde et firent un butin énorme. Bientôt l'empire mogol étant tombé dans l'anarchie, ils se montrèrent plus audacieusement que jamais; après des combats sans cesse renouvelés contre le roi de l'Afghanistan et contre les Marattes, ils ont fini par rester en possession du Pendjab, magnifique territoire qui doit ce nom aux cinq rivières sortant de l'Himalaya et versant leurs eaux dans le Sind, c'est l'Inde que parcourut et soumit le héros macédonien.

Les Seyks, quoique guerriers par état et par goût, cultivent la terre, élèvent des troupeaux, fabri-

quent d'assez bonnes toiles de coton, et d'excellentes armes à feu. Leur habillement consiste en un pantalon bleu, un manteau de couleur et une espèce de turban. Leurs chefs portent pour marques distinctives des bracelets d'or aux poignets, et des chaînes de même métal autour de leur turban. Les Seyks sont en général bien faits et robustes, sobres; accoutumés de bonne heure à une vie laborieuse, ils supportent aisément la fatigue et font des marches vraiment incroyables. Leurs chevaux qu'ils tirent du Moultan et de Lahor, sont de moyenne taille, dociles, vigoureux et pleins d'ardeur.

La forme du gouvernement des Seyks, sous ses dix gourous, fut celle d'une république soumise à un chef spirituel, qui fut ensuite revêtu de l'autorité militaire lorsque les Seyks devinrent guerriers. Depuis la mort de Govind, leur dernier gourou, ils n'avaient pas reconnu de chef suprême. Les chefs les plus distingués par leur pouvoir et leur crédit, étaient à peu près indépendans les uns des autres. Ils se réunissaient quelquefois en grand conseil national à Amretsir. Cette assemblée, nommée *gouroumata*, qui n'avait lieu que pour des affaires extrêmement importantes, était convoquée par les acalis; ceux-ci, unissant le caractère de prêtres et de guerriers, étaient les chefs spirituels de la nation, et formaient en même temps la gar-

nison d'Amretsir. Après les prières et différentes cérémonies religieuses, les acalis disent à haute voix : « Serdars ; ceci est un gouroumata. » Alors les chefs assis se serraient les uns contre les autres en se disant : « Le granth sacré est au milieu de nous : jurons d'oublier tous nos différens, et d'être unis. » Puis ils combinaient leur plan d'opération, et faisaient choix d'un commandant en chef. Malgré l'harmonie temporaire que cet expédient procurait, les querelles intestines ne tardaient pas à éclater, et les Seyks pouvaient craindre d'être anéantis malgré leur caractère belliqueux, lorsqu'ils auraient à combattre un ennemi puissant. En effet, les inimitiés transmises du père au fils entretenaient l'anarchie. Les chefs les plus puissans s'occupaient de conquêtes comparativement considérables, tandis que chaque village devenait un objet de disputes entre les frères et les proches parens. Les Seyks étaient si peu redoutables, que Peron qui commandait un corps de troupes de Daönlet-Rô-Sindia, prince maratte, songea en 1803 à soumettre le Pendjab et à faire du Siud la limite des états de ce prince. Holkar, dans sa fuite en 1805, ayant traversé le Setledje, y fut poursuivi par lord Lake, général anglais ; un gouroumata fut convoqué pour écarter le danger ; très-peu de chefs y assistèrent ; et plusieurs des absens notifièrent leur intention

de ne pas obéir aux résolutions de l'assemblée.

Un homme d'un caractère entreprenant a tiré les Seyks de cet état précaire. Rendjit-Singh-radjah de Lahor est parvenu à soumettre tous les petits chefs. Lorsque lord Lake pénétra dans le Pendjab, il eut une entrevue avec Rendjit-Singh dont il fut si satisfait, qu'il entretint depuis avec lui une correspondance amicale. En 1808, ayant essayé de subjuguer tous les petits princes qui possédaient des territoires entre le Setledje et la Djemna, les Anglais s'opposèrent à cet empiétement. Les mesures qu'ils prirent causèrent d'abord des alarmes à Rendjit-Singh qui ne se sentait pas assez fort pour leur résister, et qui craignait qu'ils ne voulussent s'agrandir à ses dépens. Ses appréhensions s'apaisèrent en 1809, lorsqu'il conclut avec eux un traité d'amitié et d'alliance, par lequel il fut stipulé que la Grande-Bretagne ne se mêlerait en rien de ce qui concernait les états du Radjah au nord du Setledje; et celui-ci promit de ne pas tenir plus de troupes au sud de cette rivière qu'il n'en fallait pour maintenir la police, et de s'abstenir de toute tentative de conquête au-delà de cette limite. Il a porté ses vues d'un autre côté, et en 1819 a réussi, après plusieurs tentatives inutiles, à enlever aux Afghans la belle province de Cachemir.

Le nom de Seyk signifie disciple; les marchands,

les artisans et tous les hommes de la classe inférieure l'ajoutent après leur nom; les militaires prennent le titre de singh (lion.)

Les temples sont de la plus grande simplicité, les Seyks n'y admettent que leur livre sacré : ils adressent directement leurs prières à Dieu, seul créateur et régulateur de l'univers; ils croyent à une vie future, où la vertu sera récompensée et le vice puni. Ils pensent que l'on doit tolérer toutes les croyances, et même ne pas disputer avec les sectateurs d'une autre religion.

Le service divin est fort simple; le prêtre chante des hymnes; à la fin de chaque verset le peuple répond; ensuite on fait la prière : le prêtre donne sa bénédiction à l'assemblée, puis l'on mange en commun le parsâd ou pain sacré, composé de farine, de beurre et de sucre. Les prières ont lieu cinq fois par jour.

Les Seyks conservent encore plusieurs usages des Hindous; la différence des castes n'est pas abolie à un tel point qu'ils n'en offrent encore des traces. Ils ne contractent de mariage qu'avec des personnes de leurs tribus respectives; ils ne s'abstiennent cependant de manger d'aucune viande excepté de la vache. Une loi de Nanek défend expressément aux veuves de se brûler à la mort de leurs époux, elles ont même la permission de contracter un second mariage. Toutefois, quel-

ques Seyks tiennent tellement aux anciennes coutumes de leur pays, que leurs femmes accompagnent souvent le corps de leur mari au bûcher.

Les descendans de Nanek existent encore, ils ne jouissent d'aucun caractère sacré, ni de suprématie dans ce qui concerne la religion, quoique les Seyks aient pour eux un profond respect.

Indépendamment de ces races d'habitans natifs, l'Hindoustan renferme un très-grand nombre de Musulmans qui sont les descendans de plusieurs essaims de conquérans arrivés du nord et de l'ouest. Ils sont plus hardis et plus entreprenans et en même temps plus grossiers que les Hindous, et ne rachètent pas leur manque de politesse par la probité; les empereurs mogols étaient musulmans.

Les Portugais, en abordant à la côte de Malabar, apprirent qu'il existait dans les environs des chrétiens qui avaient, disait-on, été convertis à la foi par l'apôtre saint Thomas; ils avaient une centaine d'églises. Ils étaient attachés à l'église d'orient et de la secte des Nestoriens. Les ecclésiastiques portugais parvinrent, après bien des efforts, à réunir à l'église romaine ceux qui habitaient près des côtes; ils conservèrent l'usage de faire l'office en langue syriaque. Quant à ceux qui vivaient dans l'intérieur, ils gardèrent leurs anciennes institutions.

En 1806, Claude Buchanan, ayant appris l'existence de cette communauté chrétienne, alla la visiter. Le radjah de Travancor, dans les états duquel elle se trouve, et qui accueillit fort bien Buchanan, ne pouvait croire qu'il y eût dans son pays une peuplade dont la religion se rapprochât beaucoup de celle des Anglais. Buchanan découvrit bientôt les églises syriennes; elles étaient d'architecture sarrasine, et ressemblaient à celles qui ont été construites en Europe dans le moyen âge. Le son des cloches rappelait à son souvenir un pays différent de celui où il voyageait. Un évêque vêtu d'une robe blanche et coiffé d'un bonnet de soie rouge, vint au-devant de lui et le salua amicalement. Ayant appris des domestiques du radjah que cet étranger était un prêtre chrétien d'Angleterre, il invita Buchanan à venir chez lui, où il lui présenta trois ecclésiastiques. Ces chrétiens parurent à Buchanan des hommes doux et paisibles, laborieux, intelligens; les femmes étaient modestes. Tous avaient l'air très-pauvres; ils étaient bien déchus de leur ancienne grandeur; autrefois ils avaient un radjah pris dans leur sein. Les persécutions des Portugais les avaient forcés à se soumettre aux princes hindous qui les avaient cruellement opprimés. Cependant ils jouissaient de la plus grande tolérance, si ce n'est que les Hindous n'aimaient

pas à avoir, trop près de leurs pagodes, des cloches dont le son, disaient-ils, effrayait leurs dieux. Dans de si tristes conjonctures, la ferveur de ce peuple avait beaucoup diminué, les prédications étaient rares; ils n'avaient qu'un petit nombre d'exemplaires de la bible, tous manuscrits. Buchanan leur en donna une imprimée; c'était la première qu'ils eussent vue. Ils faisaient quelquefois des conversions, mais en bien moindre nombre qu'au jour de leur prospérité.

Buchanan vit aussi dans le voisinage de Cochin une colonie de Juifs divisés en blancs et en noirs. Les premiers étaient venus dans l'Hindoustan peu de temps après la destruction de Jérusalem. En 490 ils obtinrent la concession d'une partie de la ville de Cranganor. La discorde s'étant mise parmi eux, un des partis appela un prince voisin qui s'empara de la place, et tua ou emmena en captivité tous les habitans. Ils regardèrent ce désastre comme aussi terrible que celui qui avait accablé leur cité sainte. Les Juifs noirs qui, d'après leur couleur, ne pouvaient guère se distinguer des Hindous, étaient évidemment bien plus anciens que les autres; peut-être étaient-ils arrivés dans l'Hindoustan à la première dispersion des tribus. Les Juifs blancs les regardaient, relativement à eux, comme impurs et d'une classe inférieure. Les deux tribus, et notamment les blancs, avaient

des manuscrits hébreux. Buchanan apprit que les Juifs noirs en possédaient un bien plus ancien écrit sur des peaux de chèvres. Effectivement on le découvrit dans un vieux coffre de papiers appartenant à la synagogue. Après bien des objections et des altercations, Buchanan obtint la permission de l'emporter, et le déposa en Angleterre à la bibliothèque de l'université de Cambridge. En le comparant avec le texte des écritures imprimées, on n'y a pas observé de grandes différences.

Jetons un coup-d'œil sur les principales villes de l'Hindoustan ; Mme Graham visita Bombay en 1809. « Cette ville contient, m'a-t-on dit, plus de 200,000 habitans, dont les Européens ne forment que la plus petite partie. Il y a près de 8,000 Parsis, à peu près autant de Mahométans, et 4,000 Juifs : en entrant dans la ville noire, j'ai été frappée de son étonnante population. On ne peut concevoir comment les hacrays, voitures traînées par des bœufs, et encore moins les équipages des riches Hindous, vains de la vitesse de leurs chevaux, plus remarquables par leur légèreté et par leur beauté que par leur force, traverseront la foule sans causer d'accident.

Les maisons des Hindous riches sont entourées de vérandas ou galeries nécessaires pour préserver des rayons brûlans du soleil, et des pluies abon-

dantes de la mousson : ces galeries sont ordinairement peintes en feuillages, et en fleurs vertes et rouges ; on y voit souvent représentés des sujets de la mythologie. Les maisons sont nécessairement grandes, parce qu'un homme, eût-il vingt fils, ils demeurent avec lui, même lorsqu'ils sont mariés. Les oncles, les frères, les fils et petits-fils vivent ensemble jusqu'à ce que leur nombre les force à se séparer.

Les gens du commun se contentent de petites cabanes de terre couvertes de cadjan, qui est une natte faite de feuilles de palmira ou de cocotier. Il y a de ces cabanes si petites, qu'elles ne peuvent contenir qu'un seul homme debout, et mettent à peine ses pieds à l'abri lorsqu'il est couché. Souvent un petit jardin entoure ces cabanes ; on y cultive des plantes potagères, des bananiers et un ou deux cocotiers, véritable richesse des habitans.

Quand on sort, on va en palanquin. Ils sont comme de petits carosses sans roues ; on peut s'y coucher et s'y tenir debout : ils ont des fenêtres et des portes à coulisses. Ils sont portés par des hamâls qui n'ont d'autre vêtement qu'un mouchoir autour de la tête, et un morceau de toile autour des reins. Leur nudité ne choque point, parce que leur peau est si différente de celle des Européens, qu'elle paraît un habillement brun à qui-

conque n'y est pas accoutumé. Ces hamâls viennent principalement du pays des Marattes, ils sont de la caste des soudres. Ils sont robustes et honnêtes, si on leur montre de la confiance; sinon, ils regardent le vol comme innocent et même méritoire.

Dans une promenade à Sion, à neuf milles de Bombay, je vis pour la première fois le figuier des Indes ou des Banians; des Hindous tournaient autour de ces arbres, les mains jointes, les yeux fixés à la terre en signe de respect; ils répandent, au pied, de la poudre rouge et jaune et des fleurs. Autour des racines sont rangées des pierres sur lesquelles on a sculpté des figures de divinités secondaires.

Les brahmes du village de Parell, voisin de Bombay, parlent et écrivent l'anglais; les cadets de famille sont en général parvôs ou écrivains; ils se placent dans les bureaux du gouvernement et chez les négocians, leurs aînés suivent la carrière sacerdotale. Je crois les brahmes de Bombay très-ignorans, même dans leur propre science.

Je vis au temple de Mombadevi de prétendus saints ou pénitens. Ils étaient jeunes, très-gras et poudrés de cendres, les cheveux tressés et fort sales : je crois qu'ils étaient entièrement nus, car pendant le peu de momens que je passai dans le temple, ils tinrent un voile devant eux, et res-

tèrent derrière les brahmes. Je perds tous les jours de l'opinion que j'avais de l'innocence et de la vertu des Hindous : je crains de ne pas trouver, même parmi les parias, aucune trace de ce que décrit Bernardin de Saint-Pierre dans sa *Chaumière indienne*. Ils sont regardés comme le rebut de la société, et si méprisés, que les brahmes, non seulement refusent de les instruire, mais se croiraient avilis de prier pour eux.

Quelles quantités de domestiques on est obligé d'employer dans l'Hindoustan! notre cocher est un Parsi en moustaches, avec un turban de couleur gaie, et une robe de mousseline ou de toile peinte. L'équipage est précédé de deux massalghis ou porte-flambeaux, et quelquefois de deux palefreniers. En arrivant chez soi, on trouve un cipaye ou pion qui se promène dans le véranda pour garder la maison : nous avons quatre de ces hommes ; deux se relèvent alternativement toutes les vingt-quatre heures : ils font les messages, vont au marché, suivent les meubles quand on déménage ; mais ils ne portent jamais la moindre chose qui peserait plus qu'un petit livre. Les femmes de chambre sont portugaises, les hommes font tous les autres services du ménage, même les ouvrages à l'aiguille.

Les derdjis ou tailleurs sont Hindous ; leur tribu est respectable. Le mien est un grand beau jeune

homme, vêtu d'une robe de mousseline et d'un turban rouge ou violet bordé d'or. Il coupe et travaille admirablement bien; il se sert autant des doigts de ses pieds que de ses mains.

Indépendamment des hamals ou porteurs de palanquin, nous avons d'autres domestiques qui font les lits, balayent, nettoyent les appartemens et les meubles, et vont chercher de l'eau : dans les cas de nécessité, ils aident les hamals. Les ouvrages les plus bas se font par un hallaleor ou chandela, paria du rang le plus vil; il vient deux fois le jour : deux massalghis soignent et allument les lampes et les chandelles, et le soir portent les torches devant nous. L'un d'eux est un paria qui peut laver les couteaux, emporter les os et les balayures, ce que ne veut pas faire son camarade Nerfou qui est d'une bonne caste. Celui-ci va chercher le pain et la farine, et s'acquitte de messages, et porte même des paquets, pourvu qu'ils ne soient pas d'une grosseur à le faire prendre pour un kouli ou porte-faix.

Les charpentiers, forgerons et maçons sont fort habiles; leurs ouvrages sont très-bien faits. La pierre de taille abonde dans l'île de Bombay; cependant on se sert beaucoup de briques; la chaux se fait avec des coquilles que l'on brûle, on la nomme tchènam. Les outils des charpentiers sont si grossiers, et le bois si dur, qu'on est

étonné du fini qu'ils donnent à leur travail. Presque tout se fait avec le ciseau et la hache, la vrille est un vilebrequin; le rabot est petit et manié par deux ouvriers; ils n'ont pas d'établi, le morceau de bois est placé à terre, et les deux Hindous assis se mettent à la besogne. Le forgeron ne travaille qu'assis, il place son enclume dans un creux, sur le bord duquel il se pose, et dans lequel il a ses jambes. Un Hindou ne fait pas autant d'ouvrage qu'un Européen; le bon marché, dû à l'abondance des bras, remplace l'activité européenne et en plusieurs cas l'emploi des machines.

L'on voit, à Bombay, beaucoup de banians ou marchands voyageurs; la plupart viennent du Gusarate; ils courent le pays, vendant de la mousseline, de la toile de coton et des châles; je fus surprise de ce que la moitié de leurs marchandises étaient de manufacture anglaise et à beaucoup meilleur marché que celles du Bengale et de Madras; à l'exception d'une espèce de toile peinte, faite à Pounah et rehaussée d'or et d'argent, il ne se fabrique pas de toile de coton fin de ce côté de la presqu'île. Toutefois il paraît étrange que le coton transporté de ce pays en Angleterre, où il est manufacturé, puis renvoyé ici, puisse y être vendu au-dessous du prix des fabriques de l'Inde, où la main-d'œuvre est à si bas prix; je

crois que cela vient de la difficulté et de l'irrégularité des transports dans ce pays, et surtout de la perfection des machines employées en Europe.

Les borahs sont des porte-balles. L'intérieur de leur coffre ressemble à celui d'une boutique de village en Angleterre, il contient de tout. Ce sont des Musulmans très-pauvres, qui passent pour des voleurs. Souvent les banians sont riches; ils ont la plupart une boutique dans le bazar; un des associés y reste, tandis que l'autre fait sa tournée suivi de koulis portant les marchandises sur leurs têtes.

Le bazar, quand on le traverse le soir, rappelle les *Mille et une Nuits*. Le devant des boutiques est ouvert et converti en bancs, sur lesquels les marchandises sont étalées; chaque boutique est éclairée de deux lampes au moins; ici sont des grains de toute espèce, rassemblés dans des jarres de terre; là des confitures de toutes les sortes et de toutes les formes disposées en piles sur le faîte, ou suspendues en festons autour de la boutique, ordinairement garnies de toiles peintes ou de coton coloré; plus loin des fruits, des plantes potagères qui sont arrangées avec art: ensuite du pàng ou feuille de betel avec la noix d'arec et le tchenam ou la chaux prêts à être mâchés ou séparés; au-delà sont les boutiques de parfums, de toiles, d'huiles, de jouets, de quincaillerie et de poterie,

tout cela rangé avec ordre; le marchand est assis au milieu et attendant les chalands.

Les boutiques des sérafs ou banquiers sont nombreuses; le maître, entouré de tables couvertes de pièces de monnaie de cuivre et d'argent, est assis une balance à la main, pesant les roupies et autres pièces que l'on veut changer. La plus grande foule se porte aux boutiques des barbiers, surtout pendant la nuit, pour raconter ou apprendre des nouvelles. Les barbiers semblent jouir de la prérogative d'être enjoués et spirituels, et de conter agréablement; j'en connais qui sont d'excellens bouffons; un petit coup donné, dans l'endroit convenable d'une histoire, sur une tête fraîchement rasée, a fait éclater de rire la moitié du bazar. Les barbiers observent les jours de fête des Hindous, des Juifs, des Musulmans, des Arméniens, des Portugais, des Anglais, et par leur manière burlesque de mendier font une récolte abondante à chacune de ces fêtes.

Quand on arrive ici, on croirait que personne ne dort la nuit, car outre les chaudronniers et les forgerons qui généralement travaillent alors et dorment le jour à cause de la chaleur, des processions se promènent depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever; elles sont accompagnées de tam-tám, de timbales, de guitares, de hautbois, de flûtes et de grandes trompettes soutenues

par deux hommes, ce qui fait le plus horrible vacarme que j'aie jamais entendu. Ces cortéges, les costumes pittoresques des gens du pays, leurs attitudes gracieuses, les enfans portant des torches, les jeunes gens jouant d'une double flûte et extravaguant comme des satyres, rappellent les anciennes bacchanales. Ces fêtes nocturnes ont principalement lieu à l'époque des mariages; lorsqu'elles se font le jour, c'est en honneur d'un dieu dont l'image est promenée triomphalement en litière, précédée et suivie de bannières; les prêtres portent des fleurs, du lait, du riz; personne ne se joint à la procession sans une offrande: de loin ces pompes font de l'effet; vues de près, elles choquent par les formes grossières et la parure mesquine du dieu, ainsi que par la saleté et la misère de ses adorateurs.

J'ai vu avec plaisir une belle procession qui se fit à la fin de la mousson, lorsque la mer redevint libre; on l'appelle la fête des cocos, et je crois qu'on ne la célèbre que sur cette côte. Une heure avant le coucher du soleil, une foule immense s'était rassemblée sur l'esplanade, où l'on avait dressé des tréteaux garnis de toutes sortes de marchandises. Les riches Hindous couverts de perles et de bijoux parurent dans leurs équipages. Au coucher du soleil, un des principaux brahmes s'avança sur une pointe de rochers, et lança un

coco doré dans la mer, comme un signe qu'elle était rendue à la navigation ; à l'instant des milliers de cocos couvrirent la surface de l'océan ; chaque prêtre et chaque chef de famille s'empressant de faire son offrande. La soirée se termina, comme à l'ordinaire, par des danses, de la musique et des tours d'adresse. Les sauteurs viennent d'Haïderabad, les bateleurs de Madras. L'agilité, la souplesse et la force des sauteurs, notamment des femmes, surpassent tout ce que j'ai vu ; du reste ce spectacle est plus curieux qu'agréable. D'autres jongleurs font danser des serpens qui sont ordinairement des vipères à capuchon. Le reptile apprivoisé se dresse sur la queue au son d'un flageolet, déploye son capuchon, s'avance, se retire, siffle et fait semblant de mordre au commandement de son maître. Celui-ci prétend qu'il a l'art de charmer le serpent, et d'empêcher les effets pernicieux de sa morsure ; mais il lui a arraché les dents. Cette espèce de serpent est en grande vénération chez les Hindous, ils disent qu'il est d'une haute caste, et sont fâchés quand on les tue. Tous les ans une fête et une procession ont lieu en l'honneur des serpens ; on leur offre du lait, du riz et du sucre ; l'argent que les prêtres recueillent dans ces occasions est employé à construire dans les champs des temples rustiques de bambous et de roseaux.

J'ai eu le bonheur il y a quelques jours (20 novembre 1809), d'entendre le destour Moula Pirozi faire un rapport sur l'état actuel des Guebres ou Parsis dans l'Hindoustan. Ce destour, qui est leur chef spirituel, est un homme d'un grand savoir, il a vécu pendant six ans en Perse, à laquelle il donne le nom plus classique d'Iran, et a passé deux ans à Yezd, seul lieu où le gouvernement persan tolère un collége de Guebres. Le destour a des manières distinguées, c'est un grand et bel homme, de moyen âge, et d'une physionomie vive et spirituelle. Il est vêtu d'une longue robe de mousseline blanche, ceinte d'un superbe châle; un autre entoure son haut bonnet noir; une bande de velours cramoisi couvre son front jusqu'aux sourcils.

Les Parsis composent la classe la plus riche des habitans de Bombay. Ils vinrent se réfugier dans l'Hindoustan, lorsqu'au septième siècle, leur pays fut envahi par les Mahométans. On leur accorda un lieu pour l'exercice de leur religion, un autre pour leur cimetierre; on leur concéda des terres; ils se conformèrent aux usages des Hindous pour les mariages et l'habillement; ils ne portèrent point d'armes; ils s'abstinrent de tuer et de manger de la vache. Ils sont gouvernés par leur pendjaït, ou conseil, dont les membres furent d'abord élus par le peuple et confirmés par

le gouvernement. Ils sont devenus héréditaires. Ils soignent scrupuleusement les intérêts de leur communauté. Le pendjaït se croirait déshonoré, si un Parsi avait recours à une personne d'une autre religion pour l'aider dans sa détresse. Dès que les enfans d'un homme pauvre sont en état de se marier, les principaux négocians souscrivent une somme suffisante pour les doter ; en cas de maladie, ils subviennent aux besoins de celui qui souffre, et à ceux de sa famille ; ils soutiennent les veuves et les orphelins. Durant la famine qui désola l'Hindoustan en 1803 et 1805, Ardechir-Dêdi, négociant parsi, a tous les jours, pendant trois mois, pourvu à la nourriture de cinq mille personnes, et de plus faisait des distributions abondantes à une foule de malheureux.

J'ai passé la soirée dans la famille de Pestendji Bomandji, car chez les Parsis les femmes ne vivent pas séquestrées de la compagnie des hommes. Les femmes étaient jolies ; elles avaient un beau teint, et des manières agréables ; elles étaient surchargées d'ornemens, entre autres des plus grosses perles que j'aie jamais vues. Les femmes parsis n'ont pas encore songé à la culture de leur esprit : cela vient peut-être de ce que, par respect pour les usages des Hindous, elles se marient de très-bonne heure ; elles deviennent, dès leur enfance, la propriété de leurs maris ; elles ne s'ef-

forcent pas de leur plaire, et, quand on n'a pas cet espoir, on a perdu un des motifs les plus pressans de cultiver son esprit.

Le 24 novembre, j'ai visité l'ile d'Elephanta et les cavernes merveilleuses qui en font l'ornement. L'île forme une montagne à double sommet, et entièrement boisée. En face du lieu de débarquement, est l'éléphant colossal en pierre, d'après lequel les Portugais ont nommé l'île. La statue est mutilée et crevassée, dommage dont la tradition accuse les Portugais. On a dû la tailler sur place, car le rocher est trop gros pour pouvoir être transporté. Après avoir traversé un village nommé, de même que l'île, Gharipouri par les Hindous, nous avons gravi sur la montagne par des sentiers pittoresques, tantôt ombragés par des arbres, tantôt resserrés entre des rochers. Tout-à-coup nous aperçûmes la caverne : j'avoue que jamais je n'éprouvai autant de surprise qu'en voyant l'ouverture de ce souterrain. D'abord je ne fus frappé que de son obscurité; en avançant, les objets devinrent plus distincts; je pus contempler la vaste salle dans laquelle je me trouvais. Son entrée a cinquante-cinq pieds de large et de long et dix-huit de haut; elle est supportée par d'immenses piliers taillés dans le roc; leurs chapiteaux ont la forme d'un coussin aplati, serré par un lien très-mince. Ganésa ou d'autres

divinités inférieures sont assis autour du piédestal. Les parois de la caverne offrent des compartimens sculptés qui représentent des personnages mythologiques ; la partie qui est en face de l'entrée est la plus remarquable. Au centre, on voit le buste du trimourti, de dimension colossale, Brahma au centre, Vichnou à droite, Siva à gauche ; les figures sont fort belles ; la lèvre inférieure est trop épaisse ; la longueur du visage, depuis le menton jusqu'au sommet de la tête, est de six pieds ; les bonnets ont trois pieds de plus ; les bustes sont entiers, à l'exception des deux mains de la figure en face qui sont mutilées. Un escalier, caché derrière la main de Siva, conduit à un banc commode, placé derrière son bonnet, et où un brahme se tapissait pour opérer quelque fraude pieuse. Les figures des dieux sont multipliées à l'infini, plusieurs sont gigantesques.

A droite de l'entrée, est une salle carrée avec quatre portes, supportées chacune par huit figures colossales. Elle renferme la statue gigantesque de Mahadeo. Tout est taillé dans le roc, de même que le reste de la caverne. On trouve une chambre semblable dans un souterrain plus petit et plus reculé, dans lequel on entre par un coin de la grande caverne. La couverture de ce passage est tombée ; ayant grimpé sur les débris, nous nous sommes trouvés dans un vestibule qui n'a

point d'issue, et qui est éclairé par le haut; le flanc de la montagne étant percé dans toute son épaisseur. Le souterrain auquel il appartient ne contient que la salle carrée où est Mahadeo, et une chambre de bain à chaque extrémité; l'une est ornée de riches sculptures.

Quand nous fûmes las d'examiner les merveilles du souterrain d'Eléphanta, je fis une esquisse du grand compartiment en face de l'entrée; à mon retour à Bombay, je la comparai aux dessins du voyage de Niebuhr, que j'eus le plaisir de trouver parfaitement exacts. J'ai vu avec chagrin les colonnes et les sculptures de la caverne défigurées par les noms des personnes qui les visitent, les uns barbouillés en noir, les autres creusés dans la pierre. Les Portugais, par un zèle mal entendu, firent la guerre aux temples et aux dieux, de même qu'aux armées des Hindous, et ruinèrent ce vaste monument de l'idolâtrie. La terre est jonchée de débris de statues; des colonnes sont privées de leurs bases, et suspendues à la voûte; d'autres, dénuées de chapiteaux, ou fendues en deux, menacent de se détacher de la montagne qu'elles soutenaient.

Le temple d'Eléphanta et les autres immenses souterrains des environs ont dû être l'ouvrage d'un peuple très-avancé dans les arts de la civilisation, riche et puissant; mais ces avantages ap-

partiennent surtout à des prêtres rusés qui réservèrent pour leur caste la science, l'abondance et l'honneur, et, connaissant la vérité, prêchèrent à la multitude une superstition grossière et dégradante. Il serait curieux de suivre les progrès et la décadence des arts qui ont produit de pareils monumens ; il ne reste aucune trace de leur histoire; nous sommes obligés de la chercher dans la marche naturelle de l'esprit d'un peuple adroit et ingénieux, mais comprimé par la superstition, et dont les vertus et les talens ne pourront jamais s'élever au-dessus de ce qu'étaient ses ancêtres. »

Quelque temps après, madame Graham visita le grand souterrain de Carli, situé dans les Ghâtes à 200 toises au-dessus du niveau de la mer. « Arrivés dans la caverne, dit-elle, nous nous crûmes transportés dans une cathédrale gothique; la voûte s'élève à une hauteur étonnante; et se termine par un cintre semi-circulaire; elle est appuyée de chaque côté sur vingt-une colonnes. En face de l'entrée, est un grand temple, si l'on peut appeler ainsi une masse de pierres couronnée d'un dôme sur lequel on a placé un énorme parasol de bois de teck en signe de respect. La longueur du souterrain est de quarante pas, sa largeur de quatorze; de chaque côté des colonnes, il y a un espace de six pieds de large; on

ne voit de sculptures que sur le chapiteau des colonnes qui sont la plupart hexagones; le nombre des angles varie; les bases ont la forme de coussins comprimés; les chapiteaux ressemblent à la corolle d'une fleur renversée, ou à une cloche sur le haut de laquelle sont deux éléphans, montés chacun par deux cavaliers; plusieurs colonnes portent des inscriptions en caractères que l'on n'a pas pu déchiffrer jusqu'à présent. Un fait remarquable est que la voûte est garnie de cintres en bois de teck, façonnés de manière à s'adapter chacun à sa place, et soutenus par des dents qui correspondent exactement à des trous dans le rocher; je suppose que c'est une précaution employée pour prévenir le dommage que les pluies des moussons pourraient faire à ce beau monument. Ce souterrain de Carli est un des vaisseaux les plus magnifiques que j'aie vus par la justesse des proportions et le fini du travail. Il est situé près du sommet d'une montagne boisée, du haut de laquelle on jouit d'un point de vue enchanteur. Le réservoir, également taillé dans le roc, est rempli d'une eau limpide; le pays voisin est d'une fécondité admirable.

Le souterrain est un temple; de chaque côté, il y a des corridors avec des cellules pour la demeure des prêtres et de leur famille. Le portique est la partie la plus soignée de l'édifice; un tiers

de sa hauteur est rempli de statues ; l'une, représentant un homme qui danse, est remarquable par la grâce du dessin ; les extrémités sont garnies, jusqu'à la même hauteur, de figures gigantesques d'éléphans.

La différence entre ce souterrain et celui d'Eléphanta est frappante ; ici la divinité n'est personnifiée nulle part ; il n'y a pas de salles séparées pour les rites secrets. Les opinions religieuses qui les consacrèrent tous deux ne diffèrent pas moins l'une de l'autre : le souterrain de Carli est un temple de la religion des Djeines, secte que quelques personnes regardent comme plus ancienne que celle des brahmes. Les dogmes sont dissemblables, quoique plusieurs pratiques soient les mêmes.

Les Djeines croient que des hommes ont été élevés au rang des divinités : ils ont sanctifié des sages et non des héros. Ainsi, indépendamment de la grande divinité, correspondante à Brehm, ils adorent leurs premiers vingt-quatre gourous, ou guides spirituels. Ils ont quatorze livres sacrés, écrits en sanscrit ; ils s'abstiennent de nourriture animale. Ils sont partagés en quatre classes. Ils possédèrent jadis un royaume puissant. Affaiblis par de longues guerres contre les brahmes, ils furent anéantis, comme nation, dans le treizième siècle, par les rois mahométans du Byjnagar ;

tous ceux que j'ai vus sont pauvres ; il y en a beaucoup à Delhy, à Tondjeyeram, à Collapor et à Pennaconda. »

Mme Graham s'étant mise en route pour aller à Pounah, dans le pays des Marattes, vit autour de Tolligong de tristes traces de la guerre et de la famine; on reconnaît les lieux où les troupes de Scindiah et d'Holcar ont campé; leur marche est marquée par les maisons et les temples ruinés, par les étangs mis à sec; on dit que dans l'affreuse disette de 1805 à 1806, il périt à Tolligong 80,000 habitans; cette ville commence à se remettre de cet épouvantable désastre.

« A Tchintchore, dit Mme Graham, j'ai vu ce que je croyais ne pouvoir se trouver qu'au Tibet, un dieu vivant; le deo de Tchintchore : ce n'est rien moins que Ganèsa incarné dans le corps d'un enfant de douze ans. Il est le huitième de sa famille qui a été choisi pour avoir l'honneur de représenter Dieu sur la terre. Le premier fut Maraba, un gosseyn d'une piété si éminente que Ganèsa le récompensa en s'incarnant dans sa personne, et en confiant en même temps à ses soins une pierre sacrée et la garde de son temple; il lui promit aussi une faveur semblable pour ses descendans jusqu'à la huitième génération. Ils sont arrivés à ce nombre; mais la dévotion et la superstition des voisins du temple ayant enrichi la famille par

des dons de terres, de villages et de villes; le corps sacré des brahmes a décrété que le dieu continuera à être incarné dans la famille de Maraba. Lorsqu'on leur a objecté que l'effet de la promesse du dieu avait dû finir avec la septième génération, ils ont répondu que le dieu ayant été assez puissant pour étendre son bienfait jusqu'au septième descendant immédiat du saint gosseyn, il y aurait de l'impiété à douter qu'il pût continuer la même grâce à leur postérité. Le palais ou bara du dieu est une énorme masse de bâtimens, sans aucune élégance, près des rives du Moutha, sur lequel Tchintchore est situé.

En entrant dans la cour du palais, nous avons vu plusieurs personnes occupées du devoir saint et honorable de préparer de la bouse de vache pour être répandue sur le plancher de la demeure du dieu; ce lieu nous parut fort sale. Toutes les fenêtres étaient garnies de brahmes bien nourris et au teint fleuri, qui sans doute prennent le plus grand soin des revenus du dieu. Cette petite divinité était assise sur un siége de bois dans un véranda de mince apparence. Il ne se distinguait des autres enfans que par quelque chose d'égaré dans le regard; ce qui vient, dit-on, de la grande quantité d'opium qu'on lui fait avaler tous les jours. On ne le laisse pas jouer avec les enfans de son âge, et on ne lui permet de parler que le

sanscrit, afin qu'il ne puisse converser qu'avec les brahmes. Il nous reçut très-poliment, nous dit qu'il voyait toujours les Anglais avec plaisir, et après quelques mots d'entretien qu'un brahme interprétait, nous prîmes congé du dieu qui nous présenta de sa main céleste des amandes et du sucre candi parfumé à l'assa-fœtida; en retour nous lui avons donné une poignée de roupies.

En sortant du bara, nous avons visité les tombeaux des précédens deos. Ce sont de petits temples renfermés dans une cour bien pavée et plantée d'arbres, un bel escalier conduit à la rivière. La dévotion des fidèles déployait en ce lieu la plus grande activité. Ici des femmes versaient du lait, de l'huile et de l'eau sur les statues des dieux, des enfans les ornaient de fleurs ; là les pèlerins et d'autres fidèles faisaient leurs ablutions, les prêtres chantaient des passages des vedas; tout cela s'exécutait avec une indolence remarquable. En passant auprès des tombeaux, j'aperçus une grande pierre très-bien polie; je supposai que c'était le palladium de Tchintchore; on me pria de ne pas trop en approcher, de sorte que je ne pus satisfaire ma curiosité. Les réflexions que m'inspira le spectacle d'une superstition aussi folle que dégradante, ne furent pas flatteuses pour la dignité de l'espèce humaine. Si j'étais sûre que les relations des Hindous avec l'Europe

pussent, dans un avenir même éloigné, relever ce peuple de leur abaissement moral et religieux, je pardonnerais à mes compatriotes les moyens qu'ils ont employés pour se rendre maîtres de ce pays. »

Mme Graham fit en 1810 un voyage à Ceylan, et revint ensuite à Bombay : elle visita les cavernes de Toulsi qui lui rappelèrent celles de Carli, mais le travail n'en est pas si achevé. Plus tard elle s'embarqua pour Madras, sur une frégate que son mari commandait.

« Je ne connais rien de plus frappant, dit-elle, que la première vue de Madras par mer. Un terrain bas et sablonneux s'étend à perte de vue au nord et au sud ; un petit nombre de collines que l'on aperçoit à une grande distance dans l'intérieur, fait supposer que l'on ne trouvera en débarquant qu'un terrain nu et stérile : on arrive sur la rade, alors la ville et la citadelle apparaissent comme par enchantement ; le rivage est couvert de gens de toutes les couleurs et dont les mouvemens, dans cet éloignement, feraient croire que la terre elle-même est animée. Les magasins et d'autres bâtimens publics qui bordent la plage, sont de beaux édifices soutenus par des voûtes rustiques et dont l'étage supérieur est orné de colonnes. Ils sont revêtus de stuc qui est poli et devient dur comme le marbre. A quelque distance le fort

Saint-George avec ses lignes et ses bastions, l'hôtel du gouvernement et ses jardins, dans le fond le mont Saint-Thomas, forment un tableau magnifique, embelli encore de distance en distance par les tours des pagodes qui s'élèvent du milieu des jardins.

Le ressac, le long de la côte de Coromandel, est très-fort. Il y occasione une barre qui empêche les bâtimens d'en approcher : on a donc recours, pour débarquer, à des chelingues. C'est une espèce d'embarcation qui paraît fort mauvaise par sa construction, mais qui est très-utile. Tandis que j'en considérais l'arrangement, et que je regardais les Maquois qui la conduisaient, ils entonnèrent ce qu'ils appellent une chanson : ce sont plutôt des cris sauvages et plaintifs. Nous sommes entrés dans la barre, le patron debout battait la mesure avec force de la tête et du pied, tandis que les matelots faisaient avancer la chelingue à reculons; une forte lame vint la frapper et l'emporta avec une violence terrible; alors les rameurs redoublèrent d'efforts pour que la lame en reculant n'entraînât pas la chelingue; cette manœuvre fut répétée à peu près six fois, le chant des Maquois augmentant ou diminuant suivant la force et la grandeur de la lame; à la dernière, nous fûmes lancés sur la plage où la chelingue resta à sec. Ces embarcations sont grandes, légères et faites de

planches fort minces, liées ensemble ; les coutures ne sont remplies que de paille : si on les calfatait, on ôterait à la chelingue la flexibilité nécessaire pour n'être pas brisée par le ressac ; les Maquois assis sur des bancs posés sur le bord de la chelingue, sont nus, à l'exception d'un morceau de toile attaché autour des reins avec une ficelle ; ils sont coiffés d'un turban ; leur physionomie sauvage n'est pas embellie par la croûte de sel que la mer laisse sur leur corps, et qui généralement blanchit à moitié leur peau. À une des extrémités de la chelingue, les passagers se placent sur un siége garni de coussins et entouré d'un rideau ; ils y sont à sec, tandis que la lame brise autour de la chelingue.

A Madras tout le monde vit à la campagne ; les bureaux du gouvernement et les comptoirs des négocians sont dans la ville ou dans le fort ; les hommes y viennent pendant le jour, le soir ils retournent dans leurs familles. L'architecture des maisons est élégante ; les portiques et les vérandas sont soutenus par des colonnes en stuc : les murailles sont également revêtues de cette substance, tantôt blanche, tantôt colorée ; les planchers sont couverts de nattes de rotin : on parvient ainsi à rendre les maisons aussi fraîches qu'il est possible ; elles sont ordinairement entourées d'un champ planté d'arbres et d'arbustes ; les fleurs et les fruits

n'y viennent que très-difficilement. Pendant la durée des vents chauds, on place aux portes et aux fenêtres des tâts, sorte de natte faite avec la racine du cousa (*poa cynosuroïdes*) qui a une odeur agréable; on les arrose constamment, de sorte que l'air, en passant au travers, répand dans toute la maison une fraîcheur et une odeur agréables.

J'avais si souvent entendu parler en Europe de la dextérité des escamoteurs de Madras, que ma curiosité de les voir était extrême; nous en avons donc fait venir une troupe choisie. Après les tours ordinaires de gobelets et de boulettes qui furent changées de manière à tromper l'œil le plus vigilant; après avoir fait trouver un petit serpent en vie dans ma main, où je croyais être sûre d'avoir reçu un caillou, le principal bateleur prit une pincée de sable blanc entre son doigt et son pouce, et traça en le répandant des lignes rouges, bleues ou jaunes selon que nous le demandions. Ce qui m'amusa le plus fut de lui voir jeter en l'air huit boules de cuivre qu'il tint constamment à égale distance en les faisant tourner pendant long-temps. Il fit plusieurs autres tours, et comme il était nu jusqu'à la ceinture, il ne pouvait rien cacher dans ses vêtemens pour aider son adresse. Après ces tours, il prit une pierre ronde et grosse comme sa tête, la posa entre ses talons, puis faisant un soubresaut, il la

lança en l'air à une grande hauteur, il la reçut sur son épaule, d'où, par un autre effort, il la repoussa en l'air; elle lui retomba sur le dos, puis, par la même manœuvre, successivement sur les côtés, sur le dedans du coude, sur le poing et sur l'estomac. Ce qu'il y eut de plus remarquable et en même temps de plus pénible, fut de lui voir avaler une épée; il n'y avait pas là de supercherie, j'ai manié l'arme avant et après l'opération; j'aurais cru que cet exercice devait être nuisible aux jongleurs; mais ils ont l'air de jouir d'une très-bonne santé. Ces gens font, dès l'âge le plus tendre, l'apprentissage de ce métier: les enfans commencent par avaler de petits morceaux de bambou, qu'ils allongent successivement. »

Le 26 août, madame Graham s'embarqua pour Calcutta : « Nous avons cheminé constamment, dit-elle, le long de la côte, qui a été continuellement couverte de brume. Nous avons passé devant la pagode de Djaghrenâth qui est isolée sur une grève sans fin. La première terre que nous avons aperçue ensuite a été la pointe de Palmyra, ou plutôt la sommité des arbres qui donnent leur nom à ce cap bas et sablonneux. Ayant mouillé sur la rade de Balasore, les brisans et la couleur de l'eau nous avertirent que nous approchions de la terre, quoique nous ne la vissions d'aucun côté. L'eau ressemblait à une boue épaisse, plus con-

venable pour qu'on marchât sur sa surface, que pour être traversée par un navire. Nous avons donc quitté le vaisseau, et nous avons continué notre route dans une goëlette de pilote. Quel triste aspect que celui de l'entrée du Hougly! à l'ouest des brisans effrayans s'étendent à perte de vue; on est entouré de requins et de crocodiles : à l'est, un objet plus affreux est l'île de Sangor, fort basse et couverte d'un djengle sombre dont la vue glace d'épouvante; on reconnaît qu'il doit être un nid de serpens et un repaire de tigres. C'est pis encore : tous les ans il s'y fait des sacrifices humains que la vigilance du gouvernement britannique n'a pu encore empêcher. Le temple est démoli, mais les fanatiques sectateurs de Kali se précipitent dans le bras du fleuve qui sépare l'île du continent, vis-à-vis du lieu où s'élevait l'autel sanglant; et couronnés de fleurs, vêtus d'écarlate, chantant des hymnes en honneur de la déesse, ils se dévouent à la mort; celui qui atteint à la rive opposée sans avoir été dévoré par les requins sacrés, devient paria et se regarde comme l'objet de la haine des dieux. Des mères, possédées de cette superstition furieuse, des mères jettent leurs enfans à ces poissons féroces; scènes trop affreuses pour être décrites. Actuellement le gouvernement place à Sangor un corps de troupes, pendant la réunion annuelle, pour empêcher ces pratiques

abominables, ce qui les rend assez rares aujourd'hui.

En remontant le fleuve, on perd de vue les brisans à mesure qu'on avance, le djengle s'éclaircit graduellement; les arbres deviennent plus grands : on aperçoit de temps en temps une pagode ou un village; le Hougly se couvre de bateaux de toutes les formes; ses rives sont garnies de maisons de campagne : le pays devient charmant; la population nombreuse et active, la terre bien cultivée m'annoncèrent que nous approchions d'une grande capitale.

En débarquant, je fus frappée de l'air de grandeur de tous les édifices; non que les règles de l'art soient scrupuleusement observées dans leur construction; mais le grand nombre de colonnes, de portiques, de dômes, de portails, entremêlés d'arbres, forment un superbe tableau, animé par un beau fleuve rempli de navires.

Ici les conversations les plus agréables sont celles dans lesquelles il est question de l'Europe, où l'esprit humain semble s'être développé avec plus d'avantage que partout ailleurs. En regardant ici autour de nous l'apathie, la superstition dégradante, l'obéissance passive des Hindous, le fanatisme plus vil des Musulmans; l'avidité, la prodigalité, l'ignorance, les habitudes ignobles de la plupart des blancs, semblent placer tout ce

monde à peu près au même niveau, qui est bien au-dessous de celui des nations les moins civilisées de l'Europe.

Nous sommes dans la saison des fêtes (25 octobre), de tous côtés j'entends des tam-tam, des tambours, des flûtes et des trompettes : je vois des processions en l'honneur de Kali qui vont à deux milles d'ici, à Kalighât, où il y a un temple célèbre depuis long-temps. Il a été démoli pour en construire un plus magnifique. Dans tous les bazars, et à la porte de chaque boutique, sont suspendues des figures de bois et des têtes humaines, dont le cou est peint couleur de sang, ce qui indique, je pense, qu'autrefois on sacrifiait des hommes à cette déesse. Je pense qu'elle était la divinité tutélaire de Calcutta.

Il y a trois semaines, on célébra la fête de Kali sous le nom et les attributs de Dourgha. Ces images et celles de quelques autres divinités furent promenées en procession avec une grande pompe, et baignées dans les eaux du Hougly : ces figures étaient placées sous des dais dorés et peints des couleurs les plus vives ; des hommes les portaient sur leurs épaules. Plusieurs de ces temples ambulans marchaient ensemble précédés par des bannières, de la musique et des brahmes la tête nue, qui récitaient des mantras : les dieux étaient suivis de leurs chars traînés par des bœufs

ou des chevaux richement caparaçonnés, et chargés des instrumens des sacrifices. D'autres brahmes les escortaient, une foule immense de toutes les castes les suivait : cette fête a duré plusieurs jours.

Maha-Radjah, un des principaux Hindous, m'ayant invité à un nauteh ou divertissement religieux qui devait avoir lieu chez lui, trois jours de suite, j'y allai le 6 octobre. Nous fûmes reçues dans une grande cour carrée, couverte, pour l'occasion, d'une toile rouge, à laquelle on avait attaché une profusion de fleurs artificielles; la maison occupe trois côtés de cette cour : les murs en sont ornés d'un double rang de colonnes accouplées; entre chaque couple il y a une fenêtre : le quatrième côté est formé par le temple de la famille, dont l'architecture, dans le style du pays, est très-jolie. On monte par un escalier au véranda du temple, dans lequel la statue de Vichnou assis était magnifiquement parée. Une quantité de bougies, dans de superbes candélabres, brûlaient devant lui. Une centaine de personnes étaient déjà assemblées; ce lieu pouvait en contenir une fois autant. Les danses étaient commencées; dès que le maître de la maison nous aperçut, il nous conduisit aux meilleures places, et fit placer derrière nous de petits garçons avec des éventails de soie rouge à frange

d'or. Il nous offrit des bouquets de mogori et de roses, attachés dans une feuille verte ornée d'une frange d'argent. On apporta ensuite un petit vase d'or; Maha-Radjah nous arrosa d'essence de rose avec une cuiller d'or. Les premiers danseurs étaient des hommes, qu'à leur mise je pris pour des femmes, quoique je fusse surprise de la hardiesse de leurs gestes, qui était tout ce qu'il y avait de remarquable dans leur danse : ils firent place à des chanteurs cachemiriens qui chantèrent des odes de Hafiz et des chansons hindoustanes, et dont les voix étaient très-agréables ; un vieillard, dont la longue barbe blanche, les cheveux et le teint blanc indiquaient un autre climat, les accompagnait de sa guitare qui avait un son extrêmement doux ; il la touchait avec goût et habileté.

Ces chanteurs furent, à mon grand regret, remplacés par une pantomime dans laquelle les acteurs représentèrent des éléphans, des ours et des singes. Après eux les femmes dansèrent ; quoiqu'elles fussent jolies et que leurs mouvemens fussent gracieux, je trouvais qu'elles ne répondaient pas à l'attente que je m'en étais faite. L'une d'elles déploya, en dansant en rond, une pièce de mousseline à raies de couleurs, et avec chaque raie formait des fleurs de couleurs différentes. La dernière scène que nous vîmes fut un ventriloque, le meilleur que j'aie entendu. Ensuite

nous nous sommes retirées malgré les instances de Maha-Radjah, qui nous promettait de nouvelles troupes de danseuses en nombre suffisant pour varier nos plaisirs pendant toute la nuit. Maha-Radjah faisait à merveille les honneurs de sa maison ; il parlait avec bonté à ses hôtes, n'importe qu'ils fussent hindous, chrétiens ou mahométans.

Je fus fâchée de n'avoir pu aller le lendemain chez Maha-Radjah, parce que j'ai appris que des Portugais et des parias y parurent en européens et imitèrent nos danses, notre musique et nos manières. Je regrette que la fierté des Européens les empêche ici comme à Madras de fréquenter les Hindous; je n'ai pu faire connaissance avec aucune famille de ceux-ci ; leurs usages m'ont paru les mêmes qu'à Bombay où je les ai vus de près. Leurs maisons sont plus commodes à Calcutta qu'à Bombay ou à Madras ; ils portent moins d'ornemens que les Marattes, quoiqu'à d'autres égards, ils semblent être plus riches et mieux vivre que ce peuple.

L'hôtel du gouvernement, bâti par lord Wellesley, est le plus beau des édifices publics ; les autres sont un hôtel-de-ville, un palais de justice et deux églises. Le bâtiment des employés de la compagnie ressemble à un misérable hôpital ou à une maison de charité ; c'est là que demeurent les écrivains récemment arrivés d'Europe ; ils étu-

dient au collége du fort William l'hindoustani, le bengali et le persan. A des époques réglées, ils soutiennent un examen devant le gouverneur général.

Calcutta est, ainsi que Londres, une ville peu considérable, qui a des faubourgs immenses; ses habitans appartiennent à toutes les nations de la terre. Chinois et Français, Persans et Allemands, Arabes et Espagnols, Américains des États-Unis et Portugais, Juifs et Hollandais y sont mêlés avec les Hindous et les Anglais, les premiers habitans primitifs, les autres maîtres actuels du pays. Ce mélange de peuples qui, selon mon opinion, devrait affaiblir les préjugés de chacun d'eux, produit un effet diamétralement opposé, au moins chez les Anglais. Chacun de ceux-ci se fait gloire d'être un John Bull outré, mais plutôt, je crois, dans la forme que dans le fond; car dans les affaires sérieuses, et quand il s'agit de questions de justice, chacun est ce qu'il doit être.

En revenant d'une promenade, je passai près du cimetière anglais; il a plusieurs acres d'étendue, et il est si rempli de colonnes, d'urnes et d'obélisques, qu'il semble que l'on ne puisse pas y mettre un de ces monumens funéraires de plus; c'est comme une ville des morts : il s'étend de chaque côté de la route, au-delà on ne voit rien; la plupart des personnes qui y sont enterrées n'é-

taient pas âgées de vingt-cinq ans ! réflexion triste, et qui cependant se présente naturellement à l'esprit; tant de jeunes gens ont été moissonnés par la mort dans les premières années de leur séjour sous ce climat ! combien, parmi eux, accoutumés pour la moindre indisposition aux tendres soins de leurs parens, de leurs frères, de leurs sœurs, ont expiré ici, entièrement isolés, et n'ont été pleurés que par des étrangers ! Je ne sais pourquoi il paraît plus triste de mourir dans un pays éloigné que dans le sien ; c'est une superstition générale de souhaiter que sa cendre soit mêlée à sa terre natale.

Le temps est si frais à cette époque (20 novembre) que la promenade est agréable. Que de mouvement et d'activité autour de Calcutta ; on voit à la fois sur le fleuve de grands vaisseaux de la compagnie anglaise des Indes, et des grabs, ou des dôs d'Arabie, ou un prô de l'archipel oriental d'Asie ; ici les canots pittoresques des Hindous avec leurs cabanes flottantes ; là les bolios, ou canots de plaisir des Anglais ; ils sont peints en vert et dorés, et ont des tendelets en soie.

Les vents du nord sont maintenant si froids (25 novembre) que je suis obligée de m'envelopper d'un châle de laine et d'une palatine de fourrure, quand je fais ma promenade du matin sur un des éléphans du gouverneur général. Il y a dans le paysage des environs de Barrackpore,

ville à 16 milles de Calcutta, quelque chose qui me rappelle les bords de la Tamise ; c'est une verdure aussi belle, un feuillage aussi touffu, des eaux aussi belles ; il y a même des maisons de campagne sur les bords du fleuve ; mais il y manque des villages et des chaumières, dont les habitans se révoltent à l'idée d'être opprimés sans pouvoir obtenir justice, et auxquels sourit l'espoir de parvenir aux emplois qu'ils ont la capacité ou le courage d'ambitionner. Il y a peut-être un peu d'orgueil dans la pitié que je ne puis m'empêcher de ressentir pour les basses classes des Hindous, qui paraissent si résignés à tout ce que j'appelle les maux de la vie. J'éprouve un sentiment d'humiliation en les voyant à demi vêtus, à demi nourris, couverts de maladies dégoûtantes ; je demande comment ils sont tombés dans cet état de dégradation, et s'il n'y a point de moyen de les en retirer : on me répond : « C'est la coutume ; cette caste doit s'y soumettre ; » jamais ils n'essayent de franchir les bornes qui les y retiennent.

En remontant l'autre jour le fleuve (20 décembre) pour aller à Barrackpore, le premier objet qui frappa mes regards fut un cadavre qui était dans l'eau depuis assez long-temps pour être enflé et surnager ; il passa tout près de notre canot, il était blanchi et entouré de poissons. En débarquant, je vis deux chiens sauvages qui en déchi-

raient un autre : voilà ce que l'on aperçoit tous les jours sur les rives du Hougly, et plût au ciel que l'on n'y observât rien de pire.

Vis-à-vis de Barrackpore, de l'autre côté du fleuve, est Sérampore, ville appartenant autrefois aux Danois. C'est le rendez-vous principal des missionnaires; ils y ont une imprimerie de laquelle sont sorties des traductions des saintes écritures, dans la plupart des langues de l'orient. »

On compte à Calcutta plus de 500,000 habitans.

En remontant le Gange, on trouve sur la rive droite de ce fleuve, à 85 lieues au nord-ouest de Calcutta, la ville de Patna, dont l'étendue, en y comprenant ses faubourgs, est immense; c'est la capitale du Behar. Les maisons des Européens sont éparses dans un faubourg long et étroit, bâti au-dessus de la ville le long du fleuve. Beaucoup de maisons de Patna sont en briques, un plus grand nombre est en boue et couvert en tuiles, très-peu ont des toits en chaume. Une seule rue, passablement large, n'est ni droite ni bâtie régulièrement; toutes les autres sont tortueuses et étroites. Dans les chaleurs du printemps, la poussière y est insupportable, pendant la saison des pluies on enfonce partout dans la boue; le faubourg de Marosgoughé à l'est de la ville renferme beaucoup de magasins bien bâtis; malheureusement ils sont en matériaux très-combustibles,

ce qui rend les incendies très-fréquens ; tous les cinq ou six ans, ce faubourg est réduit en cendres.

Patna est devenue une des villes les plus peuplées de l'Hindoustan ; sa population est de 320,000 âmes ; indépendamment des étrangers et d'un grand nombre de domestiques qu'ils y amènent. Les Seyks ont à Patna un temple, objet d'une grande vénération ; on y voit plusieurs familles arméniennes qui s'y sont établies depuis long-temps. Cette ville fait un grand commerce avec le Népâl.

Parmi les villes saintes des Hindous, une des plus célèbres est Benarès sur la rive droite du Gange, dont la largeur est en cet endroit de quatre milles ; elle est sur une hauteur baignée par un coude du fleuve, et ses maisons s'étendent jusque sur les bords de l'eau ; des escaliers ou ghâts ont été construits en différens endroits pour faciliter le débarquement et les ablutions ; ils s'élèvent à trente pieds avant d'arriver au niveau des rues ; en faire élever un est un acte de piété fréquent chez les Hindous.

« Je fus enchanté de l'aspect de Bénarès, dit lord Valentia, cette ville couvre la rive concave du fleuve. Les minarets surtout produisent un bel effet. Le climat est très-différent de celui de Calcutta. On avait fait du feu peu de temps avant mon arrivée (8 mars 1803) ; les nuits étaient assez froides. En entrant dans cette ville je tra-

versai le quartier le plus peuplé et le plus fréquenté qui est sans contredit le plus singulier que j'aie jamais vu. Les rues en sont si étroites, que j'eus beaucoup de peine à empêcher mon cheval de se heurter contre les murs. Les maisons sont bâties en pierre de taille, elles ont des toits en terrasse et des fenêtres très-petites pour empêcher la chaleur et les regards du dehors. On en voit qui ont jusquà six étages; elles sont peintes d'une manière bizarre, et l'architecture en est tout aussi extraordinaire. Des sculptures formant une bande séparent chaque étage. La grande dimension des pierres qui entrent dans leur construction, et la manière dont elles sont jointes, prouvent que les Hindous sont d'assez bons maçons. Les deux côtés de la rue se rapprochent tellement sur quelques points, qu'on les réunit par des galeries. Plusieurs maisons neuves sont bâties sur un très-bon plan, et toute la ville a une apparence de prospérité que la réalité ne dément point.

Benarès est un lieu si saint que plusieurs radjah hindous y ont un vekyl ou intendant en résidence; ceux-ci font au nom de leur maître les ablutions et les sacrifices prescrits par leur religion. Le pays qui environne cette ville est très-fertile; les procès relatifs aux propriétés territoriales sont très-nombreux parce qu'elles sont très-chères et très-recherchées. On compte à Benarès 12,000 maisons

en pierre ou en brique qui ont depuis un jusqu'à six étages ; les maisons en terre passent 16,000. Le nombre fixe des habitans s'élève à 582,000, indépendamment des personnes attachées à la suite des princes mogols et d'autres étrangers qui se montent à près de 3,000. Durant les fêtes religieuses, le concours du peuple est au-delà de tout calcul ; quant aux Mahométans, il n'y en a pas plus d'un sur dix Hindous. On dit que 8,000 maisons sont occupées par des brahmes qui reçoivent des aumônes quoique chacun d'eux possède quelque chose.

La mosquée, avec ses minarets, a été bâtie par Aureng-Zeb qui voulait mortifier les Hindous ; elle est sur le point le plus élevé et le plus apparent, tout près du fleuve, et de plus les fondemens en ont été jetés dans un terrain sacré où était un temple hindou : celui-ci fut démoli pour faire place au temple musulman ; la ville sainte fut profanée ; la mosquée domine sur toutes les pagodes, et ce qui est peut-être plus piquant, sur toutes les terrasses des maisons sur lesquelles les femmes prennent le frais le soir et le matin.

Du haut d'un des minarets, la vue s'étend sur toute la ville et sur la riche campagne qui l'entoure ; je vis le fleuve dans lequel se baignaient des milliers d'habitans. Un petit temple dédié à Mahadeva en porte le trident à une hauteur médiocre, tout

près des minarets, au haut desquels s'élève le croissant, emblème exact de l'état dans lequel se trouvaient précédemment les deux religions. La tyrannie semble être la conséquence nécesaire de l'islamisme dont le premier principe est l'intolérance.

Le nombre des temples érigés en l'honneur des principales divinités est très-considérable; les principaux sont ceux de Vichnou et de Mahadeva, ainsi que de leurs épouses. Il faut employer quinze jours pour faire les prières et les offrandes de fruits à chacun d'eux. Le premier jour le pèlerin se baigne dans le puits sacré de Meunkernika, et les autres jours dans le Gange.

Le climat de Benarès passe pour très-sain : cette ville, quoique située par 23° 30′ de latitude nord, par conséquent sous le tropique du Cancer, est rafraîchie par le voisinage de l'Himalaya; le froid y est quelquefois assez vif en hiver pour occasioner des gelées blanches et même produire des glaçons.

Arrivé de l'autre côté du Gange; je pus contempler l'ensemble de Benarès; je n'avais pu me former une idée exact de la beauté de sa perspective en traversant ses rues, ou en la regardant du haut des minarets; d'innombrables pagodes de toute grandeur et de toutes les formes s'élèvent sur la rive du Gange et même empiètent sur le lit de ce fleuve. Construites uniformément en pier-

res, et avec beaucoup de solidité, elles résistent à la violence du courant qui, dans la saison des pluies, vient les frapper; il y en a de peintes et d'autres dorées; elles ont toutes des dômes que surmonte souvent le trident de Mahadeva. Le contraste que forment les maisons généralement massives avec la légèreté des pagodes réunit l'agrément à la singularité. Partout des arbres couronnent les murs, et les milliers d'Hindous que l'on voit constamment se baigner dans le fleuve, ou y laver du linge, n'ajoutent pas médiocrement à la bizarrerie de cette scène extraordinaire.

Le nombre des Européens est peu considérable. Parmi une si grande population d'Hindous et dans une ville si sainte, on peut supposer que la quantité de mendians est très-forte; toutefois plusieurs Hindous ont de grandes fortunes, et sont ou négocians ou banquiers. Benarès a depuis long-temps été le grand marché des diamans et des autres gemmes apportées du pays de Boundelcound.

Benarès ou Casi étend sa sainteté sur le territoire qui l'entoure dans un rayon de dix milles. Le lingam de la principale pagode est regardé comme une pétrification de Siva lui-même. Suivant une autre légende cette cité fut originairement bâtie en or; les péchés des hommes la transformèrent en pierre, et l'accroissement de la

perversité l'a réduite à n'être que de terre couverte de chaume. Les brahmes affirment que Benarès ne fait point partie du globe terrestre, il repose sur l'ananta, serpent à dix mille têtes (l'éternité); cette cité est fixée sur la pointe du trident de Siva; ils allèguent à l'appui de cette assertion le fait que jamais on ne ressent de tremblement de terre à Benarès ni dans sa banlieue sacrée, et ajoutent qu'en conséquence de cette position particulière, elle a échappé à la destruction dans un bouleversement partiel du monde. La plupart des Hindous ne restent que peu de temps à Benarès, puis retournent dans leurs familles; cependant cette visite transitoire assure au pèlerin l'entrée dans le ciel de Siva. Quelques-uns reviennent voir la ville sainte; on cite entre autres un dévot qui avait fait seize fois le voyage entre Benarès et Ramisseram, sur le détroit de Manaar. Des guides ou cicerones vont au-devant des pèlerins dans les villages voisins de Benarès et les conduisent par troupes à Benarès. Il y vient aussi beaucoup de gens de toutes les parties de l'Hindoustan afin de finir leurs jours dans un lieu si saint; les Hindous croient même que les Anglais, quoique mangeant du bœuf, qui meurent à Benarès, peuvent obtenir d'être absorbés dans la substance de Brahma. Quelques poundits se relâchent de leurs dogmes au point de penser que les Anglais peuvent être

sauvés dans deux autres cas, savoir : lorsqu'ils croient fermement à Ganga (au Gange) et quand ils terminent leur existence à Djagrenâth. Ils citent même l'exemple d'un Européen, qui de Benarès, alla droit au ciel ; mais il paraît que celui-ci avait laissé de l'argent pour la construction d'un temple après sa mort.

Benarès est célèbre depuis long-temps comme le siége de la science des brahmes. Indépendamment d'un collége fondé par les Anglais pour la littérature hindoue, on compte dans cette ville plus de trois cents professeurs hindous qui enseignent en particulier la connaissance des lois ; le nombre de leurs élèves est de plus de cinq mille. Persuadés que s'ils recevaient directement quelque chose de leurs disciples, le mérite de leur expliquer les vedas serait perdu, ils n'en veulent rien accepter, et se reposent entièrement sur le produit des donations que leur font les pèlerins d'un rang distingué, et sur les salaires réguliers que leur allouent différens princes hindous, tels que le radjah de Djeypour et plusieurs chefs marattes. Le gouvernement anglais a essayé d'assigner des revenus fixes à ces professeurs. Il n'a pu parvenir à vaincre les préjugés des Hindous sur ce point ; parce que la fonction de professeur considérée comme un emploi, répugne aux idées des poundits, et que les plus savans de ceux-ci ont cons-

tamment refusé d'accepter cette place, quoique les appointemens en fussent considérables.

On enseigne aussi à lire et à écrire aux petits garçons ; on les réunit dans un endroit couvert de sable uni sur lequel ils tracent les lettres avec le doigt ou avec un roseau, et en même temps les prononcent. Quand l'espace devant chaque écolier est rempli de caractères, celui-ci l'efface et le prépare pour une nouvelle leçon.

Bénarès est à 154 lieues au nord-ouest de Calcutta : en continuant à remonter le Gange, après avoir quitté la ville sainte, on arrive bientôt sous les murs d'Allahabad, située au confluent du fleuve sacré et de la Djemna. Cette position avantageuse pour la défense du pays et pour le commerce, a dû fixer de bonne heure l'attention pour y fonder une ville ; plusieurs personnes pensent qu'Allahabad occupe l'emplacement de Palibothra, cité célèbre dans l'antiquité.

Le fort bâti au confluent même des deux rivières est très-ancien, Akbar, empereur mogol, le fit restaurer, les Anglais l'ont augmenté. Sa situation est admirable : dans les saisons des hautes eaux, on y jouit d'un spectacle magnifique ; d'un côté l'on voit le Gange roulant des flots jaunes et turbulens, de l'autre la Djemna limpide et paisible coulant mollement près des murs de la citadelle.

Les brahmes donnent à Allahabad le nom de Bhas Prayaga, ou, par manière de distinction, comme le confluent le plus grand et le plus saint du Gange avec une autre rivière, ils le nomment simplement Prayaga. Les quatre autres Prayagas sont dans la province de Serinagor : celui-ci doit sa célébrité à la jonction du Gange avec la Djemna et le Seresvati ; celle-ci n'existe plus ; les Hindous prétendent qu'elle vient, par-dessous terre, se joindre aux deux autres, et que par conséquent, en se baignant ici, l'on acquiert autant de mérite que si l'on s'était plongé dans les trois séparément. En arrivant ici, le pèlerin s'asseoit sur le bord du fleuve, et se fait raser la tête de manière que tous les cheveux tombent dans l'eau, les vedas promettant un million d'années de séjour dans le ciel pour chaque cheveu que l'eau entraîne. Après s'être fait raser, le dévot se baigne, et le même jour ou le lendemain il pratique les cérémonies en mémoire de ses ancêtres défunts. Le gouvernement exige de chaque pèlerin un droit de trois roupies pour la permission de se baigner ; les dons et les charités que l'on fait aux brahmes assis sur les rives du fleuve montent bien plus haut. Plusieurs dévots se privent volontairement de la vie à ce Prayaga si sacré ; ils pratiquent certaines cérémonies et vont dans un bateau à l'endroit précis où les trois rivières se réunissent ; ils attachent trois

cruches d'eau à leur corps, puis s'enfoncent dans le fleuve. D'autres perdent la vie, sans le vouloir, par l'empressement avec lequel un grand nombre à la fois se précipitent pour se baigner au point sanctifié, à une période de la lune déterminée, parce qu'alors l'expiation est le plus efficace. Il vient à Allahabad près de 80,000 pèlerins tous les ans.

En continuant à voyager au nord en remontant la Djemna, on rencontre Agra, jadis capitale de l'empire mogol. Campé en face de cette ville sur la rive gauche de la rivière, dit Hodges, voyageur anglais, je voyais un tableau bien triste. Tout le terrain que l'œil peut embrasser présente des édifices ruinés, de longs pans de murs, des portions de dômes et de quelques bâtimens considérables; enfin des tombeaux. Sur la rive droite de la Djemna, on trouve les ruines des palais des Omras; un peu plus loin on découvre Agra. Cette ville semble sortir du sein de l'eau, et forme un grand demi-cercle. Le palais impérial est d'une grande étendue; il est construit en pierres de taille rouges. Il était originairement entouré d'un fossé double, large et très-profond, toujours rempli d'eau : aujourd'hui le fossé extérieur est en ruines, la grande route le traverse. La grande mosquée dépérit de jour en jour. On n'aperçoit que bâtimens dégradés; il me fut impossible de

contempler les restes de cette grande et auguste cité sans éprouver un sentiment de mélancolie profonde.

Les rues d'Agra, de même que celles de Benarès, sont très-étroites, un palanquin a de la peine à y passer. A près de six milles de distance, sur la route de Delhy, on voit à Sekendery le mausolée de l'empereur Akbar, édifice immense qui s'élève au milieu d'un jardin planté de grands arbres, d'arbres à fruits et d'arbustes à fleurs. Le monument est à cinq étages; une des tours qui termine le plus élevé est renversée, les dômes qui surmontent les autres sont très-endommagés. Les rayons du soleil pur des régions orientales, dardant en plein sur un édifice composé de pierres rouges et de marbre blanc, produisent un éclat dont l'imagination d'un habitant du nord ne peut se faire une idée. La solitude qui règne dans ces jardins abandonnés porte involontairement à la tristesse et à la rêverie. Après avoir contemplé avec admiration ce monument d'un empereur dont les exploits ont retenti dans tout l'univers, et mieux connu encore par son humanité, sa générosité et son amour pour les lettres, je voulus fixer un instant mes regards sur la pierre qui couvrait les restes d'un si grand homme. J'y fus conduit par un vieux mollâ qui garde les clefs de l'intérieur. Le sépulcre est dans une vaste salle

qui occupe tout l'espace intérieur et qui se termine par un dôme au haut duquel des fenêtres donnent passage à un demi-jour religieux. Les murs sont revêtus de marbre blanc. Au centre s'élève le sarcophage aussi en marbre blanc sur lequel on lit simplement le nom d'*Akbar*.

Du sommet des minarets placés à la partie antérieure de l'édifice, la vue s'étend à plus de trente milles sur une plaine immense parsemée des débris de son ancienne grandeur. On aperçoit dans le lointain la Djemna et les tours brillantes d'Agra.

L'état actuel de cette superbe contrée est une preuve affligeante des désastres qu'entraîne un gouvernement vicieux, une ambition démesurée et toutes les horreurs de la guerre civile. Lorsque les souverains de ce pays étaient dans toute la force de leur puissance, et usaient avec sagesse de leur autorité, la beauté du climat aidée d'un peu de travail devait en faire un jardin délicieux : tout est maintenant dans le silence et le deuil.

En quittant Agra on remonte la Djemna et l'on arrive à Delhi, ancienne capitale des empires patan et mogol. En 1631 Chah Djehan, dégoûté du séjour d'Agra, où les chaleurs de l'été étaient excessives, et désirant élever une métropole qui portât son nom, agrandit Delhy sur la droite de la Djemna, et nomma cette nouvelle cité Chah Djehan Abad: mais l'habitude est presque toujours plus forte

que la volonté des despotes. Le dernier nom fut très-peu usité et aujourd'hui il est presque oublié.

Delhy, au temps de sa splendeur, dont les voyageurs du dix-septième siècle nous ont laissé des descriptions si pompeuses, couvrait un espace de vingt milles carrés; aujourd'hui ses ruines occupent un emplacement à peu près aussi considérable. Malgré sa grande antiquité et le long période pendant lequel elle a été la première ville de l'Hindoustan, sa localité n'a rien de remarquable. Le terrain des environs est passablement stérile, et pendant la saison sèche la rivière n'est pas navigable pour les bateaux un peu grands.

L'enceinte de Delhy qui est à peu près de sept milles, est entourée de trois côtés d'un mur en briques et en pierres. Le medressé ou collége mahométan est fermé et désert. Les palais somptueux des omrahs ou grands de l'empire n'offrent plus que des restes de constructions. La citadelle de Selimghor, l'observatoire, les jardins de chalimar, tout a été pillé, dévasté. L'étendue du palais de l'empereur est immense; à peu de distance est la mosquée, devant laquelle, en 1739, le farouche Nadir-Châh s'assit pour voir le massacre des infortunés habitans de cette cité.

Toutes les rues, à l'exception de deux, sont étroites; la plupart des maisons sont en briques; les bazars sont assez mal fournis: on dit que,

sous le règne d'Aureng-Zeb, on comptait à Delhy 2,000,000 d'habitans; aujourd'hui ce nombre, évidemment exagéré, est extrêmement réduit. Le commerce est peu important; on y fait encore des toiles de coton et de l'indigo.

C'est à Delhy que réside le successeur des empereurs mogols. Le gouvernement anglais lui a concédé la jouissance des revenus d'un territoire qui en 1814 se sont montés à 145,754 livres sterling (3,643,850 fr.). On lui accorde le titre de majesté; il a une cour et des grands officiers; c'est à quoi se borne son autorité.

Affligeant et trop commun exemple de la vicissitude des choses humaines! dès le commencement du dix-septième siècle une compagnie de commerce s'était formée en Angleterre pour l'exploitation du commerce des Indes. Elle ne tarda pas à prospérer. Ses agens qui avaient des relations avec les officiers de l'empereur à Surate et dans d'autres ports, allèrent dans diverses occasions réclamer la protection de ce monarque. En 1616 le chevalier Roe vint comme ambassadeur auprès de Djehan-Ghir qui l'accueillit avec une affabilité rare chez les rois de l'orient. Roe, malgré les obstacles qu'il eut à surmonter à la cour, obtint un firman qui accordait à ses compatriotes la liberté du commerce et différens avantages. On voit dans sa correspondance avec la compagnie que, dès

cette époque reculée, les Anglais avaient des projets d'envahissement. Le tableau que fait Roe de la profusion de magnificence déployée à la cour du Grand-Mogol non-seulement dans les solennités d'apparat, mais aussi dans des occasions assez indifférentes, rappelle les fictions des *Mille et une Nuits*, et cependant tous les voyageurs sont d'accord avec lui sur ce point. Roe dépeint aussi avec une vérité effrayante la conduite déraisonnable du souverain de l'Hindoustan qui ne savait faire usage de son pouvoir que pour l'exercer arbitrairement; triste prélude des catastrophes qui ont réduit les descendans de ce puissant monarque à la condition de prisonniers de ces mêmes marchands qui étaient venus solliciter sa protection.

En 1639 la compagnie anglaise obtint Madras avec un petit territoire de cinq milles le long de la côte et une île; en 1664 le Portugal lui céda Bombay en 1696 elle acquit Calcutta, alors ville assez insignifiante. Ce système d'avoir des possessions dans l'Inde avait déjà été suivi par les Portugais et par les Hollandais; il n'avait pas tardé à éveiller la jalousie des princes du pays; leur politique faible et perfide les rendait peu scrupuleux sur les moyens de se débarrasser de ces étrangers incommodes Il en résulta que de part et d'autre on ne manquait jamais de prétexte et même de motif juste de se faire la guerre. D'un

autre côté l'état de l'empire du Mogol succombant sous son poids que ne pouvaient soutenir des monarques ineptes, et se déchirant par la révolte en une quantité de portions séparées, favorisa beaucoup les vues des étrangers. Chaque chef contre lequel ceux-ci combattaient avait ordinairement un rival qui lui était peu inférieur, et toujours prêt à se ranger sous les étendards de son ennemi. Souvent les Anglais saisirent l'occasion d'embrasser la cause du légitime souverain contre un rebelle puissant, et donnèrent ainsi à leurs tentatives une apparence qui les rendait louables. Pendant un moment ils soutinrent le trône du Grand-Mogol qui s'écroulait; ils en furent récompensés par la concession en 1765 du Bengale et de ses dépendances, pays où ils étaient censés ses vice-rois : d'autres acquisitions augmentèrent successivement leurs possessions; en 1799 ils abattirent Tippou Saheb, leur antagoniste le plus redoutable dans le Decan; deux ans après le Nabad d'Aoude leur céda une partie de l'Inde séptentrionale qu'il possédait; la même année la guerre les rendit maîtres du Carnatic et de tout ce que possédait le Nabab d'Arcate dans le Decan. En 1803 ils chassèrent les Marattes qui s'étaient emparés des pays appartenant encore au Grand-Mogol, et les gardèrent; enfin des levées de boucliers essayées à différentes époques leur

ont fourni de nouveaux moyens de s'agrandir; ils ont entièrement détruit la puissance de quelques princes; ils en ont agrandi d'autres qui dans toutes les circonstances leur sont restés fidèles et qu'ils laissent subsister comme leurs alliés ou leurs tributaires.

En 1820 on comptait dans les pays gouvernés par les Anglais dans l'Hindoustan 83,000,000 d'habitans, 40,000,000 dans les états de leurs alliés et de leurs tributaires, et 11,000,000 dans ceux des princes indépendans.

La force armée nécessaire pour maintenir la tranquillité dans les vastes contrées que les Anglais possèdent, quoique très-considérable, ne monte probablement pas à un cinquième de celle que les Grands-Mogols et leurs vassaux entretenaient, lorsque l'empire était au zénith de sa puissance; et cependant, même sous les empereurs les plus habiles tels qu'Akbar et Aureng-Zeb, les commotions étaient continuelles dans plusieurs parties de leurs territoires mal soumis. Le système des Anglais a été de tenir leur armée toujours prête à faire la guerre; le total est de 214,000 hommes, en y comprenant les invalides et les troupes irrégulières. Dans l'armée active et permanente il n'y a pas plus de 31,000 Européens, le reste se compose de soldats hindous, connus sous le nom de Cipayes. C'est la

principale force des Anglais dans l'Hindoustan ; toutes les nations qui ont possédé des territoires dans ce pays ont suivi le même système. Au premier coup-d'œil il paraît dangereux ; on ne peut concevoir que des étrangers emploient avec sûreté dans un pays des soldats nationaux pour subjuguer leurs compatriotes ; le succès de ce plan dépend de la profonde apathie des Hindous pour l'état politique de leur pays.

Ce peuple est depuis si long-temps accoutumé à porter le joug des maîtres étrangers qui le gouvernent despotiquement, que tous les sentimens qui pourraient l'exciter à recouvrer son indépendance sont à peu près éteints. Cependant les étrangers auxquels il est soumis aujourd'hui ont leur patrie séparée de la sienne par la demi-circonférence du globe, et leur religion, leurs mœurs et leur manière de vivre les lui rend méprisables. N'importe, l'habitude du joug les lui fait supporter. Les Hindous n'ont aucune idée de leurs droits comme hommes, ou comme membres d'une société politique. Ils ne songent jamais à examiner si un gouvernement est bon ou mauvais, juste ou injuste. On est tenté de croire que les exactions les plus tyranniques ne produiraient jamais la moindre résistance, ou du moins ne causeraient pas une révolte suffisante pour s'opposer à une compagnie de Cipayes. Jamais les Hindous ne s'entretiennent

de sujets politiques. Quelques-uns de ceux du plus haut rang qui demeurent à Calcutta font quelquefois des questions relatives à ces objets; mais en même temps ils décèlent une ignorance grossière qui prouve que ces matières ont bien peu occupé leur attention. La seule chose qui, chez eux, ressemble à de l'esprit public, est leur attachement à leur zemindar, ou chef; dans quelques cantons il est très-fort : de sorte qu'ils le suivent jusqu'à la dernière extrémité, sans s'informer de la justice de la cause, ni des moyens de succès. Ces zemindars sont ennemis du gouvernement anglais qui les a dépouillés de leur pouvoir politique, et a introduit un système de jurisprudence opposé à leur conduite arbitraire. Cependant ces chefs n'étant pas unis entre eux, sont dépourvus des moyens de lever une force armée suffisante pour résister même momentanément à la puissance militaire des Anglais.

Ceux-ci peuvent d'ailleurs compter sur la fidélité de leurs Cipayes qui ne sont pas moins apathiques que le reste de leurs compatriotes, pour tout ce qui concerne la politique. Les militaires de l'Hindoustan se sont de plus fait une règle invariable de rester attachés à celui qui les paye le mieux, et, à cet égard, la Grande-Bretagne peut défier tous les princes du pays. Ces troupes, conduites par des officiers anglais, ont montré de

l'héroïsme et même du courage en combattant pour leurs maîtres étrangers. Elles sont en général aussi dociles et aussi utiles pour le service qu'un nombre égal de troupes anglaises; mais la manière de les diriger exige beaucoup de soin et d'adresse. Quand on a par mégarde commis quelque action qui a choqué leurs préjugés invétérés, ou quand la désunion entre les officiers anglais a révélé aux Cipayes le secret de leur force, il s'en est suivi des mouvemens qui ont menacé de convulsions terribles.

Malgré la soumission que les Hindous montrent à leurs maîtres actuels, ils ne cessent pas d'avoir intérieurement pour eux une aversion extrême et un mépris profond. L'usage de manger du bœuf suffit pour leur rendre les Européens haïssables et dégoûtans. Le paria seul consent à faire cuire cette viande, et comme dans les idées des Hindous celui qui mange un mets quelconque ne peut pas être d'un rang plus élevé que son cuisinier, l'Européen est inévitablement ravalé à leurs yeux au niveau de cette race abhorrée et proscrite. Une autre circonstance contribue à entasser sur lui, s'il est possible, encore plus d'horreur et d'avilissement, c'est la coutume de porter des gants et des souliers : s'envelopper de la peau et de la dépouille des animaux semble à l'Hindou le dernier degré de la dégradation humaine. Ce n'est qu'avec

difficulté que l'on trouve un paria assez dépourvu de toute pureté et du respect de soi-même, pour brosser une paire de souliers. Le cordonnier est infâme, et n'a sa place que bien au-dessous du paria. Ces particularités que l'on peut avec raison appeler légères et peu importantes, contrebalanceront toujours dans l'esprit des Hindous la supériorité de talens et de connaissances par laquelle un Européen peut l'emporter sur eux. Durant plusieurs années, après le commencement de l'empire britannique dans l'Hindoustan, l'inévitable nécessité d'étendre ses conquêtes, dit F. Buchanan, fut un des grands désavantages attachés à ses possessions; car, plus il les agrandissait, plus elles devenaient attaquables. Dans les temps plus rapprochés de nous, le contraire a eu lieu, et l'agrandissement du territoire anglais, en le rapprochant des limites naturelles de l'Hindoustan, bien loin d'augmenter la ligne de frontière à défendre, l'a au contraire diminuée. Entre Calcutta et le Sind, il n'existe plus de voisin ennemi : on n'y voit que des états réunis par le sentiment de l'intérêt, ou s'il y a quelques peuples mal disposés, ils sont comparativement trop faibles pour pouvoir lever l'étendard et commencer les aggressions. Ainsi la nouvelle position du gouvernement britannique dans l'Hindoustan ne l'a mis en contact avec aucun état qui puisse lui causer beaucoup d'inquiétude.

Tout ce qui est situé en-deçà du Sind forme une confédération solide, dont le gouvernement britannique est le chef, et le Sind, ainsi que le désert qui le borde, présentent une barrière contre les moyens ordinaires d'attaque : quant à des invasions formidables, qui pourraient avoir lieu dans la suite des siècles, quel état peut dire qu'il n'a pas à les redouter? Un avantage certain a déjà résulté du nouvel ordre de choses pour les possessions britanniques, c'est d'être délivré des ravages de troupes de bandits formées et organisées dans l'intérieur de l'Hindoustan : tandis qu'auparavant il n'était pas à l'abri du retour de ce fléau, tant qu'il restait à ces brigands un asile où ils pouvaient se refaire de leurs fatigues et se recruter. Si donc il survient dans la suite des dangers pour l'Hindoustan, ils seront intérieurs; et on pourra les attribuer en grande partie à la négligence du gouvernement local.

Les pays soumis à l'autorité directe du gouvernement britannique ont une étendue bien plus considérable que celle des empires précédens, même des Patans et des Mogols. Tant que ceux-ci s'abstinrent de persécuter, ils n'eurent rien à craindre de la religion des Hindous, et l'histoire prouve que les troubles qui agitèrent les monarchies mahométanes résultèrent principalement de leurs dissensions intestines et de querelles na-

tionales. Il ne paraît pas non plus qu'aucun conquérant antérieur ait jamais employé un corps de ses compatriotes disciplinés pour la défense de sa souveraineté, quoiqu'ils eussent à combattre une tribu très-nombreuse, les Hindous, tandis que les Anglais, bien plus avantageusement situés, ont deux corps d'armée qu'ils peuvent opposer l'un à l'autre, et par la suite des temps pourront en lever une troisième. Chaque conquérant étranger favorisa certainement ses compatriotes, et ce fut principalement en leur donnant des places éminentes et avantageuses, ce qui excita l'envie sans consolider essentiellement sa domination. Or, le gouvernement britannique, indépendamment de ce qu'il est totalement étranger à l'esprit de persécution, possède dans un corps puissant, entièrement composé d'Européens, et totalement distinct des indigènes par la couleur, le langage et les mœurs, un appui qui lui donne une fermeté et une consistance dont les dynasties mahométanes ont été bien loin de jouir.

L'autorité exercée par le gouvernement britannique a, au total, malgré certaines imperfections, été très-certainement avantageuse à la grande masse des Hindous, quoique la circonstance particulière dans laquelle elle est placée exclue les hautes classes de toute participation aux emplois éminens de l'état. En effet, les Hindous, accou-

tumés, soit à commander absolument, soit à obéir implicitement, n'ont pas, lorsqu'on a voulu les employer, été trouvés propres à user convenablement de l'autorité qui leur était déléguée; il est vrai que la plupart de ceux que l'on a placés étaient des étrangers.

La force du gouvernement existant a préservé ses sujets des déprédations des états voisins et des commotions intérieures; avantages rarement éprouvés par les sujets des despotes de l'Asie; combinés avec une administration intérieure plus équitable dans ses principes, et plus intègre dans sa conduite qu'aucune de celles qui l'avaient précédée, il est naturel qu'il s'en soit suivi des améliorations considérables. D'un autre côté, si l'on rendait aux Hindous les territoires que l'on a acquis si inopinément, ce serait les faire passer d'un état de tranquillité profonde à des troubles sanglans, les livrer à des aventuriers audacieux, et probablement à quelque puissance européenne rivale. Nous ne pouvons donc pas, actuellement, par un principe de justice et de miséricorde, renoncer aux millions d'hommes que nous avons si long-temps et si efficacement protégés; et avec tous les avantages supérieurs que nous possédons, il n'y a pas de raison de craindre que la durée de l'empire britannique n'égale pas au moins celle de l'empire mogol. En effet si par la suite des temps la Grande-

Bretagne perd l'Hindoustan, ce sera par des circonstances totalement étrangères au système de gouvernement suivi jusqu'à ce moment, ou parce que l'on se sera écarté de la vigueur de ce système.

La génération actuelle n'aura certainement pas le temps d'oublier ses habitudes et d'acquérir des connaissances pratiques de plusieurs choses qu'elle ignore complètement, parce que l'anarchie qui a si long-temps régné dans l'Hindoustan a jeté tous les rapports de la société dans la plus grande confusion. C'est au gouvernement britannique qu'appartiendra la tâche d'inculquer dans l'esprit des Hindous les principes d'une administration douce et équitable, des idées nettes des devoirs sociaux et un juste sentiment des obligations morales; le résultat progressif de ses efforts doit être inévitablement de faire adopter une religion plus pure et plus sublime que celle qui existe. »

Indépendamment des 30,000 Anglais employés dans l'armée qui est dans l'Hindoustan, on en compte à peu près 10,000 de plus, dont un cinquième fait partie de l'administration, depuis le gouverneur général jusqu'au plus simple officier civil; la moitié du nombre total se compose de négocians et de marins qui ont eu la permission de venir dans le pays; il y a de plus des avocats et d'autres praticiens près des cours de judica-

ture; enfin une foule d'aventuriers qui se sont glissés dans ces contrées lointaines pour y chercher fortune. Comparé aux autres pays équinoxiaux que les Européens fréquentent, l'Hindoustan peut passer pour une contrée très-saine; on n'y connaît ni la fièvre jaune, ni la peste; circonstance très-heureuse, car dans quelques cantons les hommes sont entassés les uns sur les autres.

Le revenu des possessions anglaises dans l'Hindoustan se monte annuellement à 496,567,000 francs. Les dépenses s'élèvent à peu près à cette somme.

VOYAGE

DE G. FORSTER.

A CACHEMIR ET DANS L'AFGHANISTAN.

1782 ET 1783.

Forster avait résolu d'aller du Bengale en Europe. Après avoir fait quelque séjour à Benarès, il passa par Allahabad, puis traversa le Gange à Gaoutry, et le 27 décembre entra dans Lacknau, grande ville mal bâtie et fort sale; elle est située à droite du Gaoumty, navigable pour les bateaux de moyenne grandeur, et qui se réunit au Gange entre Benarès et Ghazypour.

Lacknau compte plus de 200,000 habitans. Cette ville est la capitale des états du Nabab d'Aoude, allié des Anglais. Lacknau communique avec son faubourg par un pont de bateaux. Forster voyageait déguisé et se faisait passer pour un marchand mogol. La facilité avec laquelle il parlait le persan l'aidait merveilleusement à bien soutenir le personnage qu'il avait pris.

Le 3 février 1783 Forster était à Rampour,

ville riche et peuplée, près du pied de la terrasse méridionale de l'Himalaya. Il poursuivit sa route au nord-ouest et se donna pour un marchand turc qui allait acheter des châles à Cachemir; on passa à Lall-Dong, et on s'engagea dans les montagnes du Gherval, on traversa le Gange un peu au-dessus de son entrée dans les plaines de l'Hindoustan. Les Seyks percevaient des tributs dans cette contrée.

On passa la Djemna le 6 mars; quelques jours après Forster vit pour la première fois des sapins et des saules. Le 20 il arriva sur les bords du Setledje, la plus orientale des rivières qui ont valu au Pendj-ab le nom qu'il porte. Le rany de Bellaspour, ville assez bien bâtie, faisait la guerre à un radjah voisin. Les petits princes de ces cantons montueux ne pensaient qu'à se battre les uns contre les autres, sans songer que leur désunion donnait beau jeu à des états plus puissans pour les asservir; leur prévoyance n'allait pas si loin.

Forster et ses compagnons de voyage eurent beaucoup de peine à passer sains et saufs au milieu des corps de troupes et notamment des Seyks qui couraient le pays; le 13 mars il atteignit Djombo, ville située dans les états du radjah de Lahor, sur le penchant d'une montagne au pied de laquelle coule le Ravy. Cette ville était devenue le rendez-vous des marchands qui allaient de

Delhi à Cachemir. Elle devait cet avantage à Roundzeïd-devé, son dernier chef. Prévoyant tous les avantages qui résulteraient pour ses possessions de l'affluence et du séjour des marchands musulmans, il donna l'exemple d'une tolérance et d'une équité bien rares chez les despotes asiatiques. Le peuple s'estime trop heureux quand ils ne font pas de mal, observe Forster : de quelles bénédictions il combla un prince qui ne s'occupa que du bien de ses sujets ! Etranger à tout esprit de haine religieuse, il favorisa les Musulmans autant que les Hindous. Malheureusement il était mort trop tôt. Des dissensions s'étaient élevées entre ses enfans, et les Seyks, profitant de leur désunion, s'étaient avancés dans le pays ; le radjah tyrannisait ses sujets et vexait les étrangers, la prospérité de Djombo était près de s'évanouir.

En sortant de Djombo les marchandises sont transportées à dos d'hommes à cause de l'escarpement des montagnes qu'il faut traverser. On fait un ballot que le porteur place sur son dos comme un hâvresac ; quand il veut se reposer, il l'appuie sur un bâton en forme de béquille dont il s'aide aussi pour marcher. Deux hommes portent la charge d'un mulet. Forster partit de Djombo le 17 avril ; dès les premiers jours de sa marche dans ce pays montueux et âpre, il eut ses pieds écor-

chés, ils devinrent si sensibles qu'il pouvait à peine se soutenir. On rencontra beaucoup de torrens que l'on traversa souvent sur deux grosses poutres de sapin posées en travers du courant. Les voyageurs et les marchandises traversèrent le Tchinâb dans un réseau suspendu à un câble tendu d'un côté de la rivière à l'autre. A chaque défilé de ces montagnes s'est posté un chef qui extorque des marchands des sommes considérables. « De Cachemir à Lacknau, dit Forster, on compte au moins trente stations, à chacune desquelles les marchandises paient trois à quatre pour cent de leur valeur; ces taxes réunies aux dépenses excessives et indispensables d'un long transport, augmentent prodigieusement le prix des châles dans le Bengale.

A Derrou, sur la cime d'une montagne toute couverte de neige, Forster aperçut la belle vallée de Cachemir; cette perspective lui parut délicieuse après le pays âpre qu'il venait de parcourir, et où les pins sont les arbres les plus communs.

« De Lall-Dong jusqu'au Gange, dit Forster, ce ne sont que montagnes boisées et très-rapprochées les unes des autres; sans quelques misérables hameaux, on serait fondé à croire que cette partie du Ghervâl n'est habitée que par des bêtes fauves. De nombreuses troupes d'éléphans se pro-

mènent dans ces forêts ; on dit qu'il n'y en a pas à l'ouest de la Djemna ; un peu plus loin le pays est entrecoupé de montagnes assez basses et de larges vallées qui, ayant été toujours incultes, sont couvertes de taillis. En approchant de Beliaspour la décoration change, ce sont des piles de hautes montagnes dont les crevasses nues servent d'issue aux torrens ; des vallées fertiles, mais resserrées, s'étendent de Bellaspour au Ravy, où les hautes montagnes recommencent puis se prolongent jusqu'aux frontières du Cachemir.

« La route de Lall-Dong au Cachemir, autant que j'ai pu m'en assurer par le cours du soleil, se dirige en général au nord-ouest avec quelques déviations. Les flancs des montagnes habitées produisent de l'orge et divers petits grains particuliers à l'Hindoustan ; le terrain est disposé en terrasses. La terre est forte et semble avoir été déposée par les pluies qui tombent avec beaucoup de violence dans ces monts depuis juin jusqu'en octobre. Dans les vallées étroites, on cultive un peu de riz, ce grain ne fait pas la nourriture habituelle des habitans, ils mangent du pain de froment et des pois dont ils font une soupe épaisse.

Depuis le point où les pins et les sapins commencent, les parties septentrionales des monts en sont couvertes. Le saule pleureur est de même

commun; il y a peu de fruits Les villages des montagnards ou plutôt leurs hameaux sont ordinairement perchés sur le sommet d'une montagne, ils consistent en une demi-douzaine de maisons éparses, bâties en pierres brutes, et leur toit en bois est presque toujours plat; des éclats de bois de pin servent à s'éclairer partout où cet arbre abonde; je ne crois pas que l'on connaisse l'art d'en extraire la térébenthine. Les habitans ne pratiquent pas ces cérémonies minutieuses de leur religion qui sont si fatigantes pour les Hindous du sud; leur caractère est simple et grossier; l'argent est très-rare dans tout ce pays haut.

« Au village de Tallah Mhoky, on voit sortir du feu des flancs d'un mont sur lequel on a élevé un temple qui jouit d'une grande célébrité; c'est le rendez-vous des habitans du Pendj-ab: tous les lieux desquels jaillissent des feux souterrains sont sacrés pour les Hindous, ils ne permettent pas que l'on place aucune image dans les environs, persuadés que la pureté de cet emblème de la divinité en serait souillée.

« Les montagnards portent tous la barbe, ils accueillent un étranger en l'embrassant et en penchant la tête sur son épaule gauche; ils montrent beaucoup de dédain pour les habitans des plaines; ils sont sujets au goître; les femmes

ont le teint olivâtre, une taille fine et des manières aisées.

La descente pour entrer dans le Cachemir est plus courte et plus escarpée que la montée pour parvenir au sommet des monts qui entourent le pays au sud, ce qui vient uniquement de ce que la pente de ce dernier côté est plus inclinée qu'au nord. En avançant Forster traversa un pays véritablement pittoresque par l'heureuse disposition des hauteurs, des vallées, des bois et des eaux. Les pommiers, les poiriers, les abricotiers, les cerisiers étaient en fleurs, des touffes de rosiers rouges et blancs et une multitude d'autres arbrisseaux à fleurs offraient un coup-d'œil enchanteur; on n'apercevait pas un seul végétal de l'Hindoustan.

Le 27 avril Forster atteignit Islamabad, grande ville située sur les bords du Djalem sortant des ravins des monts; on le passe sur un pont de bois long de quatre-vingts pas. Le cours de cette rivière est tranquille; le voyageur s'y embarqua; le Djalem arrose des plaines bien cultivées et bien peuplées; le 7 mai Forster arriva sous les murs de Cachemir.

Cette ville, nommée anciennement Siringnagor, a une étendue de trois lieues le long de chacune des rives du Djalem que cinq ponts de bois traversent; la largeur de la ville est partout de deux

milles. Les maisons ont ordinairement deux à trois étages, elles sont en briques, le toit est en bois couvert d'un enduit en terre, pour protéger la charpente intérieure contre la grande quantité de neige qui tombe en hiver. En été on couvre cette terrasse de fleurs, ce qui en fait un parterre charmant. Les rues sont étroites et horriblement sales; la malpropreté des Cachemiriens a passé en proverbe, malgré l'usage de bains flottans qui sont sur la rivière. Cachemir ne renferme pas un seul édifice digne d'être remarqué. L'air y est doux et salubre.

Les voyageurs ont vanté à l'unisson la beauté du Dall ou lac de Cachemir; il est au nord-est de la ville, et sa circonférence est de six milles, sa forme ovale; il communique avec le Djalem par un canal étroit. Près du lac l'empereur Chah-Djehan fit faire le Chalimar, jardin magnifique, rafraîchi par les eaux du lac, et orné de bâtimens somptueux; c'est un véritable lieu de délices; le palais tombe en ruines. Les environs de la ville à l'est et à l'ouest sont couverts de jardins charmans; les platanes y sont d'une grosseur extraordinaire; leur feuillage touffu procure en été une ombre rafraîchissante. Le plus beau des végétaux de ce pays est la rose dont l'éclat et le parfum sont depuis long-temps fameux dans les poésies de l'orient; l'époque où les boutons s'épanouis-

sent est célébrée par des fêtes. On en extrait une essence très-recherchée.

La vallée de Cachemir forme une ellipse, elle a environ quatre-vingt-dix milles du sud-est au nord-ouest; elle s'élargit graduellement jusqu'à Islam amad; là son diamètre transversal est de quarante milles; ensuite elle se rétrécit en allant vers l'ouest, où les montagnes se réunissent. Au nord et au nord-est, le Cachemir est adossé à l'Himalaya. Le Djalem, la plus occidentale des cinq rivières du Pendj-ab, après avoir reçu les autres rivières de la vallée qui sont navigables pour de petits bâtimens, en sort à l'ouest en traversant les montagnes voisines de Baramoulah.

Le riz abonde naturellement dans une vallée bien arrosée; il fait la principale nourriture des habitans; au pied des montagnes, on cultive du froment, de l'orge et d'autres grains; le safran est excellent. Les Cachemiriens font avec le raisin du vin qui ressemble au vin de Madère, et distillent aussi de l'eau-de-vie. Ils fabriquent le meilleur papier de l'orient, du sucre, des objets en laque et de la coutellerie; leurs montagnes recèlent de très-bon fer.

Mais ce qui fait la gloire de leur industrie et leur principale richesse, ce sont ces fameux châles que les Européens ont imités et non égalés. La laine qu'on y emploie vient du Tibet; elle est naturel-

lement d'un gris foncé, on la blanchit au Cachemir avec une préparation de farine de riz; on teint les fils de la couleur qui est la plus recherchée; la bordure, bigarrée de différens ornemens est cousue au châle, après qu'il est sorti du métier. Le prix de fabrique d'un châle ordinaire est de huit roupies (20 fr.), suivant la qualité, il va jusqu'à quinze et vingt roupies: Forster en vit un superbe dont on en avait donné cent (250 fr.). Les fleurs en augmentent considérablement le prix.

Les Cachemiriens se plaignaient de la tyrannie du gouvernement des Afghans qui étouffait leur industrie et vexait les étrangers. Ils dirent à Forster que du temps du gouvernement mogol on comptait dans la province 40,000 métiers de châles; ce nombre était réduit à 16,000. On rencontre dans le Cachemir des marchands et des facteurs des principales villes de l'Hindoustan septentrional de la Perse, du Turkestan et de la Turquie; ils trouvent le double avantage de faire leur fortune et de jouir d'un climat délicieux.

Les Cachemiriens sont vêtus d'une grande veste de laine avec de larges manches; une sorte d'écharpe est roulée autour de leur ceinture; sous la veste ils ont une chemise et des caleçons; ils portent un turban. L'habit des femmes n'est pas plus élégant. Il consiste en une ample robe de coton. Leurs cheveux sont tressés; elles se coiffent

d'un petit bonnet en laine cramoisie, derrière lequel pend un morceau triangulaire de la même étoffe qui couvre en grande partie la chevelure ; le bonnet est entouré d'un petit turban.

Les hommes sont grands et bien faits ; Forster, qui s'était fait une haute idée de la beauté des femmes, fut désagréablement désabusé ; elles ont de gros traits, le visage mal dessiné, les jambes engorgées : quant à leur teint, on les appellerait dans le midi de l'Europe des brunes piquantes. Les courtisanes dansent avec grâce et ont une voix mélodieuse ; la terrible oppression des Afghans a diminué leur nombre. Les femmes sont très-fécondes.

La langue cachemirienne dérive du sanscrit. Les Cachemiriens sont vifs, gais, adonnés au plaisir, avides et prodigues. Encouragés par la bienveillance et les libéralités des empereurs mogols qui se plaisaient à demeurer dans leur pays, ils se livraient sans réserve à leur goût pour la table ; mais sous le gouvernement des Afghans leur vivacité avait diminué ; ils vivaient mesquinement. Ils payaient des impôts six fois plus forts qu'auparavant ; Forster leur reproche d'être rampans, rapaces, insolens, perfides, inconstans, cruels, lâches et excessivement curieux. Ils rejettent leurs vices sur le mauvais gouvernement auquel ils obéissent.

Un Georgien, avec lequel Forster s'était lié, lui dit un jour : « Je ne puis croire que vous soyez un Turc comme vous le prétendez : votre tête est large par-derrière et âplatie sur le sommet, tandis que celle d'un Turc se rétrécit vers le haut et a la forme conique de celle d'un singe. » Ce Georgien avait plusieurs fois fait des réflexions qui indiquaient ses soupçons, il pouvait les confier à d'autres ; c'est pourquoi Forster prit le parti de lui avouer la vérité, après l'avoir prévenu que son indiscrétion lui causerait la confiscation de sa fortune à Benarès, où il allait rejoindre son associé qui répondrait aussi de sa bonne foi. Le Georgien n'abusa pas de la révélation, et rendit au contraire beaucoup de services à notre voyageur durant son séjour à Cachemir.

Forster courut plus de risques en sa qualité de Turc de la part du gouverneur, qui s'écria, quand il fut question de délivrer un passeport : Les Turcs sont de bons soldats ; j'en manque ; je vais l'enrôler. Dans cette conjoncture critique le Georgien fut d'un grand secours à Forster ; en semant de l'argent à propos, et débitant des mensonges, il obtint un passeport avec lequel Forster s'échappa de Cachemir le 11 juin.

Les défilés de l'ouest, par lesquels il sortit du pays, sont escarpés et difficiles ; quelquefois il fallait marcher sur des planches fixées le long des

flancs perpendiculaires des montagnes. Il fut aussi exposé aux déprédations des bandits ; l'un d'eux, tenté par la couleur de son manteau rouge, le lui vola ; ce vêtement contenait le passeport qu'il fut très-malaisé de remplacer.

La caravane passa le Sind à vingt milles au-dessus d'Attok ; ce fleuve avait trois quarts de mille de largeur, et coulait avec beaucoup de rapidité. L'eau était colorée par un sable fin et noir, et excessivement froide, ce qui fut attribué à la fonte des neiges. Le pays des environs était dévasté. On traversa ensuite l'Attok qui vient de Caboul. Le 14 juillet on entra dans Péichour, grande ville bien peuplée, et très-commerçante. Sur le chemin de Caboul, la caravane fut attaquée par des kheïberis, voleurs afghans : Forster, dépouillé et pillé, aurait été emmené en esclavage, sans l'intervention charitable d'un Hindou qui le racheta.

Après cette déconvenue, on atteignit Caboul, ville considérable, située sur la croupe orientale de deux montagnes ; et entourée d'une muraille dont la circonférence est d'un mille et demi ; les maisons en pierres brutes, en terre ou en briques séchées au soleil, ont une pauvre apparence pour la capitale d'un royaume puissant, et la résidence du roi des Afghans. A l'exception de quatre bazars, on n'y voit pas un édifice remarquable.

Forster se réunit à une caravane qui allait en Perse. Ayant vu que toutes les religions étaient tolérées, et persuadé d'ailleurs par les conseils de son hôte qui était un Georgien, il reprit son caractère de chrétien ; mais qu'il eut sujet de se repentir de cette métamorphose! il avait loué un côté d'un chameau pour s'y placer et y suspendre un panier qui contenait son bagage. « Peut-être, s'écrie-t-il, les confesseurs de la foi ne souffrirent jamais plus d'indignités parmi les idolâtres, et n'endurèrent des outrages plus cuisans que ceux que j'eus à supporter : il ne me manqua réellement que la couronne du martyre : je fus même plus d'une fois sur le point de la recevoir sans l'avoir désirée ; car je manquais de ce zèle ardent et de cette espérance consolatrice que donne la religion à ceux qui souffrent pour sa sainte cause. »

Le panier dans lequel il s'était mis n'avait que trois pieds de long et deux de large sur autant de hauteur ; or, la taille de Forster étant de cinq pieds dix pouces, on conçoit qu'il lui fallait beaucoup de force et de souplesse pour se blottir dans un espace aussi resserré. Le panier du côté opposé était occupé par une vieille femme et un enfant, dont les cris l'assourdissaient et l'empêchaient de dormir. Le premier jour le chameau était rétif, et culbuta toute sa charge. Forster fut

accusé, comme infidèle, d'être la cause de l'accident.

Ce fut dans ce triste équipage que Forster fit son entrée à Ghizni, ville dont la vue lui inspira les plus tristes réflexions. Cette antique capitale de l'orient n'a plus d'autres signes de sa grandeur passée que des monceaux informes de ruines. Elle ne doit la conservation de sa misérable existence qu'à des familles d'Hindous qui font un petit commerce dont le produit aide le reste de la population à vivre.

La caravane alla ensuite à Candahar, belle ville située dans une plaine fertile et bien cultivée; elle est peuplée et florissante, parce qu'elle se trouve sur la route qui va de l'Inde en Perse et dans le Turkestan. Toutes les denrées y sont à très-bon marché.

Le prompt départ d'une caravane et l'approche imminente de l'hiver, pendant lequel les montagnes et le désert que l'on traverse pour aller en Perse auraient été impraticables, déterminèrent Forster à quitter Candahar plutôt qu'il n'aurait voulu. Il en sortit le 8 octobre; il arriva le 2 novembre à Herat qui est moins considérable que Candahar; il s'y fait un très-grand commerce. Elle est habitée par des Persans qui sont des musulmans rigides. Forster reprit là le rôle de musulman, traversa le Khoraçan, le Mazendéran

et le Ghilan, atteignit sans accident Mechehed-Ser sur les bords de la mer Caspienne, s'embarqua le 14 mars 1784 sur un navire qui le conduisit à Bakou; il suivit sa route dans l'empire russe et arriva en Angleterre à la fin de juillet.

FIN DU TREIZIÈME VOLUME.



TABLE DES VOYAGES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

